

**Bernard LYONNET**

## **Sens d'autrefois**

### ***Pour une sémantique interprétative de l'archive celtique***

Volume I

**THÈSE DE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ BOURGOGNE FRANCHE-COMTÉ**

Présentée et soutenue à Besançon le 19 mars 2018

**Résumé :** Dans le cadre d'une sémiotique des cultures, cette recherche a utilisé les propositions épistémologiques et méthodologiques de la sémantique interprétative pour renouveler l'analyse de textes irlandais médiévaux. Le but était d'apporter une contribution à une problématique linguistique et historique : comment fonder la pertinence scientifique d'une interprétation de textes anciens appartenant à une culture différente ? Pour cela ont été visés les faits de poly-isotopie que la tradition rhétorique nomme *comparaison*, *métaphore* ou *symbole*. L'analyse des processus différentiels qui structurent les molécules sémiques a permis d'observer la circulation des sèmes marquant les analogies intentionnelles. En diachronie, la description du système de valeur, pris dans sa globalité, fonde la pertinence de l'interprétation en ce qu'il intègre les normes sociales du contexte historique du signe. Pour les études celtiques, l'analyse des correspondances entre les domaines de l'orientation spatiale, des cycles temporels et des fonctions sociales donne un nouvel accès à la complexité du système de pensée de cette culture, et fournit de nouveaux modèles de comparaisons.

**Mots clés :** sémantique textuelle, sémiotique des cultures, études celtiques, poly-isotopie, mythologie, diachronie, vieil irlandais

**Abstract :** Within the general framework of a semiotic of cultures, this research has used the epistemological and methodological propositions of the interpretative semantic to renew the analysis of the medieval Irish texts. The aim was to make a contribution to a linguistic and historic question : how to set up the scientific relevance of a ancient text interpretation that belongs to a different culture ? With this mind, poly-isotopy facts that the rhetoric tradition name *comparison*, *metaphor* or *symbol* are aimed. The analysis of the differential processes that structures the semic molecules has enabled the possibility to observe the semes circulation that highlight the intentional analogies. In diachrony, the description of the value system taken as a whole, set up the interpretation's relevance because it's integrating the social standards of the sign's historical background. For the Celtic studies, the analysis of correspondence between the fields of spatial orientation, the time cycle and the social functions gives a new access to the complexity of this culture's system of thought, and provide new models for comparisons.

**Keywords :** textual semantics, cultural semiotics, celtic studies, poly-isotopy, mythology, intertextuality, diachrony, old irish

à Antonin, mon grand-père,  
menuisier et jardinier,  
qui fuyait les commérages,  
mais bavardait avec les oiseaux

« Voici que surgit le problème qui hante toute la linguistique moderne, le rapport forme : sens que maints linguistes voudraient réduire à la seule notion de la forme, mais sans parvenir à se délivrer de son corrélat, le sens. Que n'a-t-on tenté pour éviter, ignorer ou expulser le sens ? On aura beau faire : cette tête de Méduse est toujours là, au centre de la langue, fascinant ceux qui la contemplent ».<sup>1</sup>

Émile Benveniste

« De même qu'il existe un art du récit, fortement codifié à travers mille essais et mille erreurs, de même il existe un art de l'écoute, tout aussi noble et antique, mais dont on n'a pas encore, que je sache, défini les normes ».<sup>2</sup>

Primo Levi

---

<sup>1</sup> In « Les niveaux de l'analyse linguistique », chapitre 10 de *Problèmes de linguistique générale 1*, Gallimard coll. Tel, Paris 2006, p. 126.

<sup>2</sup> *La chiave a stella* (traduction française *La Clé à molette*, Julliard, Paris 1980), cité par François Rastier in *Ulysse à Auschwitz*, Cerf, Paris 2005, p. 99, n. 1.

## **Remerciements**

Une thèse, quand on a des responsabilités familiales, sociales et professionnelles, c'est une aventure dans laquelle il est impossible d'avancer seul. C'est pourquoi je me dois de remercier un nombre important de personnes.

Madame Andrée Chauvin, ma directrice de recherche, dont le soutien patient est la principale raison de l'aboutissement de ce travail.

Les autres membres du jury qui ont accepté d'examiner et d'évaluer ma thèse : Madame Margareta Kastberg Sjöblom, Professeure à l'université de Bourgogne Franche-Comté, Monsieur Driss Ablali, Professeur à l'université de Lorraine, Monsieur Grigory Bondarenko, Associate professor, Institute of Linguistics, Russian Academy of Sciences, Moscow, et Monsieur Dominique Ducard, Professeur à l'université de Paris-Est Créteil.

L'équipe du laboratoire ELLIADD, pour son accueil toujours ouvert et attentionné au sein des groupes de travail. Ludovic Jeanin, de l'École Doctorale, pour sa compréhension de ma situation professionnelle. Marc Souchon et Jean-Pierre Minary qui m'ont ouvert les portes de l'Université.

Mes deux amis gaélophones Rachel Scoazec et Vincent Michaud, toujours disposés à échanger sur la pratique de ces langues.

Ma collègue Estelle Parmentier qui a sacrifié de son temps de loisir pour des relectures attentives.

Et bien sûr Simone mon épouse et mes enfants Nolwenn et Gwendal pour leur patience qui leur a permis de supporter quotidiennement un conjoint et un père fantasque, pas toujours aussi disponible qu'il l'aurait souhaité pendant cette longue période.

## Sommaire

	<u>Page</u>
Symboles graphiques utilisés	6
<b>Introduction Générale :</b>	7
<b>Première partie : D'un sens ancien : l'archive celtique et son interprétation</b>	19
<b>Préambule :</b>	20
<b>Chapitre 1 : Des signes épars : l'interprétation en protohistoire</b>	23
1- Du sens des documents et vestiges anciens	23
2- L'archéologie face aux textes	30
3- La langue comme réalité	34
4- La sémiologie comme recours	38
5- Synthèse du questionnement	43
<b>Chapitre 2 : Études celtiques et philologie comparative</b>	45
1- Le problème du mot isolé et de son traitement monographique	48
2- L'illusion de l'origine : mythes racistes et tradition symboliste	57
3- Synthèse du questionnement	67
<b>Chapitre 3 : Le sens comme réalité : cadre épistémologique</b>	69
1- La sémantique interprétative : apports épistémologiques et méthodologiques	71
2- Phénoménalité linguistique et corrélations neurologiques	103
3- Comparaison et sens figuré : l'approche différentielle	109
<b>Seconde partie : Deux corpus irlandais et leurs systèmes sémantiques</b>	121
<b>Préambule : Objet de recherche, corpus et méthodologie</b>	122
1- Objet de recherche, problématique centrale et hypothèses	123
2- Corpus de référence et édition du corpus d'étude	124
3- Méthodologie sémantique	128

<b>Chapitre 4 : Le système irlandais des correspondances spatio-temporelles</b>	135
1- Le récit de la <i>Fondation du domaine de Tara</i> et ses contenus	136
2- Analyse du système de Trefhuilngid	176
3- Les fêtes et leurs lieux selon Keating et son intertexte	221
4- Synthèse et perspectives	236
<b>Chapitre 5 : La métaphore de l'arbre - savoir et ses variations</b>	238
1- Données lexicales et intertextuelles	240
2- Système, structures et perspectives de résolutions sémantiques	258
<b>Chapitre 6 : Synthèse et perspectives</b>	269
1- Authentification et interprétation des poly-isotopies	271
2- Durées et transmissions : du sens dans l'histoire	282
3- Sémantique de l'archive celtique : quelques perspectives	288
<b>Conclusion générale</b>	292
<b>Bibliographie</b>	297
<b>Répertoire des tableaux</b>	303
<b>Répertoire des schémas</b>	304
<b>Table des matières</b>	305

## Symboles graphiques utilisés

Dans la tradition de la sémantique interprétative (SI) :

« signe » : passage, extrait, etc.

/sème/ ou l'isotopie qu'il représente ou une forme méso-sémantique.

//classe sémantique // : taxème, domaine, dimension ou forme macro-sémantique.

'sémème'

En complément :

Les flèches simples  $\rightleftarrows$  indiquent une relation actantielle.

Les flèches doubles  $\Leftrightarrow$   $\hat{=}$  une association sémantique potentiellement analogique.

Le signe || est le symbole du parallélisme en mathématique, il est utilisé ici pour représenter une mise en parallèle et/ou une analogie. Il permet de marquer que : les deux domaines sémantiques sont présentés simultanément et en parallèle du fait d'une analogie de structure, mais en restant distincts car ne se joignant jamais dans la réalité. Par exemple : /Ouest || ancien/

Dans les formes sémantiques :

+ désigne une association syntagmatique entre deux sèmes ou plus

± désigne une équivalence incertaine.

Les parenthèses marquent l'intégration au signifié précédant :

/savoir (4 directions)/  $\rightarrow$  /organisation (territoire)/

## Introduction générale

### La mémoire multiple de Menocchio

En 1976, l'historien italien Carlo Ginzburg publiait son livre *Le Fromage et les Vers*<sup>3</sup> mettant en avant, par son titre, un fragment du discours du meunier frioulan Menocchio consigné lors de ses deux procès pour hérésie, instruits par l'Inquisition. Ce fragment révélait l'existence, au cœur du 16<sup>ième</sup> siècle italien et de la *chrétienté*, d'une conception cosmogonique hétérodoxe, personnelle ou populaire, qui pouvait conduire au bûcher.

D'après les documents publiés par Ginzburg, Menocchio proclamait devant ses juges, lors d'un premier interrogatoire le 7 février 1584 :

« J'ai dit que, à ce que je pensais et croyais, tout était chaos, c'est-à-dire terre, air, eau et feu tout ensemble ; et que ce volume peu à peu fit une masse, comme se fait le fromage dans le lait et les vers y apparurent et ce furent des anges ; et la très sainte majesté voulut que ce fussent Dieu et les anges (...) » [*Op.cit.* p. 38].

L'intérêt de ce fragment et des commentaires qu'en produit Ginzburg réside notamment dans le fait qu'ils posent les principales questions liées à l'interprétation dans les sciences historiques.

Parce que Menocchio ne « réfère » pas à des réalités historiques interprétables en tant qu'évènements vérifiables et situables (l'origine du monde), il nous met en présence de ce qu'il convient d'appeler, selon les termes en usage dans diverses disciplines, des représentations, des croyances, une idéologie, une doxa. Dès lors, le travail de l'historien va consister à interpréter ce fragment, ses variations dans plusieurs occurrences, des extraits d'autres textes pouvant lui être comparés ainsi que des éléments de l'archive<sup>4</sup> représentatifs de la situation culturelle, et ceci dans le but d'établir la valeur et l'origine culturelle de cette surprenante cosmogonie. Par valeur culturelle, entendons sa place par rapport à d'autres, dans la culture populaire du Frioul d'alors, et plus largement dans les idées circulant en Europe sur ce thème de la *Création*. Pour l'essentiel il s'agit donc d'une activité interprétative appliquée à des textes.

Dans le prolongement du travail de Bakhtine sur Rabelais, qu'il cite, Ginzburg pose l'hypothèse de l'existence, à cette époque, d'une culture populaire distincte de la culture religieuse chrétienne et de la culture humaniste classique, tout en admettant des « échanges

---

<sup>3</sup> Edition française : *Le fromage et les vers*, Flammarion, coll. Aubier Histoires, Paris, 1980.

<sup>4</sup> Le terme est utilisé en prenant en compte la définition de l'archive, et ses problématisations, depuis *L'archéologie du savoir* de Michel Foucault, c'est-à-dire à la fois l'archive matérielle et ce qui est valorisé en tant que « grands textes », œuvres exemplaires, documents importants.

circulaires et influences réciproques (...) entre culture subalterne et culture hégémonique » [Op.cit. p. 11]. Son interprétation de ce passage, dès lors fameux, qu'il explicite comme une cosmogonie sans création divine [Ibid, p.97] et matérialiste [Ibid, p.103], va conduire l'historien à plusieurs perspectives d'explications par les sources possibles de ce discours : celle d'une influence littéraire via la *Divine Comédie*, celle d'une création par analogie avec la fermentation lactique, celle d'une culture populaire héritière d'une très longue tradition le conduisant à des rapprochements védiques et altaïques très lointains, cette dernière ayant sa préférence. Dans son chapitre 27 qui reprend ces trois hypothèses, il affirmera :

On ne peut exclure que celle-ci [la coïncidence avec des sources védiques et altaïques] constitue une des preuves, fragmentaires et à demi-effacées, de l'existence d'une tradition cosmologique millénaire qui, par-delà la différence des langages, a uni le mythe à la science. (...) Cette hypothèse apparaîtra moins incroyable si l'on pense à la diffusion, dans ces mêmes années et justement dans le Frioul, d'un culte de fond chamanique comme celui des *benandanti*. C'est sur ce terrain, encore presque inexploré, des rapports et des migrations culturelles que se greffe la cosmogonie de Menocchio. [Ibid. p.99].

Il a répondu en 2010, dans un entretien, à l'objection d'une comparaison très lointaine sur la seule base d'une homologie formelle. Tout en reconnaissant l'absence de démonstration de la réalité d'une telle transmission, il a confirmé « la possibilité d'une transmission à long terme de croyances » par un parallèle avec son travail sur *Le Sabbat des sorcières*<sup>5</sup>.

Dans les sources védiques et altaïques qu'évoque plus qu'il ne les cite de façon précise Carlo Ginzburg [p.98], la comparaison porte sur la présence conjointe des thèmes de l'*eau de la mer* et de la *coagulation semblable à celle du lait/fromage*, mais à condition de prendre pour référence un discours rapporté de Menocchio, « témoignage très indirect et en fait de troisième main » [p.93], celui du témoin accusateur Giovanni Povoledo. Car, selon Ginzburg, « dans la version donnée par Menocchio, l'allusion à l'écume battue de l'eau de la mer n'apparaissait pas du tout » [p.93].

Les citations originales de Menocchio sur ce thème reprennent le listage des éléments « tout était chaos, c'est-à-dire terre, air, eau et feu tout ensemble » [p.38], la comparaison avec la *coagulation du fromage*, puis *l'apparition des vers et leur transformation en anges*. A propos de la coagulation, Ginzburg est revenu à plusieurs reprises sur les métaphores du meunier frioulan, et les autres usages qu'en fait Menocchio montrent qu'il s'agit aussi d'un procédé argumentatif<sup>6</sup>. S'il reste difficile de décider que l'analogie est entièrement produite par le meunier, donc constitutive de l'originalité de ses raisonnements et discours, à l'inverse il est difficile d'affirmer péremptoirement qu'il s'agit d'une métaphore héritée.

---

<sup>5</sup> « Les contraintes invisibles », Entretien avec Carlo Ginzburg, Florent Brayard, pp. 7-8, publié dans [laviedesidees.fr](http://www.laviedesidees.fr), le 11 mai 2010, <http://www.laviedesidees.fr/Les-contraintes-invisibles.html>.

<sup>6</sup> Op. cit. p. 94. Cf. les occurrences : « Je crois que le Dieu éternel a extrait de ce chaos (...) la lumière la plus parfaite comme on fait pour le fromage, dont on retire le plus parfait (...) » et « Ce dieu était dans le chaos comme quelqu'un qui est dans l'eau et qui veut s'en sortir ou comme quelqu'un qui est dans un bois et qui veut s'en dégager (...) ».

En restant momentanément sur le terrain de la seule érudition littéraire, le fragment cosmogonique de Menocchio évoque tout aussi bien un motif<sup>7</sup> de la mythologie irlandaise. Le récit de la *Courtise d'Étain* relate en effet de façon assez précise les transformations de la belle jeune femme :

§16. (...) Quand Étain s'assit sur la chaise au milieu de la maison, Fuamnach la frappa avec une baguette de coudrier pourpre, et elle en fit une flaque d'eau au milieu de la maison (...). § 17. La chaleur du feu et de l'air, le bouillonnement du sol firent leur effet sur l'eau si bien que la flaque du milieu de la maison fut transformée en un ver. Et ce ver devint ensuite une mouche pourpre. Elle était de la taille de la tête d'un homme, et c'était la plus belle qui fût au monde. (...) [Guyonvarc'h, 1980, p 244].

Dans certaines variantes la mouche pourpre est un papillon [*Ibid.* p. 280], en tout cas un être merveilleux dont la présence est bénéfique [*Ibid.* p. 244-245]. Ce motif, qui associe une réduction élémentaire à une transformation animale précédant une fécondation par déglutition, n'est pas isolé dans les récits irlandais<sup>8</sup>.

Comme chez Menocchio, nous retrouvons ici l'ensemble des éléments (eau, feu, air, sol = terre), l'apparition d'un ver et sa transformation en un être merveilleux ailé. Ce qui forme un ensemble plus complet, et plus proche que la comparaison, au demeurant indirecte, avec la suite *eau de la mer – coagulation* des sources védiques et altaïques. À cette « analogie formelle » plus précise, s'ajoute un contexte, une possible filiation bien plus crédible. Outre que la piste irlandaise est historiquement et géographiquement moins éloignée, Ginzburg argumente la lecture probable de la *Divine comédie* par le meunier, via le commentaire de Velluto [Op. Cit. p.97]. Il cite en particulier deux vers du *Purgatoire* (X, 124-125) : « les vers nés / pour former ce papillon du ciel », formule littéralement plus proche du motif irlandais que de celui de Menocchio, sauf à admettre que le *papillon du ciel* est une métaphore évidente de l'ange.

Or le médiéviste Jacques Le Goff, dans sa monumentale *Naissance du Purgatoire*, nous enseigne que Dante avait lui-même pour source le *Purgatoire de Saint Patrick* [Le Goff 1999, p. 1007 et p. 1012], « un des best-sellers du Moyen Âge » [*Ibid.* p. 1008.], récit d'origine irlandaise, qui eût de nombreuses traductions médiévales. Le Goff étudie principalement la mention du purgatoire et sa géographie imaginaire, mais il est établi par ailleurs que le voyage dans l'autre monde est un des motifs les plus récurrents des récits épiques et mythologiques d'Irlande et du pays de Galles<sup>9</sup>. Ce qui, associé à l'influence des récits celtiques sur la littérature médiévale, la « matière de Bretagne » de Chrétien de

---

<sup>7</sup> La notion de « motif » comme *forme sémantique* devra être précisée. Retenons à ce stade l'idée d'un ensemble structuré de thèmes et/ou actants, récurrent à l'échelle intertextuelle.

<sup>8</sup> La mouche sera avalée par une reine qui va se trouver enceinte et permettre la renaissance d'*Étain*. *Op. cit.* p. 245, § 21. Cf. les histoires de Tuan Mac Cairill (*Op. cit.* p. 145-156) et le récit gallois du *Hanes Taliesin* (*Op. cit.* p. 151-152).

<sup>9</sup> Outre Jean Marx, *La légende arthurienne et le Graal*, Paris, PUF, 1952, cf. *La maladie de Cuchulain et l'unique jalousie d'Emer*, traduction de Christian-J. Guyonvarc'h, in *Ogam X*, Rennes 1958, p. 285-310 et *Pwyll, prince de Dyved*, traduction de Pierre-Yves Lambert, in *Les Quatre Branches du Mabinogi*, Gallimard, Paris, 1993, p. 31-56.

Troyes pour le cycle arthurien par exemple, renforce la valeur de l'hypothèse d'une source plus occidentale.

Il ne s'agit pas ici de participer à la quête incertaine d'une « origine » explicative, et encore moins exclusive, de l'énoncé de Menocchio, non plus que de verser dans un comparatisme un peu trop rapide, mais d'ajouter un élément nouveau, pour problématiser un certain rapport à l'archive, notamment celtique.

L'exemple tiré de l'ouvrage de Carlo Ginzburg permet de soulever une série de questions, généralisables à l'ensemble des pratiques interprétatives en diachronie, qu'il s'agisse du rapport à l'archive ou de la méthode d'analyse d'un document. Ces questions interpellent les sciences du texte et plus généralement du langage – au minimum la sémantique textuelle, l'analyse du discours et la philologie – cadre disciplinaire dans lequel se situe cette recherche.

La construction d'une théorie sur « la possibilité d'une transmission à long terme de croyances » et autres faits culturels, assez bien admise en Histoire à partir du modèle braudélien des trois temporalités, pose la question de la nature même des objets culturels durables (croyances, traditions, mythes, etc.) et des processus de cette conservation et/ou transmission dans la longue durée.

Et dans la description même de ces faits, la méconnaissance, pour une part institutionnelle, de l'archive celtique n'est qu'un aspect anecdotique d'un problème plus fondamental : celui de la sélection des documents dans une archive immense, en l'occurrence eurasienne, qui interdit pratiquement toute exhaustivité, et qui pour la comparaison et la délimitation d'un intertexte, pose la question de la méthode de sélection des textes comparables et des sources éventuellement probantes.

Ces problèmes s'envisagent aussi au niveau du sujet historique qu'est Menocchio et de ses lectures confrontées à sa culture orale populaire : qu'en est-il de la réalité d'un intertexte dans lequel il évolue et construit son discours ? Et à partir de là, pour ne pas faire abstraction du contexte social qui a conduit le meunier au bûcher, qu'en est-il de l'influence de cet intertexte et de son système de valeur sur son comportement comme, en parallèle, celui d'un intertexte « hégémonique » sur le comportement des inquisiteurs ?

Rappelons au passage l'emploi de comparaisons par Menocchio, objets sémiotiques complexes dont il est difficile de décider si elles sont reformulées à partir de sa tradition populaire ou de son intertexte érudit, ce en quoi il pourrait s'agir de métaphores héritées, ou encore s'il les produit au titre de son argumentation, en interaction avec les questions des inquisiteurs.

Au niveau même de l'analyse des textes, qu'il s'agisse de brefs extraits du discours de Menocchio ou d'un vaste corpus, la question se pose de savoir s'il est possible pour l'historien de tirer des « informations » et des « désignations de réalités » qui ne soient pas d'abord des « significations ». Benveniste avait insisté sur cette distinction dans sa préface à son *Vocabulaire des institutions indo-européennes*<sup>10</sup>, tout en souhaitant mettre son travail de linguiste au service de l'histoire ancienne.

Cela pose là encore la double question de la méthode et de la nature de l'objet : que peut-on extraire de textes plus ou moins anciens, et comment ? En d'autres termes, quelle est la nature des contenus des documents qui nous parviennent du passé, quel est leur ordre de réalité et quelle forme explicite peut-on leur donner pour les décrire avec la double exigence de leur validité et d'une plus grande précision ? Et surtout, peut-on les extraire sans prendre en compte plus formellement les contraintes inhérentes à leur nature : règles linguistiques, usages discursifs et, plus globalement, processus sémiotiques ?

### **Contexte scientifique et projet de recherche**

Depuis la réception des concepts saussuriens par Fernand Braudel, dans le cadre d'un dialogue avec Claude Lévi-Strauss, jusqu'aux plus récents débats du *linguistic turn*, sans oublier les liens « originels » entre philologie et histoire, les deux ensembles de disciplines ont toujours beaucoup échangé. Cependant, il semble encore possible et utile de contribuer à cet échange, en revisitant ces vieilles et vastes questions avec les outils les plus récents d'une *sémantique interprétative*, elle-même traversée par les réflexions épistémologiques des sciences cognitives.

Toutefois, s'il apparaît d'emblée que l'interrogation très générale sur notre capacité à comprendre un sens ancien et à observer sa durabilité implique un questionnement annexe sur la nature même de ce sens, c'est-à-dire sur les contenus des signes produits dans une période passée, il apparaît aussi que ces problèmes, ayant par ailleurs reçu de multiples éléments de réponse, sont impossibles à résoudre dans le cadre d'une thèse.

C'est pourquoi ce projet de recherche exige la délimitation plus précise d'un objet et d'une problématique, dans un cadre disciplinaire bien circonscrit, mais avec une pertinence transversale qui pourra ouvrir des perspectives plus étendues. Ce cadre disciplinaire sera, au sein des sciences du langage, celui d'une sémantique textuelle inscrite dans la perspective d'une sémiotique des cultures, sur la base d'un outillage descriptif et d'une réflexion épistémologique élaborés notamment par François Rastier.

---

<sup>10</sup> Benveniste, Emile, *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1969, p. 10 puis p. 12.

Le choix des récits irlandais procède d'un vif intérêt pour un contexte culturel mal connu et/ou sous-estimé pour des raisons de hiérarchisation de l'*archive*. Les corpus insulaires, en langues celtiques, fournissent une matière beaucoup moins explorée que d'autres, plus classiques ou plus accessibles, tout en offrant la possibilité d'une alternative à ce rapport à l'archive, brièvement problématisé plus haut, qui ignore ou exclut une part importante, au moins quantitativement, de nos ressources documentaires. L'objet empirique de cette recherche sera donc constitué de l'ensemble des documents textuels ou archéologiques pouvant être identifiés comme « signifiants » et constituant la matière des études dites « celtiques » pour les périodes protohistoriques, antiques et médiévales.

Ce projet de recherche a donc un triple but :

- 1- Participer au dialogue épistémologique entre les sciences du langage et les sciences sociales et historiques, pour contribuer à un renouvellement de la méthodologie d'observation et de compréhension d'un signe d'une autre culture : texte ancien, vestige archéologique, document ethnographique, etc. Cela dans le cadre du projet de sémiotique des cultures.
- 2- Tenter de renouveler la compréhension de quelques objets appartenant aux études celtiques en utilisant les outils de la sémantique textuelle et, plus généralement, de la sémiologie. Cela est justifié par la réalité d'une demande explicite émanant des milieux de l'archéologie protohistorique, mais aussi par la pratique actuelle de la linguistique et de la philologie celtiques, qui semblent relever essentiellement d'une érudition historique anté-saussurienne<sup>11</sup>. Le résultat visé serait une description de structures sémantiques pour ouvrir de nouvelles perspectives de compréhension de documents protohistoriques importants.
- 3- Un objectif plus ambitieux sera de contribuer, autant que possible, à la réflexion sémantique générale, à partir de ce corpus si particulier, en cherchant à préciser en quoi ces données permettent d'enrichir ce type de recherche. Cela pourra s'envisager à partir d'une exploration sémantique des objets analysés et des processus sémiotiques qu'ils impliquent, notamment les faits de double sens et/ou sens *figuré*.

Cette démarche peut prendre appui sur la publication très récente d'un *Dictionnaire critique de mythologie*<sup>12</sup>, qui offre un abondant état de l'art à partir du double point de vue de

---

<sup>11</sup> Les constats exposés ici à grands traits feront l'objet des précisions apportées au chapitre 2.

<sup>12</sup> Octobre 2017, bibliographie voir : Le Quellec, Jean-Loïc et Sergent, Bernard, CNFS Editions 2017.

l'anthropologue et du mythologue comparatiste. Cette somme rappelle l'apport de la linguistique, au 20<sup>ème</sup> siècle, à cette documentation accumulée par les historiens et les ethnologues, principalement à travers Lévi-Strauss héritier de Saussure et Jakobson, et Dumézil attentif à l'art de l'explication de texte de son maître Marcel Granet<sup>13</sup> pour mieux dépasser les limites de la seule lexicologie. Le dictionnaire souligne aussi qu'à travers Propp et Lévi-Strauss, ce sont les contes et les plus grands récits mythiques qui incitèrent Greimas, et son école, à contribuer au nécessaire dépassement d'une linguistique se confinant dans le cadre restreint du mot et de la phrase<sup>14</sup>.

Cependant les linguistes, et parmi eux les sémanticiens, ont continué à renouveler les concepts, les méthodes et les objets empiriques avec l'arrivée des outils numériques et la nécessité de traiter de volumineux corpus. Ainsi le *Dictionnaire critique de mythologie* permet de constater que les échanges entre linguistique et mythologie ont été peu renouvelés depuis l'époque de Greimas, ce qui correspond sans doute à un rythme de pénétration des travaux spécialisés vers d'autres disciplines. Par ailleurs cette somme signale les critiques qui peuvent être adressées à l'usage que font les comparatistes de volumineux catalogues de *motifs*, comme celui d'Aarne et Thompson, utilisant un matériau assez mal défini (par exemple dans sa distinction avec le *thème*) pour des reconstructions et des hypothèses historiques<sup>15</sup>. Il faut ajouter à cela des interrogations sur l'usage de motifs sortis de tout contexte, en particulier des textes qui les situent et les associent à d'autres faits sémantiques, au risque de les traiter, à l'échelle des séquences et des récits, comme les mots du lexique à l'échelle de la phrase, c'est-à-dire comme une nomenclature.

Dans la mesure où la sémantique interprétative de François Rastier apporte un nouvel éclairage à ces pratiques et interrogations, l'état des lieux proposé par ce récent dictionnaire incite à tenter un réexamen de ces questions avec de nouveaux outils et de nouvelles perspectives épistémologiques. Dès lors, bien que la tentation d'une érudition compilatoire soit toujours présente et d'ailleurs légitime au sein des disciplines historiques, sans mépriser pour autant les apports des historiens des religions et des mythologues ni la nécessité d'un inventaire critique, il paraît pertinent d'envisager un rapport direct aux textes, afin de tester les outils de la sémantique interprétative sur un corpus différent, par son époque et sa nature.

Afin de répondre aux questions soulevées plus haut à travers l'exemple du travail de Ginzburg, et pour toutes les raisons évoquées précédemment, cette recherche a été menée à partir de choix qui seront explicités au cours de la démonstration, et qui sont annoncés ici. Il s'est donc agi de :

---

<sup>13</sup> Voir l'entrée *Explication de texte*, p. 463 de ce dictionnaire. Tous les concepts et noms propres signalés ici font d'ailleurs l'objet d'une entrée dans les 1554 pages de ce considérable travail d'inventaire et de bilan.

<sup>14</sup> Voir p. 708.

<sup>15</sup> Voir p. 846.

- Prendre appui sur les acquis épistémologiques et méthodologiques de la sémantique interprétative, courant qui a contribué à préciser les conceptions du sens et à outiller les analyses textuelles de manière décisive<sup>16</sup>.

- Utiliser ces nouveaux outils de recherche qui ont été mis à notre disposition par les philologues irlandais et britanniques, en particulier : l'édition en ligne de nombreux textes irlandais médiévaux et la création du e-DIL, dictionnaire numérique du vieil et moyen irlandais<sup>17</sup>.

- Tirer partie de l'important travail européen de synthèse sur les études celtiques et la protohistoire, réalisé en 2005 et 2006 à l'initiative de Bibracte et de la chaire d'Antiquités nationales du Collège de France<sup>18</sup>, afin de légitimer la pertinence des questions liées à la rencontre nécessaire entre l'archéologie, la sémiologie et la linguistique historique et comparée dans ce domaine de recherche.

Ces trois domaines de référence scientifique induisent la prise en compte d'une problématique générale intéressant aussi bien les sciences historiques que les sciences du langage ; « comment comprendre un sens ancien ? ». Cette problématique doit d'abord être légitimée dans sa pertinence transversale : si elle est évidente aux yeux du sémanticien, il n'est pas sûr qu'il en aille de même pour l'historien qui, quant à lui, cherche à viser une réalité historique à travers des textes et signes dont l'épaisseur et/ou la transparence n'est pas toujours questionnée.

La question de la *compréhension* induit à son tour la nécessité de ne pas esquiver les difficultés liées à ces sujets :

- difficulté d'accès à un corpus peu connu, du fait notamment d'une langue peu étudiée et peu enseignée en France ;

- difficulté de l'interprétation même de textes au sein desquels la distinction entre l'historique, supposé réel, et le mythologique, en principe fictif, n'est pas toujours explicite ;

- difficulté de la compréhension de faits sémantiques complexes comme les comparaisons ou le double sens dit *figuré*.

C'est en abordant de front ces difficultés, que l'ambition d'apporter une contribution à la problématique générale est apparue envisageable, ce qui a eu pour conséquence de viser :

- un corpus en vieil et moyen irlandais dont la préparation pour l'analyse a impliqué une démarche méthodologique justifiant, en amont de l'analyse sémantique, une présentation

---

<sup>16</sup> Le rayonnement scientifique en a été souligné par l'organisation d'un colloque à Cerisy-la-Salle en juillet 2012. Actes publiés en 2014 : *Documents, textes, œuvres – perspectives sémiotiques*, sous la direction de Driss Ablali, Sémir Badir et Dominique Ducard.

<sup>17</sup> Voir notre bibliographie p. 297.

<sup>18</sup> Actes publiés en 2010 : *Celtes et Gaulois, l'Archéologie face à l'histoire*, sous la direction de Christian Goudineau, Vincent Guichard et Gilbert Kaenel. Colloque de synthèse qui s'est déroulé à Paris du 3 au 7 juillet 2006, mais qui faisait suite aux « tables rondes européennes » tenues en juin-juillet 2005 à Leipzig, Bologne, Budapest, Cambridge et Lausanne.

permettant l'accès au sens en offrant quelques garanties, notamment celles des traductions faisant référence, sans pour autant rester enfermé dans les choix qu'elles imposent ;

- un objet sémantique complexe : les associations sémantiques par comparaison et/ou analogie ; leur interprétation méthodique pourrait ouvrir la voie à la compréhension des phénomènes dits symboliques et/ou métaphoriques, qui se rencontrent aussi en archéologie ;

- une problématique appliquée à cet objet qui puisse traiter à la fois la question de leur authentification – car il n'est pas toujours facile de décider qu'il y a effectivement double sens – et de leur interprétation et, par là, apporter des éléments de réponse à la problématique générale.

La présente recherche, si elle relève explicitement de la sémantique interprétative appliquée à un objet textuel, s'insère donc dans un contexte interdisciplinaire qui relève quant à lui du projet de sémiotique des cultures<sup>19</sup>. Sans remettre en cause les objets propres et la légitimité des diverses disciplines des sciences dites humaines ou sociales, la sémiotique des cultures se propose de les rassembler sur la base de ce qu'elles ont en commun : l'étude de faits spécifiquement culturels, c'est-à-dire créés par l'homme sans être réductibles exclusivement ni nécessairement à des déterminismes naturels. Ces faits spécifiquement culturels prennent souvent la forme de *signes* qui nécessitent, en complément d'éventuelles explications par des causalités extérieures, une interprétation méthodique permettant d'en saisir le sens : ce qui fait la valeur, même financière, d'une voiture de collection ou d'une œuvre d'art, ce n'est pas seulement la valeur chiffrée des éléments matériels la constituant ou la mesure pratique et mathématique des services qu'elle peut rendre, c'est avant tout sa valeur symbolique, c'est-à-dire ce qu'elle *re-présente* aux yeux de ses acheteurs et/ou utilisateurs en fonction de leurs propres systèmes de valeurs hérités et construits<sup>20</sup>. Autre point important, si la dimension sémiotique de ces *faits spécifiquement culturels* doit parfois être explicitée, ils nécessitent tous l'usage du langage, au sens saussurien d'un système linguistique et de paroles attestées : pas de transaction économique sans contrat ni négociation, pas de jugement sans loi ni sentence proclamée, pas de politique sans discours ni de religion sans mythe, pas de relations sociales, pas de littérature, de philosophie, de critique artistique.

Sur cette base, avant même de constituer une fédération de disciplines « affranchies des canons scientistes » [Rastier, 2002, p. 1], la sémiotique des cultures peut d'abord proposer ses *acquis épistémologiques et méthodologiques* pour refonder les démarches interprétatives des objets culturels et ouvrir de nouvelles perspectives anthropologiques. C'est dans cet esprit que cette recherche a été conçue : renouveler l'interprétation de faits, pour certains déjà abordés par d'autres voies, afin de produire des analyses approfondies pouvant servir de

---

<sup>19</sup> Voir Rastier 2002. Les contours du projet de sémiotique des cultures seront précisés en préambule à la première partie.

<sup>20</sup> Éléments et notions qui seront explicités dans la première partie.

modèles si les résultats qu'elles donnent apparaissent éclairants et scientifiquement satisfaisants. Ces résultats pourraient eux-mêmes être utilisés dans des études comparatives, par exemple entre des faits textuels irlandais et des faits linguistiques gaulois.

## **Présentation du plan**

Ce projet et ces choix justifient une présentation en deux parties. La première se propose d'explorer ce contexte interdisciplinaire afin, tout d'abord, de légitimer la pertinence de la problématique et du recours à une démarche sémiotique, ensuite pour présenter les apports de la sémantique interprétative à la question du sens et, de là, fixer les contours d'un objet sémantique complexe. La seconde partie consistera en l'analyse elle-même du corpus textuel pour décrire l'objet sémantique visé et tenter de répondre à la problématique centrale.

En préambule à la première partie, des précisions seront apportées sur la réalité historique des langues celtiques et le projet de la sémiotique des cultures. Un premier chapitre aura pour but d'explorer le discours des archéologues protohistoriens qui travaillent sur les sujets relevant des études celtiques. Cette exploration permettra de constater la convergence des problèmes vers le champ interprétatif et l'existence de premiers recours à une sémiologie. Elle permettra aussi de faire le constat critique d'une certaine relation au sens qui appelle les précisions du sémanticien.

Un second chapitre abordera plus spécifiquement le domaine des études de linguistique celtique, en particulier le traitement lexicologique de mots isolés de la langue gauloise, pour constater les limites, voire les impasses d'une méthode classique de linguistique descriptive. Il abordera aussi la question idéologique qui ressurgit de façon récurrente au sujet d'une linguistique indo-européenne, laquelle prétend expliquer des faits linguistiques et historiques attestés en contexte celtique par des modèles phonétiques reconstruits et souvent controversés, au prix d'une survalorisation de la question de l'*origine*.

Un troisième chapitre présentera de façon synthétique les apports épistémologiques et méthodologiques de la sémantique interprétative en prenant en compte le dialogue critique qu'elle a initié quant à la réception des approches cognitives. Ce sera l'occasion de présenter, en complément du travail de François Rastier, celui de David Piotrowski. Celui-ci explicite des phénomènes observés avec l'électroencéphalographie par une théorie rapprochant la phénoménologie du signe d'Husserl et la linguistique de Saussure, étayant par une voie complémentaire la nécessité de bien prendre en compte la réalité du caractère différentiel du sens. C'est dans ce cadre épistémologique et méthodologique que seront apportées les premières réponses à la problématique générale : Comment peut-on comprendre un sens

ancien et observer sa durabilité ? Quelle est la nature de ce sens et que peut-on en voir et savoir ?

L'objet sémantique et la problématique seront précisés en préambule à la seconde partie, dans le prolongement des apports du chapitre 3 et des interrogations relevées dans les deux premiers chapitres. C'est aussi dans ce préambule que seront précisés l'objet empirique, c'est-à-dire le corpus de référence et le corpus de travail, ainsi que la démarche méthodologique.

L'analyse même du corpus textuel se fera en deux parties.

La première et la plus volumineuse sera présentée dans le chapitre 4 : elle s'appliquera sur un ensemble de textes où les associations sémantiques, exprimées par des poly-isotopies génériques<sup>21</sup>, sont suffisamment explicites pour écarter tout risque de spéculations ou de surinterprétations et, ainsi, produire une analyse pouvant faire référence. C'est aussi pourquoi il s'agira de l'analyse la plus approfondie car elle servira de démonstration de la mise en œuvre des outils de la sémantique interprétative sur des textes irlandais. Centrée sur le récit de la *Fondation du domaine de Tara*, elle visera l'analyse d'un système de correspondances sémantiques entre les domaines des cycles temporels, de l'orientation spatiale et des fonctions sociales. L'observation du même système de correspondance dans deux autres textes, plus récents, permettra de justifier la réalité d'un objet sémantique appartenant à une mémoire discursive, donc relevant d'une transmission dans le temps.

La seconde analyse sera présentée dans le chapitre 5 : elle visera un objet sémantique de même type mais, du fait d'un corpus plus fragmentaire, moins explicite et très étendu dans le temps, elle permettra de répondre à la question de l'authentification des faits de double sens et/ou de sens figuré, en l'occurrence le problème de la réalité de la métaphore de l'*arbre du savoir* et de ses manifestations linguistiques rencontrée dès le chapitre 2 à propos de l'étymologie de la lexie *druid-* (druide). La résolution sémantique de l'interprétation donnera lieu à la production d'un modèle de reconstruction basé sur les implications des processus différentiels.

Le chapitre 6 présentera la synthèse des résultats des analyses, ainsi que des propositions visant à répondre à la problématique générale et aux problématiques annexes. Il s'agira en particulier de préciser le rôle du système de valeurs dans la structuration, et donc la production et l'interprétation de formes sémantiques complexes constituées de l'association de plusieurs isotopies génériques. Quelques perspectives de recherches complémentaires pourront y être tracées quant à l'apport de ces réflexions pour les sciences historiques et pour les études celtiques, conformément au projet de recherche énoncé ci-dessus.

---

<sup>21</sup> La notion de poly-isotopie sera abordée au chapitre 3. Précisée par Rastier (1987) elle permet de dépasser les présupposés liés à la notion rhétorique de *métaphore* en se plaçant directement sur le terrain sémantique d'une association, éventuellement analogique, entre deux domaines.

Les annexes rassemblent des sources utiles pour les chapitres 1 et 2, les corpus de référence (textes interlinéaires), et les éléments d'analyses dont la présence dans le corps du texte de démonstration n'était pas nécessaire : relevé des isotopies, corpus d'étude, et lexique vieil-irlandais.

## **PREMIERE PARTIE**

### **D'un sens ancien : l'archive celtique et son interprétation**

## Préambule

L'archive celtique, au sens strict du terme, est constituée de l'ensemble des traces linguistiques ou des textes transcrits dans une langue celtique et qui nous sont parvenus. Pour l'Antiquité et le continent ouest-européen, il s'agit donc tout d'abord du corpus épigraphique de la culture de Golasecca, au nord-ouest de l'Italie, dont les premières inscriptions remontent au 7<sup>ième</sup> siècle B.C. et utilisent une adaptation de l'alphabet étrusque<sup>22</sup>. Il s'agit ensuite du corpus en alphabet grec de la Narbonnaise et quelques sites épars, qui est daté entre le 3<sup>ième</sup> siècle B.C. et le 1<sup>er</sup> siècle P.C.<sup>23</sup>. Puis s'est développée, après la conquête romaine, une épigraphie en alphabet latin dont certaines pièces comportent une suite de quelques phrases, tandis que le document le plus connu, et sans doute un des plus importants pour ce qu'il contient d'informations sur la conception celtique du temps, est le calendrier gaulois de Coligny (Revermont jurassien)<sup>24</sup>. Il faut aussi inclure le corpus celtibérique, inscrit en alphabet ibérique en diverses régions d'Espagne. À ces faits attestés par l'archéologie s'ajoutent les mots gaulois cités par des auteurs de l'Antiquité ou du Moyen-âge, ainsi du glossaire d'Endlicher<sup>25</sup>, et l'abondant lexique onomastique, qu'il s'agisse d'anthroponymes attestés dans les sources historiques ou des nombreux toponymes gaulois. Ainsi les noms français de rivières, de montagnes et de la plupart des grandes villes (Paris, Reims, Chalon, Poitiers, Besançon, Roanne, Lyon, etc.) s'expliquent par une étymologie en langue gauloise.

Si les sources textuelles comprenant plusieurs phrases sont rares pour les périodes antiques, à l'inverse elles sont particulièrement nombreuses pour la période médiévale en contexte insulaire. En effet les îles britanniques, peu ou pas romanisées, ont conservé leurs langues celtiques et les ont utilisées pour une abondante littérature religieuse, juridique, historique, épique et mythique, dès le haut Moyen-âge en Irlande, un peu plus tard pour le pays de Galles. Cette abondance des sources écrites a accompagné un mouvement d'érudition particulièrement important par le rôle qu'il a joué en Europe occidentale, jusque dans ce que les historiens ont appelé la Renaissance carolingienne<sup>26</sup>. Certains des manuscrits conservés en Irlande sont célèbres pour leurs enluminures, mais la richesse de leurs contenus est peu connue du public français, en dehors du cercle des amateurs et de rares spécialistes, et sans

---

<sup>22</sup> « Entre le 7<sup>ième</sup> et le 1<sup>er</sup> siècle av. J.C., environ 300 inscriptions complètes ou fragmentaires sont en effet connues aujourd'hui dans l'ensemble du territoire, dont 80 correspondant à la seule période qui précède celle des invasions gauloises au 4<sup>ième</sup> siècle av. J.C. ». Veronica Cicolani, *Passeurs des Alpes*, 2017, p. 28 et fig. 11 p.29.

<sup>23</sup> Lambert, *La langue gauloise*, 2003, p. 83.

<sup>24</sup> *Ibid.* p. 10-12, puis les chapitres consacrés aux diverses sources épigraphiques.

<sup>25</sup> *Ibid.* p. 206-207.

<sup>26</sup> Sur la classification et la datation des sources ainsi que sur le rôle de l'érudition irlandaise dans la culture de l'ouest européen au cours du haut Moyen-âge, voir Myles Dillon et Nora Chadwick, *Les royaumes celtiques*, 2001.

doute à cause de la rareté des traductions et éditions savantes en langue française, quand elles ne sont pas tout simplement inaccessibles au grand public<sup>27</sup>.

Si l'on accepte d'étendre l'*archive celtique* à l'ensemble des signes liés à cet aire culturelle, il faudra sans doute y adjoindre d'autres faits signifiants livrés par l'archéologie : des faits rituels (il y a lieu de s'interroger sur la valeur symbolique d'un vase dans un contexte funéraire ou de tout autre objet placé de façon intentionnelle dans un sanctuaire), et surtout des signes graphiques de l'art celtique laténien dont les motifs récurrents sont attestés depuis la fin du premier âge du fer (vers 500 B.C.)<sup>28</sup> jusqu'au haut Moyen-âge insulaire, soit sur plus d'un millénaire.

Prise dans son ensemble, cette *archive celtique* est attestée, abondante et riche dans ses variétés, sa durée et ses contenus pour mériter notre attention. Même si cela est peu connu ou négligé par ignorance, le rôle qu'elle a joué dans l'élaboration de notre culture est suffisamment important pour qu'elle soit intégrée, comme toute archive humaine, au projet de sémiotique des cultures élaboré par François Rastier. Par ailleurs, face aux modèles hérités de l'empire romain, elle a constitué chez maints auteurs, dès la période romantique, une ressource alternative tant sur le plan esthétique que sur celui de l'éthique, que ce soit pour le rôle éminent de la femme, la valorisation du savoir, des arts et de l'élévation des individus indépendamment de leur naissance.

La sémiotique des cultures projetée par Rastier se veut une contribution à l'ensemble des sciences de la culture : « L'expression *sciences de la culture* est empruntée à Cassirer, pour qui elle s'oppose implicitement à *sciences de la nature* » [Rastier, 2002, p.4]. L'ensemble de disciplines regroupées ainsi a pour but de :

dépasser la fausse distinction entre sciences humaines et sciences sociales, vestige sans doute de combats surannés entre l'humanisme et le marxisme, il faut les unifier comme sciences de la culture en établissant leur spécificité [*Ibid.* p.3].

Et cette spécificité tient en deux diversités :

celle des cultures, qui les faits se mouvoir dans des temps et des espaces différenciés ; puis, pour chaque objet culturel, celle des paramètres non reproductibles, qui empêchent toute expérimentation au sens strict et écartent ainsi le modèle des sciences physiques [*Ibid.* pp.3-4].

Rastier rappelle d'emblée le rôle initial de ce modèle :

les sciences sociales, dès leur institution au 19<sup>ième</sup> siècle, ont pris pour modèle les sciences de la nature et de la vie alors en plein essor (...). Cependant, les sciences sociales ne se sont pas encore affranchies de canons scientifiques devenus obsolètes, comme en témoignent en leur sein

---

<sup>27</sup> En langue française et dans une édition commerciale de qualité on ne trouve pour l'Irlande que l'épopée de la *Razzia des vaches de Cooley*, traduite par C.J. Guyonvarc'h, dont la quatrième de couverture est signée par J.M.G. Le Clézio, et pour le pays de Galles les *Quatre Branches du Mabinogi et autres contes gallois*, traduits par P.Y. Lambert, deux livres de la collection *L'aube des peuples* chez Gallimard.

<sup>28</sup> Et même bien avant si l'on prend en compte les attestations néolithiques des triples spirales, comme par exemple sur le dolmen de New Grange. Il faut toutefois rester prudent dès que l'on sort des périodes pour lesquelles des langues celtiques sont attestées en parallèle de ces expressions caractéristiques d'un « art celtique ».

le succès récurrent de programmes réductionnistes (...). Elles souffrent donc d'un déficit épistémologique et peinent à définir leur identité collective [*Ibid.* p.1].

L'épistémologie fondatrice pourrait donc avoir pour axes ces deux diversités, inscrivant les recherches dans l'héritage du « programme anthropologique de Humboldt, fondé sur la caractérisation des groupes humains et des langues » lequel vise « la singularité des objets, qui culmine dans l'œuvre d'art non reproductible » [*Ibid.* p.4]. Cette caractérisation des différences implique que :

les sciences de la culture doivent être différentielles et comparées, car une culture ne peut être comprise que d'un point de vue cosmopolitique ou interculturel : pour chacune, c'est l'ensemble des autres cultures contemporaines et passées qui joue le rôle de corpus. En effet, une culture n'est pas une totalité : elle se forme, évolue et disparaît dans les échanges et les conflits avec les autres [*Ibid.* p.5].

Rastier place également son projet dans la lignée de l'héritage de la linguistique comparée car, à son avis « on oublie que le projet comparatiste a été formulé dans une perspective anthropologique, celle d'une caractérisation progressive de l'humanité » [*Ibid.* p.244]. Il s'agit donc d'une « anthropologie de la diversité » dont les racines éthiques seraient chez Montaigne et les racines scientifiques chez Humboldt, tandis que la « linguistique historique et comparée a acquis dans ce domaine une expérience à élaborer et à transmettre » [*Ibid.* pp.244-245].

La dimension sémiotique de la démarche tient quant à elle, écrit-il, à ce que même promu au rang d'observables, les faits humains et sociaux restent le produit de constructions interprétatives. Aussi, les sciences de la culture sont les seules à pouvoir rendre compte du caractère sémiotique de l'univers humain [*Ibid.* p.4].

Les implications épistémologiques et méthodologiques de cette approche sémiotique des *faits humains et sociaux* seront précisés au fil du présent travail qui, soucieux de l'héritage de la linguistique historique et comparée, envisagera au sein même des études celtiques les rapports entre l'archéologie et la linguistique voire la sémiologie, ainsi que les rapports entre la linguistique celtique, tout au moins celle pratiquée en France, et les évolutions récentes de la linguistique textuelle et de la sémantique interprétative.

## Chapitre 1

### Des signes épars : l'interprétation en protohistoire

Avant d'aborder une matière plus précisément linguistique et compte tenu des spécificités de l'apparition d'une archive celtique dans l'historiographie de l'Europe occidentale, il est nécessaire de poser les contours d'un domaine de recherches diverses où la réalité linguistique a un statut particulier. Surestimée parfois, rejetée ou négligée d'autres fois, la réalité d'un ensemble de langues celtiques, mais aussi d'autres objets culturels très probablement signifiants, questionne inmanquablement les protohistoriens et les historiens antiquisants, dès lors qu'ils s'y trouvent confrontés par la nécessité même de sa présence dans leurs objets d'études.

Une exploration de leurs confrontations à des objets signifiants, mais aussi de leurs interrogations, de leurs attentes ou de leurs demandes explicites à l'égard de la linguistique et même de la sémiologie, permettra d'abord de fixer le contexte historique et disciplinaire de l'émergence de ces questions. Il permettra aussi de fonder la légitimité d'une problématique, dont la spécialisation sémantique préserve néanmoins l'ambition de nourrir une réflexion transversale intéressant l'ensemble des disciplines historiques et comparatives.

#### 1- Du sens des documents et vestiges anciens

Si elle se définit très généralement comme « connaissance des événements du passé »<sup>29</sup>, l'histoire apparaît aussi, dans l'opinion courante, comme une discipline traitant principalement des documents de nature textuelle, par opposition à l'archéologie qui traiterait plutôt les traces matérielles du passé. Cette distinction élémentaire est renforcée par la

---

<sup>29</sup> Par exemple dans le *Petit Robert* de 1982.

conception même de la préhistoire, définie comme période « concernant l'humanité avant l'apparition de l'écriture »<sup>29</sup>. Francis Prost rappelle d'ailleurs que :

les différents types de sources privilégiés par l'une et par l'autre de ces deux sciences humaines ont donné l'apparence de deux approches radicalement antithétiques : alors que l'histoire s'attachait à l'étude des documents textuels (...) l'archéologie, elle, se réservait l'interprétation des données exhumées du sol [Prost, 2010, p. 54].

Cette « étude des documents textuels » évoque les liens privilégiés qu'ont longtemps entretenus histoire et philologie. En 1923, Ph. Thomas rappelait l'indistinction originelle de la philologie et de l'histoire chez des auteurs comme Wolf et Boeckh. Ceci pour mieux fonder leur distinction récente, en posant que « pour l'historien, les ouvrages de l'esprit [*i.e.* les écrits anciens] n'ont qu'une valeur de documents » tandis que « pour le philologue (...) ce ne sont pas de simples documents, mais des monuments » [Thomas, 1923]. Un récent dictionnaire de linguistique définit toujours cette dernière comme une « science historique qui a pour objet la connaissance des civilisations passées par les documents écrits qu'elles nous ont laissés »<sup>30</sup>.

Dans tous les cas, qu'elle utilise des documents textuels ou, complémentirement, d'autres traces matérielles du passé, ce que l'histoire vise à travers eux, c'est une réalité humaine et sociale : personnages ou groupes sociaux, événements ou tendances, techniques et pratiques, etc. En termes plus sémantiques, l'interprétation historique cherche à identifier le référent du signe parvenu du passé, ce dont il parle, en tentant de distinguer le vrai du faux, le réel du fictif. Elle peut aussi viser le (ou les) sujet(s) de l'énonciation en tant qu'ils sont une réalité historique. Or, depuis l'œuvre de Ferdinand de Saussure, la linguistique générale pose la question du contenu des signes, leur signifié<sup>31</sup>, en soulignant la difficulté qui consiste à réduire ce sens à une référence à la réalité extérieure, c'est-à-dire à réduire le lexique à une nomenclature. Cette distinction entre une analyse historique qui vise une *réalité-vraie* et une analyse sémiologique qui pose la nécessité de mieux comprendre le fonctionnement autonome des signes a eu un écho récent aux importantes conséquences épistémologiques. Il s'agit de la réception, assez polémique dans les années 1980-1990, par l'école historique française, de ce qui a été appelé le *linguistic turn*.

Christian Delacroix a présenté cet événement épistémologique, d'abord anglo-saxon, en ces termes :

En histoire l'expression [*linguistic turn*] finit cependant par désigner un faisceau de positions et de travaux très diversifiés autour de l'affirmation du rôle du langage dans la construction des identités et des réalités sociales, par opposition avec l'idée que le langage ne servirait qu'à *représenter* la réalité, ne serait qu'un médium neutre entre la réalité et ses représentations [Delacroix 2010, p. 478].

Et cette idée centrale du *linguistic turn* aurait eu pour conséquences que :

---

<sup>30</sup> *Dictionnaire de linguistique*, Larousse-Bordas / VUEF 2002, p. 358b.

<sup>31</sup> Ces notions seront précisées dans le chapitre 3.

- 1- « La réalité historique (...) n'existe pas en dehors du langage, elle est organisée et construite par lui et elle est elle-même un texte qu'il s'agit de déchiffrer » ;
- 2- « Tout ce qui pourrait laisser croire en la possibilité pour l'historien de reconstituer un réel préexistant au langage et indépendant de lui est dénoncé comme une naïveté positiviste » [Delacroix 2010, p. 478].

L'aboutissement extrême de cette critique linguistique des méthodes historiques serait, chez un auteur comme Hayden White, l'affirmation de « l'impossibilité de tracer une distinction rigoureuse entre narrations fictives et narrations historiques » [*Ibid.* p. 483]. Dans l'absolu, outre que cette évocation du « langage » est insatisfaisante pour le linguiste qui le distingue rigoureusement des langues, mais aussi de la parole et des discours, ce qui est en cause ce n'est que l'interprétation historique des documents textuels, pas la possibilité de recourir à d'autres preuves, notamment archéologiques. Ainsi la réaction des historiens à cette sévère mise en cause de leurs pratiques et objets empiriques (en l'occurrence les seuls documents textuels) a pu conduire à dénoncer ce relativisme en pointant l'incapacité dans laquelle serait White de « réfuter le négationnisme » [*Idem*].

Il reste que cette confrontation, telle quelle est présentée par Delacroix, reste centrée sur la question de la « visée du réel historique extérieur aux discours » [*Ibid.*, p. 487]. Pour autant, d'une part il est difficile de tirer définitivement la conclusion que l'affirmation de l'autonomie des signes, par certains courants linguistiques, induise la négation de la possibilité d'atteindre le réel : la question de la relation du sens au référent désigné reste ouverte et doit être renouvelée dans sa complexité<sup>32</sup>; d'autre part, l'historien lui-même, dans des spécialités comme l'histoire des religions, l'histoire des idées ou même des mentalités, a bien intégré à ce réel la place plus ou moins importante de ce que les sciences sociales nomment couramment des *représentations* ou des *idéologies*. Sans trop anticiper sur ce qui pourra être précisé des rapports entre le *sens* et les *représentations* ou *idéologies*, il convient de retenir ici la prise en compte d'un ordre de réalité, souvent qualifié de *symbolique* ou de *culturel*, qui se distingue en cela des réalités plus immédiatement matérielles d'ordre économique ou événementiel. Et ce, sans que l'historien néglige d'observer l'interaction entre ces représentations culturelles et les déterminismes économiques ou les événements politiques.

Dès lors, si l'on intègre ce type d'objet culturel, la question la plus cruciale qui se pose n'est peut-être plus celle de la possibilité de saisie du réel mondain à travers des documents symboliques (textuels ou artistiques), mais celle de notre propre possibilité de comprendre un sens ancien : à quelles conditions et sur la base de quelles méthodes pouvons-nous fonder la valeur épistémique de nos interprétations des signes anciens qui nous sont parvenus ? Ce qui revient à poser la question de l'adéquation entre le sens reconstruit par l'interprétation de

---

<sup>32</sup> Ce point sera traité dans le chapitre 3.

l'historien, ou du philologue<sup>33</sup>, et le sens produit au sein d'un contexte historique donné. Cette question éminemment sémantique ne se pose qu'à partir du moment où l'on s'interroge sur l'épaisseur et le contenu des signes. Car, avant même de pouvoir expliquer le rôle historique qu'a pu jouer un « symbole », par son influence à une époque donnée sur des comportements, des croyances, des revendications ou de nouvelles expressions philosophiques ou artistiques, encore faut-il en saisir le sens, pour pouvoir décrire rationnellement ses contenus. Ainsi la réduction du cortège du Graal à un viatique, et du mystérieux vase au calice de la Cène ayant ensuite recueilli le sang d'un Jésus crucifié, permet, à partir de Robert de Boron<sup>34</sup>, de s'appuyer sur les doctrines chrétiennes connues et influentes au 12<sup>ième</sup> et 13<sup>ième</sup> siècle pour interpréter ce « grand symbole », dont l'audience et la fécondité littéraire se manifestent toujours. Pour autant, le prototype narratif du cortège du Graal et de cet insolite récipient, tel qu'il a pu être situé et décrit, à partir de cette « matière de Bretagne » revendiquée par Chrétien de Troyes, dans la mythologie celtique des îles britanniques [Marx, 1952], s'il présente des contours figuratifs analogues (c'est à dire la forme du vase et les éléments concrets du cortège), ne peut pas pour autant être interprété en lui affectant le même système de valeurs, dans la mesure où son appartenance à un contexte culturel préchrétien est démontré<sup>35</sup>.

Cet exemple ouvre à toute la complexité du problème de l'interprétation de ce que les historiens des religions appellent un « symbole »<sup>36</sup> : un signe, verbal ou iconique, dont le sens premier permet d'identifier une image support (ici le récipient), qui est censée renvoyer à un second sens, éventuellement abstrait, par analogie ou convention doctrinale<sup>37</sup>. Car dans le contexte de l'idéologie chrétienne, le Saint Graal peut être assez facilement identifié dans sa figuration (un calice contenant du sang), et interprété par l'assimilation explicite de sa quête à celle de la Rédemption et de la Grâce [Bonney, 1965, p. 18-19]. La relative connaissance du contexte historique de cette « christianisation » peut même permettre de supposer un changement de sens dû à une rupture idéologique : l'histoire littéraire admet à ce propos la reprise intentionnelle d'anciens motifs celtiques dans le cadre d'une poésie courtoise

---

<sup>33</sup> Au moins par ses traductions.

<sup>34</sup> L'auteur franc-comtois (Boron est un village de l'actuel Territoire de Belfort et relevait du Comté de Bourgogne) est généralement considéré comme le premier « continuateur » ayant donné une version complète du roman du Graal, après l'apparition du motif chez Chrétien de Troyes, en le christianisant, notamment par l'adjonction de l'histoire de Joseph d'Arimatee qui relia dès lors le Graal au Calice de la Scène contenant le sang du Christ [Robert de Boron, 1981].

<sup>35</sup> Notons accessoirement qu'il n'est pas sûr que ce soit l'interprétation chrétienne du Graal qui assure aujourd'hui son audience culturelle.

<sup>36</sup> Ce qui correspond pour une part à la *métaphore* de la tradition rhétorique, notions sur lesquelles nous aurons à revenir au chapitre 3

<sup>37</sup> Cette question du *symbole* ou du *double* sens sera reprise au chapitre 3.

humaniste dans un premier temps, puis sa réécriture sous le contrôle de l’Eglise un peu plus tard [Bonney, 1965, p. 11 et Béguin, 1965, p. 27]<sup>38</sup>.

Mais l’établissement du sens des états antérieurs du motif du cortège du Graal et des objets qui le composent devient plus problématique. Dans les textes insulaires en langues celtiques, les vases ou autres récipients associés à l’abondance, de savoir et/ou de nourriture, à la vérité ou à la guérison<sup>39</sup> ne manquent pas, non plus que les vestiges archéologiques « celtiques », continentaux et insulaires, figurant des récipients (vases, coupes, sceaux et chaudrons) trouvés en contexte funéraire ou cultuel, dont une interprétation métaphorique a été envisagée. Récemment, après une étude sur la « morphologie des vases de La Tène », l’archéologue Olivier Buchsenschutz admet la possibilité d’une interprétation en concluant que :

nous ne connaissons pas la signification attribuée par les populations de l’âge du Fer aux formes originales que nous avons décrites, et il y a peu de chances pour qu’elle nous soit révélée un jour. Mais nous espérons avoir démontré que ces types de céramiques n’avaient pas de raison d’être strictement fonctionnelle ou technique [Buchsenschutz, 2003, p. 89].

Cela dans le cadre des actes d’un colloque qu’il a lui-même introduit en posant la question titre de la « signification des images dans le monde celtique » où il affirme la nécessité d’analyser ce qu’il appelle un « langage de signes » [*Ibid.*, p. 8].

Constatons que, si le débat polémique autour du *linguistic turn* dans les sciences historiques n’a pas déplacé la visée de l’interprétation historique en restant centré sur la question de la saisie d’une réalité à travers les textes anciens, il n’en reste pas moins que certains objets historiques, par leur caractère dit « symbolique », nécessitent en premier lieu une compréhension de leur sens, comme « contenu », avant même de pouvoir établir une relation avec d’autres ordres de réalités, quelles soient psychologiques (par exemple des *représentations*) ou plus généralement anthropologiques (comme les *mentalités* ou les *comportements*). Outre que c’est précisément cet oubli d’une étape méthodologique qui peut faire débat, il convient de souligner l’importance des signes métaphoriques et/ou à sens figuré dans certains corpus, comme celui qui nous intéresse. Et de prendre en compte l’émergence d’une préoccupation « interprétative » jusque dans les milieux archéologiques.

Le motif du cortège du Graal et de ses racines mythologiques, nous introduit de façon très générale, et momentanément imprécise, au domaine des études celtiques, dont nous devons préciser les contours historiques ainsi que la nature des documents utilisés. Mais avant tout il permet de mettre en perspective plusieurs aspects problématiques liés à cette culture et aux signes qu’elle nous a laissés.

---

<sup>38</sup> Dans l’absolu, même son fonctionnement sémiotique peut avoir été modifié : sa valeur étant conférée par la présence du sang du Christ, donc sa contiguïté, son caractère sacré relève de la métonymie, ce qui ne change rien au fonctionnement métaphorique de la Quête.

<sup>39</sup> Pour un premier aperçu voir : Le Roux – Guyonvarc’h, 1986, p. 189 et 374a et 377b.

En associant des récipients réels, qui sont des vestiges archéologiques, à ceux évoqués dans les récits, nous nous trouvons en présence d'une documentation plurisémiotique, c'est-à-dire d'un corpus qui, pour les historiens, peut intégrer des documents textuels et des documents archéologiques ayant un caractère symbolique, comme des traces de rites (vestiges funéraires ou d'architecture cultuelle) ou des objets ayant une dimension artistique. Cette documentation plurisémiotique induit la nécessité d'une *trans-sémiotique* qui pose à son tour la question de la relation entre ces types de documents, et notamment celle du rôle des documents textuels dans l'interprétation des seconds : dans quelle mesure les productions linguistiques ont-elles une place privilégiée pour attester du sens d'un signe ? Et, à l'inverse, dans quelle mesure les productions artistiques pourraient fournir la confirmation, par leur matérialité même, d'une réalité sémiotique culturellement spécifique ?

Comme nous aurons à le constater plus en détails, non seulement les vestiges de l'art celtique sont très peu figuratifs, avec une forte tendance à la stylisation ou à l'abstraction géométrique pour utiliser provisoirement le vocabulaire des archéologues, mais les riches sources textuelles insulaires se caractérisent par l'absence de discours théoriques argumentatifs à vocation doctrinale (en dehors des écrits irlandais spécifiquement chrétiens). L'interprétation ne peut donc s'appuyer sur le sentiment d'évidence que fournirait un énoncé explicitant des points de doctrine : ici pas de philosophe ayant commenté les visions et/ou conceptions du monde de ses contemporains, pas plus que de théologien explicitant les croyances et conceptions d'une religion « celtique » probable. Même un texte comme le *Dialogue des deux sages* [Stokes, 1905 ; Guyonvarc'h, 1999], qui présente un échange entre deux *filid*<sup>40</sup>, utilise essentiellement des formules métaphoriques. Pour autant les abondants récits, dialogues et descriptions, contenus dans des textes épiques ou des traités de droit irlandais n'en expriment pas moins un système de valeurs, au moins au sens saussurien, qui structure des contenus sémantiques. La nature même de ces *contenus* et *valeurs* pourra être précisée, sous l'éclairage de la sémantique interprétative.

Sur le plan diachronique, c'est-à-dire dans la perspective historique de la distance temporelle qui sépare la Gaule antique de l'Irlande médiévale, ces documents posent aussi des questions essentielles pour notre projet de recherche. La tradition de la linguistique celtique produit, depuis plus de cent-cinquante ans, les résultats de ses comparaisons entre les bribes de langues celtiques continentales (dont le gaulois), de source principalement épigraphique, et les abondantes attestations textuelles des langues insulaires (surtout vieil-irlandais et vieux-gallois). Ces résultats concernent essentiellement le lexique, dans le cadre d'une étymologie comparative, et de façon plus limitée la syntaxe [Lambert, 2003, p. 25]. La méthode

---

<sup>40</sup> Le *file*, pluriel *filid*, est un membre de la classe des savants dans l'Irlande des textes épiques. Sa fonction est, dans l'état actuel des connaissances, celle d'un poète-devin. Cf. Le Roux – Guyonvarc'h, 1986, p. 43-44 et 390a.

comparatiste s'est aussi étendue aux domaines de la mythologie et de la religion, sous l'impulsion d'Henri Hubert puis Georges Dumézil<sup>41</sup>, et de façon plus limitée à celui du droit.

Mais la distance chronologique, qui sépare les sources continentales antiques des sources insulaires médiévales, est le prétexte à diverses objections qui portent essentiellement sur la mise en doute des continuités sur une période de plusieurs siècles<sup>42</sup>. Si les comparatistes ont déjà souligné le fait que les premières inscriptions en alphabet ogamique d'Irlande datent du 4<sup>ème</sup> siècle, à une époque où le gaulois produisait encore une épigraphie et était encore parlé [Lambert, 2003, p. 10], tandis que des langues celtiques sont attestées depuis le 7<sup>ème</sup> siècle B.C. [corpus épigraphique de Lugano] et de façon continue jusqu'à nos jours, il convient d'observer la remarquable permanence, dans le style et les motifs, qu'offrent les manifestations de l'art celtique laténien, du centre de l'Europe à l'Irlande et du 5<sup>ème</sup> siècle B.C. au 6<sup>ème</sup> siècle P.C. Car la corrélation de ces deux phénomènes, portant sur des données *signifiantes* (motifs iconographiques et données linguistiques), sur une durée de plus d'un millénaire, mérite d'être analysée pour en tirer toutes les conséquences. Quoiqu'il en soit, l'objection d'une distance temporelle émise par certains archéologues, dont la durée est supposée tout transformer voire tout emporter, ne peut être traitée avec mépris. Elle pose en fait plusieurs types de questions portant à la fois sur les différents rythmes des transformations, des oublis ou des transmissions : une structure se conserve-t-elle mieux qu'un mot isolé, comme permettent de le penser les travaux de Dumézil et Lévi-Strauss, et comment ? Car ces questions portent aussi sur les processus de ces transmissions et sur la nature des objets culturels éventuellement transmis et conservés : noms propres, structures sémantiques, topoï et motifs, etc.<sup>43</sup>

Nous sommes donc en présence d'une triple difficulté, qui porte à la fois sur la relation, imposée par la nature des sources, entre des données textuelles et des données archéologiques, sur le caractère abondamment symbolique de ces données, tel qu'il apparaît au premier abord, et sur leur grande amplitude temporelle si l'on vise l'ensemble des faits celtiques. Mais en elle-même, l'archive irlandaise présente une cohérence linguistique et historique qui, associée à son volume et sa riche diversité, en fait un corpus de référence<sup>44</sup> d'une grande valeur documentaire.

Outre le manque de moyens, cette triple difficulté pourrait expliquer le fait que les études celtiques sont infiniment moins développées, ne serait-ce qu'en volume de travaux

---

<sup>41</sup> Ces deux noms sont sans doute les plus emblématiques, mais nous aurons à revenir de façon plus précise et critique sur les travaux du courant comparatiste dans le domaine celtique.

<sup>42</sup> La prise de position la plus radicale est sans doute celle de l'archéologue Jean-Louis Brunaux, qui accepte le comparatisme linguistique (entre le gaulois et le vieil-irlandais), mais qui le rejette pour le domaine religieux et mythologique, de façon à vrai dire plus argumentative que démonstrative [Brunaux, 2000, p. 19-20].

<sup>43</sup> Autant de réalités sémantiques dont nous devons préciser les contours au chapitre 3.

<sup>44</sup> Sur ces notions d'*archive* et de *corpus de référence*, voir notre préambule à la seconde partie.

universitaires, que d'autres domaines plus classiques. Pourtant, il est désormais difficile d'objecter qu'elles sont moins documentées, compte tenu de l'abondance des sources irlandaises médiévales, dont la notoriété se renforce désormais d'une numérisation bien avancée<sup>45</sup>.

Mais il est aussi possible de considérer que c'est justement la nature de ces difficultés et de la problématisation que l'on peut en tirer en sémantique diachronique, associée à l'originalité d'un domaine moins exploré que d'autres, qui peut fonder l'intérêt de cette ressource culturelle. Car cette triple difficulté, liée à la nature de la documentation (plurisémotique et métaphorique) et à son amplitude temporelle, rend ce domaine d'études particulièrement pertinent pour traiter de la question très vaste de notre possibilité de comprendre un sens ancien : ici, en l'absence d'une tradition exégétique ancienne et constante, l'urgence d'une réflexion épistémologique et méthodologique sur l'interprétation de l'archive a une nécessité particulièrement impérieuse, pour sortir des approches spéculatives<sup>46</sup>.

## 2- L'archéologie face aux textes

Si aujourd'hui il est clair que la Préhistoire, faute de document écrit, reste du ressort exclusif de l'archéologie, d'une part l'Histoire multiplie le recours à des sources documentaires matérielles regardées comme autant de « traces » du passé et, d'autre part, l'institutionnalisation d'une période comme la Protohistoire semble devoir poser des problèmes spécifiques liés, notamment, à l'apparition d'une documentation linguistique embryonnaire. Car la Protohistoire se pose comme une période charnière, associées surtout aux âges des métaux<sup>47</sup>, caractérisée par l'apparition de témoignages écrits, souvent laconiques, donc insuffisants pour produire une relation détaillée d'évènements. Ces témoignages écrits relèvent, pour les régions d'Europe de l'Ouest associées à l'aire culturelle celtique, soit d'une épigraphie indigène comme dans le cas du corpus lépontique de Lugano apparu dès le 7<sup>ième</sup> s. av. J.-C. [Lambert, 2003, p 21], soit de récits ou de commentaires

---

<sup>45</sup> Cf. à titre d'exemple CELT « Corpus of Electronic Texts Edition », <http://www.ucc.ie/celt/> et eDIL « electronic Dictionary of the Irish Language », <http://www.dil.ie/about.asp>.

<sup>46</sup> Sans perdre de vue la nécessité d'une demande sociale face aux interprétations d'un ésotérisme de masse, d'autant plus prospère que cette « matière » celtique exerce une certaine fascination sur un public assez vaste et divers, à commencer par les jeunes gens passionnés de jeux de rôles inspirés de la littérature fantastique.

<sup>47</sup> C'est certainement à Jean Guilaine, au travers de la création de sa chaire au Collège de France « Civilisations de l'Europe au Néolithique et à l'Âge du Bronze » que l'on doit l'institutionnalisation de la Protohistoire comme discipline distincte de la Préhistoire et de l'Histoire, cf. Guilaine 2008, p. 11. Il désigne cependant son domaine par l'expression « protohistoire ancienne » (*Ibid.* p. 7). Toutefois, l'Âge du Fer d'Europe occidentale, généralement associé à l'aire culturelle celtique, relève encore de la Protohistoire jusqu'à la conquête romaine.

rédigés par les érudits des peuples voisins utilisant l'écriture, principalement les Grecs puis les Romains.

Par son existence même et surtout son caractère laconique (textes courts, parfois simples phrases ou mots isolés) cette documentation pose des problèmes spécifiques au philologue et au linguiste.

Dans son ouvrage consacré à l'apparition de l'archive gauloise aux temps modernes, Daniel Droixhe a montré le rôle important qu'a joué, pour favoriser l'évolution scientifique de l'archéologie et de la philologie, la découverte spectaculaire de monuments comme le « pilier des nautes parisiens », trouvé sous le chœur de la cathédrale Notre-Dame de Paris en 1711 et associant des représentations figurées de dieux gaulois et romains à des inscriptions laconiques [Droixhe, 2002]. La nécessité, pour tenter de comprendre ces vestiges d'un passé « non-biblique », d'observer plus précisément ces objets archéologiques et d'interpréter des noms de divinités « barbares », a favorisé l'émancipation des esprits par rapport au « paradigme adamique », rendant possible une science de la Préhistoire. Elle a aussi conduit, d'une part à l'émergence de la linguistique moderne, car le travail des étymologistes, par leur observation des évolutions phonétiques et leurs comparaisons de mots celtiques, germaniques, latins et même hébreux, a alors préparé le terrain à la philologie comparative [*Ibid.* p. 216], plus tard à la linguistique descriptive ; et d'autre part à l'émergence de l'archéologie par la révélation d'une documentation matérielle surgie d'un passé lointain. Mais, comme le souligne Daniel Droixhe, ce fut au prix d'un *affranchissement* de l'objet archéologique et des mots vis à vis du texte, à une époque où l'histoire était faite d'érudition et de compilations basées exclusivement sur les discours des auteurs anciens [*Ibid.* p. 228-229].

Deux siècles après, le caractère spectaculaire et concret des résultats de l'archéologie qui enrichissent les collections des musées donne parfois le sentiment d'un rapport qui penche en faveur du document matériel, dans cette recherche sur notre passé protohistorique. Déjà en 1988, évoquant l'apparition au second âge du fer d'une « documentation écrite embryonnaire » fournissant « quelques précisions, non seulement sur les Celtes, mais aussi sur les abords de la mer Noire », les protohistoriens comtois Jacques-Pierre Millotte et André Thévenin exprimaient leur préférence pour les « seuls vestiges matériels » en formulant des réserves sur la validité même des documents écrits :

Il n'est pas question ici de sous-estimer l'importance de ces textes, mais leur interprétation exige beaucoup de prudence, sous peine de tomber dans l'affabulation et la fantaisie. Et ceci pour de multiples raisons, trop peu souvent rappelées. La brièveté des informations par exemple, leurs imprécisions géographiques qui engendre parfois des querelles stupides d'identification comme celle d'Alésia, les remaniements successifs de textes originaux, la perte partielle de documents, les cacographies de scribes, les traductions controversées, etc. Mieux vaut encore s'en tenir très souvent aux seuls vestiges matériels ! [Millotte, 1988, p 429].

Cette mise en cause de la valeur même de la documentation textuelle, tout au moins pour la période concernée, au profit des « seuls vestiges matériels » pourrait être suspecte de corporatisme. Mais elle offre un parallèle intéressant avec celle venue du *linguistic turn*, évoquée plus haut : c'est toujours la saisie de la réalité à travers des textes qui est en cause.

Plus récemment, dans un travail de synthèse organisé au Collège de France<sup>48</sup> [Goudineau, 2010, p 24b], Sabine Rieckhoff<sup>49</sup> rappelait les doutes qui subsistent sur la datation des écrits antiques et confirmait le « soupçon que les auteurs antiques ont généralement décrit les Celtes d'une manière dénuées de toute compréhension, tendancieuse voire hostile » affirmant ensuite qu'à la « moindre confiance placée dans les sources écrites correspond l'espoir que la science des religions met dorénavant de manière accrue dans l'archéologie ». Mais surtout elle mettait en cause deux aspects bien connus de l'approche comparatiste en proposant leur abandon : « dans un premier temps des ressemblances basées sur des analogies purement structurelles et dans un deuxième temps des pseudo-ressemblances, qui reposent soi-disant sur une continuité historique ». À ce titre elle listait une série d'exemples qui, selon elle, illustrent l'échec des travaux du comparatisme :

la science des religions a compris à quel point l'identification des jours de fêtes irlandaises médiévales d'une part et le calendrier gaulois à peine connu d'autre part est douteuse ; à quel point l'identification de dieux gaulois avec des personnages de la littérature de l'Irlande moyenâgeuse manque de preuves ; combien est inadmissible la comparaison entre religiosité celtique et indienne, sans parler de l'insuffisance des théories de Dumézil<sup>50</sup> sur la religion et la structure sociale indo-européenne, qu'on a déjà tenté de vérifier par l'archéologie, une tentative qui d'avance était condamnée à l'échec [Goudineau, 2010, p 24].

Si la vocation synthétique de l'article de Madame Rieckhoff explique certaines formulations péremptoires, son caractère assertif et peu démonstratif suffirait à le rejeter en dehors du discours scientifique, d'autant qu'elle traite de thèmes qui ne relèvent pas de sa compétence d'archéologue : ainsi l'école comparatiste aurait beau jeu de relever que

<sup>48</sup> Ce travail, intitulé « Celtes et Gaulois, l'Archéologie face à l'Histoire », a permis de faire le bilan des connaissances et des problématiques au milieu de la précédente décennie. Il a consisté en cinq tables rondes européennes (Bologne, Budapest, Cambridge, Leipzig, Lausanne) qui se sont déroulées entre mai et juillet 2005. Le colloque de synthèse a été rassemblé un an plus tard, du 3 au 7 juillet 2006, au Collège de France. La publication des *Actes* de ces travaux forme les volumes 12/1 à 12/6 de la collection Bibracte éditée par le *Centre archéologique européen*, lui-même basé à Glux-en-Glenne à proximité du site archéologique Bibracte – Mont Beuvray. Il nous fournit une documentation de référence pour la réflexion épistémologique sur la Protohistoire « celtique ».

<sup>49</sup> Sabine Rieckhoff est professeur d'Archéologie à l'Université de Leipzig, elle a coordonné la table ronde de Leipzig dont les actes ont été publiés sous la forme du premier des six volumes de cette série : cf. Rieckhoff 2006.

<sup>50</sup> Cette assertion de l'insuffisance des théories de Dumézil fait référence à des communications de la Table ronde de Leipzig (juillet 2005), dans lesquelles les travaux du grand comparatiste étaient exclus de la science sur la base du seul livre de W.W. Béliar, *Decayed Gods. Origin and Development of George Dumézil's "idéologie tripartite"*, 1991. Mais ceci sans prendre en compte la critique faite par Quintela en 1994, qui démontrait que le transfert d'une épistémologie inspirée de Popper vers les sciences humaines n'a pas de valeur en soi, et pose plus de problèmes qu'elle n'apporte de solution, notamment en excluant de ce fait toutes les théories des historiens et des anthropologues. Toutefois, c'est en pensant à ce débat que sera introduite à la fin du chapitre 3 l'approche de Piotrowski, qui est rigoureusement poppérienne et vise les manifestations électroencéphalographiques du procès différentiel des langues, procès dont nous montrerons qu'il explique et légitime la méthode et la découverte dumézilienne.

l'allusion à la « structure sociale indo-européenne » est déplacée, car c'était déjà un objet caduc dans l'œuvre de Georges Dumézil dès les années cinquante, celui-ci ayant alors clairement distingué la structure idéologique, objet de ses recherches, de la réalité sociale [Garcia Quintela, 2001, p. 58-59, Dumézil, 1958, p.18]. Il en va de même des allusions imprécises aux « analogies purement structurelles » et aux « pseudo-ressemblances » qui ne sont pas justifiées par des références aux nombreux débats épistémologiques et méthodologiques qu'a suscité le comparatisme. Il n'en reste pas moins qu'en appelant à un examen plus critique des sources textuelles, elle s'inscrit dans une demande plus générale des archéologues vis-à-vis des linguistes et philologues. La confusion sur les « objets » contenus dans les textes expliquant par elle-même une part de ces débats incessants, et justifiant un nécessaire approfondissement sémantique.

Pourtant, entre ces deux publications, un archéologue comme Jean-Louis Brunaux affirmait en 1996 puis en 2000, qu'il est :

remarquable que les résultats récents de ces recherches de terrain ne contredisent pas les témoignages antiques qu'on qualifiait il y a peu encore d'*informations confuses, d'on-dit et de banalités*. Tout au contraire, les informations archéologiques expliquent des textes qui nous paraissent énigmatiques, le plus souvent pour des raisons de traduction ; ils donnent une image précise à des mots qui peuvent avoir plusieurs sens. À l'inverse, les textes peuvent donner un sens à des pratiques dont nous ne connaissons que les gestes sans possibilité d'imaginer leur finalité [Brunaux, 1996, p. 14-15 et 2000, p. 21].

Pour autant, prenant le contre-pied d'un siècle de tradition comparatiste en linguistique et en histoire des religions, il rejetait l'usage des sources insulaires affirmant que :

si les littératures irlandaise et galloise nous donnent une bonne idée de la richesse de la mythologie des peuples celtiques, probablement disparue à jamais sur le continent, elles paraissent un bien mauvais outil pour aborder l'étude des cultes et des divinités gauloises [Brunaux, 2000, p. 20].

Mais en Protohistoire comme ailleurs les tendances alternent, si bien qu'un archéologue suisse, Thierry Luginbühl, reprenant les acquis de l'école comparatiste et l'argument de l'archaïsme des sources insulaires, affirmait quant à lui en 2006 que « par leur caractère archaïque, par leur diversité et leur ampleur, les textes irlandais constituent de loin la meilleure source pour étudier les croyances, les rites et la société des cultures celtiques » [Luginbühl, 2006, p. 27]. À ce titre, il se proposait de « montrer le potentiel d'une approche pluridisciplinaire confrontant les sources littéraires classiques (grecques et latines), les documents épigraphiques et les données archéologiques aux mythes de l'Irlande préchrétienne » [Luginbühl, 2006, p. 79-80].

Cette brève présentation d'extraits de discours d'archéologues protohistoriens témoigne simplement de la réalité d'un rapport aux sources textuelles qui est considéré comme problématique, mais dont l'importance tient pour une part au caractère récurrent de

cette controverse<sup>51</sup>. En soi, elle pourrait présenter pour le sémanticien un intérêt épistémologique, car elle révèle un triple questionnement portant : d'abord sur la conception du sens que véhiculent ces protohistoriens et qui semble limitée à la fonction référentielle ; ensuite sur leur pratique d'une interprétation de documents relevant de diverses sémiotiques (la linguistique pour des textes et épigraphes en plusieurs langues, l'architecture pour les vestiges religieux et funéraires, mais aussi l'art, les pratiques vestimentaires, etc.) ; enfin sur la possibilité d'une compréhension de documents anciens, distants entre eux de plusieurs siècles (sources antiques continentales et textes médiévaux insulaires) et de nous-mêmes de près de deux millénaires. Ce qui recoupe, mis à part le problème de la métaphore et de son double sens, la triple difficulté soulignée plus haut.

### 3- La langue comme réalité

À ce triple questionnement très général s'ajoute une interrogation sur la prise en compte, par les archéologues, des travaux des autres sciences humaines à propos de ces notions d'*interprétation*, de *signification* et du rôle de la langue. Un premier élément de réponse nous vient de la contribution de Laurent Olivier<sup>52</sup> au vaste travail européen de synthèse déjà cité. Il évoque le courant de la *Nouvelle Histoire* initié par Lucien Febvre et Fernand Braudel et leur projet d'ouvrir l'Histoire « sur l'homme dans toute sa diversité » appelant « un bouleversement des frontières séparant les disciplines des sciences humaines en s'ouvrant largement à la sociologie, à l'anthropologie mais aussi à l'archéologie » et de « faire appel, dans sa démarche, à d'autres approches scientifiques que sont les mathématiques et les statistiques ou encore les sciences naturelles, la géographie et la cartographie » [Olivier, 2006, p. 157b], pour enchaîner en questionnant la surdité des archéologues : « Pourquoi sommes-nous restés, dans l'ensemble, complètement sourds à cet appel pressant des historiens et pourquoi n'avons nous pas entrepris, dans notre propre discipline, une démarche analogue à la leur ? ». À la suite, il signale leur absence de prise en compte des travaux de Michel Foucault, Michel de Certeau et Pierre Bourdieu. Il est toutefois remarquable que ces trois exemples pris par Laurent Olivier relèvent essentiellement de l'Archéologie du savoir, de l'Histoire et de la Sociologie, alors qu'il n'évoque pas la réception, justement par Braudel dont il cite le recueil des *Écrits sur l'histoire*, de la Linguistique générale saussurienne à travers l'œuvre de Claude Lévi-Strauss. Car ce dialogue [Braudel, 1969, p. 69-75] sur les structures et leurs modèles

---

<sup>51</sup> Pour l'essentiel Jean-Louis Brunaux reprend, au sujet des sources insulaires, l'argumentation de l'historien Camille Jullian datée de 1920 : cf. Brunaux, 2000, p 20.

<sup>52</sup> Laurent Olivier est conservateur du Département des âges du Fer au Musée d'Archéologie nationale (MAN) de Saint-Germain-en-Laye et enseigne l'histoire de la pensée archéologique à l'Université de Paris I.

phonologiques a eu de l'importance dans la formulation de la théorie de la longue durée<sup>53</sup>, qui tient une place essentielle dans le paradigme temporel braudélien. Cette absence n'est peut-être que fortuite, mais elle renforce cette impression d'une plus grande distance entre les préoccupations de l'archéologue protohistorien et celles du linguiste, qu'entre celles du protohistorien et celles de disciplines comme l'Histoire et la Sociologie, apparemment plus proches et/ou plus accessibles.

Pourtant, la prise en compte des questions relatives à la langue d'une population ancienne est au cœur des débats récurrents sur l'identification et/ou l'identité des cultures protohistoriques, dont Serge Lewuillon<sup>54</sup> fait le bilan critique dans un article qui suit immédiatement celui de Laurent Olivier. Rappelant les errements dangereux des approches ethnistes du 19<sup>ème</sup> au sujet de la question de l'origine des peuples, il souligne les réserves actuelles à l'égard des témoignages gréco-latins en écrivant :

Comme s'il fallait à tout prix en dire plus que les historiens antiques eux-mêmes, mais sans autres arguments que leurs généralités cent fois ressassées, les modernes finirent par sacraliser un corpus textuel pratiquement inexploitable. Il n'est même pas sûr que ces opinions fragmentaires, détachées de leur contexte, suffisent à certifier l'existence historique des Celtes. Dans bon nombre de cas, il pourrait tout aussi bien s'agir de topiques sur la dualité d'un monde partagé entre l'ordre et le désordre. Quant à signifier l'origine des peuples, n'y pensons même plus [Lewuillon, 2006, p. 176b].

Il conclut cette séquence par une suggestion sur l'importance de la langue comme document historique : « Après tout, les certitudes sont peut-être ailleurs, par exemple dans la linguistique, où les Celtes ont imprimé leur marque ». Pour rappeler que, si les « premières ethnogénies » avaient une argumentation « essentiellement linguistique » il y avait un contraste entre « l'impression d'une large unité des populations celtiques » donnée par la langue sur la base de la toponymie et le constat anthropométrique d'un « mélange des types » [Ibid.].

Si ce dernier point concerne très indirectement ce travail, rappelant simplement l'absence de coïncidence entre les faits linguistiques et ceux de l'anthropologie physique, les formules de Serge Lewuillon sur les textes antiques et la valeur de la documentation linguistique appellent un approfondissement. Là où la plupart des protohistoriens semblent chercher dans les textes antiques des informations historiques de nature référentielle, recoupant éventuellement les réalités archéologiques, Serge Lewuillon suggère qu'il est tout aussi plausible d'y trouver des « topiques », entendons par là des *lieux communs*, nous

---

<sup>53</sup> Précisément dans son chapitre « Histoire et sciences sociales. La longue durée »

<sup>54</sup> Serge Lewuillon est présenté, en tête de son article, comme « historien de formation classique » dont les « recherches actuelles portent sur l'épistémologie des sciences historiques, sur l'histoire de l'historiographie et sur l'anthropologie historique ».

informant bien plus sur l'idéologie et les représentations<sup>55</sup> des auteurs gréco-latins que sur ceux dont ils parlent : les Barbares du nord-ouest européen. Par ailleurs, l'idée que des populations données aient « imprimé leur marque » dans leur langue, indépendamment du type des documents linguistiques (mots épars ou textes organisés), ouvre une perspective intéressante sur la nature des informations que recèle la langue par elle-même. Si l'expression « imprimé leur marque » appelle les précisions du linguiste, elle suggère néanmoins la positivité et l'authenticité culturelle du fait linguistique. D'ailleurs Serge Lewuillon précisera plus loin ce degré de « certitude », d'abord en citant Henri Hubert qui posait, en 1932 dans *Les Celtes et l'expansion celtique* « que les Celtes sont le groupe des peuples qui parlaient, ou parlent encore, des dialectes d'une certaine famille que l'on appelle les langues celtiques » car les « moindres traces des parlers celtiques attestent avec certitude la présence des Celtes en un certain lieu, à une certaine date » [Lewuillon, 2006, p. 178b]; puis en précisant lui-même que

si l'on renonce à faire de la langue le critère absolu de l'identité celtique, on doit au minimum la considérer comme une référence culturelle objective, au même titre que le style des épées hongroises, le répertoire décoratif des céramiques marniennes et l'ensemble des objets laténiens, par exemple, puisque la celtophonie de quelques peuples est une de nos rares certitudes [Lewuillon, 2006, p. 179a].

Cette dernière juxtaposition de faits, tous attestés archéologiquement, suggérant d'ailleurs une autre question sur le rapport entre la langue, lieu de la formulation explicite d'un sens, et les autres signes, selon qu'ils sont simplement « décoratifs » ou supposés signifiants, soit en termes saussuriens : sur la place de la langue au sein d'une sémiologie générale.

Ce changement de perspective entre, d'une part une recherche d'informations historiques dans des écrits antiques incertains, et d'autre part une recherche d'informations culturelles dans la *factualité* linguistique apparaît aussi, implicitement, dans les deux articles d'Alain Testart, qui viennent clore le sixième volume de cette somme<sup>56</sup>. Cet ethnologue a été sollicité, par les organisateurs et éditeurs du *colloque de synthèse*, comme « grand témoin » au titre de son intérêt pour « l'approche archéologique des sociétés humaines » et pour son « esprit rigoureusement logique, modelé par une formation en 'sciences dures' »<sup>57</sup>. Reprenant la question de l'origine géographique et de la « datation de la protolangue », héritée des études indo-européennes du 19<sup>ième</sup> siècle et du contexte idéologique des nationalismes européens, Alain Testart montre son caractère insoluble. En insistant notamment sur des faits connus par ailleurs des ethnologues<sup>58</sup>, il montre l'impossibilité d'établir, dans une période très longue, une correspondance sûre entre la langue et la culture matérielle observée par les archéologues et, par là, l'impossibilité de situer géographiquement et historiquement une

---

<sup>55</sup> *Idéologie et représentations* étant des termes employés momentanément pour faire une concession à leur usage courant, ces notions seront précisées au chapitre 3.

<sup>56</sup> Alain Testart, décédé le 2/09/2013, était directeur de recherche au CNRS et membre du Laboratoire d'anthropologie sociale du collège de France.

<sup>57</sup> Préface du volume Bibracte 12/6 p. 11.

<sup>58</sup> Principalement sur la non-coïncidence entre langue et culture matérielle chez les Amérindiens, Bibracte 12/6 p. 194-195.

*protolangue* supposée d'où dériveraient les langues attestées, de même qu'il est impossible d'identifier une culture matérielle originelle, elle-même supposée, à partir du lexique reconstitué de la *protolangue*.

Mais en traitant cette question stéréotypée, au sens presque typographique tant elle est récurrente en présentant toujours les mêmes contours<sup>59</sup>, il en soulève incidemment une autre. Rappelant que l'on a voulu établir « le *home* primitif des Indo-Européens » à partir du lexique commun de quelques noms d'arbres, il souligne que « ces arguments ont été critiqués depuis longtemps puisque le sens des mots change, et parce qu'un même mot peut désigner des espèces complètement différentes » [Testart, 2010b, p. 192-193], formulant ainsi une idée qui concerne le sémanticien en ce qu'elle pose que la valeur référentielle de mots reconstitués et sortis de tout contexte est incertaine. Poursuivant par l'exemple fameux du vocabulaire de l'invention de la roue « *kuklos* en grec, *çakra* en sanscrit, etc. ; *rota* en latin, *ratha* en sanscrit, etc. » [*Ibid.*] qui a permis en son temps de supposer que le *peuple indo-européen originel* connaissait nécessairement cette technique, puisqu'il y avait un vocabulaire commun, il souligne que « c'est plutôt l'idée de 'rotation' ou de 'rotativité' qui fait le lien entre tous ces cognats », ce qui l'entraîne à viser un autre référent, lié à une technique de tournoiement, comme le propulseur ou la fronde qu'il date du Paléolithique.

Mais plus qu'un changement de référent, et par-là de datation, le linguiste sémanticien peut reconnaître dans cet argument l'évocation d'un processus de variation, faisant dériver un signifié d'un autre, et impliquant la distinction entre signification et désignation telle qu'elle est clairement énoncée chez Benveniste. Car le grand linguiste, dont le nom est lui-aussi curieusement absent des bibliographies des textes abordés ici, s'il ne remettait guère en cause l'existence des Indo-Européens comme la plupart des chercheurs de sa génération, distinguait bien, dans sa préface à son *Vocabulaire des institutions européennes*, son objet d'étude « montrer comment les langues réorganisent leurs systèmes de distinctions et rénovent leur appareil sémantique » de l'aspect « historique et sociologique de ces procès » qu'il laissait « à d'autres ». En soulignant que « nous éclairons par là la *signification* ; d'autres se chargeront de la *désignation* », il précise qu'il appartient aux historiens et aux sociologues de voir « ce qu'ils peuvent retenir des présentes analyses où n'entre aucun présupposé extralinguistique » [Benveniste, 1969, p. 9-10].

Si nous aurons à revenir sur ces distinctions entre désignation et signification, référence et procès, qui transparaissent dans les constats de Lewuillon et Testart, mais qui sont au cœur de la recherche en sémantique, notons au passage que Benveniste formulait un souhait en espérant que « ceux qui voudrons bien suivre jusqu'au bout l'exposé de nos

---

<sup>59</sup> Testart souligne lui-même : « La question des origines n'est pas la seule question qui se pose à la frontière entre linguistique et archéologie ; mais elle est celle qui est posée avec le plus d'insistance et à laquelle on a le moins de chances de pouvoir répondre » *Op. Cit.* p. 197.

recherches y trouveront matière à réflexions générales, notamment sur la possibilité d'appliquer certains des modèles proposés ici à l'étude des langues ou des cultures auxquelles, faute de documents écrits, manque la perspective historique » [Benveniste, 1969, p. 12]. Près de quarante ans plus tard, l'anthropologue qu'est Alain Testart, et qui ici se positionne précisément sur le terrain du sociologue et de l'historien, pose une autre question appelant une réponse du linguiste, celle de la diffusion, de l'expansion et du maintien, non pas d'une culture et/ou d'une *ethnie*, mais d'une langue :

pourquoi une langue, ou une famille de langue, se trouve-t-elle être plus vigoureuse qu'une autre au sein de sociétés homogènes, et alors que nul État conquérant ni religion prosélytiste ne l'impose ? Cette question n'est ni une question de linguistique historique à proprement parler ni une question archéologique, mais plutôt une question qui se situe au carrefour de la sociologie, de l'histoire et de la linguistique. C'est dire qu'il sera difficile d'y répondre, d'autant que la linguistique ne nous fournit sur la question générale de savoir le pourquoi des répartitions géographiques des langues aucune théorie, aucun modèle. C'est pourtant une des questions clefs qui se pose... à propos des peuples que l'on appellera selon les goûts 'celtes' ou 'celtophones' [Testart, 2010b, p. 200b].

Cette question est probablement importante aux yeux du protohistorien, pour comprendre le *phénomène* celtique dans son ampleur spatiale et temporelle, alors même qu'il semble – ce qui reste très spéculatif – ne pas relever des schémas classiques d'expansion par conquête militaire ou prosélytisme religieux et de maintien par un état centralisé. Mais il apparaît surtout qu'une demande est formulée à l'attention du linguiste, celle d'une théorie, de modèles, Testart affirmant même que « la question ne saurait trouver de solution tant que la linguistique ne nous donne pas une explication générale » [*Ibid.*].

Car, outre la réalité de cette « demande », ce qui peut être intéressant à souligner c'est que cette formulation d'une absence de réponse de la linguistique ne fait pas état des propositions d'un immense savant comme Benveniste, ni même celles de Saussure dont la quatrième partie du *Cours de linguistique générale* est consacrée à la *linguistique géographique* avec notamment des chapitres sur les *Causes de la diversité géographique* et sur la *Propagation des ondes linguistiques*. Cette ignorance de fait est à mettre en relation avec l'absence de la réception de la nouvelle histoire et des sciences humaines qui a été évoquée plus haut chez Olivier, et pose la question sous-jacente de la méconnaissance de Saussure : le protohistorien qui s'intéresse, quelles qu'en soient les difficultés techniques, aux données des langues celtiques, semble enfermé dans un dialogue avec la seule philologie celtique. Une pratique linguistique dont nous aurons à interroger le rapport aux grands bouleversements de la linguistique saussurienne et aux évolutions plus récentes de la sémantique [Voir le chapitre 2].

#### 4- La sémiologie comme recours

Alain Testart mentionne aussi la plus claire sollicitation d'une *sémiotique* au profit de la protohistoire, dans son ouvrage consacré au site néolithique anatolien de Çatal Höyük et à son iconographie. En introduction de son chapitre deux, il pose la question d'une interprétation d'images anciennes consistant, dans un premier temps, à distinguer la part de la « représentation iconographique » de celle à « teneur religieuse » [Testart, 2012, p. 43]. Sur la base d'une interprétation de la « Vierge dorée » de la cathédrale d'Amiens, il construit un modèle d'analyse pour lequel il utilise le vocabulaire de la sémiologie saussurienne, tout en le réinterprétant et sans produire de référence bibliographique à des auteurs représentatifs de ce courant. Ainsi il pose, à propos de la Vierge dorée, que :

C'est une *représentation* iconographique ou plastique. En tant que telle, elle *représente*, figure ou exprime trois choses très différentes. En termes de sémantique, nous dirons que la statue est un signifiant (la statue en tant que chose matérielle) qui renvoie à trois signifiés (ou ensemble de signifiés) différents :

À un niveau très général (celui de la sémiotique qui parlera à son propos de signe iconique, au niveau de la critique artistique qui parlera d'art figuratif), cette statue représente une femme ( $\alpha$ ) avec un enfant.

À un niveau tout aussi général, et accessible à toute personne normalement cultivée, elle représente la Vierge ( $\beta$ ), mère de Dieu dans le christianisme.

À un niveau plus fin, la même statue exprime un ensemble de qualités ( $\gamma$ ) par le biais de symboles transparents dans la tradition culturelle occidentale : la majesté (par le symbole de la couronne), la décence et la modestie (par le symbole du vêtement, et par opposition au corps nu d'Eve ou des damnés), l'amour ou la compassion maternelle (par le sourire et l'expression générale du visage), etc.

Le rapport entre ces trois signifiés s'organise de façon assez simple, sous la prédominance du second : c'est parce que Marie est (ontologiquement) une femme qu'elle peut être représentée comme une femme et dotée de qualités humaines (ce qui n'est jamais le cas de Dieu le père) ; quant aux qualités de majesté, de décence, etc., elles ne font que traduire les attributs (au sens des attributs d'un dieu) normaux de la mère de Dieu.

Cet ensemble de représentations ou de signifiés véhiculés par cette représentation iconographique, enfin, renvoie à ce qu'il est convenu d'appeler des "*représentations religieuses*" : l'existence d'un dieu unique, la virginité de Marie, l'existence d'anges, etc.

Nous appelons "*interprétation religieuse*" l'opération intellectuelle qui interprète la statue comme une représentation de la Vierge ( $\beta$ ), c'est-à-dire qui lui donne un sens religieux défini au sein d'une religion. Nous réservons l'expression "*interprétation symbolique*" pour le décryptage du symbolisme de la statue, couronne, vêtement drapé, etc. ( $\gamma$ ). »

[Testart, 2012, p. 45-47].

Il est donc bien question de *sémantique*, de *signifiant* et de *signifié*, de *signe* et même de *sémiotique*. Nous pouvons noter ce recours, expression d'une volonté de faire de la sémiotique dans le cadre d'une recherche associant protohistoire et ethnologie. Il est tout aussi notable que le raisonnement, malgré l'emprunt d'une terminologie spécialisée, reste conditionnée par le paradigme logique et référentiel. Ainsi le *sémiotique* est réduit à un premier « niveau » qui, bien que « très général », a pour seule fonction d'identifier le type de signifiant, désigné comme « signe iconique », assimilé au type artistique « figuratif », et d'identifier le référent « une femme avec un enfant ». Tandis que le *signifiant* est limité à la

dimension matérielle du signe « la statue en tant que chose matérielle », le *signifié* est renvoyé dans d'autres sphères : religieuse et symbolique. Cela semble entériner une conception dualiste du couple saussurien signifiant/signifié sans que le rapport entre les deux soit explicité ni même problématisé, pas même dans le cadre d'une « interprétation symbolique » qui pourtant devrait mettre en œuvre des jeux d'analogie entre l'image matérielle et son sens abstrait. Ici l'interprétation est en fait conventionnelle parce que c'est la doctrine chrétienne qui dicte le sens, notamment les sèmes /royauté céleste/ et /pudeur + modestie/. Ce sont les contraintes culturelles, celles de la doxa chrétienne, qui permettent d'identifier le motif de la /Vierge à l'enfant/ et les sèmes qui lui sont associés de façon récurrente au sein de ce contexte culturel.

L'intention interprétative de Testart ne porte pas tant sur le passage du signifiant au signifié, que sur la classification des signifiés entre le « religieux » et le « symbolique », et accessoirement le « sémiotique et/ou artistique ». Cela répond au problème initial de l'archéologue qui se trouve face à un vestige artistique et qui cherche à identifier sa finalité, son « intention », religieuse ou simplement esthétique. Cela implique au surplus des présupposés quant aux pratiques sociales des peuples anciens : car nous n'avons aucune certitude sur les éventuelles distinctions entre l'art et la religion que pouvaient faire les peuples néolithiques, pas même sur leur conception de ce que nous appelons « religion » après deux millénaires de conditionnement chrétien. Outre que, face à l'argument de Testart, le sémiologue et/ou sémanticien aura du mal à admettre que le *sémiotique* n'englobe pas l'ensemble des signifiés, il lui paraîtra difficile de faire le départ entre le religieux et le symbolique en l'absence de critères d'évaluation sémantique ou de présupposés ontologiques explicitant cette incertaine séparation entre le religieux et l'artistique en ces périodes pré- ou protohistoriques.

Signalons que d'autres archéologues se sont aussi livrés à ce type d'emprunts à la sémiologie et/ou la sémiotique, soit pour la réduire à une analyse détaillée des signes dans leur matérialité, soit pour aboutir à une classification de pratique sociale. Ainsi André Rapin propose de mettre en œuvre une *sémiologie* des images de l'âge du fer. Il la situe « dans la suite logique des recherches typo-chronologiques », constituant « un préalable indispensable au travail des analystes de l'art » en permettant « l'identification objective des signes, de leur assemblage, de la construction des motifs, de leur combinatoire, de leur syntaxe etc. ». Cela pour finalement distinguer entre *décor* et *signe* [Rapin, 2003, p. 49-50], ce qui revient encore à séparer l'artistique du symbolique.

Dans la même publication<sup>60</sup>, Nathalie Ginoux mettait en cause les approches « s'intéressant exclusivement aux contenus idéologiques, symboliques ou religieux des

---

<sup>60</sup> *Décors, images et signes de l'âge du fer européen* (actes du XXVI<sup>e</sup> colloque de l'Association Française pour l'Étude de l'Age du Fer), FERACF, Tour, 2003.

compositions » de l'art celtique en posant que « l'aptitude de l'approche langagière à dégager du sens reste à démontrer ». Elle voulait montrer que « l'approche langagière est plus métaphorique qu'opératoire, et qu'elle aboutit dans le meilleur des cas, à occulter de bonnes études formelles par des stéréotypes et dans le pire des cas à les entraver, en faussant les données descriptives de base ». Elle appelle « métaphore langagière » la démarche qui consiste à « substituer aux méthodes propres à l'histoire de l'art les outils de la linguistique » [Ginoux, 2003, p. 259-260].

Plus qu'une réaction corporatiste face à la multiplication des emprunts à une sémiologie issue des recherches linguistiques, la mise en cause de Nathalie Ginoux pose des questions qui intéressent directement notre tentative de problématisation, puisque, d'une certaine façon, elle va jusqu'à remettre en cause la possibilité même de l'existence d'un *signifié* lorsqu'elle produit deux schémas distinguant les étapes d'*identification*, d'*analyse* puis d'*interprétation*, en proposant de réduire la visée de cette dernière à une « nouvelle définition du style » en termes de « techno-stylistique et techno-économique » par opposition à la visée langagière d'un « système symbolique du discours » et l'interprétation iconologique d'une « symbolique des productions visuelles » [Ginoux, 2003, fig. 5 et 6, p. 268-269].

En conclusion de son article elle propose une « approche formaliste » qui « pose comme préalable l'existence d'un *contenu signifiant*<sup>61</sup>, non dans les représentations closes mais dans les relations que les unités iconographiques entretiennent entre elles. C'est l'interaction entre les éléments formels qui produit du sens, sans qu'il soit nécessaire de substituer au concept de composition celui de syntagme » [Ginoux, 2003, p. 268]. Pour elle « l'analyse formelle innove par rapport à l'iconologie qui s'en tient aux motifs (adaptés aux productions figuratives) comme à l'approche langagière (dont la définition du signe reste vague) » [Ginoux, 2003, p. 269], cela étant asserté sans référence bibliographique explicite. Elle peut ensuite conclure que « l'avantage majeur de cette approche est donc de dégager du sens à partir des processus de fabrications. C'est sans doute davantage dans ce type d'analyses que dans la métaphore langagière qu'un souci de rigueur scientifique peut être recherché » [Ginoux, 2003, p. 270], ce pour quoi elle tire argument, en note, de Paul Klee qui avait « isolé le visuel (pictural) du littéraire (...) pour fonder le sens d'une pensée visuelle (...) indépendamment de toute connotation littéraire » [Ginoux, 2003, p. 271, n. 13]. Cette référence réduit les signes aux « points, lignes, compositions » et use du terme « sens » sans que ce qu'il pourrait recouvrir soit précisé. Ce qui nous permet un parallèle avec l'exemple chrétien de Testart, puisque dans les deux cas ces chercheurs fondent leur modèle d'interprétation sur une doctrine connue, mais anachronique : rien ne dit que la pensée

---

<sup>61</sup> L'expression *contenu signifiant* est soulignée, car elle pourrait poser diverses questions quant à l'usage de la métaphore du récipient contenant/contenu, et la place d'un signifiant mal défini qui, du fait de l'ignorance du signifié, devient lui-même le seul contenu envisageable.

chrétienne soit éclairante pour comprendre l'art néolithique de Çatal Höyük, ni celle de Klee pour l'art celtique réputé « abstrait »<sup>62</sup>.

Nathalie Ginoux aboutit à la sentence que « l'archéologie peut se passer de l'axe linguistique pour aborder ses sources iconographiques » dénonçant « la mise en coupe réglée des études iconographiques par la métaphore langagière », et considérant que « l'approche formaliste que [elle] propose [...] replace l'histoire de l'art aux côtés de l'archéologie au sein d'une "discipline humaniste". » [Ginoux, 2003, p. 270].

Or cet article de Nathalie Ginoux conclut les actes d'un colloque ouvert par l'introduction d'Olivier Buchsenschutz, cité plus haut, qui posait la question titre de la « signification des images dans le monde celtique » où il affirmait la nécessité d'analyser un « langage de signes » [Buchsenschutz, 2003, p. 8]. Buchsenschutz qui concluait, dans son étude sur la « morphologie des vases de La Tène », à propos de la forme des céramiques que : « nous espérons avoir démontré que ces types de céramiques n'avaient pas de raison d'être strictement fonctionnelle ou technique » pour justifier leur interprétation en termes de « signification » [Buchsenschutz, 2003, p. 89].

Cette différence de point de vue entre des protohistoriens<sup>63</sup> constitue sans doute la matière d'un débat fécond, mais elle montre surtout que ce que vise Nathalie Ginoux avec sa dénonciation de la « métaphore langagière » ce n'est pas tant le travail des linguistes et des sémiologues, que celui d'archéologues et d'historiens de l'art faisant des emprunts à ces disciplines.

En un certain sens, c'est la question de la difficulté de l'emprunt de notions très spécialisées par des non-spécialistes qui est posée, et elle nous semble légitimer la nécessité d'un projet de recherche faisant le chemin inverse : c'est-à-dire non pas un aller-retour imprécis de l'archéologie protohistorique vers la sémiologie, mais un parcours de sémiologue dans un corpus de documents protohistoriques.

En privilégiant l'approche formaliste et la description minutieuse des formes et en posant « comme préalable l'existence d'un contenu signifiant (...) dans les relations » des « unités iconographiques » Nathalie Ginoux pose une exigence méthodologique qui intéresse le sémiologue soucieux de rigueur descriptive. Mais en parlant de façon imprécise du sens, et en refusant d'y inclure les « contenus idéologiques, symboliques ou religieux » pour les ramener à une matérialité techno-stylistique et techno-économique, elle risque bien de nier un

---

<sup>62</sup> La référence à Klee semble entériner le recours au cliché d'un « art celtique abstrait », alors que les analyses de ceux qui le décrivent évoquent plutôt un art, certes non réaliste, mais dans lequel des figurations humaines, animales et végétales sont identifiables, associées à des figures géométriques récurrentes comme le triscèle (triple spirale) ou la esse (double spirale). Sa principale caractéristique résidant dès lors dans un enchaînement complexe de ces diverses figures donnant une impression de métamorphose perpétuelle, cf. Kruta, 2000, p. 729, art. « Métamorphose plastique ».

<sup>63</sup> Dans lesquels Testart serait inclus, au titre de sa contribution au débat protohistorique, car lui vise directement des *signifiés* alors que Ginoux les ignore en visant la description de *signifiants* réduits à leur dimension formelle.

aspect essentiel de notre humanité : sa capacité et sa volonté récurrente d'associer un signifié à un signifiant, sans quoi le second ne serait justement pas *signifiant*.

D'une certaine manière, de la même façon que Testart pose la question de la distinction entre sens iconographique, religieux ou symbolique, des auteurs comme Rapin et Ginoux posent celle de la distinction entre le symbolique et le décoratif. C'est une distinction qu'il faudra soumettre au point de vue du sémiologue, lequel pourrait bien déceler de la *valorisation* esthétique dans un simple décor, donc un *système de valeurs* : autant dire un processus différentiel caractérisant une production de sens. Tandis que par ailleurs, la négation du signifié et de l'intention signifiante dans les motifs de l'art celtique, telle que la suggère le discours de Nathalie Ginoux, implique que l'on démontre en quoi l'enchaînement volontaire de figures humaines et animales associées à des figures géométriques récurrentes ne procède que des hasards de la *fabrication* d'un décor, et non pas d'une sémantique liée à une culture.

## 5- Synthèse du questionnement

Ce parcours dans divers discours concernant la protohistoire avait pour but de légitimer une interrogation très générale, énoncée dès l'introduction. Elle portait sur notre capacité à comprendre un sens ancien et à observer sa durabilité et elle impliquait un questionnement annexe sur la nature même de ce sens, c'est-à-dire sur les contenus des signes produits dans une période passée. C'est pourquoi nous avons posé d'emblée la double question de la méthode et de la nature de l'objet : que peut-on extraire de textes plus ou moins anciens, et comment ?

Notons tout d'abord que le dialogue et/ou la confrontation avec les sciences du langage semble bien incontournable. Qu'il s'agisse de prendre en compte ou de se défier des bribes de textes antiques sur les Celtes ou, peut-être encore plus, des textes insulaires en langues celtiques, mais médiévaux. Qu'il s'agisse encore de la reconnaissance de l'importance du facteur linguistique, comme une des seules réalités culturelles sur laquelle nous puissions avoir quelque certitude aux yeux de Lewuillon et, de ce fait, des attentes que peuvent exprimer les protohistoriens à l'égard des théories linguistiques pour expliquer certaines données. Qu'il s'agisse enfin d'emprunts, ou au contraire d'un rejet des méthodes d'une sémiotique liée à la linguistique, aux yeux des auteurs consultés.

Il y a aussi, chez les protohistoriens, une conscience de la dimension sémantique des documents étudiés (textuels ou artistiques), mais la définition même de ce « sens » souvent évoqué demeure floue, soit que cela semble « aller de soi », soit que l'appropriation des notions mêmes de la sémantique reste imprécise. La difficulté du dialogue interdisciplinaire

ou son absence regrettée est d'ailleurs clairement formulée par un archéologue comme Laurent Olivier. Et cela légitime une réponse à cette demande.

Un glissement s'opère quant à la perception de la nature de ce sens, mais dans les faits plus que dans les raisonnements : seul Lewuillon exprime explicitement l'idée que, à propos des contenus des textes, « il pourrait tout aussi bien s'agir de topiques ». Si la plupart des auteurs cités cherchent avant tout à identifier des réalités historiques à travers les documents, c'est la nature même des objets symboliques qui incite à s'interroger sur la nature de leurs significations et sur la méthode pour les atteindre. Il a fallu rappeler le travail de Benveniste sur les langues anciennes, pour rencontrer l'exigence d'une distinction entre *désignation* et *signification*.

En matière de méthode justement, il apparaît que ces contenus, ces signifiés résultats d'une interprétation sont visés assez directement, sans que les moyens de les atteindre fasse l'objet d'un débat. Testart construit un modèle sémiotique, mais passe très facilement du signifiant à des signifiés catégorisés sur la base de présupposés sur les pratiques sociales (artistiques *versus* religieuses) tandis que, paradoxalement, Ginoux développe une exigence descriptive ouvertement *formaliste* par rejet même de la possibilité d'atteindre un sens autre que « techno-stylistique et techno-économique ».

C'est sur la base de ces constats que se fonde la pertinence d'une problématique générale, qui intéresse les sciences historiques tout en relevant essentiellement de la sémantique : Comment peut-on comprendre un sens ancien ?

Elle implique deux visées :

- 1- Une première est d'ordre épistémologique : quelle est la nature des contenus des documents qui nous parviennent du passé, quel est l'ordre de réalité de ces *signifiés* et sous quelle forme explicite peut-on les saisir et les relater pour les décrire avec la double exigence de leur validité et d'une plus grande précision ?
- 2- Une seconde est strictement méthodologique : à quelles conditions et sur la base de quelles méthodes pouvons-nous fonder la valeur épistémique de nos interprétations des signes anciens qui nous sont parvenus ?

Cette problématique, intégrant la légitimation du recours aux sciences du langage par la demande des autres disciplines impliquées dans la recherche protohistorique et/ou celtique, trouvera des éléments de réponse dans la prise en compte des travaux, des théories et des outils propres aux disciplines sollicitées : sémantique interprétative et sémiologie.

Il reste toutefois qu'un parcours des problèmes rencontrés par la recherche en linguistique celtique va nous permettre de découvrir plus précisément le champ des études celtiques, tout en précisant certains aspects de la problématique générale sur un corpus de textes « celtiques » avec un objet sémantique culturellement situé. Ce parcours ménagera en outre une transition graduelle vers les sciences du langage.

## Chapitre 2

### Études celtiques et philologie comparative

Pour une période qui court *a minima* de la fin du premier âge du fer (7<sup>ième</sup> siècle avant J.C.) jusqu'à la christianisation de l'Irlande (5<sup>ième</sup> siècle après J.C.)<sup>64</sup>, nous disposons, en complément des données artistiques, de l'attestation historique, toponymique et épigraphique de l'usage continu de langues celtiques sur la même aire culturelle. Immédiatement après, au Moyen-âge, se développe dans les îles britanniques, principalement au pays de Galles et en Irlande, une abondante littérature en vieil puis moyen irlandais ou gallois. Ces données linguistiques et textuelles sont le matériau des études celtiques.

Avant de se caractériser par leurs objets d'analyse, institutionnellement, les études celtiques se caractérisent d'abord par la faiblesse de leurs ressources humaines. C'est ainsi

---

<sup>64</sup> Balises temporelles indicatives car, dans les faits, il est certain que la christianisation de l'Irlande ne s'est pas accomplie du seul fait de l'arrivée de Saint Patrick aidé par le Saint-Esprit, telle que la raconte sa légende hagiographique. En réalité il y a eu à la suite de nombreux siècles de transition et d'assimilation réciproque entre les traditions littéraires et juridiques indigènes et les apports classiques dont le christianisme.

que, mis à part le cas particulier des études bretonnes<sup>65</sup>, qui portent pour une part sur une langue « celtique », une seule personne en France concentre à la fois un poste de chercheur au CNRS et de chargé de conférences à l'École Pratique des Hautes Études en Sciences historiques et philologiques : Pierre-Yves Lambert.

Outre quelques travaux de traduction et d'édition de textes médiévaux et modernes, il a consacré une grande partie de ses recherches à la langue gauloise, par des publications relevant de l'épigraphie et de l'étymologie, et notamment un « manuel » : *La langue gauloise* [Lambert, 2003]<sup>66</sup>. Il a proposé sa vision générale des « études celtiques » dans une conférence en rappelant un différend majeur :

Les archéologues ont une bonne raison de ne pas suivre les linguistes ni les philologues : c'est qu'ils sont toujours spécialistes d'une époque, et d'une seule, tandis que les linguistes comparent les mots et les idées à travers les siècles [Lambert, 2009].

Mais si les archéologues-protohistoriens travaillent en quelque sorte en synchronie, du fait d'une spécialisation chronologique, le caractère diachronique de la linguistique celtique se justifierait autant par des raisons liées à l'histoire de la discipline que par la nécessité d'une identification, donc d'une classification :

si les "Études celtiques" transcendent les époques et les frontières géographiques, c'est parce que la première mission des celtisants a été de distinguer ce qui, dans les noms antiques, appartenait à une langue celtique, et que ce diagnostic reposait nécessairement sur la comparaison linguistique, - autrement dit, les noms antiques pouvaient être définis comme celtiques lorsqu'ils étaient comparables à des mots des langues celtiques médiévales et modernes [Lambert, 2009].

Cette « identification celtique » de noms antiques (toponymes, anthroponymes, théonymes, etc.) passait donc par une comparaison avec les mots attestés dans les langues celtiques qui se sont perpétuées. La valeur de cette comparaison tient à la crédibilité de la méthode phonétique, qui fut élaborée au 19<sup>ième</sup> siècle dans le cadre de cette *linguistique historique* qui avait comparé les lexiques des langues dites indo-européennes, domaine de recherche dont Saussure lui-même est issu.

Cette double justification de l'approche diachronique s'appuie donc à la fois sur une nécessité disciplinaire et sur la crédibilité des comparaisons intégrant les règles connues des évolutions phonétiques. Elle fait écho aux positions contradictoires de certains archéologues vis-à-vis du comparatisme des philologues celtisants : certains admettant la valeur des comparaisons lexicales, mais rejetant celles qui portent sur des « contenus » textuels dont la nature sémantique n'est jamais explicitement posée. D'ailleurs l'acceptation des

---

<sup>65</sup> Il existe à Brest un centre de recherche bretonne et celtique (CRBC, laboratoire pluridisciplinaire, dont le projet scientifique est d'interroger les « identités comme le résultat d'ensembles de pratiques sociales, politiques et culturelles et comme des ensembles de discours et de formes de l'expression de soi ». La recherche concerne principalement la Bretagne et ses relations avec les autres pays et régions celtiques d'Europe, moins la littérature irlandaise pré-chrétienne ni la langue gauloise. Sur les 10 thèses en cours et les 64 soutenues, aucune ne concerne ce qu'il est convenu d'appeler les études celtiques, notamment l'histoire des langues et textes de cette aire culturelle pour la proto-histoire, l'antiquité et le Moyen-âge, sauf trois consacrées à la langue et au folklore breton : <http://www.theses.fr/026566524>

<sup>66</sup> Pour les publications de Pierre-Yves Lambert utilisées, voir la bibliographie.

comparaisons lexicales tient sans doute au caractère matériel de la phonétique et de ses « lois ». Cela permet un autre parallèle avec les problèmes des archéologues évoqués plus haut : celui d'une limitation de l'interprétation à une analyse des seules formes, c'est-à-dire les comparaisons rigoureusement phonologiques d'une certaine linguistique descriptive qui rejoignent l'*approche formaliste* préconisée par Nathalie Ginoux, et son rejet de l'étude des contenus « idéologiques et symboliques ».

Mais l'identification d'une forme ne garantit pas toujours celle d'un sens. Et dans le cas des mots, souvent isolés, qui nous sont parvenus de la langue gauloise et/ou des dialectes celtiques continentaux de l'Antiquité, l'un des problèmes les plus critiques des études celtiques tient justement dans la capacité à en saisir le sens par les méthodes classiques de l'étymologie.

Dans sa préface au *Dictionnaire de la langue gauloise* de Xavier Delamarre, Pierre-Yves Lambert affirmait que « l'étude du gaulois c'est donc, essentiellement, la pratique de l'étymologie » au motif que « s'agissant d'une langue au corpus limité, l'interprétation des nouvelles inscriptions repose en grande partie sur l'analyse étymologique des mots nouveaux » [Delamarre, 2003]. Il avait déjà formulé ce point de méthode au début du chapitre deux de son livre *La langue gauloise* :

On se trouve dans le cas d'une langue morte, avec un corpus très limité pour ce qui est des textes suivis, et avec un lexique relativement abondant mais de sens inconnu. Heureusement, le gaulois fait partie d'un groupe de langues que nous connaissons bien : des comparaisons étymologiques sont possibles, qui permettent de deviner le sens d'un nom propre ou d'un mot dans une inscription. (...) deux types de comparaisons sont possibles : avec les langues celtiques insulaires, ou avec les langues indo-européennes autres que celtiques [Lambert, 2003, p. 25].

Dans la perspective de notre problématisation sémantique, il faut rappeler la thèse de Saussure sur l'arbitraire du signe, telle qu'il la reprenait dans son chapitre sur l'étymologie :

L'étymologie est donc avant tout l'explication des mots par la recherche de leurs rapports avec d'autres mots. Expliquer veut dire : ramener à des termes connus, et en linguistique *expliquer un mot, c'est le ramener à d'autres mots*, puisqu'il n'y a pas de rapport nécessaire entre le son et le sens (principe de l'arbitraire du signe) [Saussure, 2005, p. 259].

Ce principe n'est pas en contradiction avec ce que propose Lambert, tant que l'on reste sur le socle solide d'un corpus empirique composé d'un lexique attesté. Mais en l'absence d'une identification nette entre un terme gaulois et des mots celtiques et/ou d'autres langues indo-européennes, les étymologies portent souvent sur des « racines » et autres éléments de morphologie lexicale (suffixes, désinences). Cela conduit à décomposer le terme gaulois étudié, pour tenter d'identifier ses morphèmes puis, ensuite, tenter d'affecter ou de sélectionner un sens à ces morphèmes eux-mêmes polysémiques pour, enfin, à partir d'une hypothèse morphologique, tenter une hypothèse sémantique. Autant d'étapes hasardeuses, qui emplissent les « notes de lexicographie et/ou d'étymologie gauloise ».

L'exemple que nous allons prendre, celui de l'étymologie du mot *druide*, est intéressant en cela qu'il ne fait pas difficulté quant à l'analyse morphologique, mais que l'établissement d'un sens, à partir des deux racines distinguées, renvoie à des possibilités dont la diversité même confirme le principe de l'arbitraire du signe, donc l'impossibilité d'établir une équation étymologique permettant de déduire un signifié d'un signifiant. Cela oblige à trouver d'autres moyens que la comparaison de mots ou de racines pour reconstituer le sens, et à dépasser la simple morphologie lexicale pour nous interroger sur les procès sémantiques.

Avant cela rappelons que Saussure lui-même avait évoqué, dans ses notes, l'intérêt de l'étude des langues celtiques pour la compréhension de ce que l'on appelait alors l'indo-européen, en signalant le « caractère d'une extraordinaire fidélité au type indo-européen » :

Rien que d'après ce qui résulte des vieux noms géographiques de la Gaule, il ne peut exister aucun doute que le gaulois serait probablement d'une valeur égale au grec pour l'indo-européen = presque au maximum, et dans tous les cas infiniment supérieur en tout cas au latin pour la conservation exacte, et la connaissance de l'indo-européen. C'est un des malheurs irréparables de la linguistique indo-européenne de n'avoir pas pu conserver le gaulois, ou du moins un dialecte celtique quelconque de la même époque qu'évoque l'idée de gaulois [Saussure, 2002, p. 306].

Si le problème de la « connaissance de l'indo-européen » n'a plus la même importance, le constat reste toujours criant, même si de nombreuses découvertes épigraphiques ont enrichi le corpus « gaulois ». Ce constat a au moins le mérite d'apporter une justification supplémentaire à l'intérêt des études celtiques.

## 1- Le problème du mot isolé et de son traitement monographique

L'étymologie du nom « druide » cristallise tous les enjeux et problèmes de cette interprétation d'un mot ancien et, au-delà, de l'interprétation d'une archive *différente*. Par les débats qu'elle suscite, elle pose la question du rapport entre une signification incertaine mais *indigène* et une réalité sociale décrite par des observateurs étrangers à la société gauloise, autrement dit : entre un sens élaboré au sein de la culture étudiée, et un référent historique décrit dans le contexte d'un discours colonial. Une réalité sociale dont la trace archéologique est d'autant moins cernable que l'objet sémantique est mal défini : recherche-t-on des prêtres, des savants, des « philosophes barbares »<sup>67</sup> ou toute autre chose ?

Dans ces domaines de l'histoire et de l'anthropologie religieuse, éclairés par la philologie, l'œuvre de Georges Dumézil marque sans doute un tournant. En comprenant la faiblesse de l'apport des étymologies des noms de dieux pour la comparaison à l'échelle indo-européenne, il a montré la nécessité de voir derrière ces étiquettes souvent figées et

---

<sup>67</sup> En référence à l'ouvrage de Jean-Louis Brunaux : *Les Druides, des philosophes chez les barbares*, Paris, éditions du Seuil, 2006.

interchangeables, aux sens étymologiques parfois oubliés, des *fonctions* diversement lexicalisées au fil des siècles et des mutations linguistiques<sup>68</sup>. Initialement, il avait pensé que ces fonctions mythologiques étaient la projection de fonctions sociales bien réelles, explication qu'il abandonna dès les années cinquante, considérant depuis lors qu'elles ont essentiellement une justification *idéologique*, au sens général du terme, celui d'un système de pensée, qui peut éventuellement s'appliquer sur le mode social, mais aussi d'autres façons [*Ibid.* pp 45-46]. D'une certaine manière, son œuvre annonce la nécessité de revenir aux textes, ou à l'intertexte du corpus des comparaisons, pour comprendre des significations et leurs évolutions dans le contexte d'un système idéologique : la fameuse *tripartition fonctionnelle*, que l'on peut contester, mais dont la découverte relève d'un renouvellement méthodologique.

Dans ce contexte, c'est-à-dire après Saussure et Dumézil, la limitation de la méthode linguistique des études celtiques à la seule étymologie pourrait donner l'impression d'un discours érudit dépassé. La parution de deux éditions successives et rapprochées du *Dictionnaire de la langue gauloise*, de Xavier Delamarre<sup>69</sup>, rend des services inestimables aux curieux et aux chercheurs, tout en reflétant assez fidèlement les problèmes évoqués. Par la nature même de son objet, un *Dictionnaire de la langue gauloise* ne présente pas des définitions assurées par l'usage textuel, mais des *hypothèses étymologiques* comme cela est légitimé par Pierre-Yves Lambert dans sa préface déjà signalée.

Les exemples sont nombreux, dans le lexique gaulois, qui s'interprètent grâce à des correspondances dans les langues celtiques médiévales, et qui se situent dans la continuité de langues appartenant à la famille indoeuropéenne<sup>70</sup>. Prenons l'exemple du mot *briga* « colline, mont », fréquent en toponymie, il se perpétue dans le vieil irlandais *brí* ainsi que le *bre* commun au gallois, au cornique et au breton, termes traduits par « colline » [*DLG* p. 87]. Les linguistes les rapprochent de l'adjectif i.-e. *\*bhergh* « haut ». Un thème abstrait comme celui de la « pensée » ou du « jugement » est proposé pour interpréter le gaulois *britu-* élément de mots composés. Il se prolonge dans le vieil irlandais *brith* « jugement » et le gallois *bryd* « pensée, réflexion ». Cependant le mot irlandais conserve aussi le sens d'« acte de porter »,

<sup>68</sup> L'un des points de départ des découvertes du grand comparatiste a été son travail sur les noms divins dans les panthéons et mythologies, en constatant que les correspondances entre les étymologies de ces noms étaient assez rares corrélativement à ce que laissait espérer les résultats dans les autres secteurs du lexique indo-européen. C'est en abandonnant le niveau encore lexical de cette approche, ce qu'il appelle lui-même les « équations onomastiques de jadis » pour un niveau plus *textuel*, celui du récit, que Dumézil trouva la solution : derrière les noms très divers et changeants de ceux que l'on pouvait encore appeler les *personnages* des récits mythologiques, se trouvaient des *fonctions* récurrentes et stables. Il résuma ainsi ce changement de perspective : « La concordance des noms divins perdait, sinon tout intérêt, du moins son illégitime primauté au profit d'une autre concordance, celle des concepts, et surtout des ensembles articulés de concepts ». Georges Dumézil, *Mythe et épopée I*, Préface p 46, Quarto, Gallimard, 1995.

<sup>69</sup> Première parution aux éditions Errance, Paris 2001 ; seconde édition « revue et augmentée » Errance, Paris 2003. Abrégé *DLG*, à la suite les références renverront exclusivement à la seconde édition, sauf indication contraire.

<sup>70</sup> Désormais : i.-e.

qui autorise, aux yeux des étymologistes, le rapprochement avec la racine i.-e. *\*bher-* « porter » [DLG p. 89]. Le nom i.-e. de la divinité « dieu », soit *\*deiuos*, présente un cas encore plus complexe. Il se prolonge dans toutes les langues celtiques : gaulois *deuos*, v.irl. *dia*, v.gall. *duiu*, bret. *doue* [DLG p. 142-143]. L'étymologie de *\*deiuos* est liée à la double notion de « lumière céleste »<sup>71</sup>, signification qui, si elle n'est plus toujours *motivée* dans les usages ultérieurs des termes i.-e. exprimant l'idée de divinité, se retrouve lexicalisée de diverses manières. Dans certains récits irlandais, le peuple divin des *Túatha Dé Dánann* arrive sur l'île verte par voie céleste « sur des nuages de brouillard » [Guyonvarc'h, 1980, p. 47 et 80] ; emmené à la bataille par Lugh, dieu dont les descriptions présentent un être particulièrement lumineux [Ibid. p. 106, § 5]. Par un jeu d'opposition explicite, ce peuple divin combat les obscurs *Fomoiré*. De même, en gaulois antique comme en irlandais médiéval, le nom du sanctuaire (respectivement *nemeton* et *nemed*) dérive du nom du ciel (*nemos* et *nem*) [DLG p. 233-235].

C'est précisément cette *continuité sémantique*, très tôt perçue, qui constitue un objet qui doit être mieux décrit pour répondre aux objections de quelques protohistoriens sur la possibilité d'une transmission dans la longue durée. Cette variation des lexicalisations et/ou énonciation d'un sens, par divers procédés discursifs, permet aussi de faire un parallèle entre la découverte de Dumézil et la règle saussurienne de l'arbitraire du signe : de la même façon qu'un morphème ou un lexème peuvent renvoyer à plusieurs sens, un sens peut s'exprimer de plusieurs manières. Cela explique d'une part l'instabilité des noms divins dans les diverses mythologies i.-e., alors que les fonctions sémantiques (thématiques ou narratives) restent stables à travers les textes ; et d'autre part l'impossibilité d'attester un sens à partir d'une forme signifiante isolée.

Lorsqu'elle produit des résultats incertains, particulièrement lorsque plusieurs solutions s'offrent à l'analyse sans que l'on puisse trancher clairement entre l'une ou l'autre, l'étymologie montre ses limites et fait surgir un aspect de la problématique qui nous intéresse : sur la base de quels constats probants peut-on attester la signification d'une lexie figée ancienne, dépourvue de *contexte discursif contemporain*, c'est-à-dire un emploi dans un texte où le sens étymologique serait motivé ?

Dans ce débat, le nom du *druide* offre un cas particulièrement intéressant dans la mesure où son authenticité celtique n'est pas mise en doute, mais où il n'apparaît, à l'époque antique, que dans des discours grecs et latins, désignant une catégorie d'êtres humains, un groupe social. Depuis Plin l'Ancien son étymologie a suscité diverses propositions, mais elle ne transparaît pas dans l'usage qu'en font les premiers transpositeurs : César, Strabon et Diodore de Sicile. Tout le problème est donc de mettre en relation ce sens étymologique

<sup>71</sup> *Dictionnaire étymologique du français*, Robert, Paris 1985, article « dieu » pp 207-209.

*soupçonné* avec la réalité socioculturelle qu'il désigne – et/ou qui l'a produit – à condition, auparavant, d'avoir cerné précisément sa *définition*. Ce qui reste difficile aujourd'hui sur la seule base de l'identification de *racines* aux significations ambiguës.

La notice sur le mot *druid-* occupe à peu près une page et demi dans la seconde édition du *Dictionnaire de la langue gauloise* [DLG p. 149-150]. Mis à part deux nouvelles citations d'auteurs, elle n'est pas très différente de celle de la première édition. Les procédés discursifs de Xavier Delamarre manifestent les limites d'une *compilation érudite*<sup>72</sup>. Après une présentation des questions de morphologie permettant de restituer l'étymon *\*dru-uid-*, et qui consiste essentiellement dans le listage des travaux des linguistes celtisants, la partie sémantique use de procédés argumentatifs qui sortent du cadre des exigences scientifiques. Et tout d'abord par un positionnement dialogique qui pose question.

Après avoir rappelé que pour le « second terme *-uid-* (...) tout le monde s'accorde à voir la racine i.-e. *\*ueid-* 'savoir' », Delamarre résume les débats qui portent sur le premier élément *dru-* à « deux propositions » : la première renvoyant à un nom i.-e. de l'arbre *\*doru* / *\*deruo-* ; la seconde à un « préfixe intensif donnant au mot le sens de 'Les Très Savants', que l'on retrouve ailleurs dans l'onomastique *Dru-talos* 'au grand front', *Dru-nemeton* 'le grand sanctuaire' ».

Pour trancher en faveur de la première étymologie aboutissant à la formulation « les connaisseurs du chêne (ou de l'Arbre) », l'auteur argumente en s'appuyant sur une reconstitution personnelle d'un *mythologème* de « l'arbre cosmique qui traverse et soutient les trois mondes », pour finalement formuler la proposition étymologique faisant des druides « les connaisseurs de l'Arbre du Monde = arbre cosmique » [DLG p. 150]. Mais surtout, il affirme de façon assez abrupte que « la tentative de Chr.-J. Guyonvarc'h [Le Roux-Guyonvarc'h, 1986, p. 425-432] d'évacuer du mot le nom de l'arbre n'est pas convaincante », sans préciser exactement pourquoi. Dans la mesure où la référence est indiquée, il est nécessaire de vérifier la thèse du philologue celtisant.

Constatant que l'interprétation d'un gaulois *dru-* par le nom du chêne supposerait la réduction du thème celtique *\*dervo*, Guyonvarc'h<sup>73</sup> affirme : « ce n'est certes pas à rejeter comme interprétation possible mais c'est bien aléatoire comme étymologie première » [Le Roux-Guyonvarc'h, 1986, p. 430], le doute portant en effet sur l'attestation de cette évolution

<sup>72</sup> Les publications de Delamarre ne donnent aucune précision quant à ses qualifications universitaires. Seule la préface de Lambert à son DLG permet de comprendre qu'il est « non-professionnel ». Ce qui constitue un aspect non négligeable des études celtiques : la faiblesse des moyens humains officiels de cette recherche induit la participation de nombreux *amateurs éclairés*. Ce qui n'est pas un problème en soi, mais face aux dérives idéologiques et commerciales que suscite la matière, doit être problématisé dans le cadre même de notre réflexion épistémologique. Nous y reviendrons dans la troisième partie de ce chapitre.

<sup>73</sup> Christian-J. Guyonvarc'h est Docteur d'Etat et a enseigné la linguistique celtique à l'Université de Haute-Bretagne (Rennes II). Avec son épouse Françoise Le Roux, diplômée de l'E.P.H.E., ils ont produit une œuvre abondante dont le titre le plus diffusé est sans doute *Les Druides*, Ouest-France Université Rennes 1986. C'est à la notice étymologique consacrée au nom du druide, aux pages 425-432 de cet ouvrage, que Delamarre fait ici allusion.

en contexte gaulois. Mais surtout, son apport le plus connu réside dans le constat de l'homonymie constante et ancienne dans toutes les langues celtiques entre le nom du *savoir* (de \**vid-su*) et celui du *bois* ou de l'*arbre* (de \**vid-u*). Sur quoi il affirme : « nous sommes en terrain beaucoup plus sûr quand nous constatons que l'homonymie végétale – et elle est très réelle – n'est pas offerte par la première partie du nom des druides mais par la seconde » [*Ibid.* p 431]. En résumé, non seulement C.-J. Guyonvarc'h ne cherche pas à « évacuer du mot le nom de l'arbre », mais il enrichit cette interprétation d'éléments bien plus solides, car relevant précisément d'un contexte celtique, situé et attesté.

Et c'est bien toute la faiblesse de la perspective étymologique adoptée par Delamarre : en choisissant d'interpréter \**dru-uid-* par des étymons indo-européens, il ne s'appuie que sur des éléments reconstitués, donc hypothétiques. Il agit comme si la *protolangue indo-européenne*, tant débattue et toujours pas attestée<sup>74</sup>, pouvait servir de socle de comparaison en tant que corpus empirique et, par-là, d'explication. Il procède de la même manière avec la tentative de justification par sa théorie de « l'arbre cosmique » : dans les deux cas il y a bien des modèles i.-e. reconstruits, mais pas de lexicalisation explicite ni de réalité textuelle en milieu celtique<sup>75</sup>. En outre, expliquer le mot *druide* par une étymologie exclusivement i.-e. et non celtique induit que l'on présuppose un archaïsme qui n'est pas inconcevable mais reste, lui aussi, purement hypothétique : une formation i.-e. \**dru-uid-* n'a pas d'autre attestation en dehors des langues celtiques. Le mérite du travail de C.-J. Guyonvarc'h<sup>76</sup> est, justement, de rester ancré dans la réalité textuelle et contextuelle (au sens culturel).

L'approche alphabétique du dictionnaire ajoute une difficulté à l'exercice de la compilation érudite. Outre qu'il s'agit de produire, à la suite, des notices qui ne sont que des résumés de l'état des travaux, cette disposition rend difficile la perception de problèmes sémantiques plus globaux. Ainsi Delamarre présente dans une relative proximité les articles *uid-* 'connaissance, savoir' et *uidu-* 'arbre, bois'<sup>77</sup>, sans même envisager de débattre de l'hypothèse de Guyonvarc'h qui considère que cette homonymie a certainement une valeur. Ce, alors que le nom celtique du bois et de l'arbre *uidu-* est original car n'ayant pas

<sup>74</sup> Voir à ce sujet Alain Testard, « Langue et peuples, ou la rencontre hasardeuse de l'archéologie et de la linguistique historique », in *Celtes et Gaulois, colloque de synthèse au Collège de France (2006)*, Bibracte 12/6, Glux-en-Glenne 2010.

<sup>75</sup> X. Delamarre fait référence à son propre article *Cosmologie indo-européenne, 'Rois du Monde' celtiques et le nom des druides* publié en français dans la revue allemande *Historische Sprachforschung*, 1999, Vol. 112, pages 32-38. Mais il s'agit d'une étude assez peu démonstrative de sept courtes pages, procédant essentiellement par citations d'autorités, produisant un modèle probablement attesté dans quelques « cantons » i.-e., mais ne manifestant pas la moindre préoccupation d'une réalité textuelle en contexte celtique. Nous sommes là typiquement dans une déviation de la méthode comparatiste dumézilienne, qui consistait d'abord en l'analyse de textes attestés pour, ensuite, en comparer les structures thématiques ou narratives. Au contraire, Delamarre procède plutôt à un « placage » d'un modèle hypothétique sur une réalité lexicale particulièrement ténue.

<sup>76</sup> Sa notice étymologique en question est la seule, en langue française, qui cite de façon exhaustive toutes les attestations textuelles du mot *druide*, en grec, en latin, en irlandais et en gallois, *Op. cit.* pp 425-429.

<sup>77</sup> Respectivement aux pages 318 et 319 du *DLG*.

d'étymologie i.-e. certaine. Une des limites de la compilation réside ici dans la difficulté d'une réelle prise en compte dialogique de l'*autre discours* et de ses implications pour la réflexion scientifique, laquelle ne peut se contenter de résumés ni de choix arbitraires.

Ce positionnement procédant par omission sélective ou décret d'autorité se retrouve dans le traitement du travail d'Émile Benveniste. Son nom est cité indirectement par Delamarre à propos de la proposition étymologique de G. Pinault qui voit dans le *\*dru-uid-* 'celui qui sait fidèlement'<sup>78</sup>, supposée s'appuyer sur les thèses de « Osthoff et Benveniste » [DLG p. 150]. Or Benveniste a critiqué la démarche d'Osthoff qui prétendait faire dériver la terminologie germanique de la *fidélité* d'un prétendu nom i.-e. du *chêne*, sur la base d'une analogie, en postulant que chez les « primitifs » le *sens concret* avait forcément précédé le *sens abstrait*. Dans un article fameux de 1954 sur les *Problèmes sémantiques de la reconstruction*<sup>79</sup>, le grand linguiste français a dénoncé « un vice de méthode dans l'argumentation entière » d'Osthoff. Par des faits linguistiques pris dans l'ensemble des langues de la famille indo-européenne, il a démontré que le sens abstrait 'être ferme, solide, sain' était initial dans la racine *\*dru-*, tandis que les dérivations, concrètes ou abstraites, étaient liées aux diverses cultures. Ainsi la notion germanique de 'fidélité' (*trust*)<sup>80</sup> est propre au « Moyen Âge germanique » où il a eu « une grande importance culturelle et sociale » [Benveniste, 2006, p. 298], tandis que le sens de 'chêne' « que gr. *drûs* a dans la langue classique est secondaire et relativement récent » [*Ibid.* p 300].

Benveniste a tiré de cet exemple une réflexion sur la « différence entre la *signification* et la *désignation* » [Benveniste, 1969, p. 108] qui intéresse directement la démarche de la sémantique interprétative et son analyse de la problématique de la *référence* : la *désignation* de l'objet réel 'arbre' est dérivée de sa *signification* qualifiante 'ferme, solide', tandis qu'en grec l'assimilation du chêne à l'*arbre par excellence*, résulte d'une conception religieuse – le culte des chênes prophétiques de Dodone [*Ibid.* p 107] – donc d'un phénomène culturel. Dans les deux cas le rapport au réel est bien conditionné par un processus sémantique antérieur.

Il est notable que Delamarre s'en tienne à la thèse d'Osthoff dans sa rubrique *deruos* 'chêne', en affirmant qu'il s'agit d'un « thème de composition *\*dru-* 'arbre, bois', qui a servi

<sup>78</sup> Compte tenu de ce qui suit, on comprendra que cette étymologie de G. Pinault aurait une pertinence dans un cadre de culture germanique, mais n'a aucun appui en contexte celtique. Il faudrait par ailleurs envisager la question du positionnement idéologique connu de cet auteur, qui pourrait bien avoir influencé l'importance accordée au thème de la « fidélité » et donc contraint cette interprétation. En effet Georges Pinault, alias Goulven Pennaod, a fait état publiquement de sa nostalgie du Troisième Reich et ses liens avec Jean Haudry sont au cœur du *Rapport sur le racisme et le négationnisme à Lyon III*, pp 67-70, nous y reviendrons dans la seconde partie de ce chapitre : <http://media.education.gouv.fr/file/75/9/759.pdf>.

<sup>79</sup> Repris dans *Problèmes de linguistique générale I*, Gallimard 2006, pp 289-307. La partie concernant la racine *\*dru-* étant numérotée 8, pp 298-301. Les résultats de cette analyse ont été repris dans *Le vocabulaire des institutions indo-européennes I*, Éditions de Minuit Paris 1969, chapitre 8 « la fidélité personnelle » pp 103-108.

<sup>80</sup> Aujourd'hui en allemand *treu* 'fidèle', *Treue* 'fidélité'.

dans une partie de l'Indogermania à désigner le chêne (l'Arbre par excellence)<sup>81</sup> et par extension ce qui est 'dur, solide, ferme' » alors même qu'aucun de ses exemples donnés à la suite ne confirme cette localisation de la désignation du chêne. Cela ne l'empêche pas d'affirmer péremptoirement que Benveniste « inverse (à tort) la relation 'arbre' > 'solide' » pour ajouter de façon assez confuse et contradictoire que « il n'y a probablement pas de rapport entre le nom de l'arbre et la racine *\*derua-* 'fort, solide' » [DLG p. 141]. Encore une fois, le caractère *résumé* des informations de ce dictionnaire ne justifie pas que l'on impose des choix mal explicités. Cela est d'autant plus regrettable que le modèle de raisonnement proposé par Benveniste à propos de *\*dru* pourrait ouvrir une perspective pour l'étymologie inconnue du nom celtique du bois et de l'arbre *uid-u*, en recherchant par exemple un sème commun avec celui de la connaissance *uid-*.

Pour en revenir à la réalité lexicale notons que, dans les langues celtiques, et ce avec une remarquable continuité du celtique continental aux langues insulaires, le nom de l'arbre et du bois n'est pas issu d'une racine *\*dru-*<sup>82</sup> mais *\*uid-u*, celui du chêne d'une racine *\*deruo*, tandis que la seule racine *\*dru-* attestée en gaulois (notamment dans *druna* et *drutos* recensés dans le DLG) préserve le vieux sens i.-e. 'ferme, solide, vigoureux' qui se maintient complètement dans le vieil irlandais *dron* (de *\*dru-no*), mais aussi *druine* 'vigueur'<sup>83</sup>. La préservation de ce sens premier constitue donc un bel exemple de continuité temporelle.

À ces hésitations sur le choix entre diverses racines, qui relèvent de l'axe paradigmatique, s'ajoute une difficulté d'ordre syntagmatique. Quel lien logique établir en effet entre les deux éléments de *\*dru-vid* ? Delamarre lui-même constate que le vieil irlandais *druí* « est fait comme *suí* 'sage' » [DLG p. 149], c'est à dire sur une base *\*su-uid* « bon savoir » avec le préfixe *su-* 'bon, excellent'. Dans ce cas, il admet un lien syntagmatique avec qualification du second terme par le premier. Si c'est ce modèle qui prévaut, il faut admettre une fonction adjectivale pour le préfixe *dru-* de druide, ce qui ne fait que renforcer l'hypothèse de l'interprétation par *\*dru-* 'ferme, solide, vigoureux'. Toutefois, même en admettant que l'on puisse résoudre par cet élément de cohérence syntagmatique le problème du choix paradigmatique de la *bonne racine*, sur le plan sémantique il est toujours difficile de décider, pour l'étymologie de *druide*, s'il faut retenir la formulation '(à la) solide connaissance' ou '(à

<sup>81</sup> Soulignons que Delamarre étend ici, et de façon assez vague, à une « partie de l'Indogermania » (terme dont le choix est pour le moins curieux) un fait attesté seulement en Grèce. Évolution qui « ne s'est justement pas produite en germanique, où *\*dreu-* reste le nom de l'arbre en général (got. *triu*, cf. anglais *tree*), alors que pour le 'chêne' il y a un terme particulier *\*aik* (all.*Eiche*) » nous précise E. Benveniste *Op. cit.* p 108.

<sup>82</sup> La possibilité d'un étymon i.-e. *\*druko* signifiant « de bois » ou *\*dru-* « chêne » est pure spéculation pour les mots v.irl. *drochet* « pont, chaussée », *drochta* « baquet, bassin » et *drol* « barre, levier, anneau », qui s'expliquent aussi bien par leur proximité sémantique avec le v.irl. *droch* « roue » sur la base d'une racine celtique liée aux notions de « tour, tourné » J. Vendryes, *Lexique étymologique de l'irlandais ancien (LEIA)*, lettre D, Dublin Institute et CNRS éditions, Paris 1996, D- 199-200.

<sup>83</sup> LEIA, D-201 et D-204. Vendryes confirme le lien étymologique entre *dron* et *druine*.

la) ferme connaissance' ou encore '(à la) vigoureuse connaissance'<sup>84</sup>. Et il est encore plus difficile, sur cette seule base lexicologique, de se représenter clairement ce qu'est un *savoir ferme*, ou *solide* ou même *vigoureux*, ceci dans le contexte de la culture celtique ou même, d'une des cultures celtiques : de Gaule, de Galles ou d'Irlande.

Au final, si nous nous limitons au palier microsémantique qui est celui de l'étymologie usuelle<sup>85</sup>, nous restons dans l'incertitude. Tout au plus pouvons-nous admettre que la plupart des linguistes celtisants acceptent l'association des sèmes /arbre/ + /savoir/, et que la valeur adjectivale /ferme, solide, vigoureux/ doit être prise en compte du fait de la réalité sémantique gauloise et celtique du préfixe *dru-*. En supposant que la connexion entre /arbre/ et /savoir/ soit de nature métaphorique nous pourrions envisager pour le lexème *dru-uid*, à titre d'hypothèse, un signifié représenté ainsi :

‘arbre + vigoureux || savoir + vigoureux’  
 ou ‘arbre + ferme || savoir + ferme’  
 ou ‘arbre + solide || savoir + solide’

Le signe || marquant ici l'analogie que l'on peut supposer entre l'image de l'arbre et le modèle du savoir dans la culture celtique.

Au détour de cette hypothèse étymologique légèrement renouvelée, nous retrouvons le problème de la métaphore et/ou de l'analogie dans la construction de ce terme. À ce stade, rien ne permet de dire que la formation du lexème *\*dru-uid* soit le fait d'une simple analogie lexicale, comme celles qu'analyse Saussure [Saussure, 2005, p. 221-230]<sup>86</sup>, ou d'une analogie sémantique comparant, éventuellement au sein d'une tradition linguistique et culturelle, l'arbre et le savoir.

Pourtant, savoir si nous sommes bien en présence d'une métaphore, c'est-à-dire, en première approche, d'une *représentation* du « savoir » par l'image et/ou le modèle de l'« arbre », permettrait d'approfondir l'hypothèse sémantique. En outre, la possibilité de cette métaphore donnerait un second appui à l'interprétation, par l'analyse de cette association sémantique /savoir || arbre/.

Soulignons que la pratique étymologique, qui a constitué une bonne part des préoccupations des philologues du 19<sup>ième</sup> siècle et qui se poursuit dans le domaine de la

<sup>84</sup> Signalons qu'en irlandais et en gallois comme dans plusieurs langues romanes (ancien français *dru* 'amant'), le mot a eu une signification sexuelle, basée sur une métaphore évidente de 'ferme, vigoureux'. Héritage commun qui, suivant la méthode comparatiste de reconstruction, permettrait d'envisager un sens identique en gaulois. Ainsi, sur la seule base morphologique, il est impossible d'exclure pour *\*dru-uid* le sens de 'amant de la connaissance', comparable au *philosophe* grec (plus prude ?) qui n'est qu'un 'ami de la sagesse' ! Avec d'heureuses implications pédagogiques.

<sup>85</sup> Il est bien entendu que l'étymologie se situe au niveau microsémantique lorsqu'elle cherche à identifier les éléments composants les mots (racines, suffixes, etc. soit des morphèmes), ainsi que leurs significations (sémèmes). Dès qu'elle recompose des lexies, sous réserve qu'elle intègre leur relation syntagmatique, et formule des propositions pour énoncer le sens, elle intervient au palier mésosémantique.

<sup>86</sup> Ainsi de la dérivation supposée *su-uid* => *dru-uid* => *du-uid* [DLG p.149].

langue gauloise, donne parfois l'impression que le mot est à la base de toute construction linguistique<sup>87</sup>. En réalité, le mot *druide* ne peut pas être un point de départ absolu. Il a bien été produit un jour, même si nous sommes dans l'impossibilité de situer précisément le moment de cette apparition. Si le mot est aujourd'hui conçu comme le produit du figement d'une proposition, accompagné d'une simplification phonétique, en tant que néologisme il procède comme toute énonciation. La réalité de l'interdiscours implique que tout acte d'énonciation s'inscrive dans un processus sémantique plus vaste et complexe qui forme le contexte linguistique : l'ensemble des faits de langue et de discours qui rendent possible l'émergence d'un nouveau syntagme et lui préexistent. Mais ce qui rend possible l'émergence peut difficilement être dissocié de ce qui rend possible la transmission, et/ou la conservation, dans la mesure où, en tant que re-formulation, un néologisme est la plupart du temps une nouvelle expression d'une idée antérieure et, par-là, transmise.

Si nous formulons par exemple la proposition « (celui dont) le savoir est comme un arbre vigoureux », telle qu'elle aurait pu désigner chez un locuteur premier un quelconque *savant* sans nom, nous devons considérer qu'elle implique :

- 1- soit la possibilité de cette comparaison du fait d'un antécédent dans le contexte culturel, c'est-à-dire la préexistence sous d'autres formes de l'analogie /savoir || arbre/ ;
- 2- soit une création originale, mais dont la conservation (le figement *dru-uid* en est la trace) induit la possibilité d'autres expressions, d'autres reformulations.

Dans les deux cas les observables sont ces autres formes, autres expressions et reformulations contenus dans les éventuels corpus.

Certes la comparaison aurait pu être fortuite, mais il se trouve que dans le vaste contexte des cultures indo-européennes, l'association *arbre-savoir* est commune au moins aux Celtes et aux Indiens<sup>88</sup>. Cela implique une recherche sur les expressions de cet *arbre-savoir*, qui n'est pas « nécessairement » un arbre cosmique. Pourtant, lorsque Delamarre conçoit la nécessité d'un autre point d'appui que la seule étymologie, il cherche un antécédent indo-européen, celui de « l'arbre cosmique qui traverse et soutient les trois mondes »<sup>89</sup>, sans se préoccuper d'une réalité textuelle de langue celtique ni même du problème de la métaphore, et encore moins d'une possibilité de justification par d'autres lexicalisations de sa proposition étymologique faisant des druides les « connaisseurs de l'Arbre du Monde = arbre cosmique ».

<sup>87</sup> Cf. Rastier, *La mesure et le grain*, 2011, p. 30 note 2 : « La croyance qu'une langue est une nomenclature et les habitudes de la lexicographie ont accoutumé à définir les mots hors contexte. Le concept de *valeur* rompt cependant avec la conception traditionnelle de la langue comme nomenclature. Un mot ne peut pas être défini isolément, par rapport à ce qu'il désigne : il doit l'être relativement à d'autres mots ».

<sup>88</sup> Outre que le nom du *Veda* est formé sur la même racine \**veid-* que \**dru-vid-*, il est effectivement comparé à un arbre dans la Bhagavad-Gita, Chant XV, 1 : « On parle d'un figuier sacré impérissable dont les racines sont en haut et les branches en bas, dont les feuilles sont les mètres védiques. Celui qui le connaît, connaît le Veda. ». Trad. Esnoul – Lacombe, éditions du seuil coll. Points, Paris 1976. Soit une reformulation « celui qui connaît le figuier sacré, connaît le Savoir traditionnel ». Comme rien ne dit que l'arbre du savoir est identifiable à l'arbre cosmique, cela ne va pas précisément dans le sens de l'hypothèse de Delamarre.

<sup>89</sup> Voir ci-dessus la note 75.

À ce titre, un bref parcours des matériaux fournis par Christian-J. Guyonvarc'h et leur vérification permet de repérer dans les sources irlandaises des données qui, outre qu'elles présentent l'avantage d'être celtiques et plus proches dans le temps et l'espace que d'hypothétiques reconstructions indo-européennes, constituent des lexicalisations témoignant de cette association sémantique /savoir || arbre/.

Dans les nombreux récits mythiques et témoignages historiques qu'il a traduits et publiés, nous pouvons lire un ensemble de textes présentant les degrés de la hiérarchie des *filid*<sup>90</sup>, dont les noms des grades cités en vieil-irlandais ont un lien avec la métaphore végétale. Dans le lexique des *Druides* puis l'annexe sur *Les grades des filid* irlandais de son édition du *Dialogue des deux sages* le celtisant confirme la réalité d'un sens végétal pour plusieurs de ces noms<sup>91</sup> : *cli* « pilier, tronc, pommier », *dos* « buisson, petit arbre au branchage épais », *fochluc* « nom d'une plante aquatique, si ce n'est le cresson », *drisac* « ronce », *taman* « tronc d'arbre, personne stupide, corps sans tête », *oblaire* « de *obull*, variante de *oball* 'pomme' ».

À elle seule cette série appelle la mise en œuvre d'une analyse sémantique pour, au-delà des vérifications lexicales et textuelles nécessaires, observer si ces mots véhiculent bien la comparaison /savoir || arbre/, s'il s'agit de significations distinctes regroupées par hasard ou, au contraire, s'il y a une propagation des sèmes génériques /savoir/ et /arbre/ sur l'ensemble de la série, justifiant ainsi la révision des étymologies incertaines des autres grades.

Associée à d'autres faits lexicaux et textuels irlandais, cette série pourrait permettre de reconstruire un modèle de l'*arbre du savoir* pouvant servir à des comparaisons et jetant un éclairage sur cet au-delà du mot isolé : son système paradigmatique.

En travaillant sur un contexte correspondant à une aire culturelle, nous pouvons viser un système attesté permettant de décrire et expliquer le fonctionnement de phénomènes sémantiques complexes. Une approche ouvertement néo-saussurienne, comme nous aurons à le préciser, permettrait d'éviter l'écueil des débats sans fin sur la question de l'*origine*.

Toutefois, parce que cette dernière, sur des bases souvent plus idéologiques que scientifiques, a fortement contaminé les débats sur les langues celtiques et indo-européennes, notamment en privilégiant les interprétations et explications historicistes au détriment des interprétations sémantiques, nous allons devoir l'évoquer avant d'aborder les questions plus strictement épistémologiques et méthodologiques.

---

<sup>90</sup> Il s'agit de savants, lettrés, associés aux druides dans plusieurs textes. Pour Le Roux – Guyonvarc'h, ils assument des spécialisations au sein de la même classe sociale. Dans leur théorie, le terme *druide* est générique et désigne l'ensemble de la classe des savants. Il y a bien sûr débat entre les historiens, mais cela n'intéresse qu'indirectement notre approche sémantique.

<sup>91</sup> La lexicologie irlandaise confirme aussi les liens étymologiques entre ces noms de grades et divers noms végétaux, voir chapitre 5.

## 2- L'illusion de l'origine : mythes racistes et tradition symboliste

Le passé et ses vestiges ont toujours fait l'objet d'une mise en discours orientée politiquement. Le mythe de « nos ancêtres les Gaulois » a été popularisé en milieu républicain au 19<sup>ème</sup> siècle, en partie parce que, en tant que vaincus, ceux-ci pouvaient passer pour « opprimés » aux yeux des révolutionnaires et socialistes, alors même que les privilèges revendiqués par l'aristocratie monarchiste sous la Restauration se légitimaient par la conquête franque<sup>92</sup>. Les historiens de cette époque ont accrédité cette idée que les trois ordres de l'Ancien régime avaient une fondation ethnique : à leurs yeux le Tiers-état, en particulier la masse des paysans, était *gaulois*, l'aristocratie était *germanique* et le clergé *un héritage romain*<sup>93</sup>.

L'assimilation des mythiques Aryens à un supposé peuple indo-européen ou « indo-germanique » a eu des conséquences beaucoup plus lourdes à l'échelle européenne, particulièrement dans le cadre de l'idéologie national-socialiste et de son application politique<sup>94</sup>.

Si ces deux exemples rappellent que le discours sur l'histoire et la recherche d'un passé fondateur peuvent être conçus en fonction des présupposés et des enjeux idéologiques de l'époque des historiens, il faut aussi prendre en compte un autre aspect du débat scientifique : le procès d'intention idéologique. S'il est légitime, compte tenu des deux exemples précédents, il doit permettre d'étayer la réflexion épistémologique sur le processus d'interprétation en dévoilant le conditionnement de la perception des faits anciens par la doxa du chercheur. C'est un questionnement assez récurrent dans les sciences humaines, et il rejoint la problématique de la compréhension d'un sens ancien produit dans le cadre d'un système de valeurs pouvant être très différent du nôtre<sup>95</sup>.

---

<sup>92</sup> C'était la position de Montlosier « profitant de l'installation du nouveau régime pour publier, en 1814, son livre *De la monarchie française* » dans lequel il y « rappelle les droits nés de la conquête franque pour justifier le rétablissement des prérogatives de la noblesse » voir Loïc Rignol, 2002, et ci-dessous.

<sup>93</sup> C'est à l'histoire du Tiers-état d'Augustin Thierry que l'on doit cette théorie, voir Loïc Rignol, 2002 : « La lutte de classes, née de cette rivalité de races, se perpétue jusqu'à la Révolution, second pivot de l'histoire nationale. Revanche des vaincus, elle renverse le pouvoir né de la conquête [franque]. Le Tiers-État, de sang gaulois, se libère enfin du joug du roi et de la noblesse, d'origine franque. ». Sémantiquement on peut se demander si ces deux mythes du 19<sup>ème</sup> siècle, que sont la lutte des classes et la lutte des races, ne sont pas nés de la généralisation de cet aspect de la Révolution : l'interprétation du conflit des trois ordres de l'ancien régime et sa légitimation de la violence.

<sup>94</sup> Ces faits sont assez connus pour qu'il ne soit pas nécessaire de les détailler ici. Pour une documentation abondante, voir la somme de Jean-Paul Demoule, *Mais où sont passés les indo-européens ?*, parue aux éditions du Seuil en octobre 2014.

<sup>95</sup> Ces notions de *doxa* et *système de valeurs*, utilisées ici dans leur sens usuel, seront précisées et articulées l'une par rapport à l'autre et par rapport aux notions d'*idéologie* et de *structure* dans le chapitre suivant.

Mais la façon même dont cet argument est utilisé pour viser ou décrédibiliser tel ou tel auteur, à travers des prises de position et une certaine manière de traiter l'information, doit pouvoir être questionnée pour jeter un éclairage sur les enjeux actuels de cette recherche.

Cela correspond à une nécessité critique tout d'abord : au titre du traitement bibliographique il faut savoir faire le départ entre l'idéologie d'un auteur et les données qu'il a pu produire dans le cadre de sa compétence universitaire. Si Dumézil lui-même a fait l'objet de ce type de polémique, plus récemment le travail du linguiste Jean Haudry, auteur d'un *Que sais-je ?* controversé dès 1982<sup>96</sup> sur *Les Indo-européens* et connu pour son appartenance à plusieurs réseaux d'extrême-droite<sup>97</sup> intéresse directement le domaine des études celtiques. Dans le cadre de la présente recherche, il est possible d'y trouver matière à illustrer l'apport de la sémantique à la description de la doxa, souvent inconsciente, d'un auteur ou d'un groupe. Ainsi la question des interprétations idéologiques doit permettre de mieux cerner certains problèmes épistémologiques et méthodologiques.

À la fin de sa première contribution au travail de synthèse sur les « Celtes et Gaulois » François Savatier cite deux « jeunes » archéologues qui évoquent ces problèmes. Ainsi Loup Bernard jugerait que :

« à cause du bagage très indo-européen de la linguistique et de ce que les Nazis en ont fait, la question de sa convergence avec l'archéologie celtique est longtemps restée très tabou, mais aborder cette question redevient envisageable »,

tandis que Bertrand Dehague se demanderait comment faire converger « la linguistique celtique, l'archéologie et les textes » en estimant que « de nouvelles méthodes, en linguistique par exemple, apporteront de nouveaux résultats » [Savatier 2010, p. 148-149].

Au terme de son dialogue avec des archéologues, des protohistoriens et des linguistes, Savatier suggère que l'on « pourrait trouver souhaitable que les archéologues connaissent mieux les pensées et les résultats des linguistes et tentent de les traduire en faits archéologiques testables » [Savatier 2010, p. 172]. Cela rejoint le premier objectif de cette thèse.

---

<sup>96</sup> Voir Sergent Bernard. *Penser — et mal penser — les Indo-Européens*. In: Annales. Économies, Sociétés, Civilisations. 37e année, N. 4, 1982. p. 669-681. doi : 10.3406/ahess.1982.282879.

<sup>97</sup> Jean Haudry a été le directeur de la revue *Études Indo-Européennes* de l'Université Lyon III et d'un groupe de recherche dont l'idéologie a nécessité une enquête et le *Rapport sur le racisme et le négationnisme à Lyon III*, pp 67-70, <http://media.education.gouv.fr/file/75/9/759.pdf>. Le chapitre 5 du livre de Stéphane François, *Au-delà des vents du nord*, lui est consacré et complète ces informations. Aujourd'hui Haudry intervient régulièrement dans le cadre des journées d'études de l'association des Amis des Etudes Celtiques qui, d'après son site internet est domiciliée ainsi « Siège social : Sorbonne, Ecole pratique des hautes études - IV<sup>e</sup> section, Sciences historiques et philologiques ». Tous les documents récoltés à ce sujet figurent dans l'annexe 2 « Polémiques idéologiques : les sources ».

Un peu plus haut, c'est François Savatier lui-même qui lance l'une des plus terribles accusations portées dans ce type d'écrit<sup>98</sup> contre Christian J. Guyonvarc'h :

L'œuvre du couple est importante puisqu'elle comprend plusieurs centaines d'articles et une vingtaine d'ouvrages. Son idée directrice est d'appréhender le monde celtique dans le cadre indo-européen en lui appliquant le schéma trifonctionnel élaboré par Georges Dumézil. Tant cette démarche que l'œuvre de Guyonvarc'h et Le Roux ne peuvent beaucoup inspirer les archéologues, car le couple de celtisants s'appuie avant tout sur textes et mythes. Christian-Joseph Guyonvarc'h inspire par ailleurs de la méfiance aux chercheurs, car il fut membre du *Bezen Perrot*, une milice nationaliste bretonne devenue auxiliaire de la S.S. en Bretagne (il fut condamné à dix ans de travaux forcés à la Libération, peine commuée plus tard en deux ans de prison). Le public français, en revanche, accueille fort bien les livres du couple Le Roux-Guyonvarc'h (...). Confronté à ce nouvel acteur, Paul-Marie Duval choisit de l'ignorer (...).

Cette information biographique comme celle concernant la position de Paul-Marie Duval<sup>99</sup> est livrée sans aucune référence [Savatier 2010, p. 135].

C'est parce que cette information paraît en 2010 dans le contexte d'une édition scientifique bénéficiant des plus hauts patronages, qu'elle prend un sens particulier : né en octobre 1926, Christian J. Guyonvarc'h a alors quatre-vingt-quatre ans et, malade, il n'écrit plus ; il décèdera le 9 janvier 2012<sup>100</sup>. L'œuvre du « couple Le Roux - Guyonvarc'h » ayant eu un rayonnement éditorial, confirmé par Savatier, dans les milieux spécialisés dès les années soixante, puis auprès du grand public dès la fin des années quatre-vingt<sup>101</sup>, pourquoi cette information n'a-t-elle pas fait l'objet d'un débat public antérieurement ? Car l'important est bien sûr de savoir si cette appartenance supposée de Guyonvarc'h à une milice collaborationniste a eu une influence sur son analyse des vastes corpus celtiques qu'il a étudiés et surtout traduits et publiés : nous reviendrons plus loin sur ce point

Cette information est d'autant plus surprenante qu'elle contraste avec la biographie du celtisant qu'Emmanuel Le Roy Ladurie a souhaité inclure dans son *Histoire de France des régions* [Le Roy Ladurie 2005, p.74-75]. À moins de démontrer que l'historien (lui-même professeur au Collège de France de 1973 à 1999) n'a pas utilisé des sources fiables, force est de constater qu'il ne mentionne pas cet épisode dans sa relation de la jeunesse et des études de Christian J. Guyonvarc'h, rappelant au passage que « Dumézil tenait Guyonvarc'h pour une sorte de personnage de la Renaissance, écrivant, imprimant, éditant, diffusant lui-même ses propres ouvrages et ceux de ses amis » [*Ibid.* p. 75].

---

<sup>98</sup> Rappelons qu'il s'agit d'un texte complétant les actes d'un colloque international qui s'est tenu au Collège de France en juillet 2006. Voir Goudineau 2010, p. 10.

<sup>99</sup> Paul-Marie Duval (1912-1997) a été titulaire de la chaire d'Archéologie et Histoire de la Gaule du Collège de France de 1964 à 1982. En 1971, il était devenu Membre de l'Institut. Voir Goudineau 1997.

<sup>100</sup> Cette donnée biographique permet de constater qu'à la Libération de la Bretagne en août 1944 le philologue celtisant n'avait pas 18 ans.

<sup>101</sup> La publication grand public par les éditions Ouest-France de leur somme sur *Les Druides* date de 1986, elle est toujours réimprimée depuis avec d'autres titres.

Cependant, la source de Savatier n'est autre que l'encyclopédie collaborative en ligne Wikipédia, dont nous pouvons comparer utilement deux extraits avec son texte :

L'idée directrice de leurs travaux fut d'appréhender le monde celtique dans le cadre indo-européen et lui appliquer le schéma trifonctionnel, tel qu'il avait été mis en lumière par Georges Dumézil.

puis : Christian-Joseph Guyonvarc'h aurait été membre du Bezen Perrot sous le pseudonyme Cadoudal, unité militaire de collaborateurs intégrée à l'armée allemande pendant la Seconde Guerre Mondiale. Kristian Hamon, dans son étude sur le Bezen évoque longuement le cas du personnage Cadoudal, condamné à dix ans de travaux forcés, mais sans faire le rapprochement avec Guyonvarc'h, dont le nom n'est pas cité une seule fois. La peine est commuée en deux ans de prison et il est libéré en février 1946. Hamon précise que Cadoudal a bénéficié de "larges circonstances atténuantes" à la Libération puisqu'il a donné des renseignements sur la formation Perrot à ses juges<sup>[1]</sup>.

Mais sur Wikipédia les références sont données<sup>102</sup>.

Ainsi deux phrases de Wikipédia sont reformulées très directement chez Savatier, avec deux changements notables concernant le passage du mode conditionnel de la source au mode indicatif chez lui et la disparition des références bibliographiques.

L'historien Kristian Hamon, dans un nouvel ouvrage paru en 2011<sup>103</sup>, apporte par ailleurs deux précisions. Il distingue tout d'abord les membres « les plus impliqués dans les opérations de répression menées aux côtés des nazis » qui « franchissent le Rhin pour être cantonnés à Tübingen » et qui continueront à combattre pour l'Allemagne, de ceux qui ont préféré désertir du Bezen Perrot et, une fois arrêtés « seront traduits devant la Cour de Justice » [Hamon, 2011, p. 11]. Puis à propos de l'accès aux sources : « les dossiers d'instruction seront transférés aux Archives militaires et classées 'secret défense'. Aujourd'hui encore, sans que l'on sache trop pourquoi, il n'est pas possible de les consulter » [Hamon 2011, p. 12].

Ce dernier point soulève une question essentielle quant à la possibilité de vérifier ces faits, alors que d'autres bien mieux connus de la communauté archéologique sont tus par

---

<sup>102</sup> « <sup>[1]</sup> Kristian Hamon, *Le Bezen Perrot*, Yoran Embaner, Fouesnant, 2004, p. 78-81 et p. 164 ([ISBN 2-9521446-1-3](#)). Kristian Hamon ne fait nulle part le rapprochement entre Cadoudal et Christian-J. Guyonvarc'h dans son livre ». Les textes évoluant souvent sur Wikipedia, nous en avons fait des captures d'écran reproduites en Annexe 1 - Polémiques idéologiques : les sources, p. 4-5.

<sup>103</sup> Depuis la publication de cette « information » par Savatier, deux travaux d'historiens sont venus compléter la documentation accessible sur cette milice bretonne nazie et catholique qu'était le *Bezen Perrot*, portant le nom de l'abbé Perrot. Il s'agit tout d'abord du livre de Françoise Morvan, *Miliciens contre maquisards*, paru en avril 2010 soit un mois avant le texte de Savatier ; puis d'un nouvel opus de Kristian Hamon, *Agents du Reich en Bretagne*, paru en octobre 2011. Françoise Morvan cite dans son index un *Guyonvarc'h*, *Christian* évoqué page 126, idem pour Kristian Hamon à la page 322, mais aucun des deux auteurs ne confirme de façon explicite l'identification de ce personnage au philologue celtisant Christian J. Guyonvarc'h. Tout au plus trouvons-nous une allusion incertaine chez F. Morvan : « le premier [des trois déserteurs] sera libre dès février 1946 et fera une carrière universitaire » [Morvan 2010, p. 197].

Savatier. En effet, le *Rapport sur le racisme et le négationnisme à Lyon III* (publié en septembre 2004) évoque de façon détaillée le cas de Georges Pinault<sup>104</sup>.

Et il suffit de parcourir les bibliographies pour savoir que ce militant nationaliste breton et nazi a travaillé avec Paul-Marie Duval, notamment à l'édition du Volume III du *Recueil des Inscriptions Gauloises (R.I.G.)* publié en 1986, consacré aux calendriers, dont celui de Coligny<sup>105</sup>. Ce volume constitue le XLV<sup>ième</sup> supplément à GALLIA et est cosigné « Paul-Marie Duval et Georges Pinault »<sup>106</sup>. Savatier a donc pris soin de préciser que Paul-Marie Duval avait choisi d'ignorer le travail du couple Le Roux - Guyonvarc'h, mais a omis de signaler cette étrange collaboration dont il est difficile de concevoir qu'elle fut ignorée par ceux qui lui ont commandé son article et l'ont guidé dans son enquête.

Dans le cadre de la présente étude, il n'est pas question de contribuer à cette polémique ni même de s'investir plus avant dans une analyse relevant de l'histoire des idées politiques et surtout de l'histoire de la collaboration et de l'épuration. Il s'agit seulement de faire un travail de documentation honnête pour montrer quelles sont les informations disponibles et d'en tirer quelques réflexions.

Une première remarque peut porter sur les limites de la méthode historique : si dans le cas présent « les dossiers d'instruction » évoqués par Hamon sont classés « secret défense », il est simplement impossible en l'état actuel des choses de prouver que le philologue Christian J. Guyonvarc'h est bien ce jeune milicien déserteur brièvement nommé *Guyonvarc'h, Christian* par les deux spécialistes de cet épisode. Nous ne pouvons pas, aujourd'hui, dépasser le stade de l'hypothèse. Cependant nous savons, en croisant les informations publiées par Kristian Hamon et surtout Françoise Morvan, que ce jeune milicien a été jugé puis libéré en février

---

<sup>104</sup> Georges Pinault dont le parcours est bien connu « est un ancien capitaine de marine en retraite, qui s'est spécialisé dans les langues celtiques. C'est à ce titre qu'il est soutenu par Jean Haudry pour obtenir un poste de professeur associé *sur un contingent national* en 1988-1989. L'examen de son dossier de candidature ne laisse pas d'étonner. En effet, s'il peut faire état de services militaires (légion d'honneur, croix de guerre TOE), obtenus dans les campagnes d'Indochine, du Maroc et en Afrique équatoriale, en revanche ses titres universitaires sont pratiquement inexistant, excepté un certificat de la faculté des sciences, obtenu en 1962. Ses publications se résument à la participation à un ouvrage collectif sur les inscriptions gauloises (publié en 1986 par le CNRS), à des articles dans *Études indo-européennes*, la revue de Jean Haudry, et à des publications en breton, notamment des manuels ». La citation entre guillemets de ce paragraphe vient des pages 67-68 du *Rapport sur le racisme et le négationnisme à Lyon III*.

Mais Georges Pinault est surtout connu pour avoir assumé ouvertement son opinion nazie dans la revue *Bretagne Réelle*, classée à l'extrême-droite, et c'est la révélation par la presse des « engagements de l'intéressé, notamment au sein d'Europe Action puis au GRECE, et son admiration pour les collaborationnistes bretons de la mouvance d'Olier Mordrel » qui conduira le ministère à refuser sa nomination. Sur Georges Pinault voir aussi F. Morvan *Op.Cit.* p. 198 note 2, et p. 284, et Stéphane François, *Op.Cit.* p. 81 et l'annexe 2.

<sup>105</sup> Il s'agit très certainement de cet « ouvrage collectif sur les inscriptions gauloises (publié en 1986 par le CNRS) » évoqué sans référence par le *Rapport sur le racisme et le négationnisme à Lyon III*, p. 68.

<sup>106</sup> Des réserves peuvent être émises sur les interprétations de Pinault, non sur l'imposant travail d'histoire et d'épigraphe réalisé par Duval qui, lui, a pu ignorer le curriculum vitae de Pinault puisque cette collaboration fut antérieure à l'épisode de Lyon III.

1946 du fait de diverses circonstances atténuantes<sup>107</sup>. Contrairement à Georges Pinault, lui bien identifié, il n'a pas été frappé d'indignité nationale et n'a pas subi d'interdiction de séjour [Morvan 2010, p. 198, note 2]. Quant à leur carrière nous savons que Georges Pinault deviendra légionnaire puis militaire dans les troupes coloniales, collaborera avec l'université Lyon III, le CNRS et Paul-Marie Duval manifestement grâce à Jean Haudry ; Christian J. Guyonvarc'h fera lui une carrière d'enseignant (en primaire puis secondaire), obtiendra un Doctorat d'Université puis un Doctorat d'État, enseignera à l'université de Rennes et obtiendra une belle consécration éditoriale. Il s'opposera aux enseignants nationalistes bretons partisans d'un « breton unifié » créé par le collaborateur Roparz Hemon, notamment en apportant son expertise et son soutien à Françoise Morvan dans le débat et le procès qui l'a opposée à Pierre Denis [Morvan 2002, p. 163].

À l'inverse des difficultés de la méthode historique pour l'établissement de faits, la méthode sémantique permet quant à elle de répéter les systèmes de valeurs exprimés dans les textes. Il ne fait aucun doute que Georges Pinault a toujours assumé son idéologie nazie<sup>108</sup>, mais aucune étude sur le discours et l'idéologie de Christian J. Guyonvarc'h n'a été entreprise, le nombre et le niveau de spécialisation linguistique de ses publications interdisant toute approche trop rapide.

Toutefois, pour mettre en œuvre une telle approche sémantique, nous pouvons suivre un débat contradictoire opposant Christian J. Guyonvarc'h à Jean Haudry sur la question raciale, et constater au passage l'usage imprécis que fait le second des travaux du premier. C'est dans le dernier chapitre du *Que sais-je ?* qu'Haudry a consacré aux Indo-européens, que se trouvent les propos les plus contestés au sujet de leur « type physique » et de leur « lieu de formation ». Sur le premier point Haudry glose deux citations de la première édition de l'ouvrage de Le Roux - Guyonvarc'h, *La civilisation celtique* :

Chez les Celtes, "on ne retrouve cependant que rarement... l'idéal classique du Celte grand et fort, à la chevelure blonde et à la peau blanche comme du lait" c'est que, comme l'indiquent les mêmes auteurs plus haut, "les Celtes n'ont jamais été, dans leurs états, qu'une minorité aristocratique et guerrière". L'usage de se décolorer les cheveux indique la signification sociale du type physique<sup>109</sup>.

Comme on le voit, Haudry tire argument de la seconde citation pour expliquer que si chez les Celtes les personnes grandes, fortes, blondes et blanches sont rares, c'est parce qu'elles sont en minorité mais constituent l'élite aristocratique ; et si les autres se

---

<sup>107</sup> Il a déserté le *Bezen Perrot*, a ensuite travaillé avec les autorités de la Libération pour permettre, par un témoignage détaillé, l'identification des principaux coupables d'atrocités pour la plupart enfuis en Allemagne puis en Irlande.

<sup>108</sup> Voir les citations reprises par F. Morvan et le *Rapport sur le racisme et le négationnisme à Lyon III* dans l'annexe 2.

<sup>109</sup> Haudry, Jean, *Les Indo-européens*, coll. *Que sais-je ?*, PUF, Paris, 1981, p. 123. Les citations incluses à cet extrait sont en italique et viennent de l'édition de 1978 de Guyonvarc'h- Le Roux, *La civilisation celtique*, Celticum 24, Rennes.

décolorent les cheveux, c'est parce que cela a une signification sociale : être blond de cheveux ce serait en quelque sorte reproduire le modèle des dominants, ce qui par-là prouverait que, chez les Celtes aussi<sup>110</sup> les dirigeants seraient de race nordique. Chez Haudry ce raisonnement et ces exemples visent à illustrer ce qu'il a affirmé quelques lignes plus haut (p.122) :

ces témoignages [textes anciens et documents figurés] concordent pour désigner la race nordique, sinon comme celle de l'ensemble du peuple, au moins comme celle de sa couche supérieure.

Mais chez Le Roux - Guyonvarc'h, à la page 57 citée par Haudry, la « conclusion que les Celtes n'ont jamais été, dans leurs états, qu'une minorité aristocratique et guerrière » est le fruit de l'« impossibilité dans laquelle on se trouve de donner une définition anthropologique ou ethnologique, jointe aux confusions fréquentes faites par les Grecs et les Latins à leur propos ». C'est dire que pour Le Roux - Guyonvarc'h cette « conclusion », fruit d'une *définition impossible* et de *confusions* n'a pas une grande valeur. C'est pourquoi ils précisent, quelques lignes plus bas non citées par Haudry, que si certains admettent « que le type celtique pur a été altéré par des mélanges avec des populations allogènes », une « telle hypothèse ferait retomber assez facilement dans l'utopie raciale ». Et ils affirment de façon on ne peut plus claire que la « beauté blonde a été l'idéal de l'Irlande tout en n'étant pas la seule : les textes insulaires admirent la perfection physique, féminine ou masculine, sans discrimination de teinte » [*Ibid.* p 57].

La manipulation d'Haudry est d'autant plus malhonnête que, dans le même ouvrage, Le Roux - Guyonvarc'h s'expriment très clairement sur la question de l'anthropologie physique. Ainsi aux pages 22-23 de leur première version de *La civilisation celtique*, ils consacrent un bref chapitre 4 à l'anthropologie dans lequel nous pouvons lire que :

le critère le plus hasardeux est racial, ne serait-ce que parce que des races différentes peuvent parler la même langue (...). C'est précisément parce qu'il est invérifiable que le critère racial a été si fréquemment mis à contribution. Il fallait en effet ignorer tout de la philologie sanskrite pour appeler les Germains 'aryens' (...). S'il existe des types physiques plus ou moins tranchés suivant les pays ou les régions, voire les climats, aucun d'eux ne constitue une race au sens précis du terme et nous ne nous souvenons pas avoir jamais lu un travail anthropologique sérieux concernant avec précision les origines raciales lointaines des Celtes. On se souviendra à ce propos que le souci de la pureté raciale n'a pas effleuré l'esprit des grands conquérants fondateurs d'empires. Faut-il évoquer le contraste de l'expansion d'Athènes protégeant ses métèques et de la régression de Sparte opprimant les hilotes ? ». Puis : « Est-il besoin d'ajouter que ces spéculations ne présentent qu'un intérêt secondaire pour la recherche ? »

Donc non seulement Guyonvarc'h fait le constat de la faiblesse historique des Spartiates xénophobes par opposition à la réussite des Athéniens démocrates et xénophiles, mais il

---

<sup>110</sup> Car Haudry tire de textes antiques ou médiévaux les mêmes arguments pour les Germains, les Indiens des temps védiques, les Scandinaves, les Grecs, etc. *Op.Cit.* p. 122-124.

dénonce d'un point de vue scientifique l'intérêt du critère racial en Histoire et la validité même du concept de race, tandis qu'Haudry détourne les arguments du premier.

Le second point sur lequel Haudry manipule les références empruntées aux deux celtisants concerne la question du « lieu de formation du peuple indo-européen ». Considérant que « plusieurs indices engagent à chercher beaucoup plus au nord » il affirme que « diverses traditions concordent sur ce point » et enchaîne en citant le premier passage d'un texte irlandais « au commencement *les Thuatha Dé Danann étaient dans les îles au nord du monde, apprenant la science et la magie, le druidisme, la sagesse et l'art* » emprunté à l'édition de 1980 du livre *Les Druides* de Le Roux - Guyonvarc'h, page 304. Mais là encore, dans l'extrait traduit par Guyonvarc'h il n'est pas question de « commencement » terme qu'Haudry ajoute à dessein. Ce dont parlent Le Roux - Guyonvarc'h c'est de « l'origine nordique du savoir traditionnel » (p. 304) et ils précisent à la page suivante : « Il est évident que cette tradition ne doit pas être interprétée au pied de la lettre quant à l'origine réelle des Celtes dans le contexte général des migrations indo-européennes. Mais c'est une conception traditionnelle qui se retrouve dans l'Inde et jusqu'en Chine ». D'ailleurs l'édition de l'ensemble des textes mythologiques irlandais par Guyonvarc'h permet de constater que : d'une part les *Túatha Dé Dánann* sont un peuple divin<sup>111</sup> et d'autre part ils sont bien, dans ces récits, conçus comme originaires d'Irlande. Tel que cela est raconté dans la *première bataille de Mag Tured*<sup>112</sup>, ils sont partis chercher le savoir dans les îles au nord du monde, mais n'en sont pas originaires. Ainsi Haudry veut tirer, de façon hasardeuse et mal documentée, un fait historique et géographique – donc réel – d'une séquence narrative mythologique isolée. Alors que pour nos deux celtisants ce thème relève d'une « conception traditionnelle » ce qui à leurs yeux signifie qu'elle doit être interprétée du point de vue symbolique.

Il y a bien là une divergence fondamentale dans le traitement des textes et elle n'est pas négligeable dans une démarche d'interprétation des signes anciens. Haudry prétend trouver des *informations historiques* dans des textes mythologiques, comme d'autres prétendent trouver des preuves de l'existence de Jésus dans les Évangiles, et d'autres encore pensent pouvoir trouver le site de la *vraie* Alésia sur la seule base d'une réinterprétation du bref passage descriptif de la Guerre des Gaules. C'est là la marque d'un conditionnement par la croyance *référentielle* qui pose que les discours et les mots ne sont qu'un reflet de la réalité.

Un autre aspect relève d'une forme de racisme à l'égard des supposés *primitifs*, fussent-ils indo-européens et nordiques. En posant la nécessité d'une origine géographique aux peuples indo-européens, Haudry a voulu aussi y trouver la source et l'explication de la

---

<sup>111</sup> L'expression *Túatha Dé Dánann* signifie assez littéralement « peuple de la déesse Dana » et ses principaux membres, apparaissant dans les textes dits *mythologiques* par distinction des textes *épiques*, sont les principaux dieux d'un *panthéon* au moins irlandais.

<sup>112</sup> *Cath Muige Tuired Cunga*, édité par C.J. Guyonvarc'h (TMI 1980), § 1-20.

tripartition découverte par Georges Dumézil. Dans son livre *La religion cosmique des Indo-européens*<sup>113</sup>, Haudry tente d'expliquer les trois fonctions indo-européennes, associées en Inde à des castes et à des couleurs, par la vision originelle de la couleur des cieux : noire la nuit, rouge à l'aurore et au crépuscule, blanche pendant le jour [*Op. Cit.* p. 81 et 292] ; puis il suppose que cette vision, associée à l'analogie entre le jour et l'année constatée dans plusieurs mythes, n'est possible que dans les « régions circumpolaires » [*Ibid.* p. 295]. Ce n'est qu'ensuite et sur cette base céleste, donc divine au sens étymologique, que cette tripartition aurait été transférée d'abord dans la mythologie à travers le récit de dieux et déesses associés à la nuit, aux aurores et au jour, puis transposée dans la division sociale, les rites, le droit, etc. Il y a là le même présupposé primitiviste que dans le problème de l'étymologie de \**dru-* abordée plus haut : cette idée qu'il y aurait à l'origine un sens exclusivement concret, seul compréhensible par les *primitifs* car relevant d'une perception, d'une vision de la nature, tandis qu'un sens plus abstrait ne serait apparu qu'au fil de l'évolution. Nous avons vu que Benveniste a critiqué cette croyance, démontrant, sur la base des sources observables, que le sens abstrait 'être ferme, solide, sain' était initial dans la racine \**dru-*, tandis que les dérivations, concrètes ou abstraites, étaient liées aux diverses cultures.

Outre le préjugé primitiviste, il y a chez Haudry et quelques indo-européanistes, une difficulté à concevoir la possibilité d'une analogie dans sa simultanéité, son synchronisme. C'est sans doute là un des effets de ce qui a été appelé l'historicisme, une tendance à tout expliquer par une évolution à partir des états antérieurs alors même que les évolutions sont, en matière de faits culturels, souvent difficiles à observer dans le détail.

À l'inverse, Françoise Le Roux et Christian J. Guyonvarc'h ont exprimé dans toute leur œuvre la nécessité de comprendre le sens *symbolique* des textes mythologiques irlandais et, fidèles en cela à la méthode dumézilienne qui avait permis d'identifier des structures mythologiques dans les récits de la fondation de Rome<sup>114</sup>, ils ont toujours mis en garde leurs lecteurs contre l'usage historique des faits évoqués dans les *Annales irlandaises médiévales*, lesquelles mélangent souvent des motifs mythologiques à des données historiques.

Il y a toutefois un point de leur production qui doit faire l'objet d'une approche critique, c'est leur référence, surtout dans les derniers écrits, à l'œuvre du philosophe ésotériste René Guénon<sup>115</sup>. Cette référence à quelques idées de Guénon ainsi que l'évocation

<sup>113</sup> Editions ARCHÈ, Milano/Paris, 1987.

<sup>114</sup> Cf. *Mythe et épopée I*, le chapitre « Histoire et mythologie », p. 309-312 de l'édition Quarto 1995.

<sup>115</sup> Mais ils ne sont pas les seuls universitaires qui ont intégré certaines des interprétations de Guénon à leur travail, car on peut aussi citer Gilbert Durand qui l'utilise dans ses *Structures anthropologiques de l'imaginaire* et le philosophe chrétien Jean Borella, qui a enseigné à l'université de Nancy et a soutenu une thèse sous la direction de Paul Ricoeur. On peut consulter son *Histoire et théorie du symbole*, édition L'Âge d'homme, Lausanne 2004, où il utilise d'assez nombreuses références à Guénon et Ricoeur en les plaçant au même niveau. Antoine Faivre, directeur d'études émérite de l'École pratique des hautes études et chercheur en histoire des religions spécialisé dans l'ésotérisme, a consacré à René Guénon un chapitre de son *Que-sais-je ?* sur

d'une *Tradition celtique* fait partie des croyances de Françoise Le Roux et Christian J. Guyonvarc'h, et il n'est pas démontré, en l'absence d'analyse sur ce point, qu'elle ait influencé inconsidérément le détail de leurs analyses. Sur le plan éthique, bien que Guénon ait fait l'objet de tentatives de récupération par la Nouvelle Droite notamment par l'intermédiaire de l'écrivain fasciste italien Julius Evola<sup>116</sup>, sa doctrine métaphysique est trop profondément détachée des thèses racistes et nationalistes, qu'il condamne comme trop modernes et matérialistes, pour que la référence à son œuvre permette à elle seule d'étiqueter idéologiquement un travail de recherche. Ces faits appellent cependant à une réserve critique, et posent à leur façon la question de la possibilité d'une surinterprétation ou d'une surévaluation des faits dits *symboliques*.

Il faut par ailleurs garder à l'esprit que l'importance accordée au rôle des « grands symboles » dans l'histoire des cultures a été accompagnée par un regain d'intérêt pour les mythes, depuis le 19<sup>ième</sup> siècle. En parallèle au courant structural (Dumézil et Lévi-Strauss) s'est développé un courant que l'on pourrait qualifier de symboliste. Ainsi des auteurs comme Eliade et Durand ont cherché chez Jung une justification psychologique à leurs interprétations des symboles, eux-mêmes expliqués par des « archétypes »<sup>117</sup>. Leur approche classique du symbole (au sens de la *métaphore* de la tradition rhétorique) présuppose une valorisation du « sens caché », lequel serait d'essence spirituelle et par-là serait supérieur au sens premier, concret et matériel. Cette conception, conditionnée par le dualisme occidental commun aux héritages grecs et chrétiens, est encore présente chez Ricœur. Elle relève d'un point de vue sur la métaphore qui est conditionné par un système de valeurs hérité de la tradition métaphysique. Les apports de la Sémantique Interprétative, qui seront présentés au chapitre 3, permettent justement de dépasser ces présupposés et de renouveler l'analyse de ces phénomènes de transfert de sens.

### 3- Synthèse du questionnement

Au terme de ces deux chapitres, nous pouvons faire un certain nombre de constats intermédiaires qui pourront orienter la définition de notre objet d'étude et de notre problématique :

---

l'ésotérisme où, tout en critiquant certains aspects de son œuvre, il le qualifie de « Descartes de l'ésotérisme » (p. 109) et montre la grande influence qu'il a eu jusque dans les milieux universitaires.

<sup>116</sup> Voir Stéphane François, *Au-delà des vents du nord*, pp 193-195.

<sup>117</sup> Voir à ce sujet Jean-Loïc Le Quellec, *Jung et les archétypes*, Éditions Sciences Humaines, Auxerre 2013. En particulier, sa page 7 (introduction) rappelle les réunions de Jung, Eliade, Corbin, Durand et bien d'autres dans le cadre des rencontres d'Eranos en Suisse.

Au cœur même des découvertes archéologiques les plus matérielles surgit la question du sens et même d'un sens symbolique et/ou métaphorique : un tertre funéraire protohistorique n'est pas réductible à une masse de terre et de pierres explicable par les seules lois de la physique, ni même par les seules règles de l'économie et de la sociologie pour autant qu'elles soient elles-mêmes observables à des millénaires de distance. Il est un produit culturel et, à ce titre, un signe chargé de sens. Il en va ainsi des objets qu'il contient et qui n'y ont sans doute pas été déposés par hasard. Certains de ces objets portent des traces d'une iconographie, en l'occurrence l'art dit *celtique* ou *laténien*, dont les protohistoriens débattent pour savoir s'il a seulement une fonction décorative ou une fonction signifiante. Parce que tous ces objets signifiants concernent directement l'histoire des religions, la question se pose de leur possible dimension symbolique.

Des questions semblables se posent aux linguistes celtisants, soit qu'ils travaillent à l'interprétation de documents épigraphiques antiques dans une des trois langues celtiques attestées sur le continent<sup>118</sup>, soit qu'ils traduisent et analysent les textes insulaires. Nous avons rappelé plus haut les limites de l'approche lexicologique sur des mots anciens et isolés, et montré qu'au sein même de la pratique étymologique surgit la question d'un sens complexe car éventuellement figuré. Aux linguistes comme aux protohistoriens, du fait de la nécessité du comparatisme, se pose la question de la *durabilité* de ces objets sémantiques.

D'une manière générale ces questions et constats ne concernent pas seulement les langues celtiques, mais font écho à des problématiques récurrentes au sein des diverses sciences du langage : linguistique descriptive et historique, philologie, mythologie comparée, sémiologie, etc. Toutefois, l'objet des études celtiques peut d'une part bénéficier des nouvelles méthodes de la sémantique textuelle et d'autre part, par ses particularités et ses difficultés mêmes, présenter un nouveau champ d'investigation pour le projet de sémiotique des cultures.

Plus précisément, parce qu'elle ne dispose pas d'une tradition d'interprétation continue depuis l'Antiquité, contrairement aux humanités gréco-latines, la matière celtique pose des problèmes spécifiques à l'interprétation en diachronie. Les textes les plus abondants ont été transmis en Irlande dans un contexte idéologique différent (christianisme), ce qui est un aspect de la rupture de la tradition, mais la vitalité de la tradition indigène a permis la transmission de récits mythologiques et épiques ainsi que des traités de droit par différents canaux (manuscripts divers transcrits par des religieux mais aussi des laïcs, traditions orales de

---

<sup>118</sup> Pour rappel : le Lépointique au nord de l'Italie, le Gaulois entre le Rhin et les Pyrénées, le Celtibérique en Espagne.

conteurs et de juristes, etc.)<sup>119</sup>. Cette transmission et sa mise par écrit à différents moments de l'histoire médiévale et moderne de l'Irlande posent la question de la réalité et des modalités d'une *mémoire* littéraire, juridique et folklorique à travers les textes, les langues et les siècles.

Pour ces raisons, et avec l'aide des apports épistémologiques des sciences du langage, il nous appartient de cerner un objet qui permette d'observer ces différents aspects : relation entre un sens complexe dynamique et son figement dans la signification résiduelle d'une lexie<sup>120</sup>, comparaison participant à la production et à la compréhension de ce sens, diffusion sémantique du niveau global (intertextuel et textuel) au niveau local (périodes et lexèmes), circulation intertextuelle d'objets sémantiques complexes pouvant éclairer les modalités de leur conservation, de leur reprise et, par-là, de leur interprétation au fil du temps.

Compte tenu de l'importance des faits de sens figuré dans la documentation protohistorique et médiévale envisagée, la recherche d'une problématique transversale se voit légitimée pour viser l'observation d'un tel objet sémantique, suffisamment complexe pour témoigner d'un système, à travers plusieurs textes d'époques et de genres différents. Cela suppose de traiter à la fois la question de l'identification des faits de double sens et/ou d'analogie dans les données textuelles ou lexicales et la question de la description de leur fonctionnement sémantique.

## Chapitre 3

### Le sens comme réalité : cadre épistémologique

---

<sup>119</sup> Ces faits sont présentés dans le « Que sais-je ? » *Les Littératures celtiques* de Pierre-Yves Lambert.

<sup>120</sup> Au niveau de la langue, un *lexème* est composé de différents *morphèmes* unités morphologique minimales, par ex. le lexème *chauffeur* composé des morphèmes *chauff+eur*, (cf. *chauff-ard*), il est le signifiant du *sémème* composé de plusieurs *sèmes*, unités minimales de sens. La *lexie* est, au niveau du discours, une unité syntagmatique minimale consacrée par l'usage ; elle peut correspondre à un mot ex. *chien*, *table*, à plusieurs mots en voie d'intégration ex. *brise-glace* ou d'un syntagme figé ex. *en avoir plein le dos*. Cf. *Dictionnaire de linguistique*, Larousse, 2002, p. 282.

Dans les deux premiers chapitres, la présence de la question de l'interprétation a été constatée, aussi bien dans le champ de l'archéologie protohistorique que dans celui, plus évident, de la linguistique celtique. Nous avons aussi relevé un appel, explicite ou implicite, à la nécessité d'une meilleure prise en compte des apports des autres sciences humaines, dont la sémiologie. La réception critique, partielle ou partiale, de l'œuvre de Georges Dumézil par les protohistoriens, de celle de Lévi-Strauss par les historiens et peut-être même de celle de Saussure par les linguistes celtisants, montre l'importance de ces débats.

La notion de structure en particulier, dans le cadre de ce qui a été appelé le « structuralisme », a bien été prise en compte, notamment pour l'interprétation des récits mythologiques donc pour des faits sémantiques, tandis que d'autres « objets sémantiques » comme les motifs ou les myèmes, issus des études folkloriques et redéfinis par Lévi-Strauss, connaissent toujours une grande vogue, y compris dans le débat sur les « archétypes », dans les milieux de la mythologie comparée<sup>121</sup>.

Cependant, ces « objets sémantiques » ont été définis avant l'apparition du courant de la sémantique interprétative qui propose une refondation complète de ces approches. Pour Louis Hébert, ce courant initié par François Rastier constitue une sémantique « unifiée, du mot au texte, et étendue au corpus » et relève d'une « synthèse de seconde génération de la sémantique structurale européenne, développée à la suite des travaux de Bréal et de Saussure, puis de Hjelmslev, de Greimas, de Coseriu et de Pottier ». Au-delà de la sémantique et de la linguistique, ce courant propose une vision plus globale des « sciences de la culture » et se constitue en projet de « sémiotique des cultures »<sup>122</sup>.

Pour répondre au premier point de la problématique générale qui porte sur la nature de ce sens, que les uns et les autres pressentent ou abordent dans leurs interprétations, mais aussi et surtout pour circonscrire l'objet qui sera analysé, il faut ici prendre en compte les principaux apports de ce mouvement historique continu qui, du *système* de Saussure aux *formes sémantiques* dynamiques de Rastier, en passant par les *structures* de Lévi-Strauss, Braudel et Dumézil, a influencé fortement toutes les activités interprétatives que nous avons rencontrées. Ce sera l'occasion de proposer quelques rapprochements qui pourraient être utiles pour des prolongements théoriques et méthodologiques. Mais surtout il s'agit de bien circonscrire notre espace épistémologique : qu'est-il possible de voir et de savoir en matière de sens des signes complexes et de transmissions sémantiques ?

Ce sera aussi l'occasion de répondre ici par l'apport théorique à la question la plus générale : quelle est la nature des contenus des documents qui nous parviennent du passé, quel

---

<sup>121</sup> Voir à ce sujet Jean-Loïc Le Quellec, *Jung et les archétypes*, Éditions Sciences Humaines, Auxerre 2013. En particulier le chapitre 8 « De bien mauvais motifs » avec ses références aux travaux des folkloristes et mythologues Antti Aarne et Stith Thompson qui ont donné le *Motif-Index of Folk-Literature*, aujourd'hui accessible en ligne sur <http://storyseeds.org/storysearch/>

<sup>122</sup> Louis Hébert, Biographie et bibliographie de Rastier, <http://www.signosemio.com/rastier/index.asp>

est l'ordre de réalité de ces *signifiés* et sous quelle forme explicite peut-on les saisir pour les décrire avec une double exigence de validité et de grande précision ?

Face à une conception généralement *référentielle* des signes qui domine chez les historiens et les protohistoriens, qui cherchent à travers eux à atteindre et/ou reconstituer une réalité sociale ou événementielle, la conception saussurienne d'un sens *différentiel* a été à l'origine des principaux bouleversements des sciences humaines au 20<sup>ème</sup> siècle. Ce *paradigme* différentiel a été développé, dans toutes ses conséquences, au sein de la sémantique interprétative à laquelle nous allons emprunter son cadre épistémologique et ses outils descriptifs.

Pour étayer sous un autre angle la légitimité du principe différentiel, nous présenterons le travail moins connu de David Piotrowski, qui pose de façon radicale la question épistémologique : *que peut-on connaître en matière de langue ?* [Piotrowski, 2009, p. 11] et, dans une synthèse des approches d'Husserl et de Saussure propose une confrontation de ces théories linguistiques à l'observation Électroencéphalographique (EEG) de stimuli linguistiques. Or cette recherche, loin de valider l'hypothèse chomskyenne d'un « organe du langage », conforte la réalité du principe différentiel par une double observation inspirée de Popper : les acquis d'un siècle de linguistique saussurienne et l'apport des résultats expérimentaux des neurosciences.

A l'issue il sera temps de reprendre la question d'une possible compréhension des faits de sens figuré et/ou double sens, basés sur une comparaison ou une analogie, dans le cadre d'une sémantique différentielle. Il s'agira de voir en quoi cette conception peut permettre une approche approfondie de ces faits sémantiques.

### **1- La sémantique interprétative : apports épistémologiques et méthodologiques**

Dans les pages suivantes seront présentés les principaux concepts descriptifs de la sémantique interprétative et/ou textuelle fondée par Rastier. Précisons que *sémantique interprétative* désigne ce courant scientifique de façon historique<sup>123</sup>, mais aussi en signalant son objet principal : les processus d'interprétation, c'est-à-dire de production et de compréhension du sens. L'expression *sémantique textuelle* est plus récente et liée au développement des analyses de corpus. Nous pouvons considérer qu'elle vise l'objet empirique de la *sémantique interprétative* (SI)<sup>124</sup>, c'est-à-dire le texte en tant que parole attestée et fixée.

L'un des principaux intérêts des livres et articles de Rastier consiste dans sa reprise de l'ensemble des grands débats linguistiques et sémiotiques du 20<sup>ème</sup> siècle, leur dépassement par l'apport de concepts descriptifs toujours plus précis et l'adoption d'un point de vue

---

<sup>123</sup> Par allusion à l'ouvrage éponyme de F. Rastier, *Sémantique interprétative*, paru initialement en 1987, lequel reprenait le titre et « pour l'essentiel, le contenu du premier tome » de sa thèse de doctorat d'état (*Op.Cit.* p.16).

<sup>124</sup> Pour simplifier nous écrirons désormais SI pour sémantique interprétative.

épistémologique qui permet de développer plusieurs niveaux de réflexion : celui de la conception d'un sens différentiel, celui d'un objet textuel global intégrant les différents paliers d'analyse, du corpus textuel au morphème, et enfin celui des contextes culturels et idéologiques qui contraignent les processus de signification.

Comme cela sera précisé en plusieurs points, le rejet des réductions du sens à un principe logique ou psychologique ou à une réalité extérieure au signe, le *référent*, part de la fameuse intuition de Saussure :

Dans tous les cas nous surprenons donc, au lieu d'*idées* données d'avance, des *valeurs* émanant du système. Quand on dit qu'elles correspondent à des concepts, on sous-entend que ceux-ci sont purement différentiels, définis non pas positivement par leur contenu, mais négativement par leurs rapports avec les autres termes du système. Leur plus exacte caractéristique est d'être ce que les autres ne sont pas [Saussure, 2005, p. 162].

Dans le manuscrit *De l'essence double du langage*, découvert en 1996, Saussure reprend cette idée du principe négatif de la différence à de nombreuses reprises, ainsi :

De la même façon que dans le jeu d'échecs il serait absurde de demander ce que serait une dame, un pion, un fou, ou un cavalier, si on le considérait hors du jeu d'échecs, de la même façon il n'y a pas de sens, si l'on considère vraiment *la langue*, à chercher ce qu'est chaque élément par lui-même. Il n'est rien d'autre qu'une pièce valant par son opposition avec d'autres selon certaines conventions » [Saussure, 2002, p. 67]. Et plus loin : « Il n'y a dans la langue ni *signes*, ni *significations*, mais des DIFFÉRENCES de signes et des DIFFÉRENCES de signification ; lesquelles 1° n'existent les unes absolument que par les autres (dans les deux sens) et sont donc inséparables et solidaires ; mais 2° n'arrivent jamais à se correspondre directement [*Ibid.* p. 70].

La continuité et/ou la persistance de cette intuition du principe différentiel est confirmée par les manuscrits, ainsi ce passage, parmi d'autres :

Comparativement à la phonologie [], la linguistique peut s'appeler une théorie des oppositions ou des valeurs par contraste. Mais en réalité, une opposition, une valeur, suppose encore un terme positif, et il n'a jamais existé dans la langue un terme positif, d'aucune espèce qui soit. Il faut donc aller encore beaucoup plus loin, dire que [] sera une théorie des différences, se déroulant d'un bout à l'autre dans la NÉGATIVITÉ la plus complète, sans apparition même accidentelle d'un terme positif quelconque (...) <sup>125</sup>.

Si ce principe différentiel a plus tard donné naissance à des *structures* au détriment du *système*, il ne faut pas perdre de vue qu'il est d'abord un processus dynamique, c'est ce que peut montrer la recherche expérimentale de Piotrowski et ce que retient la sémantique interprétative, comme nous allons le préciser.

Il faut sans doute aussi noter que Saussure associait son principe de *valeur par contraste* se « déroulant dans la négativité » à la Langue, ce que semble confirmer les *Notes sur l'accentuation lituanienne* :

---

<sup>125</sup> Arch. De Saussure 378 – cahier 7, f. 16v cité par Maria Pia Marchese, in *Langages* 185, mars 2012, p. 67. Les [] signifient que « la phrase n'a pas été achevée » par Saussure.

Un système de langue (qui est un système toujours momentané) se trouve de moment en moment compris en un certain nombre de valeurs, lesquelles valent uniquement par leur différence, oppositions et relations » [Depecker 2012, p.112].

En suivant l'évolution de *valeur* dans les manuscrits saussuriens Loïc Depecker a montré l'apparition d'un élément nouveau :

la langue n'est pas libre parce que même *a priori* le temps donnera occasion aux forces sociales intéressant la langue d'exercer leurs effets par la solidarité infinie avec les âges précédent [cité par Depecker, *Ibid.* p.120].

Il y a donc un élément historique et social, mémoriel même, qui doit être intégré selon Saussure, ce qui implique la prise en compte des pratiques et productions sociales qui affectent les signes, sans doute l'ensemble des *paroles*, comme il le précisait :

[...] toute espèce de valeur quoique usant d'éléments très différents n'a sa base que dans le milieu social et la puissance sociale. C'est la collectivité qui est créatrice de la valeur, ce qui signifie qu'elle n'existe pas *avant* et *en dehors* d'elle, ni dans ses éléments décomposés ni chez les individus [Saussure, 2002, p.290-291]. Ainsi : le phénomène sémiologique quel qu'il soit ne laisse hors de lui-même l'élément de la collectivité sociale : la collectivité sociale et ses lois est un de ses éléments *internes* et non pas *externes*, tel est notre point de vue [*Ibid.*, p.290].

Ces citations confirment que l'image d'un système saussurien abstrait et intemporel, sans lien avec la ou les réalité(s), est un cliché erroné. Elles impliquent la nécessité scientifique de ne pas limiter l'observation à un *système langue* construit par le grammairien ou le linguiste, mais à l'étendre à un objet empirique à la fois plus vaste et plus réel : l'ensemble des paroles attestées dans un contexte culturel, social et historique, à définir.

La difficulté de la saisie de la pensée de Saussure tient aussi à la particularité bien connue de ses publications : le *Cours* est basé sur des notes d'étudiants et ses manuscrits sont eux-mêmes constitués de notes éparées plus ou moins développées. Mais, outre l'apport des manuscrits et des éditions critiques du *Cours*, la reprise par la SI de l'ensemble de ces questions et des débats qui ont traversé la linguistique et les sémiotiques depuis un siècle nous offre une base pour l'analyse entièrement renouvelée et précisée.

En SI la question du sens est centrale, dans la mesure où il s'agit de comprendre les processus de sa production et de son interprétation. Pour Rastier cette question a été trop longtemps évacuée des débats de la linguistique moderne, au profit de préoccupations plus formelles, celles de la morphosyntaxe par exemple. C'est aussi le sens de la citation de Benveniste mise en exergue au début de ce volume. Le seul fait qu'un sens soit toujours compréhensible, malgré des défauts dans la forme de son support textuel, montre sa prééminence sur les considérations morphologiques. Ainsi, à propos du rôle des isosémies<sup>126</sup> dans la détermination de l'interprétabilité, Rastier souligne :

---

<sup>126</sup> D'après le glossaire de Rastier, une isosémie est une isotopie prescrite par le système fonctionnel de la langue (ex. : accord, rection). *Glossaire – index de notions*, François Rastier, *Arts et sciences du texte*, Paris : Presses Universitaires de France, 2001, p. 277-303.

Par exemple, des énoncés réputés agrammaticaux comme *vous faire moi rigoler* (Peter Cheyney) sont interprétés à peu près aussi bien que les énoncés jugés corrects qui peuvent les paraphraser. Dans le domaine de l'interprétation au moins, il semble donc que la morphosyntaxe, pourtant prééminente dans les études linguistiques, doive être remise à sa place, importante certes, mais néanmoins secondaire. [Rastier, 2005, en ligne]<sup>127</sup>

Toutefois le phénomène *sens* est en lui-même complexe, et l'apport de la SI doit permettre de mieux le décrire, dans son principe et dans ses manifestations, notamment pour répondre à cet aspect de notre problématique générale sur sa *nature* et même sur son *rôle* dans les sociétés humaines.

En tant que « synthèse de deuxième génération de la sémantique structurale » selon Hébert, la SI offre un cadre épistémologique et un outillage descriptif précis, qui présentent à la fois l'avantage d'être dans le prolongement des travaux précédemment convoqués<sup>128</sup> tout en les renouvelant de façon assez fondamentale, mais aussi d'être en dialogue avec les sciences cognitives, dont les neurosciences, en sorte qu'il est désormais possible d'envisager la perspective d'un cadre épistémologique qui ne soit pas limité à tel ou tel aspect isolé de la linguistique.

Il existe de nombreuses synthèses résumant les points essentiels de ce courant dont François Rastier est le principal théoricien, et il s'en est chargé lui-même dans diverses publications récentes. Il a en effet énoncé « sous une forme quelque peu abrupte » les principes qui résument et structurent sa théorie et ses implications méthodologiques, dans *La mesure et le grain* [Rastier 2011, p. 24-25], puis dans l'annexe aux *Actes du colloque de Cerisy-la-Salle*, qui lui a été consacré en juillet 2012 [Rastier 2014, p. 439-441]. Ces « principes généraux » sont effectivement listés sous une forme assertive, sinon strictement axiomatique, car ils ont été « argumentés ailleurs », c'est-à-dire dans ses ouvrages et ses nombreux articles. De plus, ces deux inventaires des principes structurant la SI sont divisés chacun en trois parties, mais n'en ont que deux en commun, ce qui nous fait un ensemble de quatre catégories de principes directeurs qu'il convient de rassembler pour avoir une vision globale de ce courant scientifique.

La SI sera présentée à partir de ces principes en les commentant pour les expliciter à partir des ouvrages antérieurs, puis dans un second temps pour jeter un éclairage plus précis sur les outils mobilisés dans cette recherche.

### 1.1- Une refondation épistémologique

---

<sup>127</sup> Mésosémantique et syntaxe. 4.3. Typologie isotopique des énoncés. Cette prééminence du *signifié* sans lequel le support n'est pas *signifiant* peut se prévaloir désormais de l'apport des travaux de Piotrovski qui seront présentés à la fin de ce chapitre.

<sup>128</sup> La linguistique historique et comparée, Saussure, mais aussi Dumézil et Lévi-Strauss.

Dans l'annexe aux *Actes du colloque de Cerisy-la-Salle*, Rastier a résumé les éléments principaux de ce qui constitue une rupture épistémologique :

La tradition logique et ontologique qui a prévalu en grammaire puis dans les sciences du langage a isolé le mot dans son rapport avec son référent, la phrase dans son rapport avec un état de choses, le texte dans sa relation avec un monde, fictionnel ou non. À ce paradigme de la *signification*, dont le fondement est somme toute métaphysique, il nous semble utile de substituer celui du *sens*, jadis de tradition rhétorique et herméneutique, pour rompre la triple solitude du signe, de la phrase et du texte : le mot prend son sens dans le syntagme, le syntagme dans la période, la période dans le texte, le texte dans la pratique sociale où il est produit et relativement à d'autres textes. Ainsi, comme les langues n'ont aucune 'transparence' dénotationnelle ou psychologique, leur contenu comme leur expression constituent un domaine d'objectivation autonome [Rastier 2014, p.438].

Cette rupture ou « substitution » concerne donc plusieurs aspects de la tradition linguistique issue de la tradition grammaticale.

Tout d'abord il oppose à une conception de la *signification* « centrée sur le signe » (par exemple les définitions des mots dans les dictionnaires classiques) et définie au niveau d'une unité linguistique « en faisant abstraction des contextes et des situations », une conception du *sens* comme phénomène dynamique et complexe : « ensemble des sèmes inhérents et afférents actualisés dans un passage ou dans un texte. Le sens se détermine relativement au contexte et à la situation, au sein d'une pratique sociale » [Rastier 2001, p.36 et p. 302]. La *signification* est donnée par la tradition, ce en quoi elle est un « artefact », tandis que le *sens* est produit par une interprétation contextualisée et située, ce en quoi il relève d'une performance et intéresse la SI.

Ensuite il s'agit d'étudier le *phénomène sens*, dont les signifiés, dans son propre plan de référence, c'est-à-dire sans le rapporter *a priori* à d'autres phénomènes comme la *référence* qui réduit le sens à un reflet de la réalité et l'interprétation à l'évaluation des conditions de véracité, ou comme l'*inférence* qui réduit le sens à des relations logiques ou à des représentations voire des concepts qui auraient leur légitimité et leur réalité dans une psychologie, cognitive ou non [Rastier 1991, chap.3, Du concept au signifié]. Il ne s'agit pas tant de l'isoler en niant ces réalités et leurs incidences<sup>129</sup>, que d'approfondir sa propre connaissance au sein des processus linguistiques, ce qui est le propre d'une exigence réellement scientifique.

Enfin, il s'agit bien de comprendre le langage dans sa complexité mais néanmoins son unité : le mot isolé n'a ni réalité ni sens, car dans l'usage la parole est toujours une production au moins supérieure à la phrase et elle ne consiste pas simplement en l'addition de mots, mais elle met en œuvre un phénomène d'activation d'une parole potentielle en une parole effective qui implique des processus plus nombreux et complexes, mais néanmoins unifiés par l'*intention* du sens et réalisés dans un énoncé. Cela appelle une méthodologie globale, pour ne pas traiter des mots et des phrases séparément des contextes *réels* où ils apparaissent et où

---

<sup>129</sup> Si tant est qu'elles soient mieux observées que les réalités linguistiques, ce qui reste à démontrer et fait débat.

leurs sèmes s'actualisent ou non. Ainsi, dénonçant le « préjugé » qu'une proposition puisse être « étudiée isolément », Rastier constate que :

il n'y a pas en droit deux linguistiques, l'une qui serait centrée sur la morphosyntaxe, et l'autre sur le texte : ces deux paliers de description se complètent évidemment. Si les textes sont les objets empiriques de la linguistique, isoler les phrases, *a fortiori* les mots, résulte de procédures méthodologiques plus complexes qu'il ne semble [Rastier 2001, p.30-31].

Il s'agit bien de repartir de la réalité de la *parole*, observée en tant qu'elle est fixée en textes, et non plus de rester enfermé dans les concepts imposés par la tradition et qui ne sont pas *a priori* pertinents si on ne les soumet pas à une critique scientifique. Et c'est à partir de cette réalité que peut être élaborée d'une part une méthodologie d'interprétation, et d'autre part une description du *système langue* concerné. Ainsi la SI oppose le réalisme de l'observation et de la matérialité de l'archive à l'universalisme philosophique et métaphysique des catégories présupposées de la tradition grammaticale. Ce que Rastier a précisé en posant que :

la philosophie ancienne avait proposé des catégories abstraites de la langue grecque ; elles restent la base de la réflexion ontologique et de la tradition logico-grammaticale. Il s'agit à présent, sans souci pour le fond aristotélicien et scolastique de la philosophie du langage, de trouver les catégories qui permettent un comparatisme sémantique [Rastier 2002, p. 246].

Ces trois ruptures s'organisent en fait autour de deux pôles, d'une part la réalité du sens considéré comme phénomène dynamique et non comme une donnée statique, et d'autre part la réalité complexe des signes pris en compte sous la forme de textes à analyser en plusieurs paliers. En d'autres termes : un pôle épistémologique visant ce que l'on peut connaître du sens, et un pôle méthodologique visant les procédures à mettre en œuvre pour décrire le sens des signes complexes. Ces deux pôles correspondent assez bien aux deux parties communes des résumés cités et articulées ainsi par Rastier : Sens [= A,2011 – B, 2014] / Signes [= B,2011 – C, 2014].

Les deux parties complémentaires nous ouvrent une perspective sémiotique plus large sur l'extension de la *problématique interprétative à d'autres objets culturels* [= C,2011], et *Le milieu sémiotique* [= A, 2014] qui précise certains points précédents en les plaçant dans un contexte plus large à portée anthropologique.

*Ces éléments structurant la SI* seront traités en suivant cet ordre.

### 1.1.1- Le sens [A, 2011 – B, 2014]

(i) Le sens est un niveau d'objectivité qui n'est réductible ni à la référence, ni aux représentations mentales. Il est analysable en *traits sémantiques* [ou *sèmes*]<sup>130</sup> qui sont des moments stabilisés dans des parcours d'interprétation.

---

<sup>130</sup> Pour signaler les variations entre les deux textes, les ajouts de Rastier dans la version de 2014 sont placés entre crochets [].

- (ii) La typologie des signes dépend de la typologie des parcours dont ils sont l'objet.
- (iii) Le sens est fait de différences perçues et qualifiées dans des pratiques. [Le sens] c'est une propriété des textes et non des signes isolés (qui n'ont pas d'existence empirique).
- (iv) Le sens d'une unité est déterminé par son contexte. [Comme] le contexte c'est tout le texte : la *microsémantique* dépend donc de la *macrosémantique*.
- (v) Les unités textuelles élémentaires ne sont pas des mots mais des *passages*. Un passage a pour expression un *extrait* et pour contenu un *fragment*.
- (vi) Au plan sémantique, les traits pertinents sont organisés pour composer des *formes sémantiques*, comme les thèmes, qui se détachent sur des *fonds sémantiques*, les isotopies notamment. [Les formes sémantiques sont des moments stabilisés dans des séries de transformations, tant au sein du texte qu'entre textes].

Quatre thèmes apparaissent dans les diverses reformulations de ces six points.

Tout d'abord celui d'un sens *différentiel*, dans la tradition saussurienne, point abordé précédemment et qui constitue le paradigme, au sens scientifique et non linguistique ici, de la SI. Rastier est revenu sur ce point de façon détaillée dans *Sémantique et recherche cognitives* : « Cette question est centrale pour notre propos : le sens linguistique n'est pas (ou pas seulement) constitué par la *référence* à des choses, ou par l'*inférence* entre concepts, mais aussi et d'abord par la *différence* entre des unités linguistiques ». Dans la tradition saussurienne rappelée par l'auteur, ces différences se rapportent à la *valeur* selon trois principes « i) La valeur est la véritable réalité des unités linguistiques ; ii) elle est déterminée par la position des unités dans le système (donc par les différences) ; iii) rien ne préexiste à la détermination de la valeur par le système » [Rastier 1991, p.101-102].

Ce principe *différentiel*, entré dans tous les manuels de sémantique et/ou de sémiologie<sup>131</sup>, est suffisamment connu. Ce qui importe ici c'est peut-être de souligner que, s'il est primordial, chez Rastier il n'est pas nécessairement exclusif des deux autres : la *référence* et l'*inférence* qui vont devoir être repensées à travers la notion d'*impression référentielle* pour la première et la théorie de l'*afférence* pour la seconde. Avec toutefois un renversement important : ce n'est pas une prédisposition psychologique, cognitive ou logique, qui conditionne et détermine le sens. Au contraire pour Rastier, c'est l'activité sémantique différentielle qui contraint, d'une part, notre perception et (re-)présentation du réel, et d'autre part, les mises en relations logiques ou non que nous produisons dans le discours.

Le second thème est celui des diverses *pratiques interprétatives* consistant en *parcours interprétatifs* « suite d'opérations permettant d'assigner un ou plusieurs sens à un passage ou à un texte » [Rastier 2001, p.301]. Un parcours interprétatif s'inscrit dans une *pratique sociale* corrélée à un discours (par exemple juridique, religieux, scientifique). Ainsi

---

<sup>131</sup> Klinkenberg l'appelle « principe d'opposition » dans son *Précis de sémiotique générale*, 2000, p.130-139.

selon le type de pratique sociale dans laquelle s'inscrit le lecteur, son ou ses parcours interprétatifs seront plus ou moins élaborés, complexes ou rapides.

Mais quoi qu'il en soit, il consiste en une performance : ma lecture d'un texte irlandais faite il y a quelques années ne produit pas le même sens que celle, infiniment plus analytique, que je réalise dans le cadre de cette thèse. Il en va de même de la pratique du lecteur amateur et de celle du lecteur spécialiste, etc. Ce qui implique de voir le sens non pas comme une donnée déjà là, mais comme une virtualité qui est actualisée par la pratique interprétative. Cette réflexion intéresse directement le travail sur des textes anciens dont la tradition de production et de réception s'est interrompue, puisqu'il s'agit d'interroger notre capacité à reproduire un sens aussi proche que possible de celui qui était compris au moment et dans le contexte de la production du texte.

Le troisième thème concerne la relation entre les unités différenciées et leurs contextes. Des précisions complémentaires seront apportées dans la partie sur les *signes*. Le principe est différentiel : si le « sens est fait de différences perçues et qualifiées » ces différences sont de divers ordres, mais induisent que l'on distingue des unités, tant au plan du signifiant que du signifié. Ces unités sont ici rappelées : les *traits sémantiques* ou *sèmes* à la plus petite l'échelle, les *passages* qui constituent le niveau d'observation au sein d'un *texte* lui-même lié à un *intertexte*. Ces *sèmes*, dont l'observation au sein d'un passage ou d'un texte passe par le *relevé d'isotopie* sur lequel nous aurons à revenir, sont associés dans des *formes sémantiques* qui sont des ensembles structurés de sèmes, plus ou moins stables au sein d'un texte, d'un intertexte voire d'une culture.

Mais ces unités, du fait même du principe différentiel, ne sont telles qu'en tant qu'elles sont en *relation*. Ces relations relèvent d'un *principe de contextualité* qui a été résumé par le sémanticien dans le passage cité plus haut : « le mot prend son sens dans le syntagme, le syntagme dans la période, la période dans le texte, le texte dans la pratique sociale où il est produit et relativement à d'autres textes ». Cet enchâssement dynamique et perpétuel est essentiel pour comprendre la pensée de Rastier, comme en témoigne le passage suivant :

L'activité interprétative procède principalement par contextualisation. Elle rapporte le passage considéré, si bref soit-il (ce peut être un mot), à son voisinage, selon les zones de localité (syntagme, période) de taille croissante ; à d'autres passages du même texte, convoqués par des procédures d'assimilation ou de contraste ; enfin, à d'autres passages d'autres textes, choisis dans le corpus de référence, et qui entrent ainsi dans le corpus de travail [Rastier 2001, p.92].

En somme la pratique interprétative est comparatiste par nécessité différentielle : c'est parce que le lecteur perçoit/comprend une différence entre l'action centrale d'une période dans un récit et la précédente, qu'il peut les distinguer. Et cela est valable à tous les niveaux : entre les mots, entre les périodes ou séquences, entre les textes et les types de textes, entre les formes

sémantiques stabilisées qui circulent d'un texte à l'autre (topoï, motifs, etc.), et même entre les discours.

Le *principe de contextualité* peut « s'énoncer ainsi : deux signes ou deux passages d'un même texte mis côte à côte sélectionnent réciproquement des éléments de signification (sèmes). Cet échange transforme leur signification en sens, soit par validation de traits inhérents, soit par actualisation et/ou propagation de traits afférents » [Rastier 2001, p.92]. À un palier supérieur lui « répond le *principe d'intertextualité* qui s'applique (...) de manière analogue : deux passages de textes différents, si brefs soient-ils, et fussent-ils réduits à la dimension d'un signe, sélectionnent réciproquement, dès qu'ils sont mis côte à côte, des éléments de signification (sèmes). Cet échange surdétermine leur sens, par actualisation et/ou propagation de traits afférents » et Rastier enchaîne, toujours à la même page : « À un palier encore supérieur, on peut formuler un principe d'*architextualité* : tout texte placé dans un corpus en reçoit des déterminations sémantiques, et modifie potentiellement le sens de chacun des textes qui le composent. ».

Nous sommes là au cœur de la réflexion épistémologique et de ses conséquences méthodologiques : d'une part parce que les contours de l'*observable* se précisent dans la description de ses différents paliers et en vertu du principe différentiel, d'autre part parce que cela induit une méthode : du corpus des textes à la distinction des passages et à l'analyse de leurs relations et des actualisations et/ou propagations de sèmes. Que ceux-ci soient inhérents, c'est-à-dire définis par la classe sémantique à laquelle ils se rattachent virtuellement dans le système paradigmatique, ou afférents, c'est-à-dire induits par le contexte syntagmatique.

Le quatrième thème est celui de la *stabilisation*, pour laquelle Rastier opère ci-dessus une distinction entre les *sèmes* qui sont « des moments stabilisés dans des parcours d'interprétation » et les *formes sémantiques* qui sont « des moments stabilisés dans des séries de transformations, tant au sein du texte qu'entre textes ». Le sémanticien parle de « moments » car ces sèmes ou groupes de sèmes apparaissent dans une étape de la démarche d'interprétation qui se déroule dans le temps. Il précise ailleurs la définition de la *forme sémantique* : « groupement stable de sèmes articulés par des relations structurales » [Rastier 2001, p.299].

Dans le premier cas, la stabilisation procède du repérage et/ou de la perception par le lecteur : ainsi de l'isotopie qui est une récurrence sémique perçue ou distinguée ou *saisie* (c'est-à-dire perçue et distinguée). Dans le second cas, il y a en quelque sorte une *extraction* : pour qu'elle soit fixée dans ses éléments et sa structure la forme sémantique doit être construite à partir de ses différents états et variations. Il y a transformation dans la mesure où elle peut apparaître à travers diverses variations affectant ses éléments. Ainsi dans le premier

texte que nous allons analyser<sup>132</sup>, la forme sémantique : /savoir (4 directions)/ → /organisation (territoire)/ correspondant à la formule « la connaissance des quatre directions établit l'organisation du territoire » va se transformer, par l'intégration du sème /centre/ dans une nouvelle période du récit en : /savoir (5 directions)/ → /organisation (territoire)/ qui constitue la réponse finale à une question initiale, laquelle réponse peut être formalisée ainsi : /savoir (jugement > disposition)/ → /organisation (territoire)/. Les transformations n'empêchent pas la *reconnaissance* et la stabilité peut être démontrée par une *reconnaissance* dans plusieurs textes. C'est un point essentiel pour cette recherche, car une forme sémantique stabilisée dans plusieurs textes peut témoigner d'un phénomène culturel plus vaste et surtout *transmis*.

### 1.1.2- Les signes [B, 2011 – C, 2014]

- (i) Si le *morphème* est bien l'unité linguistique *élémentaire*, le texte demeure l'unité *minimale* d'analyse, car le global détermine le local.
- (ii) Tout texte procède d'un genre qui détermine sans les contraindre ses modes génétiques, mimétique et herméneutique.
- (iii) [Tout genre relève d'un discours]. Par son genre, chaque texte se relie à un discours.
- (iv) Tout texte [dépend d'un corpus et] doit être rapporté à un corpus pour être interprété.
- (v) Le corpus préférentiel d'un texte est composé de textes du même genre. Les parcours interprétatifs au sein du texte sont inséparables des parcours interprétatifs dans l'intertexte nécessaire que constitue le corpus.

Cette seconde partie sur les signes précise la dimension textuelle de l'objet empirique étudié par la SI en procédant, pour lui aussi et selon la même logique différentielle, à une contextualisation. Le point de départ en est l'affirmation du texte comme « unité *minimale* d'analyse ». La définition du texte a d'ailleurs été remaniée par une proposition de Rastier : « un texte est une suite linguistique empirique attestée, produite dans une pratique sociale déterminée, et fixée sur un support quelconque », trois « conditions définitoires » qui ont été précisées en incluant les enregistrements sur divers supports :

- (i) Le texte est attesté : il n'est pas une création théorique comme l'exemple linguistique forgé par le linguiste. Cette première condition énonce un principe d'objectivité. (ii) Il est produit dans une pratique sociale déterminée : c'est là un principe d'écologie. Bien que non suffisante, la connaissance (ou la restitution) de cette pratique est nécessaire, ne serait-ce que parce qu'elle assure la délimitation du texte. (iii) Il est fixé sur un support : c'est la condition de son étude critique, supposant débat des conjectures. Cette condition empirique rompt avec le privilège exclusif de l'écrit et rappelle que la substance de l'expression n'est pas définitoire du texte [Rastier 2001, pp.22-22].

---

<sup>132</sup> La fondation du domaine de Tara, voir ci-dessous chapitre 4.

Si le texte est l'objet empirique de la SI, il est en quelque sorte le lieu où se rencontrent des contraintes internes et des contraintes externes. Les premières sont situables dans le texte et conditionnent la production et l'interprétation des paliers inférieurs, les secondes qui pèsent sur le texte lui-même sont situables dans l'intertexte où elles proviennent de l'activité sociale.

Par rapport au troisième thème de la partie précédente, celle-ci apporte une précision sur la notion de *pratique sociale*. Ici la production et l'interprétation d'un texte, qui sont les deux faces d'une même pratique sémiotique, sont manifestées dans des *discours* qui sont corrélés aux grands champs de l'activité sociale. Ainsi, s'il y a une activité politique dans une société donnée il y aura un *discours politique*, s'il y a une activité religieuse dans une société donnée il y aura un *discours religieux*, etc. Dans une société humaine, compte tenu de l'importance du langage, le *discours* n'est pas, du point de vue de la SI, une simple conséquence de l'activité sociale associée, il peut en être le cœur comme nous le précisons plus bas.

Cependant, au sein de ce discours-activité, certains types d'actions se dessinent qui correspondent à des types de productions sémiotiques, notamment les *champs génériques* et les *genres*. Par exemple « au sein du discours littéraire, le champ générique du théâtre se divisait en comédie et tragédie [genres] ; au sein du discours juridique, les genres oraux constituent un champ générique propre (réquisitoire, plaidoirie, sentence) » [Rastier 2001, p.297]. Ces *genres* (et sans doute aussi ces *champs génériques*) « n'appartiennent pas au système de la langue au sens strict, mais à d'autres normes sociales » ce en quoi le *genre* constitue un « programme de prescription (positives ou négatives) et de licences qui règlent la production et l'interprétation d'un texte » [Rastier 2001, p.299]. Ainsi, consciemment ou non, l'auteur et le lecteur d'un texte vont activer ce qu'ils savent de ces normes sociales pour identifier le texte projeté et ensuite pour le construire ou l'interpréter. D'emblée, nous ne lisons pas et ne comprenons pas un texte de la même façon selon qu'il est identifié comme poème, pièce de théâtre ou roman historique (genres) ; de même selon qu'il s'agit d'un récit, d'un essai ou d'un dialogue (champs génériques).

Ces normes sociales peuvent d'ailleurs contraindre fortement les auteurs, malgré leurs intentions. Ainsi dans l'archive irlandaise que nous allons aborder, les textes et passages qui composent notre premier corpus relèvent tous du récit, champ générique qui conditionne l'organisation du texte en séquences et périodes (tactique)<sup>133</sup>, et le sens en suites d'actions (dialectique) et de thèmes (thématique). Pourtant, ils pourraient au premier abord relever de genres différents dans la mesure où le texte principal *La fondation du domaine de Tara* est clairement un texte mythologique aux yeux de la critique actuelle, tandis que les deux autres

---

<sup>133</sup> Pour ces quatre notions : thématique, dialectique, dialogique, tactique, voire les précisions apportées plus bas sous : 1.2- Sémantique de corpus et outils pour l'analyse : 1.2.2- Formes sémantiques et composantes textuelles.

relèvent de chroniques historiques dont l'un, écrit par un auteur de la Renaissance, procède d'une intention historique à visée politique notoire (dialogique). Pour autant, dans la mesure où ces deux derniers véhiculent des thèmes mythologiques sans bien faire le départ entre ce qui est de l'ordre du réel et ce qui est de l'ordre de la fiction (positionnement dialogique), ils ne sortent pas de cette tradition irlandaise du *scél* qui consiste en récits mythiques évoquant les temps des fondations<sup>134</sup>. Ils procèdent donc du même genre<sup>135</sup> et nous montrerons qu'ils véhiculent des formes sémantiques identiques.

### 1.1.3- Sémiotique des objets culturels [C, 2011]

- (i) La problématique interprétative dépasse les textes et peut s'étendre à d'autres objets culturels, comme les images (susceptibles des mêmes méthodologies : recueil de corpus, détermination des genres, indexation par des traits de l'expression).
- (ii) La typologie et l'analyse des objets culturels exigent une réflexion anthropologique.
- (iii) La sémiotique des objets culturels appelle enfin une réflexion sur l'ensemble des sciences de la culture.

Cette partie reste très générale mais traduit la volonté de Rastier d'aller au-delà d'une refondation d'une linguistique unifiée. Il propose un projet de sémiotique des cultures qui pourrait devenir central dans les sciences humaines<sup>136</sup>, un peu comme si les outils de la sémiotique pouvaient être à des sciences humaines caractérisées par la dimension culturelle des productions humaines, ce que les mathématiques et leurs outils sont aux sciences de la nature. L'idée est que toute production culturelle peut être porteuse de sens et relève donc d'une sémiotique particulière au sein d'une sémiotique générale. Cette démarche ouvre sur une réflexion anthropologique, à partir des problématiques du langage, qui a fait aussi l'objet de propositions de François Rastier<sup>137</sup>.

### 1.1.4- Le milieu sémiotique [A, 2014]

Pour éviter d'isoler les signes et de réifier le sens, il semble utile de rappeler ces thèses :

- (i) Comme la caractérisation des signes dépend des parcours interprétatifs, selon le contexte, le 'même' signe pourra fonctionner comme indice, index, symbole, etc. L'étude des pratiques interprétatives commande donc celle des signes.

---

<sup>134</sup> Mêmes si quelques historiens tentent de les dater parce que certains personnages royaux pourraient être réels, quels qu'ils soient ceux-ci s'évertuent à accomplir les mêmes actions, tant et si bien que la seule réalité discernable est sémantique : il s'agit bien des mêmes motifs au sein desquels des acteurs différents mais aux fonctions identiques reproduisent les mêmes suites d'actions traditionnelles.

<sup>135</sup> Il faut toutefois convenir que la question des *genres* n'a pas encore été abordée par la communauté des philologues quant aux nombreux textes compilés dans les manuscrits irlandais médiévaux.

<sup>136</sup> Ce projet est exprimé dans un ouvrage collectif dirigé par Rastier et Bouquet : *Une introduction aux sciences de la culture* PUF, Paris, 2002. Nous l'avons abordé en préambule à cette première partie.

<sup>137</sup> Voir Rastier 2002, chapitre 14 : « Anthropologie linguistique et sémiotique des cultures », p. 243-268.

- (ii) L'objet de la sémiotique n'est pas fait de signes, mais de performances complexes, comme l'opéra, les rituels, etc. Le complexe précède le simple et comme les textes oraux ou écrits sont l'objet empirique de la linguistique, délimiter des signes exige déjà des opérations méthodologiques non-triviales.
- (iii) La caractérisation différentielle des textes et autres performances sémiotiques suppose la constitution et l'analyse critique de corpus.
- (iv) Les signes ne sont pas par nature les instruments de la pensée ni l'expression de comptes-rendus de perceptions. Le sémiotique, fait de performances complexes, constitue le milieu humain : ce milieu n'est pas un instrument, mais le monde où nous vivons et auquel nous avons à nous adapter. La problématique interprétative n'est plus alors celle de la représentation mais celle du *couplage* au sens biologique, étendu au *couplage culturel* avec l'environnement sémiotisé.
- (v) Bien que la pragmatique privilégie le *hic et nunc*, l'environnement humain comprend des foules d'objets absents, ou qui, du moins, sont dépourvus de substrat perceptif immédiat : ils peuplent la *zone distale* de l'environnement sémiotique à laquelle entendent accéder aussi bien les sciences que les religions. Parce que les signes ne sont pas référentiels, ils permettent de créer des mondes.

Cette partie, qui n'apparaît que dans l'annexe aux *Actes du colloque de Cerisy-la-Salle* [Rastier 2014, p. 439] reprend pour ses trois premiers points des thèmes déjà présents dans les parties abordées précédemment. Elles apportent toutefois quelques éléments de vocabulaire nouveau : outre le rappel de signes non strictement linguistiques (indice, index)<sup>138</sup>, l'idée de *performances complexes* « comme l'opéra, les rituels » nous renvoie à celle des activités sociales ici clairement porteuses de sens.

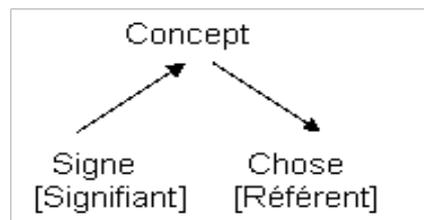
Les deux derniers principes (iv-v) posent le *sémiotique* comme « environnement humain ». En précisant l'idée que les signes et le langage ne sont pas « les instruments de la pensée ni l'expression de comptes-rendus de perceptions », Rastier rappelle le rejet fondateur de la réduction du sens à la référence (ontologie) ou à des concepts produits par un esprit (métaphysique) tel que le principe saussurien de *différence* permet de les dépasser. Mais de façon encore plus nouvelle et qui signe son apport fondamental : l'esprit-pensée n'est plus placé entre le monde (réfèrent) et le signe (expression) selon la tradition aristotélicienne, faisant de ce dernier le simple instrument d'une pensée lui préexistant *a priori*, mais c'est le signe qui occupe la position centrale. Ainsi l'être humain, conditionné par l'apprentissage plus que par l'hérédité biologique, tout au moins au niveau du cerveau, et particulièrement par l'apprentissage du langage, vit dans un univers de signes à travers lesquels il perçoit le monde et il forme sa pensée.

---

<sup>138</sup> Voir à ce sujet la réflexion critique de Rastier sur la notion d'indice in *Sémantique et recherches cognitives*, p. 80-82.

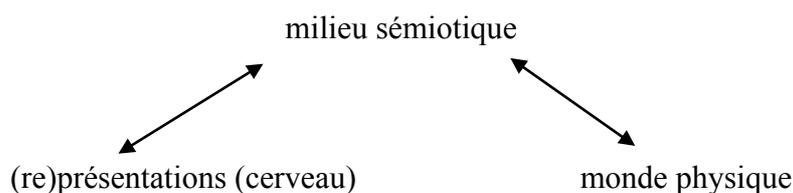
Le dernier principe formule une spécificité de l'activité sémiotique qui constitue la particularité des langages humains : leur capacité à *signifier* des objets qui ne sont pas immédiatement présents, ni même réels, ainsi des objets fictifs. Ce qui permet non seulement de (re-)présenter des objets absents, mais aussi de « créer des mondes ». Cette possibilité qui pourrait être à la base de tout *projet* et, par-là, de la plupart des activités humaines.

Ces deux derniers points semblent très liés dans la pensée de Rastier mais nécessitent quelques précisions. Rappelons tout d'abord le modèle triadique<sup>139</sup> classique de la signification linguistique :



Ici le signe, « réduit à sa simple expression (signifiant), renvoie à un objet (un réfèrent) par la médiation d'un concept » selon Carine Duteil-Mougel qui cite ensuite Rastier : « l'aristotélisme du triangle sémiotique est durci par le positivisme logique qui exprime un idéal de correspondance terme à terme entre un mot, un concept et un objet. » [Rastier, 1995b].

La rupture proposée par Rastier a pour conséquence une réorganisation de la triade sémiotique qui peut être présentée ainsi :



Ici le signe, dans son « milieu sémiotique, est dans une position médiane, mais en interaction avec les autres signes ainsi qu'avec le monde d'une part et le cerveau d'autre part. Ce dernier étant en quelque sorte *contraint* par le milieu sémiotique, donc la culture héritée, dans sa perception et sa conception du monde.

### 1.1.5- Réalité sémiotique et théories cognitives

---

<sup>139</sup> Ce schéma est cité par Carine Duteil-Mougel in *Introduction à la sémantique interprétative*. Texto ! décembre 2004, 1.1.2. Le modèle triadique de la signification linguistique.

Le *milieu sémiotique*, c'est-à-dire l'ensemble des signes et des performances, interagit avec d'une part le monde physique, dans un sens en lui empruntant des supports (phonèmes, images) mais aussi en conditionnant la perception que nous en avons : selon son héritage culturel et linguistique un jeune Inuit n'a pas la même perception des phénomènes climatiques qu'un urbain de zone tempérée et son observation sera tributaire, par exemple, du paradigme de la /neige/ qui, dans sa langue, est plus complexe que celui de la langue française. D'autre part le milieu sémiotique interagit avec le cerveau, très probable siège de l'activité neuronale liée à l'activité linguistique, en lui empruntant d'un côté les éléments mémorisés<sup>140</sup> et en lui fournissant les signifiés et signifiants élaborés et appris dans la pratique sémiotique. Bien sûr il s'agit là d'hypothèses fortes mais, au moins pour la relation langage ⇔ cerveau, elles ont le mérite de ne plus faire dépendre l'activité linguistique de présupposés philosophiques ou métaphysiques sur un esprit supposé, ni de recherches neurophysiologiques qui ne proposent pas encore d'explication du langage par une causalité neuronale. Notons qu'au contraire, comme le démontrent de nombreuses recherches sur la *plasticité du cerveau humain*, les marques d'une incidence de l'activité linguistique sur la formation et même la reformation de réseaux neuronaux sont bien connues, avec des variations selon les langues<sup>141</sup>.

Il convient toutefois de ne pas perdre de vue les constructions théoriques qui tentent de démontrer la préexistence de notions héritées antérieurement à la naissance et celle du conceptuel sur le sémiotique, en l'occurrence à partir de recherches sur l'acquisition du langage chez les enfants. Dans une publication de 2005<sup>142</sup>, Harriet Jisa réaffirme la conception chomskienne d'une « base préconceptuelle universellement partagée » et, citant des travaux des années 70 et du début des années 80 elle en déduit que : « le fait que les concepts appréhendés au début du processus d'acquisition se ressemblent plaide en faveur de l'existence d'un stock de catégories conceptuelles, prélinguistiques et universelles, dont disposerait l'individu à sa naissance » [Jisa 2005, p. 256]. Il s'agit bien d'une *plaidoirie* non d'une démonstration, car « si l'existence d'un tel stock représente une condition nécessaire

---

<sup>140</sup> Les psychologues cognitivistes spécialistes de la mémoire parlent d'une mémoire sémantique qui est le socle de la mémoire de longue durée. S'ils intègrent la notion de traits sémantiques, leurs modèles classificatoires sont issus de l'informatique et ils hésitent entre des systèmes de stockage arborescents ou en « liste de traits », tout en admettant que les « jugements sémantiques », en fait les requêtes au sein de la mémoire sémantique, se fassent par comparaison. Voir Alain Lieury, *Psychologie de la mémoire*, 2005, p.125. Il pourrait être intéressant de dépasser la simplicité des modèles classificatoires de l'Intelligence Artificielle en exploitant les modèles plus complexes mais textuellement attestés produits par la SI.

<sup>141</sup> Sur cette question voir la recension de Rastier in *Sémantique et recherches cognitives*, chapitre IX « Les substrats anatomiques des cultures et des langues », qui lui permettait de souligner : « Ainsi l'expérience de l'individu remanie-t-elle constamment la structure anatomique fine de son cerveau. Cette constatation permet de reconsidérer, à la lumière des acquis récents des neurosciences, les théories innéistes sur le langage » p. 229. Le texte date de 1991, mais à ce jour il n'y a pas de découverte fondamentale qui remette en cause ce constat en démontrant une détermination des structures sémantiques par des structures neuronales héritées génétiquement. Les travaux de Piotrowski présentés plus bas renforcent la conception dynamique du sens.

<sup>142</sup> Sous la direction de Jean-Marie Hombert, *Aux origines des langues et du langage*, Fayard, Paris, 2005.

pour permettre l'acquisition du langage, elle s'avère insuffisante » [*Idem*]. Elle cite à la suite Melissa Bowerman<sup>143</sup> pour qui :

« il n'y aurait pas d'étape initiale pendant laquelle la grammaire de l'enfant serait le résultat exclusif des concepts installés par la cognition prélinguistique. Dès le début, forme linguistique et sens conceptuel feraient l'objet d'une analyse conjointe, et le jeune enfant serait non seulement sensible aux formes linguistiques utilisées pour donner du sens, mais aussi à la façon dont les significations elles-mêmes sont structurées par l'expression linguistique » [*Idem*].

Cette prise en compte des débats montre au moins que les avis sont partagés sur ces questions au sein de la communauté des neurologues et des cognitivistes.

La tentative de Jisa de démontrer une compréhension de *principes*, antérieure à l'acquisition du langage, s'appuie sur la description d'une expérience faite avec des *tout-petits* « bien avant l'âge de 1 an »<sup>144</sup> : des images d'un objet en mouvement sont montrées à un nourrisson, et « après plusieurs présentations de la même image, des modifications systématiques sont introduites » [*Ibid.* p. 259]. Par exemple, pour « étudier le principe de cohésion des objets, on fera ainsi visionner à un enfant, tout d'abord l'image de deux ballons se déplaçant indépendamment l'un de l'autre » puis une image où « arrivés à mi-chemin de la trajectoire les deux ballons fusionneront en un seul » [*Ibid.* p. 259]. Harriet Jisa en déduit : que si « l'enfant enregistre une différence entre la première et la deuxième série d'images, il manifeste une attention intense et une réaction de surprise, attitude qui atteste sa reconnaissance de la violation des principes » [*Ibid.* p. 259]. Toute la difficulté réside en fait dans l'interprétation de cette « réaction de surprise ». On pourra tout aussi bien considérer en effet qu'elle atteste plus sûrement une reconnaissance d'une *différence*, qui ne nécessite rien d'autre qu'une mémorisation et une comparaison. La « reconnaissance de principes » cognitifs n'apparaît pas quant à elle comme un observable tangible et il y a loin avant que l'on puisse lire les pensées directement dans le cerveau d'un enfant de quelques mois.

Jean-Marie Hombert, le directeur de l'ouvrage collectif où figure le chapitre d'Harriet Jisa, a publié plus récemment en 2014, en collaboration avec Gérard Lenclud, un volumineux essai intitulé *Comment le langage est venu à l'homme*. Dans le sous-chapitre « Le cerveau et le langage » il fait un état des lieux des échanges interdisciplinaires au sujet de l'apparition du langage moderne. Les apports des neurosciences quant à la situation historique de l'apparition des conditions cervicales permettant de faire l'hypothèse de l'apparition du langage moderne suggèrent la nécessité de ces conditions, mais pas une détermination du langage par les neurones : l'hypothèse que le cerveau se soit adapté aux interactions produites par le développement culturel est tout aussi crédible. Comme le résumant les auteurs « Tout se passe

---

<sup>143</sup> Bowerman M. (1996), « Learning how to structure space for language : a crosslinguistic perspective », in J.-J. Gumperz et S.C. Levinson (éd.), *Rethinking Linguistic Relativity*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 145-176.

<sup>144</sup> Imprécision qui ne permet pas d'écarter complètement le facteur linguistique déjà influent et ce, sans doute dès la gestation.

donc comme si le langage avait colonisé notre cerveau » [Hombert et Lenclud, 2014, p. 311], ce qui constitue une inversion du rapport cerveau/langage tel qu'il était conçu dans le cadre du déterminisme chomskyen, et ce qui montre que les paléo-neurologues valident l'idée d'une place éminente du langage dans l'hominisation.

Après avoir examiné plusieurs étapes de la différenciation du cerveau humain moderne par rapport à ceux des autres primates, les auteurs précisent :

c'est peut-être l'émergence du phénomène d'altricialité secondaire<sup>145</sup> qui constitue la piste la plus fiable afin de tenter de délimiter une fenêtre temporelle pour l'apparition du langage moderne. La construction biologique d'une histoire de vie allongeant la période de l'enfance cérébrale et, par conséquent, de la plasticité mentale paraît être une condition nécessaire mise à l'apprentissage linguistique. À défaut de pouvoir statuer avec certitude sur ce qu'il en est du développement différé du cerveau pour les périodes anciennes, tout semble indiquer qu'un allongement véritable de l'enfance cérébrale est un phénomène récent dans le cours de l'évolution (...). Il semble, en effet, que le processus d'encéphalisation chez les Néandertaliens ait emprunté un modèle différent et que leur rythme de croissance cérébrale ait été plus rapide que chez l'homme anatomiquement moderne [*Ibid.* p. 317].

Ainsi la lenteur de la formation du cerveau d'*homo sapiens* est corrélée à la longueur nécessaire de l'acquisition du langage qui, dans cette perspective, joue un rôle central dans les apprentissages.

Cette très brève incursion dans les débats des cognitivistes et des neurologues semble valider la valeur épistémique du processus différentiel : les possibilités de la mémoire humaine sont suffisantes pour fonder sa réalité, alors que les théories sur l'existence postulée de concepts prélinguistiques restent à ce jour invérifiables. En complément, les neurologues font de l'altricialité secondaire et de la plasticité mentale les conditions d'un apprentissage linguistique long et complexe, ce qui tend à confirmer sa réalité principalement, sinon exclusivement, culturelle.

L'hypothèse d'une construction du cerveau par et dans le milieu sémiotique, dont le langage est le principal système, constitue donc une perspective crédible du point de vue même des neurosciences. Cela légitime la thèse centrale de l'interactionnisme sociodiscursif

---

<sup>145</sup> *Altricialité secondaire*, cf. : « Les processus de croissance de l'homme moderne présentent deux caractéristiques qui le distinguent des autres mammifères et en particulier des autres primates : une croissance générale prolongée et un retard dans le développement de la taille du cerveau à la naissance (à peine 25% de sa taille adulte). Ainsi, l'homme naît avec un cerveau très immature et sa croissance se poursuit pendant un minimum de 10 années. C'est ce que l'on appelle « l'altricialité secondaire ». Pendant cette longue période de croissance, l'enfant perçoit le monde extérieur, interagit avec les membres de son groupe social et acquiert notamment une possibilité de fonction nouvelle : le langage. Les autres primates présentent un modèle très différent de développement cérébral : chez le chimpanzé, par exemple, le volume du cerveau représente déjà à la naissance la moitié de celui de l'adulte et sa croissance est pratiquement terminée vers 2 ans. » in *La croissance cérébrale d'Homo erectus : plus proche du chimpanzé que de l'homme moderne*, communiqué de presse du CNRS Paris, 16 septembre 2004, à propos d'une recherche menée dans le cadre du programme interdisciplinaire « Origines de l'Homme, du Langage et des Langues » (OHLL) du CNRS. Travaux publiés dans la revue *Nature* du 16 septembre 2004.

développé par exemple par Jean-Paul Bronckart en lien avec la sémiotique des cultures, un courant qui « s’efforce de démontrer empiriquement que c’est l’appropriation (puis l’intériorisation), par les organismes humains singuliers, des significations historiquement élaborées par les groupes sociaux qui est constitutive de la pensée consciente propre à l’espèce » [Bronckart 2002, p. 175].

Rastier organise les éléments de la triade sémiotique en trois niveaux, en associant plus étroitement l’activité cérébrale (niveau des re-présentations) et l’activité sémiotique, face au monde des phénomènes physiques qui devient un ‘arrière-monde’ dans la mesure où il est filtré, sinon parfois masqué, par le milieu sémiotique [Rastier 2002, p.247]<sup>146</sup> :

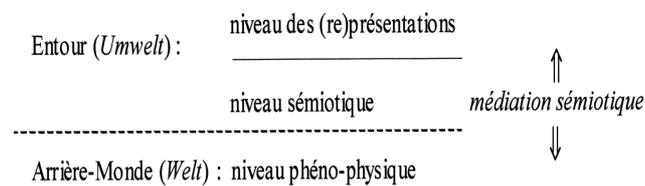


Schéma 1 : la médiation sémiotique

Cette réorganisation a diverses conséquences que nous avons entrevues et que nous pouvons préciser :

- elle affirme une autonomie du niveau sémiotique qui n’est pas une indépendance absolue, car il y a bien interaction, mais les données observables sont dans le discours, c’est-à-dire la parole effective ou tout autre signe attesté ;
- elle réaffirme la non-séparation signifiant/signifié et la non-délégation du second vers les autres disciplines (philosophie, psychologie, etc.) : si le sens est observable, c’est dans sa réalité sémiotique ;
- elle confirme la matérialité de la langue en rejetant les exemples linguistiques produits artificiellement, mais en proposant de travailler sur des corpus attestés et à une échelle textuelle;
- c’est le sens appris et construit dans l’activité sémiotique, qui est sociale (formation, éducation, tradition, etc.), qui conditionne le développement du cerveau, donc de ses éventuelles représentations, et non l’inverse ;
- le sens ne se réduit ni à la référence (niveau phéno-physique), ni à l’inférence (divers jeux de relations logiques entre des représentations), mais ces deux aspects sont intégrés et subordonnés au paradigme différentiel.

Cela permet de comprendre la notion de pratique sociale qui constitue le contexte de la production et de l’interprétation des textes telle que la définit Rastier : « activité codifiée qui

<sup>146</sup> Les schémas et figures font l’objet d’un *Répertoire des tableaux* à la fin de ce volume.

met en jeu des rapports spécifiques entre le niveau sémiotique (dont relèvent les textes), le niveau des représentations mentales et le niveau physique » [Rastier 2001, p.301].

### 1.1.6- Réalité sémantique de la tripartition dumézilienne

Cette autonomie du niveau sémiotique et son interaction avec les deux autres ouvrent une perspective sur un aspect du présent travail et de son dialogue avec les sciences historiques. Nous avons souligné dans le premier chapitre que l'historien (ou le protohistorien) cherche à atteindre une réalité sociale à travers les signes du passé. Lorsque les signes sont archéologiques (vestiges matériels) ils peuvent être indiciels et renvoyer directement à une réalité matérielle ou technique, par exemple des pratiques agricoles à partir de céréales carbonisées ou d'outils ; ils peuvent aussi être symboliques et relever de l'activité sémiotique : traces de rites funéraires, structures de temples, œuvres d'art, etc. Comme ces derniers exemples, les documents écrits relèvent de l'activité sémiotique.

Mais si nous prenons en compte l'autonomie du niveau sémiotique, il convient de reconsidérer la relation au monde réel que les historiens construisent, et tout d'abord en étudiant pour eux-mêmes les *signifiés* de ces signes du passé, par exemple en observant leur rôle dans la pensée des peuples anciens et, éventuellement, dans l'organisation de leurs activités sociales.

Cela permet immédiatement de resituer la réception de la découverte par Georges Dumézil de la structure tripartite indo-européenne. Au-delà des nombreux débats qu'elle a suscités, rappelons la position de Sabine Rieckhoff<sup>147</sup> qui juge « l'insuffisance des théories de Dumézil sur la religion et la structure sociale indo-européenne, qu'on a déjà tenté de vérifier par l'archéologie, une tentative qui d'avance était condamnée à l'échec », et la confusion qui existe chez les protohistoriens ou les archéologues sur la nature même des objets en cause : Dumézil avait lui-même, dès le début des années cinquante, renoncé à l'hypothèse que sa structure tripartite soit d'origine sociale et même qu'elle ait systématiquement structuré l'organisation sociale (prêtre-savants / guerriers / artisans-paysans) des peuples de langue indo-européenne. Dès lors il avait plutôt opté pour un objet *idéologique* c'est-à-dire, au sens étymologique, appartenant au domaine de l'organisation des idées :

ce n'est pas le détail authentique, historique, de l'organisation sociale tripartite des Indo-Européens qui intéresse le plus le comparatiste, mais le principe de classification, le type d'idéologie qu'il a suscité et de laquelle, réalisé ou souhaité, il ne semble être rien de plus qu'une expression parmi d'autres [Dumézil 1958, p.18]<sup>148</sup>.

On comprend donc toute la difficulté qu'il y a à, sinon retrouver une structure sociale, identifier une structure idéologique dans les vestiges archéologiques. En réalité, cette tâche incombe justement au sémioticien qui pourrait apporter un heureux concours aux

---

<sup>147</sup> Chapitre 1 p. 32.

<sup>148</sup> Voir aussi sa Préface de 1967 à *Mythe et Épopée*, Quarto, p. 45

protohistoriens, dès lors qu'ils prennent en compte l'importance des *systèmes de pensée* dans les sociétés qu'ils étudient, comme l'ont fait avant eux les historiens des mentalités<sup>149</sup>.

Mais surtout, les perspectives ouvertes par la SI permettent de mieux définir la nature de l'objet découvert et étudié par Dumézil et d'autres mythologues comparatistes : car ce *système de pensée* exprimé dans de très nombreux textes est avant tout un objet sémantique apparaissant comme une structure thématique, et parfois narrative, fortement stéréotypée et circulant à une échelle transdiscursive c'est-à-dire, au sein d'une culture, entre les discours, et par là entre les genres, car on a pu l'identifier dans des récits mythologiques, épiques, littéraires, dans des formules juridiques ou morales, dans des rituels ainsi que des descriptions du corps humain. Les principaux éléments de cet ensemble structuré peuvent se résumer ainsi<sup>150</sup> :

Classification	Première fonction – F°1	Deuxième fonction – F°2	Troisième fonction – F°3
<b>Thèmes</b>	Savoir, pensée	Force, action	Fécondité, production
<b>Acteurs</b> <sup>151</sup>	Jupiter, Mithra, Dagda	Mars, Indra, Cuchulainn	Quirinus, Nasatya, Goibniu
<b>Pratiques</b>	Droit, enseignement, récit	Guerre, chevalerie	Agriculture, artisanat
<b>Partie du corps</b> <sup>152</sup>	Tête	Cœur, bras	Ventre, bas-ventre, cuisses
<b>Médecine</b> <sup>153</sup>	Parole, incantations	Incisions (chirurgie)	Potions, plantes

Tableau 1 : La tripartition dumézilienne

Cette structure thématique interroge aussi par sa longue durée et sa diffusion, puisqu'elle se retrouve dans des textes de peuples éloignés dans le temps et l'espace, mais ayant en commun des langues appartenant à la même famille.

Parce que nous la rencontrerons dans des textes irlandais, où elle participe d'une classification thématique et peut-être même d'une série d'analogies, nous devons y faire référence, notamment pour poser la question de ses variations et de sa reproduction dans le cadre des processus différentiels, mais indépendamment des questions insolubles sur son origine. Outre que ce rôle classificatoire, dans la mesure où il structure le discours sur le monde et la société, est déjà en soi opérant et relève d'une activité sociale (fût-elle confinée au récit et à la poésie), la question de son incidence sociale et historique et des traces qu'il a

<sup>149</sup> Voir à ce sujet l'ouvrage de Michel Vovelle, *Idéologies et mentalités*, Paris, Gallimard, 1992.

<sup>150</sup> Les faits et principes de l'idéologie tripartite sont présentés dans les textes de Dumézil réunis dans la deuxième partie « L'idéologie tripartite des Indo-Européens », pp. 69-194 du recueil *Dumézil, Mythes et dieux des Indo-Européens*, édité chez Flammarion, Champs-l'Essentiel, en 1992. Avec divers tableaux synthétiques, notamment aux pages 114-115.

<sup>151</sup> En fait il s'agit d'*agonistes*, notion qui sera précisée plus bas. Surtout ils sont beaucoup plus nombreux, nous ne prenons ici que quelques exemples.

<sup>152</sup> Voir Dumézil, 1995, *Lugaid aux Raies Rouges*, p.1019-1021.

<sup>153</sup> Voir Dumézil, 2003, *Médecine indo-européenne*, p.1057-1065.

pu laisser en dehors des textes se posera dans un second temps, mais se posera pour tous les objets sémantiques qui seront produits au cours de l'analyse.

Bien entendu les principes de la SI ont d'autres conséquences anthropologiques et Rastier a fait bien d'autres propositions qui pourront avoir de grandes conséquences pour l'ensemble des sciences humaines, si elles sont entendues et jugées pertinentes.

## 1.2- Sémantique de corpus et outils pour l'analyse

Que ce soit sur la base des publications de François Rastier ou d'autres contributeurs, la SI offre une palette particulièrement riche et complète d'outils d'analyse et de concepts descriptifs. Nous allons en donner un aperçu synthétique ci-dessous, ce qui permettra de compléter l'approche globale produite ci-dessus.

### 1.2.1- Sème, classe sémantique, isotopie et temporalités

Il y a dans la SI trois notions qui sont à la base de toute description : le sème, les classes sémantiques et l'isotopie. Chez Rastier elles sont héritées des enseignements de Pottier pour les deux premières et de Greimas pour la dernière, mais il les a analysées et précisées dans *Sémantique interprétative*.

Pour le sème il reprend la définition de Pottier :

Le *sème* est le trait distinctif sémantique d'un sémème, relativement à un petit ensemble de termes réellement disponibles et vraisemblablement utilisables chez le locuteur dans une circonstance donnée de communication [Rastier 1987, p. 33].

Cette définition respecte strictement les principes différentiels et contextuels : les sèmes ne sont pas des unités de substance, ni des qualités d'un référent, ni des universaux, etc. En tant que *trait distinctif* le sème suppose une distinction, et c'est en les hiérarchisant que Rastier va préciser la notion de *classe sémantique*.

Auparavant il faut préciser la notion de *sémème* « signifié d'un *morphème* »<sup>154</sup>. Nous sommes là au niveau élémentaire de la langue, car un *morphème* n'est pas un mot, mais une unité élémentaire de l'expression : « signe minimal, indécomposable dans un état synchronique donné. Ex. : *rétro-propulseurs* compte cinq morphèmes » soit : *rétro-pro-puls-eur-s*. L'ensemble forme selon Rastier une *lexie* « groupement stable de morphèmes, constituant une unité fonctionnelle ». Ces unités se marquent par un signe distinctif soit : le

---

<sup>154</sup> Les définitions du dernier Glossaire-index produit par Rastier in *Arts et sciences du texte*, p. 297-303 sont reprises entre « ».

morphème *humain*, le sémème ‘humain’ et le sème /humain/ qui se distingue par différence avec /animal/ car, selon le contexte, ‘humain’ peut aussi contenir les sèmes /conscient/ et /raison/, etc.

Rastier propose de distinguer trois niveaux d’intégration dans le lexique :

le lexique des morphèmes, celui des lexies (groupements figés de morphèmes ; beaucoup de ces groupements sont des mots) ; celui des phraséologies. Seul le premier peut être rapporté à la langue, les autres relèvent de normes. Ces normes sont déterminées par le discours et par le genre dont tout texte relève [Rastier 2001, p. 154].

Par niveau d’intégration, il faut entendre niveau de stabilité dans le système-langue et/ou la mémoire textuelle.

Cela introduit aussi une distinction entre ce qui est de l’ordre de la langue, donc du système virtuel dans lequel l’énonciateur puise, et qui correspond à la *parole potentielle* de Saussure, c’est-à-dire à ce que l’on a appelé à la suite de Jakobson le/les paradigme(s) ; et ce qui est de l’ordre de la *parole effective*, du discours, le syntagme.

L’ordre *paradigmatique* est organisé en classes sémantiques où sont mémorisés des *sèmes génériques* et des *sèmes spécifiques* ; l’ordre *syntagmatique*, au plan sémantique, est manifesté par des *isotopies* où sont exprimés des *sèmes inhérents* ou des *sèmes afférents*.

Les classes sémantiques sont de trois types : les *taxèmes*, les *domaines* et les *dimensions*. Les *taxèmes* sont des « classes de sémèmes minimales ; ex. la classe des couverts : ‘couteau’, ‘cuiller’, ‘fourchette’ ». Ces taxèmes sont groupés et hiérarchisés à l’intérieur d’un *domaine*. Les domaines sémantiques sont en général liés à une pratique sociale, par exemple le domaine des //transports// ou celui de l’//histoire//. On peut ici comprendre que si les *domaines* sont relativement stables dans un contexte culturel donné, bien qu’ils puissent être redéfinis par l’énonciateur, par contre les *taxèmes* qu’ils comprennent varient en fonction du corpus de textes. Les sémèmes se distinguent de deux façons : par le *sème générique* qui les rattache à un taxème ou un domaine, ou par les *sèmes spécifiques* qui les différencient au sein de la classe sémantique. Ainsi dans l’exemple de Rastier, ‘couteau’, ‘cuiller’ et ‘fourchette’ auront pour *sème générique* /couvert/ qui les rattache au taxème des //couverts// et des *sèmes spécifiques* distincts, par exemple /couper/ et /solide/ pour ‘couteau’, /liquide/ et /bouche/ pour ‘cuiller’, /solide/ et /bouche/ pour ‘fourchette’, etc.

Les *dimensions* sont un autre type de classe sémantique : elles sont indépendantes des domaines et forment des petites catégories fermées (ex : //animé vs inanimé//). Elles intéressent particulièrement les processus de *différenciation*, car les évaluations qui permettent de différencier les sèmes spécifiques des sémèmes relèvent de ces dimensions sémantiques. Ces oppositions, qui ne sont pas exclusivement binaires, peuvent être graduelles et repérées par des *seuils*. Lorsqu’elles ne relèvent pas d’une catégorisation rigoureusement objective, ce qui est souvent le cas en dehors du discours scientifique, les *dimensions* sont révélatrices de l’idéologie implicite de l’énonciateur, consciente ou non, mais généralement

contrainte par des normes socioculturelles. Parce qu'elles permettent les différenciations, les dimensions traversent les domaines et les taxèmes en les structurant.

Rastier a donné diverses représentations des classes sémantiques, le schéma suivant permet d'observer le *taxème* des degrés de température structuré par les seuils de deux dimensions [Rastier, 2005, fig. 6] :

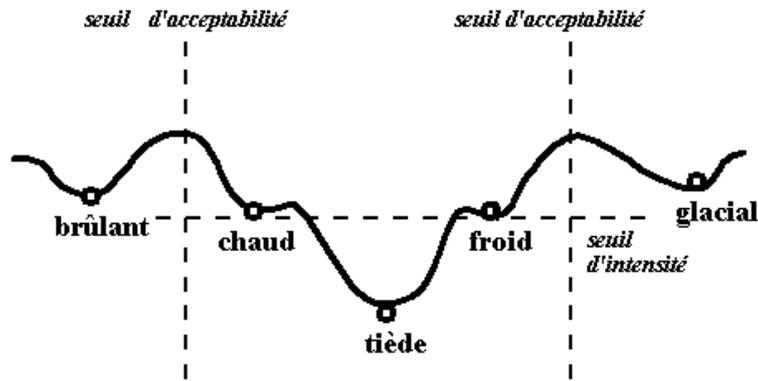


Schéma 2 : taxème des degrés de température

C'est dans l'ordre *syntagmatique* que les sèmes exprimés sont soit *inhérents* soit *afférents* et qu'ils peuvent former des *isotopies*. En effet, selon le contexte, tous les sèmes inter-définis au sein des classes sémantiques n'apparaissent pas nécessairement. Ainsi le sème /noir/ que nous percevons habituellement dans le lexème *corbeau*, sera virtualisé dans l'expression « un corbeau blanc ». Quant à eux, les sèmes actualisés sont soit *inhérents* s'ils proviennent directement de la classe sémantique, donc s'ils sont définitoires ; soit *afférents* s'ils sont propagés par le contexte. Ainsi dans la relation d'un fait divers où il est question d'un 'courrier anonyme' le contexte permet de virtualiser le sème /oiseau/ pour la lexie *corbeau* et d'actualiser, par afférence, le sème /humain/ qui n'a rien de définitoire. Ce dernier point est important car il peut permettre de décider entre deux sens possible grâce à la théorie de l'afférence et au principe que le « global détermine le local », ce qui sera utile au cours de l'analyse face aux différences d'interprétations des traducteurs<sup>155</sup>.

A l'échelle d'une unité textuelle mésosémantique (passage) ou macrosémantique (texte), cette propagation des sèmes est directement liée au phénomène d'*isotopie*, qui joue un rôle essentiel dans la cohérence d'un texte et sa compréhension. Elaborée par Greimas, cette notion est définie par Rastier comme « effet de la récurrence d'un même sème ». Si je lis la phrase « Hector boit du fer » je vais percevoir un effet d'incohérence dans l'association des termes *boire* et *fer*. Par contre la phrase « Hector boit de l'eau » est immédiatement recevable. C'est parce que le verbe *boire* nécessite la propagation sur son complément du sème /liquide/, que la seconde phrase est plus facile à admettre, la première supposant une éventuelle

<sup>155</sup> C'est un point essentiel de la méthode qui devra être mise en œuvre pour accéder au sens en vieil-irlandais, sans rester prisonnier des choix des traducteurs. Il sera précisé en préambule à la seconde partie.

métaphore poétique. En tant que répétition d'un même sème, une isotopie est identifiée, et donc notée, par son sème dit *isotopant*<sup>156</sup>. L'ensemble des isotopies constitue le *fond sémantique* d'un discours. Certaines isotopies sont plus présentes que d'autres, elles produisent ce que Rastier appelle l'*impression référentielle*. Elles se marquent par la mention du sème isotopant et sa mise en relation avec la série des termes où il apparaît.

Soit par exemple un extrait de la *Fondation du domaine de Tara*, texte principal du premier corpus qui sera étudié : le texte original est en noir et la traduction en bleu. Les sèmes isotopants sont signalés en rouge en marge du texte<sup>157</sup> :

Sq.1 Pr. 2      Ar ba héigen dóib faichill fuilainhg fer nÉirend  
                   Tous les trois ans en effet il leur fallait entretenir les hommes d'Irlande,  
                   & a mbiad co cend secht láa & secht n-aidchi (...)  
 /nourrir/        et les nourrir pendant sept jours et sept nuits.  
                   & doratad a chuit chóir do cechóen díb  
 /nourrir/        Et l'on donnait sa portion convenable à chacun :  
                   .i. mínmesraid & daim & tuircc & tinni  
 /nourrir/        des fruits choisis, du bœuf, du porc et du jambon  
                   do ríghaib & do ollamnaib  
                   pour les rois, les ollams,

Dans les synthèses des analyses, ce phénomène peut être présenté sous la forme d'un tableau récapitulatif signalant : le domaine sémantique, les sèmes isotopants qui lui sont rattachés et les séries de mots dans lesquels ils se propagent pour faire isotopie.

Domaines	Sèmes	Isotopies				
//Espace//	/directions/	Ouest	Nord	Est	Sud	Centre
	/parties/	Connaught	Ulster	Leinster	Munster	Mide
	/forteresses/	Uisneach	Tailtiu	Tara	Tlachtgha	Mide

Le relevé d'isotopie constitue un point essentiel de la méthodologie qui sera explicitée étape par étape en préambule à la seconde partie. En effet, par le fait même qu'elle est une récurrence, la détermination d'une isotopie ne peut se satisfaire de la simple intuition d'un /sème/. Encore faut-il montrer en quoi ce sème se répète dans plusieurs mots, d'abord par des exemples textuels, mais aussi par la définition et le contexte. Les lexies ne peuvent pas actualiser n'importe quel sème de façon aléatoire : soit il est inhérent et donc contenu dans la définition, soit il est afférent et donc justifié par le contexte ce qui pourra être démontré par une analyse micro- et mésosémantique détaillée.

<sup>156</sup> La question de l'isotopie a été étudiée de façon détaillée par François Rastier dans son premier ouvrage *Sémantique interprétative*, PUF, Paris 1987.

<sup>157</sup> Voir chapitre 4.

Si le relevé d'isotopie ne peut être réalisé que par un lecteur humain, il est néanmoins possible de systématiser le repérage de récurrences sémantiques dans des syntagmes, en effectuant des recherches de mots-clefs appartenant aux mêmes classes sémantiques et contenant les mêmes sèmes génériques voire spécifiques. Cette recherche peut être facilitée et systématisée avec un simple logiciel de traitement de texte. Cela permet de multiplier les occurrences potentielles qui, après analyse critique, seront versées ou non dans le corpus de travail.

Un travail systématique de *relevé d'isotopies*, avec deux approches croisées (lecture analytique + repérage assisté par ordinateur), constitue un élément de rationalisation de la description des contenus qui minimise le risque de surinterprétation.

Dans la distinction entre la langue et la parole que Rastier reprend à Saussure, le sémanticien introduit une notion de temporalité : « Elles (les normes) peuvent être remaniées avec l'évolution des pratiques sociales où ils (les discours) prennent place, et elles évoluent donc dans une temporalité différente de celle de langue, faite de normes invétérées » [Rastier 2001, p. 154]. Ainsi les *normes invétérées*, c'est-à-dire qui se sont figées avec le temps, sont devenues des *règles* qui évoluent peu ou lentement, tandis que les normes sociales, qui pèsent sur les activités de discours et leurs genres, « peuvent être remaniées ». Toutefois, même dans d'ordre paradigmatique des classes sémantiques, les *taxèmes* peuvent être remaniés au sein d'un domaine, en fonction du corpus de référence, tandis que ces *domaines* sont corrélés à une activité sociale culturellement plus stable, alors que les *dimensions* qui rendent visible le système de valeurs ont une plus grande inertie.

Ces parallèles suggèrent trois temporalités distinctes qui ne sont pas sans rappeler les trois temporalités braudéliennes :

Temps long	<i>Millénaire ?</i>	Langue	Règles	Dimensions	Valeurs
Temps moyen	<i>Siècle ?</i>	Discours	Normes sociales	Domaines	Institutions
Temps court	<i>Génération ?</i>	Textes	Normes sociales et/ou individuelles	Taxèmes	Activités

Tableau 2 : Les trois temporalités historiques et sémantiques

Cette idée de trois rythmes différents d'évolution des objets sémantiques et culturels pourrait avoir une certaine importance pour refonder épistémologiquement le comparatisme en diachronie. Par exemple au sein des études celtiques entre les faits gaulois et les faits irlandais qui leur sont postérieurs de quelques siècles. Ce qui aussi pourrait expliquer que des éléments structurés qui sont de l'ordre du système de valeur, comme la tripartition dumézilienne, puissent se transmettre dans la très longue durée tout en produisant, au niveau

de l'expression donc des discours, d'infinies variations liées à des contextes culturels différenciés et en évolution constante. Il y a là la possibilité de redéfinir un cadre épistémologique pour apporter un début de réponse à certaines objections émanant d'archéologues qui admettent la comparaison pour les faits linguistiques mais la rejettent pour les idées et les croyances religieuses<sup>158</sup>.

### 1.2.2- Formes sémantiques et composantes textuelles

Sur les *fonds sémantiques* (ensemble des isotopies) se détachent des *formes sémantiques* perçues au cours du parcours interprétatif : perception qui relève aussi du processus différentiel. Les formes sémantiques de base sont des *molécules sémiques*, ainsi selon Rastier : « Les molécules sémiques sont des formes sémantiques simples, alors que les isotopies génériques sont des fonds sémantiques sur lesquels elles se présentent à la perception » [Rastier 2001, p. 201]. Plus précisément une *molécule sémique* est un « groupement stable de sèmes, non nécessairement lexicalisé, ou dont la lexicalisation peut varier » [Rastier 2001, p. 300]. Rastier précise dans son glossaire le point suivant : « Par exemple, un thème ou un acteur sont constitués par des molécules sémiques ». Cette stabilité d'un *groupement de sèmes* peut s'observer à l'intérieur d'un texte ou au-delà, dans un intertexte ou même une culture. Si la *perception* de formes sémantiques se dégageant d'un fond sémantique constitue un aspect essentiel de l'interprétation, comme de la production de sens, elle peut être conditionnée par le contexte culturel.

Un début de catégorisation des formes sémantiques transparaît dans les textes et définitions de Rastier et de ses collègues. Elle est liée à la définition des quatre composantes qui structurent le sens à l'échelle textuelle. Soit selon les définitions de Louis Hébert<sup>159</sup> : la *thématique* qui désigne les contenus investis, c'est-à-dire les *thèmes* dans une définition précisée par distinction avec les *topoi* ; la *dialectique* qui regroupe les états et processus et les acteurs qu'ils impliquent, c'est-à-dire l'ensemble des phénomènes narratifs ; la *dialogique*, qui désigne les évaluations modales, par exemple véridictaires : vrai / faux, thymiques : positif / négatif ; selon Rastier « sa description rend compte de l'énonciation représentée » [Rastier 1989, p. 114, note 2] ; enfin la *tactique* qui décrit les positions linéaires des contenus.

La stabilité de ces *formes sémantiques* est liée à leur récurrence régulière dans le texte et au-delà : l'ensemble de l'œuvre d'un auteur ou son réseau intertextuel. À propos de la définition du *topos interne* Rastier précise : « Alors qu'un *thème* est récurrent au moins une fois dans le même texte, un *topos* réapparaît au moins une fois chez deux auteurs différents »

---

<sup>158</sup> Voir chapitre 1, p. 33.

<sup>159</sup> Hébert Louis, *La Sémantique interprétative en résumé*. Texto ! juin 2002

[Rastier 2001, p. 302-303]. De même, si l'*acteur* « molécule sémique du niveau événementiel de la dialectique » est observable dans le cadre d'un texte particulier, l'*agoniste* conçu comme « type constitutif d'une classe d'acteurs » intéresse le niveau intertextuel et par-là socioculturel, particulièrement la mythologie et les *modèles* qu'elle véhicule.

Le *motif* est une forme sémantique qui a eu un certain succès chez les mythologues et les comparatistes<sup>160</sup>. Parce que le motif n'est pas toujours distingué du thème, Rastier en propose une clarification :

Les motifs peuvent être redéfinis comme des structures textuelles complexes de rang supérieur, macrosémantique, qui comportent des éléments thématiques, mais aussi dialectiques, par changement d'intervalle temporel, et dialogiques, par changement de modalité (...) En somme, le motif est un syntagme narratif stéréotypé, partiellement instancié par des topoï, alors que le thème est une unité du palier inférieur, non nécessairement stéréotypé, et qui se trouve dans toutes sortes de textes [Rastier 2001, p. 196].

Pour préciser les différences, notamment de niveau, entre ces notions il propose à la même page un tableau. Il est ici complété par la dernière colonne :

Niveaux textuels	Unités thématiques	Unités dialectiques	Autres unités dialectiques
Discours, genre	Topos	Motif	Agoniste
Texte	Thème	Fonction, syntagme narratif	Acteur, actant

Tableau 3 : Unités thématiques / unités dialectiques

Dans la mesure où elles peuvent être identifiées dans un réseau intertextuel voire, conditionnées par des normes sociolectales (les topoï externes de la doxa), les formes sémantiques constituent un objet pertinent pour la recherche à l'échelle d'un corpus irlandais dont les textes sont distants de plusieurs décennies ou plusieurs siècles. Il y aura lieu alors de s'interroger sur la spécificité culturelle de telle ou telle forme sémantique, sur sa stabilité, ses évolutions et transmissions. L'éventuelle description d'une forme sémantique particulièrement stable dans l'archive irlandaise pourra ensuite servir de support à une *modélisation*, permettant de fonder de façon précise de nouvelles comparaisons. Notamment entre des données médiévales et antiques, ou entre des données discursives (motifs ou topoï) et des données archéologiques (iconographie, architectures des sanctuaires, vestiges funéraires, etc.). Une telle description permettrait aussi de mieux mesurer la part

<sup>160</sup> Outre la fameuse classification d'Aarne et Thompson, voir J.J. Vincensini, *Motifs et thèmes du récit médiéval*, 2000, qui est inspiré par le travail du collaborateur de Greimas, J. Courtès : Joseph Courtès, *Le conte populaire : poétique et mythologie*, PUF 1986.

effectivement celtique des héritages littéraires médiévaux (cycle arthurien) mais aussi folkloriques : rites de passages et légendes de la tradition populaire rurale. Sans jamais oublier la dimension *doxale* de ces réalités sémantiques et culturelles.

Dans le cadre de cette thèse, ces types de formes sémantiques seront mobilisés selon les besoins de l'analyse mais, pour limiter les présuppositions, nous observerons des *molécules sémiques* moins stéréotypées.

### 1.2.3- Du global au local

Comme nous l'avons vu, l'objet empirique de cette sémantique est constitué de textes, c'est-à-dire de discours avérés. Il se situe donc au niveau de la parole au sens saussurien, et non pas à celui de la langue. Mais au lieu d'envisager le sens d'un texte comme un jeu de construction partant du mot ou de la proposition, Rastier pose le primat du global sur le local, et cela à deux échelons. À celui du texte : il faut considérer que le plan d'ensemble et les isotopies thématiques conditionnent le choix des lexicalisations microsémantiques et non l'inverse. Tandis qu'à celui des cultures : l'activité sociale, la doxa et les normes conditionnent les discours et leurs genres et, partant, la production et l'interprétation des textes.

Ce principe joue un rôle important dans l'épistémologie de la sémantique textuelle, en complément du paradigme différentiel auquel il est lié par le *principe de contextualité* cité plus haut. Il a non seulement des conséquences sur la compréhension des *parcours interprétatifs* qui ne procèdent pas par simple addition des éléments successifs, mais par perception de *formes* et de *fonds* sémantique ; *perception* elle-même conditionnée par le contexte, et la situation socioculturelle.

Rastier précise : « La détermination du local par le global s'exerce en somme de deux façons, par l'incidence du texte sur ses parties, par l'incidence du corpus sur le texte » [Rastier, 2001, p. 108-109]. Carine Duteil-Mougel, dans son « Introduction à la sémantique interprétative » précise tout en citant Rastier, les quatre niveaux d'incidence du global sur le local :

- (i) l'incidence du texte sur ses parties : « l'appréhension du palier de complexité supérieur, celui du texte, commande celui des niveaux de complexité inférieurs » [Rastier 2001, p. 107].
- (ii) l'incidence du corpus sur le texte : le texte est situé dans son intertexte - *et en premier lieu dans son corpus d'étude* : « il est perçu alors en fonction des autres textes, car les rapports d'interprétance mutuelle font que la lecture d'un texte exige des "détours" par d'autres. » [Rastier 2001, p. 91].
- (iii) « À cette détermination s'ajoute une détermination de la situation de communication sur le texte lui-même considéré dans son ensemble. Or la situation de communication n'est pas neutre, et ne peut être définie abstraitement. Elle prend toujours place dans une pratique sociale, qui définit le discours dont relève le texte, et le genre qui le structure. Par là, elle détermine jusqu'au sens de ses mots, et les tactiques interprétatives qui permettent de l'actualiser. » [Rastier, 1994b, p. 332].

(iv) « Enfin, l'interprétation aussi est située. Elle prend également place dans une pratique sociale, et obéit par là même aux objectifs définis par cette pratique. Ils définissent à leur tour les éléments retenus comme pertinents. Si l'on en convient, on récuse par là même l'idée d'une interprétation totalisante et définitive, car l'interprétation d'un texte change avec les motifs et les conditions de sa description. » [Rastier, 1994b, p. 333]

#### 1.2.4- Idéologie et doxa

Au chapitre précédent il a été fait référence à la notion de *doxa* prise alors dans son sens usuel. Rastier a proposé de prendre en compte cette notion pour remplacer le terme d'*idéologie*.

Nous avons noté que les historiens visent principalement, à travers les textes qu'ils étudient, la reconstitution de réalités essentiellement sociales et économiques. Pour ce faire ils ne remettent pas en cause le postulat de l'ontologie qui assimile le sens à la référence au monde réel. La SI ne nie pas la vocation des signes à évoquer le monde réel, cependant, en prenant mieux en compte la complexité du phénomène du sens, elle permet de mieux comprendre comment ils filtrent la réalité et en conditionnent notre perception. Si dans le discours scientifique de l'ère moderne les catégorisations tendent à être objectives et précises, sans que ce soit toujours assuré, il n'en reste pas moins que l'essentiel des *différentiations* opérées dans les discours qui nous parviennent du passé sont contraintes par des normes socioculturelles. Ces normes sont situables dans les *dimensions* et les *topoi* des corpus textuels. Cet aspect en quelque sorte *idéologique* du sens textuel, et des cultures qui le produisent, constitue un point essentiel de la compréhension des civilisations, au même titre que les éventuelles réalités économiques discernables, tandis qu'il a très certainement influencé les réalités sociales.

L'*idéologie tripartite* découverte par Georges Dumézil nous offre un premier exemple, limité au domaine indo-européen. Son travail sur l'historiographie de la Rome ancienne a permis de démontrer que les structures idéologiques de vieux mythes étaient toujours perceptibles sous les apparences de récits historiques. Elles restent donc toujours signifiantes malgré des transformations affectant la composante *dialogique* et ses évaluations modales (vrai/faux ; historique/mythique), et de ce fait elles mettent en cause l'*historicité* de ces narrations. Les mêmes questions se posent au sujet d'autres cultures et religions.

Un des objectifs de François Rastier, clairement exprimé dans les dernières pages de son texte « Doxa et lexique en corpus - pour une sémantique des idéologies »<sup>161</sup> est de *rendre visible et descriptible* la *doxa*. Visible parce qu'elle est souvent implicite et inconsciente, tout en conditionnant non seulement les discours mais aussi les comportements des hommes. Ceux d'aujourd'hui comme ceux d'hier, ce qui intéresse l'histoire comme l'anthropologie.

---

<sup>161</sup> *Texto !* décembre 2004.

Dans le même article Rastier avait précisé les raisons de son choix du terme *doxa* en lieu et place de celui d'*idéologie*, tout en le définissant :

Alors que l'idéologie est d'autant moins définie et étudiée qu'elle est partout invoquée comme un principe explicatif qui se tiendrait en-deçà des discours et des autres pratiques, elle est en général rapportée à des classes ou catégories sociales. En revanche, la doxa est plutôt considérée comme un esprit du temps ou *Zeitgeist* répandu, car les topoï qui la composent sont par définition reçus généralement. Nous préférons donc le terme *doxa*, en entendant par là l'ensemble des normes sémantiques trans-génériques et trans-discursives. S'il reste excessif de supposer des règles sémantiques à l'image de règles logiques, la sémantique doit évidemment décrire des normes. (...) Peu importe ici que la doxa s'euphémise en 'sens commun' ou se stigmatise en 'idéologie' : on admettra que son étude peut contribuer à préciser le problème des idéologies. Nous souhaitons restituer son substrat sémiotique, l'étudier dans la diversité de ses concrétisations et par là contribuer à reconnaître son autonomie. Elle ne se réduit pas à des représentations collectives déterminées par la réalité socio-économique et qui détermineraient à leur tour les productions linguistiques : elle est une part commune du monde sémiotique où nous vivons et ne peut être comprise que dans une théorie de la culture. En préférant à *idéologie* le terme *doxa*, nous entendons enfin situer notre réflexion dans le prolongement de la rhétorique en évitant de partager les objectifs somme toute moralisants de la démystification » [*Ibid*].

Il ne s'agit donc pas d'un objectif à motivation politique (changer la société ou dénoncer d'éventuelles doxa dominantes) mais épistémologique. Resituée dans son cadre de manifestation linguistique, la doxa intéresse au plus haut point les phénomènes de *parole*, conditionnant chaque énonciation, mais aussi de *langue*, à un rythme infiniment plus lent, dans la mesure où ses évolutions se fixent aussi dans le lexique.

De plus elle constitue un aspect essentiel de la sémantique : elle norme et structure les univers sémantiques d'une culture donnée, c'est pourquoi elle concerne particulièrement le projet de sémiotique des cultures. Elle est en outre directement liée à la notion de *système de valeurs* élaborée par Saussure et ainsi précisée :

La notion de doxa doit être redéfinie en termes linguistiques : comme, dans la perspective différentielle, elle se constitue par des oppositions sémantiques, elle n'est pas 'dans les mots' mais 'entre les mots', dans leurs relations. Comme ces relations ne sont pas statiques mais dynamiques, il faut caractériser les structures doxales (endoxales et paradoxales) : entre les lexies se placent des seuils évaluatifs, et des parcours génératifs et interprétatifs se déploient entre les zones qu'ils délimitent [*Ibid*].

Ainsi la prise en compte de la doxa par la sémantique interprétative ouvre des perspectives en synchronie comme en diachronie. Elle contribue à jeter les bases d'un apport essentiel aux autres sciences humaines, dans la mesure où l'on admet que le phénomène du sens est caractéristique du phénomène humain, par opposition aux phénomènes naturels.

### 1.2.5- Précisions sur le système de valeurs

L'expression même de *système de valeurs* vient donc de Saussure. Elle désigne tout d'abord un aspect essentiel du « système de langue » et la valeur est strictement associée au principe différentiel comme nous l'avons signalé plus haut. Rappelons aussi la précision de Rastier selon qui les différences se rapportent à la *valeur* selon trois principes :

- i) La valeur est la véritable réalité des unités linguistiques ;
- ii) elle est déterminée par la position des unités dans le système (donc par les différences) ;
- iii) rien ne préexiste à la détermination de la valeur par le système » [Rastier 1991, pp.101-102].

Cette « pure valeur » selon l'expression de Saussure, relevant du fonctionnement d'un principe négatif, n'est donc pas à comprendre à l'image des valeurs éthiques, syntagmes chargés d'un contenu sémique positif. L'apport de Rastier permet de comprendre d'une part la valeur comme *délimitation* des « positions des unités dans le système », délimitation pouvant être comprise et représentée comme un *seuil* ; et d'autre part le système comme l'ensemble des éléments de la langue plus les valeurs qui les différencient.

Ainsi à propos de la présentation graphique du taxème des degrés de température<sup>162</sup> Rastier précise :

Alors que les théories représentationnelles de la signification ne parviennent pas à rendre compte des inégalités qualitatives, distinguer des zones évaluatives au sein du taxème permet de rompre avec la théorie représentationnelle de la signification, car aucune métrique ne permet de distinguer le *grand* de l'*immense* ou le *froid* du *glacial*. (...) L'activité du langage, notamment dans l'interlocution, fait varier sans cesse la place des seuils. Ces remaniements constants sont tout à la fois l'effet et l'indice, sinon la cause, de conflits idéologiques et axiologiques entre doxas sociales et individuelles historiquement situées [Rastier 2002, p. 256].

Cela conduit à préciser un second point que nous avons pressenti chez Saussure : l'intégration aux faits de langage des contraintes sociales, et par là historiques, qui pèsent sur « toute espèce de valeurs »<sup>163</sup>, expression qui laisse entendre qu'il y a d'autres valeurs que les « pures valeurs ». Ces valeurs extérieures à la langue, qui interagissent avec elle, sont les *normes* de la société, qui contraignent les pratiques sociales et donc les productions discursives<sup>164</sup>. Elles sont liées à la doxa (et/ou l'idéologie) et sont situables dans les *dimensions* et les *topoi* des corpus textuels<sup>165</sup>.

Cette prise en compte d'au moins deux types de *valeurs* et de l'ensemble qu'elles forment en tant que *système* a une portée épistémologique qui, elle aussi, a été précisée par Rastier :

Les sciences de la culture prennent pour objet des systèmes de valeurs : or une valeur ne se fonde pas, elle s'éprouve et se transmet dans une pratique commune, par un partage

---

<sup>162</sup> Voir ci-dessus p. 92.

<sup>163</sup> Voir ci-dessus p. 72.

<sup>164</sup> Voir ci-dessus p. 72.

<sup>165</sup> Voir ci-dessus 1.2.4- Idéologie et doxa, p. 98-99.

contractuel plus ou moins conscient. Toutefois, en tant que support et concrétisation de valeurs, un objet culturel ne peut être décrit si l'on se contente de partager ces valeurs : en traiter sur le mode de l'évidence renforcerait simplement un conformisme et perpétuerait la doxa dont procèdent les valeurs. (...) De fait, les valeurs ne sont véritablement descriptibles que si l'on établit une distance critique : comment un système de valeurs pourrait-il être décrit sans être remanié par le système de valeurs de l'observateur, qui, dans ces sciences, est aussi un interprète ? C'est dire la nécessité de la distance critique, nécessaire à toute science de la culture : en instituant une distance réglée avec le préjugé, l'erreur, le mensonge, elles se donnent la possibilité de contextualiser leurs observations pour leur donner sens.

Et en note : Ce n'est pas la vérité (elle serait absolue) qui sépare la connaissance de la méconnaissance, mais la distance critique. Elle ne s'établit pas simplement par un jugement relatif à une norme en cours, mais par une évaluation de cette norme en cours relativement à une norme possible [Rastier 2011, p. 247].

Rastier définit les objets culturels que nous étudions, objets empiriques dans le cas des textes et objets sémantiques construits dans le cas des formes sémantiques, comme « support et concrétisation de valeurs ». C'est pourquoi la description analytique des systèmes de valeurs des formes sémantiques que l'on extrait des textes et corpus devrait préciser cette approche.

Il y a donc lieu de prendre en compte d'une part les *pures valeurs* de l'intuition saussurienne qui, sous la forme de *seuils situables*, marquent l'ensemble des procès différentiels. Ces *seuils* doivent pouvoir être situés *entre* les sèmes spécifiques qui distinguent les sémèmes au sein d'une classe en paradigmatique, au sein d'une isotopie en syntagmatique s'ils sont actualisés. D'autre part, il convient aussi de prendre en compte les autres « espèces de valeurs », c'est-à-dire les normes sociales qui sont *signifiées* d'abord par les *dimensions* qui relèvent de la doxa<sup>166</sup>. Un autre aspect de la doxa est constitué par les *topoi* selon Rastier, c'est-à-dire les *thèmes* ou autres formes sémantiques apparaissant dans plusieurs textes et appartenant donc à l'échelle intertextuelle et même transdiscursive d'une culture historique. Comme nous l'avons rappelé : ces formes sémantiques sont des *molécules sémiques* composées à la fois de sèmes *spécifiques* les différenciant et de sèmes *génériques* les rassemblant au sein d'une classe. Ces sèmes et dimensions procèdent du principe différentiel, mais ils apportent aussi un contenu positif constituant la charge sémique de chaque élément. Par charge sémique entendons l'ensemble des sèmes d'un sémème ou d'une forme sémantique<sup>167</sup>.

C'est pourquoi nous pouvons proposer de comprendre le *système de valeurs* comme constitué de l'ensemble de ces réalités sémantiques, afin de le décrire en distinguant deux

---

<sup>166</sup> Voir ci-dessus chapitre 3 : 1.2.1- Sème, classe sémantique, isotopie et temporalités, p.90-92.

<sup>167</sup> *Charge* plutôt que *poids*, terme qui pourrait donner l'illusion d'une mesure quantitative là où il vaut mieux saisir une intensité, sans négliger le risque d'une analogie avec les valeurs économiques qui reste aléatoire en tant que simple comparaison.

niveaux de pratique et trois types de *valeurs*. Une telle description peut être présentée sous la forme d'un tableau détaillant :

1- Au niveau du principe différentiel : la *valeur relationnelle*, pure valeur, qui sera marquée par des *seuils* (ci-dessous en rouge).

2- Au niveau de la pratique culturelle : ensembles de pratiques sociales et sémiotiques manipulant et renouvelant des associations héritées, où l'on peut distinguer à nouveau :

- la *valeur sémique* : sèmes de l'élément distinct (ci-dessous en vert), qui intègrent les sèmes génériques et spécifiques, mais où /sème spécifique 1/ (ci-dessous en jaune) désigne un premier sème spécifique, d'autres étant possibles ;

- la *valeur doxale* : sèmes marquant la position dans les dimensions entre deux pôles. Soit sème 1 et sème -1 pour marquer la polarité, par exemple : bon <vs> mauvais, etc. (ci-dessous en orange).

Principe différentiel = seuils					
//domaine 1//					Autres domaines
//taxème 1//				//taxème n...//	
Dimension 1	/sème générique/		Dimension -1	/sème gén. /	...
	/sème spécifique 1/	/sème spécifique 2/		/sème spé./	
/sème spécifique 1/		/sème spécifique -1/			

Tableau 4 : Structure du système de valeurs

Il y a un point à souligner qui aura d'importantes conséquences épistémologiques : en tant qu'il est intégré à la description, le système de valeurs dans son aspect différentiel valide la réalité sémantique de l'objet perçu et décrit ; mais en tant qu'il intègre les normes doxales, le système de valeurs témoigne du contexte culturel historique.

Il jouera donc un rôle fondamental dans la justification de la pertinence des interprétations proposées et par là dans la réponse apportée aux questions qui constituent la problématique générale, dans sa dimension diachronique : comment comprendre un sens ancien ?

## 2- Phénoménalité linguistique et corrélations neurologiques

Au terme de son ouvrage *Sémantique et recherches cognitives* (1991), François Rastier suggérait un « démembrement de la triade aristotélicienne signe/concept/référent » constatant que « l'abandon du réalisme prive la triade du référent. L'abandon du mentalisme la prive du concept ». Il restait alors à définir le signifié « par rapport à ces réalités du même ordre que sont les autres signifiés ». Et Rastier reformulait l'hypothèse d'une autonomie du « monde sémiotique » en lui conférant un rôle médiateur entre le monde physique et celui des représentations. Toutefois, en affirmant le caractère « propédeutique » de cette distinction entre trois mondes [Rastier 1991, p. 240], il appelait de ses vœux des approfondissements ultérieurs, particulièrement pour fonder l'objectivité des faits sémiotiques.

De façon complémentaire à la prise en compte ci-dessus de débats des cognitivistes et des neurologues au sujet des conditions cérébrales de l'émergence du langage, le travail de David Piotrowski a une importance notable pour conforter la réalité du principe différentiel en tant que processus. En effet, ce travail fonde non pas une nouvelle théorie des relations entre les phénomènes sémantiques et leurs substrats neurologiques, mais il ouvre de nouvelles possibilités d'observations par la prise en compte des réactions électro-encéphaliques aux stimuli linguistiques. Au surplus, comme nous allons le préciser, il établit un parallèle entre la théorie saussurienne et les recherches du phénoménologue Edmund Husserl sur la saisie du sens.

Dans *Phénoménalité et objectivité linguistique*, David Piotrowski vise les « régimes de l'objectivité linguistique », les « formes de la phénoménalité langagière », le « caractère empirique des sciences du langage », ou encore les « modes de manifestation d'une légalité langagière » [2009, p. 11]. Son travail fait écho à cette interrogation, voire cette inquiétude : qu'en est-il de la réalité du phénomène *sens*, de son mode d'être et d'apparaître ?

L'analyse reprend les grands débats épistémologiques qui ont fondé la linguistique différentielle, et engage un dialogue critique avec les théories formalistes et génératives aboutissant à leur réfutation. Le point de départ consiste en une relecture du *Cours de Linguistique Générale* qui permet de préciser les différentes étapes de la conception saussurienne de la langue. Ainsi sont rassemblés les textes qui présentent son caractère dual (le couple indissociable signifiant-signifié), son caractère structuré (les jeux de relations paradigmatiques et syntagmatiques) et l'intuition du système de valeurs lié au principe différentiel recouvrant les deux premières étapes de la perception linguistique.

Mais l'aspect essentiel de l'ouvrage consiste dans la mobilisation des « résultats expérimentaux des neurosciences ». Cela nécessite une précision : il n'est pas ici question de proposer un nouveau déterminisme biologique ou psycho-cognitif des pratiques langagières. Il s'agit plutôt, dans un cadre épistémologique inspiré de Popper, de chercher un point d'appui, un « poste d'observation » complémentaire, afin de tester et attester les phénomènes spécifiquement linguistiques : ce qui précisément fait qu'un signifiant est perçu comme porteur d'un sens. Plus qu'une simple légitimation de la linguistique par les neurosciences, David Piotrowski entreprend la construction d'une théorie associant la phénoménologie husserlienne de la signification et le principe différentiel de l'analyse saussurienne.

Cette double approche permet, d'une part, de fournir un cadre théorique à des phénomènes relevés par l'observation électroencéphalographique (EEG) et, d'autre part, d'établir une corrélation entre les pratiques linguistiques et certaines ondes EEG. La méthode de l'observation EEG est présentée de façon détaillée en annexe. Retenons qu'il s'agit de capter, à la surface du crâne, l'activité électrique des neurones, laquelle est provoquée par différents types de stimuli cognitifs. Ainsi sont mesurés la durée (un nombre à trois chiffres en microsecondes) et le caractère positif ou négatif (lettre P ou N) de la manifestation électrique associée à un stimulus. Décrite depuis 1980, l'onde N400 (soit : Négatif et 400ms d'amplitude) a d'emblée fait l'objet d'une hypothèse de traitement de nature sémantique qui, depuis, fait débat. Par ailleurs, d'autres phénomènes électriques comme les effets LAN (left anterior negativity) et l'onde P600 attestent des « processus dynamiques » différentiels produisant des « structures paradigmatiques de sens dans le contexte d'une interaction syntagmatique » [*Ibid.* p. 25].

La question importante de la querelle des logatomes (suite de syllabes ressemblant à un mot, mais n'ayant pas de sens, par ex. : *iturpala*), revisitée avec l'appui de la phénoménologie et de l'EEG, permet à David Piotrowski de consolider l'intuition de la primauté du signifié, et de la réalité de sa perception dans un contexte différentiel. Ainsi l'observation EEG d'une onde N400 lors de la perception immédiate de mots et son absence lors de la perception immédiate de non-mots, c'est-à-dire de sons non identifiables comme mots, par exemple une suite de consonnes, est parfaitement prévisible pour une théorie de cette onde qui la conçoit comme un marqueur d'une perception sémantique. Par contre, la manifestation de cette même N400 avec des pseudo-mots de « bonne conformation phonologique » mais dépourvus d'un sens, les logatomes, pose problème. De plus, l'amplitude des N400 générées par des logatomes est supérieure à celle produite par des mots facilement identifiables. Cet apparent paradoxe est surmonté en observant que cette variation d'amplitude se manifeste lorsque le sujet de l'expérience doit, en plus de la simple perception intuitive d'un énoncé, effectuer une tâche de décision lexicale. Lorsque c'est possible, le

logatome est assimilé à un paronyme par le sujet, mais l'interprétation peut ne pas aboutir. Dans ce cas la variation de l'onde N400 est comprise comme l'indice d'un investissement cognitif plus important. Cela valide le statut sémantique de la N400 : c'est parce que le pseudo-mot est perçu comme signifiant, notamment du fait de son intégration à un énoncé, donc un contexte globalement signifiant, que la N400 se manifeste dès la première perception. C'est aussi parce que le pseudo-mot nécessite, dans un second temps, un plus grand effort d'interprétation, que la N400 a une plus grande amplitude. Dans tous les cas la N400 se manifeste parce qu'une intuition du sens est provoquée par l'identification d'un contexte de nature linguistique. Ainsi, la « conscience du sens est maintenant supposée une et primitive : le sens n'est pas une étape seconde de l'accès lexical, ou une strate d'objectivité articulée à celle des signifiants, mais un ordre d'objet autonome qui ne relève que de lui-même » [*Ibid.* p. 206-207].

C'est ainsi que, pour David Piotrowski, l'observation EEG valide la distinction husserlienne d'une perception du sens en trois phases, qu'il va ensuite faire correspondre à des distinctions saussuriennes : d'abord la perception phonique (ou graphique), suivie de façon presque simultanée par la perception d'une *intentionnalité signitive*, qui appelle enfin un « processus additionnel qui porte le nom de *remplissement* » actualisant les composantes de l'objet visé. Selon Piotrowski :

pour Husserl en effet, la configuration phénoménale du signe procède d'une structuration spécifique du champ attentionnel de la conscience : le signe se constitue dans un acte de *visée* complexe qui compose organiquement deux orientations intentionnelles : d'une part un viser *primaire* par lequel une marque sensible se trouve appréhendée et établie comme présente en qualité d'objet de perception, et d'autre part un viser *thématique* qui oriente la conscience *vers* (...) une signification [*Ibid.* p 23].

Cette distinction entre un « viser primaire » et un « viser thématique » correspond à la distinction de la tradition saussurienne entre le support phonique et le *signifié*, le premier n'étant *signifiant* que par la saisie du second, c'est-à-dire un phénomène « par lequel une certaine matière sensorielle se trouve saisie et animée suivant un complexe intentionnel qui établit en conscience un objet dual dont les pôles interdépendants occupent les positions respectivement *primaire* et *thématique* ». Cette distinction husserlienne expliquerait que « dans les protocoles de décision lexicale qui orientent l'activité intentionnelle des sujets, la N400, comme signature d'un processus visant à l'élaboration en conscience d'une identité de sens, est suscitée autant par les mots que par les pseudos-mots » [*Id.* p 23], car si ces derniers sont perçus en tant que signifiants, c'est précisément parce que le contexte permet à l'interprète de leur prêter une intention signitive. Ce qui expliquerait aussi « les variations de la N400 causées par les incongruités sémantiques » [*Id.*], qui induit l'idée d'une troisième étape associée à la notion de *remplissement* « prolongement logique quoique non nécessaire d'un acte intentionnel : par l'acte de remplissement, la visée atteint un état d'explicitation

actuel (...) qui en est comme l'aboutissement » [*Ibid.* p. 24]. La N400 marquerait donc les « différents moments constitutifs de l'accomplissement d'un acte intentionnel de signification : (i) comme visée primaire (du signifiant) ouvrant sur une visée thématique, (ii) comme visée thématique (du sens) et (iii) comme remplissement de la visée » [*Id.*].

Ces trois phases recourent les distinctions saussuriennes : ainsi une suite phonique ne sera identifiée comme *signifiant* que par l'intuition d'un *signifié*, donc d'une *intentionnalité signitive*, tandis que le *remplissement* peut correspondre à l'identification actualisée des traits sémantiques dans le cadre du système de valeur et de son jeu d'oppositions.

La perspective qui consiste à comprendre la logique différentielle de l'identité négative (suivant la formule saussurienne d'un mot qui est ce que les autres ne sont pas) comme « pure intentionnalité » forme un point essentiel de la synthèse entre les théories saussurienne et husserlienne. Elle nécessite la prise en compte de l'ensemble des constats et du raisonnement :

L'orientation intentionnelle signitive se trouverait élaborée suivant le mode d'une structuration différentielle. Cette thèse (...) est empiriquement appuyée par les circonstances susmentionnées de neutralisation de la N400. En effet, supposant que la N400 reflète l'accomplissement d'un acte de visée signitive, et admettant de rapporter l'intentionnalité à des formes différentielles, l'absence ou la neutralisation de la N400 doit correspondre à une situation de non génération de structures différentielles de sens. Or c'est précisément là ce qui se trouve observé. En effet, les mots dans un contexte syntaxique correct engagent avec leurs concurrents des rapports différentiels qui établissent leur valeur sémantique. Aussi, lorsque les configurations syntaxiques sont déviantes, les processus d'instanciation de seuils différenciateurs dans la substance du contenu sont en échec : aucune structure différentielle n'émerge. Corrélativement, aucune directionnalité signitive ne prend place et, par voie de conséquence, toute activité mettant en œuvre une telle intentionnalité signitive se trouve suspendue – d'où l'absence de N400 [*Ibid.* p. 28].

Ce rôle du contexte dans la perception d'une intention signitive, donc d'un signifié lié au support phonique, confirme, par l'apport d'un autre point de vue et d'une corrélation avec l'observation EEG, la proposition de Rastier d'un *principe de contextualité*<sup>168</sup>, qui relève du processus différentiel mais intervient selon Rastier aux niveaux micro-, méso- et macro-sémantique.

Par ailleurs, la théorie élaborée par David Piotrowski invalide les approches formelles et génératives basées sur la primauté du support phonique et des combinaisons syntaxiques, qui renvoient la question du sens vers la psychologie ou la logique. Sa critique porte notamment sur leur tentative de justifier une observation réduite aux seuls signifiants, par une séparation artificielle des deux aspects de la factualité langagière, instituant en « substances autonomes » le signifiant et son signifié : « le signifiant manifeste deux identités phénoménales (...) : en tant qu'élément phonématique en soi, délié de toute orientation

---

<sup>168</sup> Voir ci-dessus p. 78.

signifiante, et en tant qu'impliqué dans un schéma de structure où il ne vaut que par l'effet qu'il commande, à savoir la production d'un signifié, vers lequel de par son rôle fonctionnel il oriente totalement la 'conscience' linguistique » [*Ibid.* p. 27].

Pour autant, la théorie de David Piotrowski ne relève pas d'une sémantique cognitive nécessitant le postulat d'un « esprit », qu'il soit désigné comme « représentations cognitives » (Talmy) « structures conceptuelles » (Langacker) ou « espaces mentaux » (Fauconnier). Au contraire, il est possible d'entrevoir une validation indirecte de la proposition théorique de Rastier<sup>169</sup> engageant à concevoir les « représentations mentales » comme contraintes par les processus linguistiques et non l'inverse. En effet, l'attestation d'un phénomène proprement sémantique dans des processus neuronaux n'induit pas nécessairement la détermination de ce phénomène par une causalité neurobiologique ou psychologique, comme le proposait la théorie de Chomsky et son hypothèse d'un « organe du langage ». Au contraire, ce qui est observé, grâce à l'EEG, c'est que la phénoménalité langagière détermine la conscience du sens.

Cette recherche vise seulement, si l'on peut dire, la « détermination claire et rigoureuse » des « caractères de l'empiricité langagière ». Mais il est possible d'envisager quelques unes des perspectives qu'elle ouvre pour les sciences du langage.

La première est sans doute liée à la validation des méthodologies différentielles en envisageant des possibilités d'expérimentation. Peut-être serait-il possible d'envisager de tester, par l'observation EEG, l'hypothèse de Rastier d'une « perception sémantique », en élaborant des stimuli basés sur l'identification et la différenciation des isotopies à une échelle textuelle dépassant la phrase ?

La seconde concerne la question de la relation signifiant-signifié, qui paraît légitime du seul fait de cette distinction. Elle pourrait être cependant dépassée dans la mesure où la construction intentionnelle du signifié, et sa primauté, rend le support signifiant accessoire.

La troisième perspective pose la question du rôle de la mémoire, donc de l'apprentissage, mais plus profondément de la culture et du contexte historique, qui semblent échapper à cette approche expérimentale exclusivement synchronique. Il s'agit de se demander si la perception différentielle manifestée par l'onde P600 est exclusivement conditionnée par l'intuition des stimuli extérieurs ou nécessite une relation avec la mémoire du sujet. Parce qu'il paraît impossible de réaliser l'observation EEG avec des langues inconnues des sujets, il conviendrait de situer le rôle des savoirs mémorisés qui permettent la reconnaissance et donc l'identification des signes comme porteurs d'un signifié structuré. Ce qui réintroduit la dimension diachronique ou, plus exactement *panchronique*, dans la mesure

---

<sup>169</sup> Voir ci-dessus p. 82-83.

où les savoirs mémorisés, et avec eux l'héritage culturel, sont nécessairement présents dans le processus dynamique, et synchronique, d'interprétation.

Retenons enfin l'assimilation entre intentionnalité et différentialité qui pourrait ouvrir une perspective dans un cadre sémiotique plus général. Les signes graphiques relevant d'une expression artistique ancienne non figurative, comme par exemple l'art de l'âge du fer en Europe de l'Ouest, ne livrent pas de façon évidente des traces d'une subjectivité, donc de l'intention signitive du créateur, même si toute une tradition historique et archéologique soupçonne qu'il y a bien, là, du sens. Mais les jeux d'oppositions et/ou d'associations récurrents peuvent être désormais compris comme la marque d'une logique différentielle, donc intentionnelle, légitimant ainsi l'analyse sémiologique et l'interprétation de ces données. Celles-ci nécessitent toutefois une corrélation avec des modèles sémantiques attestés linguistiquement, la langue en discours restant le seul lieu de formulation explicite d'un sens.

### 3- Comparaison et sens figuré : l'approche différentielle

Outre la présentation de la SI, un des objectifs de ce chapitre était de répondre à la double problématique générale exprimée à la fin du premier chapitre. Il doit permettre aussi de préciser les contours d'un objet sémantique complexe, à double sens et/ou sens figuré, qui sera l'objet visé dans les analyses textuelles.

En complément de la problématique, très générale, sur « comment comprendre un sens ancien ? », nous avons considéré qu'elle induisait une série de questions, d'ordre épistémologique : « quelle est la nature des contenus des documents qui nous parviennent du passé, quel est l'ordre de réalité de ces *signifiés* et sous quelle forme explicite peut-on les saisir pour les décrire avec la double exigence de leur validité et d'une plus grande précision ?

La SI propose des éléments qui légitiment le processus différentiel en tant que réalité et en tant que principe central du sens, ainsi que des éléments qui confirment son caractère culturel et transmis. Ces deux réalités ne nécessitent que le support de la mémoire : *a minima* la mémoire de travail pour le processus différentiel dans sa pratique la plus immédiate, plus globalement la mémoire sémantique – au sens des psychologues cognitivistes – pour sa dimension culturelle.

La SI nous a de plus ouvert des perspectives sur l'objet empirique, le texte, et sur un outillage méthodologique complet lié à la nature même de cet objet empirique, mais aussi de l'objet scientifique : le sens différentiel.

L'intégration de la *réalité différentielle* dans la description des signes est ainsi la condition de la validité de cette description : un sens qui ne serait pas décrit dans ses relations différentielles, mais sur une base exclusivement *référentielle* ou *inférentielle*, relèverait de la spéculation dans la mesure où il tirerait sa légitimité d'un pari métaphysique sur les capacités invisibles du cerveau à enregistrer les *reflets* du monde extérieur et/ou à produire des liens ou calculs logiques antérieurement à toute expression et à toute activité sémiotique.

La seconde problématique était plus strictement méthodologique : à quelles conditions et sur la base de quelles méthodes pouvons-nous fonder la valeur épistémique de nos interprétations des signes anciens qui nous sont parvenus ? Elle reçoit un début de réponse par

les propositions méthodologiques de la SI et cette visée descriptive de la *réalité différentielle*.

La prise en compte de la réalité du *système de valeurs* dans sa globalité et ses structures dynamiques doit permettre à son tour de légitimer la pertinence, donc la « valeur épistémique », de nos « interprétations des signes anciens », dans la mesure où il constitue la trace tangible des contraintes sociales et culturelles, donc historiques, qui pèsent sur la production sémiotique. Sa description cohérente et située dans les textes et l'intertexte peut constituer la démonstration de sa compréhension.

Dès lors il faut définir les contours d'un objet sémantique, d'une façon qui soit à la fois plus précise et liée à l'objet empirique que nous allons aborder : un corpus de textes en vieil et moyen-irlandais. À la fin du chapitre 2 nous avons envisagé la recherche d'une problématique transversale qui viserait l'observation d'un objet sémantique suffisamment complexe pour témoigner d'un système, à travers plusieurs textes d'époques et de genres différents. C'est pourquoi, avant d'aborder l'analyse dans la seconde partie, il nous faut encore explorer l'apport de la SI à la question du double sens et/ou sens figuré.

Dans les deux premiers chapitres nous avons souligné la question de la possible présence de la comparaison et/ou l'analogie, tant dans la question de l'interprétation symbolique de vestiges archéologiques que dans celle de l'étymologie de la lexie *druid-*. L'intérêt que pourrait recouvrir, pour les sciences historiques, la résolution des problèmes d'interprétation de tels signes réputés avoir un double sens a aussi été signalé. Mais ces notions récurrentes dans la littérature anthropologique et historique attendent des précisions, notamment celles de l'apport de la SI sur ce point.

Certains objets archéologiques, découverts en contexte rituel, posent la question de leur « fonction symbolique ». Par exemple des vases dans une tombe sont-ils seulement des marqueurs d'une plus ou moins grande richesse du défunt (interprétation sociologique) ou représentent-ils autre chose : une partie du corps humain, un concept, le résultat d'un geste rituel en lui-même porteur d'une signification religieuse, etc. ? Ainsi, à titre de pure hypothèse, l'analogie pourrait être élémentaire : un vase de terre représentant par exemple l'être humain<sup>170</sup> ; ou morphologique : telle forme de vase représentant telle partie du corps ou tel concept si l'on pense aux analogies /vase || tête/ ou /vase || ventre/ des récits insulaires.

Nous avons rencontré aussi la possibilité d'une explication par la métaphore dans l'étymologie de mots isolés ou traités isolément. Pour certains auteurs le lexème *\*dru-uid* a un sémème composé de deux éléments 'arbre + savoir', qu'ils reformulent en « connaisseurs de l'arbre », introduisant diverses suppositions sur la nature mythologique ou non de cet 'arbre'.

---

<sup>170</sup> Au titre de la réalité linguistique i.-e. 'homo = humus' présente en contexte celtique ancien : DLG p. 176 *gdonios*.

Pour d'autres, dans toutes les langues celtiques la racine *uid-* possède un double sens /arbre/ et /savoir/ dû à une éventuelle métaphore transmise au sein de cette tradition culturelle et figée dans le lexique ; les mêmes considérant que le préfixe *dru-* n'a qu'une valeur adjectivale 'solide' ou 'fort'. Dans la mesure où la comparaison initiale n'est pas attestée, la nature métaphorique de ce rapprochement n'est qu'hypothétique. Il pourrait aussi s'agir d'une *catachrèse*, c'est-à-dire une métaphore courante dont l'idée originelle est perdue. Mais la catégorisation stylistique de ce fait n'est pas notre propos.

L'interprétation de ces faits sémantiques, en dehors d'un contexte sémantique lexicalisé, est impossible voire très hasardeuse. Dans le cas de l'étymologie de *\*dru-uid*, outre qu'il est difficile de décider positivement de la réalité d'une métaphorisation ou au contraire de l'exclure, si toutefois cela était démontrable, il resterait difficile de décider de la formule exprimée originellement dans ce figement lexical. S'agit-il de « très savant » ou « solide arbre » ou « (celui dont) le savoir solide est comme un arbre » ? C'est impossible à préciser sur la seule base d'un lexème isolé.

Pour les interprètes de ce type de matériaux symboliques, anciens et souvent fragmentaires, archéologiques ou linguistiques, la difficulté est donc double :

1- Comment pouvoir être sûr qu'il s'agit bien d'une comparaison intentionnelle et/ou d'un autre type de signifiant à double sens ?

2- Dans un tel cas, comment l'interpréter d'une façon pertinente, c'est à dire d'une façon qui soit conforme au sens qui aurait pu être produit par les créateurs du signe, tout en étant compréhensible pour nous-mêmes au 21<sup>ème</sup> siècle ?

Notre projet n'étant ni stylistique, ni rhétorique, mais aussi rigoureusement que possible *sémantique*, il ne nous paraît pas utile de faire l'inventaire des débats nombreux sur la métaphore, même si elle a pu jouer un grand rôle dans la création lexicale. C'est un *processus* sémantique fondé sur une analogie admise ou l'afférence d'un sème devenu commun, que nous voulons analyser. Par processus entendons qu'il s'agit à la fois d'un phénomène dynamique et intentionnel, descriptible dans ses étapes. Parce que nous envisageons de décrire une réalité sémantique, dans son contexte textuel, il n'est pas souhaitable de la limiter de façon anticipée à une figure rhétorique. Il s'agit ici, avant l'analyse, de comprendre en quoi la nature différentielle du sens, peut éclairer la compréhension d'objets sémantiques complexes.

### 3.1- Sens figuré et différence chez Saussure

Dans le manuscrit découvert en 1996 et intitulé *De l'essence double du langage*, Saussure contestait la distinction traditionnelle entre *sens propre* et *sens figuré*, pour la ramener au procès différentiel : « Il n'y a pas de différence entre le sens propre et le sens figuré des mots (...), parce que leur sens est éminemment négatif » [2002, p. 72]. Dans l'exemple d'une expression commune disant d'une personne qu'elle a été « le *soleil* de l'existence d'une autre », pour Saussure le choix du mot *soleil* a d'abord été fait par rapport à celui de *lumière* ou du fait de l'absence d'un équivalent de l'expression *clair de lune*. Et il conclut ce bref passage numéroté 23 par ce constat : « ce n'est pas l'idée positive, l'idée extérieure à la langue de SOLEIL qui fait image : c'est simplement l'opposition avec d'autres termes qui se trouvent eux-mêmes plus ou moins appropriés, comme *étoile*, *astre*, *clarté*, *unité*, *but*, *joie*, *encouragement* » [*Ibid.* p. 72].

Cette introduction directe du problème du sens figuré et/ou du double sens dans la perspective différentielle d'un choix par opposition pourrait rendre caduque l'ensemble des idées associées par les traditions littéraires et théologiques à la métaphore en obligeant à la penser en termes de *différences négatives* et non plus de référence positive à un sens second réputé « abstrait ». Elle n'en laisse pas moins en suspens la question de l'analogie et/ou de la comparaison. Même si nous pouvons supposer que l'analogie entre deux termes ou deux ensembles sémantiques, comme dans notre exemple /arbre || savoir/, procède d'abord d'une différence : c'est précisément parce que ces deux domaines sont différents que la modélisation de la croissance du savoir sur la croissance de l'arbre produit son effet. Mais selon la brève note de Saussure il faut aussi envisager la différence entre /arbre/ et tout ce qui aurait pu le remplacer dans la représentation du /savoir/, pour saisir sa 'valeur' : /sanglier/, /oiseau/, /lumière/, /ouest/, /coucher du soleil/<sup>171</sup>, etc.

Pour autant l'idée de l'*analogie*, sur la base d'une ressemblance, a joué par ailleurs un grand rôle dans la réflexion de Saussure. Les chapitres IV-V-VI de la troisième partie du CLG lui sont consacrés et cette partie de son enseignement est confirmée par plusieurs passages des ELG<sup>172</sup>. À ses yeux : « toutes les modifications normales de l'aspect extérieur des mots qui ne sont pas de nature phonétique » relèvent de l'analogie [2005, p. 221]. Selon lui « pour contrebalancer l'action diversifiante du changement phonétique (...), l'analogie a de nouveau unifié les formes et rétabli la régularité » [*Ibid.* p. 222]. Il donne pour exemple en français : *il prouve*, *nous prouvons*, *ils prouvent* dont les formes des troisièmes personnes sont tombées en désuétude et ont été remplacées par *il prouve*, *nous prouvons*, *ils prouvent* « qui ne peuvent s'expliquer phonétiquement ». Plus loin il montre que, sans nécessairement supprimer les formes antérieures, l'analogie est un facteur de création d'éléments nouveaux « qui ne remplacent rien » ainsi « sur le modèle de *pension* : *pensionnaire* » on a créé « *réaction* :

<sup>171</sup> Ces sémèmes sont choisis parce qu'ils apparaissent dans les textes celtiques insulaires. Voir le chapitre 4.

<sup>172</sup> En particulier les pages 160-162 tirées de la *Deuxième conférence à l'Université de Genève, novembre 1891*.

*réactionnaire* ». Par ailleurs d'autres créations sont potentielles car « quelqu'un peut créer *interventionnaire* ou *répressionnaire*, signifiant 'qui est pour l'intervention', 'pour la répression' » [*Ibid.* p. 225]<sup>173</sup>.

Ces phénomènes ne sont donc pas phonétiques, mais ne sont pas exclusivement morphologiques dans la mesure où en parallèle à la création d'un nouveau signifiant apparaît un nouveau signifié. Que l'analogie puisse être conçue aussi comme un phénomène sémantique n'est pas exprimé clairement par Saussure, toutefois il précise que l'analogie :

est d'ordre psychologique ; mais cela ne suffit pas à la distinguer des phénomènes phonétiques, puisque ceux-ci peuvent être aussi considérés comme tels. Il faut aller plus loin et dire que l'analogie est d'ordre grammatical : elle suppose la conscience et la compréhension d'un rapport unissant les formes entre elles. Tandis que l'idée n'est rien dans le phénomène phonétique, son intervention est nécessaire en matière d'analogie [*Ibid.* p. 226].

Il y a donc bien aux yeux de Saussure une activité consciente, d'ordre intellectuel, qui intervient dans ce processus. Et sans doute faut-il concevoir que s'il ne développe pas les possibilités de l'analogie au plan des *signifiés* c'est, pour une part, lié aux exemples qu'il exploite, d'autre part au fait que la partie sémantique de son travail a été peu développée. Dans la conférence citée ci-dessus il formulait une idée très proche : « plus généralement ce phénomène [l'analogie] représente une *association de formes* dans l'esprit, qui est dictée par *l'association des idées représentées* » [2002, p. 161] ce qui permet de penser qu'il avait conçu une antériorité du *sémantique* sur le *morphologique*.

Il reste que ce *phénomène* de l'analogie est à ces yeux un exemple d'une mise en œuvre du « jeu du mécanisme linguistique » [*Ibid.* p. 227] entre la langue et la parole, du passage de « tout un système latent » [*Ibid.* p. 179]<sup>174</sup> à un nouveau syntagme. En distinguant : « 1° la compréhension du rapport qui relie entre elles les formes génératrices ; 2° le résultat suggéré par la comparaison, la forme improvisée par le sujet parlant pour l'expression de la pensée » Saussure considère que « seul ce résultat appartient à la parole » ce qui induit que l'étape de la *compréhension du rapport* donc de la *comparaison* relève de ce qu'il appelle les *rappports associatifs*, ce que l'on nommera ensuite l'axe paradigmatique<sup>175</sup> : « le rapport associatif unit des termes *in absentia* dans une série mnémonique virtuelle » [CLG, 2005. p. 171]. Ailleurs le linguiste genevois précise :

Toute création doit être précédée d'une comparaison inconsciente des matériaux déposés dans le trésor de la langue où les formes génératrices sont rangées selon leurs rapports syntagmatiques et associatifs » puis, au bas de la même page « l'analogie, prise en elle-même,

<sup>173</sup> Nous avons signalé dans le chapitre 2 (p. 55, note 86) que l'étymologie du lexème *\*dru-uid* pouvait relever de ce type de dérivation par analogie sémantique et morphologique : *su-uid* => *dru-uid* => *du-uid*.

<sup>174</sup> Le CLG, p. 227, contient ce renvoi à la p. 179, ce qui signale un lien fait par Saussure.

<sup>175</sup> Voir à ce sujet la note 248 du CLG (Payot, 2005) : « Frei (...) propose de définir comme 'mémoriel' les rapports associatifs. L'usage a consacré le terme *paradigmatique*, absent chez Saussure mais suggéré par des passages dans lesquels les paradigmes flexionnels sont cités comme exemples typiques de rapports associatifs (...) ». De façon plus générale voir Ducrot – Schaeffer 1995, p. 271-275

n'est qu'un aspect du phénomène d'interprétation, une manifestation de l'activité générale qui distingue les unités pour les utiliser ensuite » [ELG, 2002, p. 227].

Dans le système saussurien ce *passage* n'est donc pas anodin puisqu'il place l'analogie au cœur de ces processus qui constituent l'activité langagière en elle-même : le passage du trésor mémoriel de la *langue* et de son ou ses système(s) à la *parole* et inversement. Cette notion d'analogie telle qu'elle est ici généralisée par Saussure est sans doute à mettre en relation avec ce qu'il appellera *parallélie* dans ses écrits [ELG, 2002, p. 61] à la place de l'axe des *rappports associatifs*. Instituant une distinction entre un *syntagme* désignant la « parole effective » et la « *parallélie* ou parole potentielle ».

Il semble que, derrière la diversité et l'apparente imprécision des termes, il y ait bien eu chez Saussure l'idée du rôle de l'analogie et/ou d'autres formes de *parallélie* dans la structuration même de la mémoire linguistique et du travail de choix et d'assemblage qui précède immédiatement l'énonciation<sup>176</sup>.

Ces réflexions de Saussure nous incitent à penser de façon plus globale et plus fondamentale un principe général qui serait au cœur des procès sémantiques différentiels : un principe dynamique qui compare et/ou met en parallèle en permanence des éléments sémantiques (sèmes, sémèmes, formes sémantiques diverses, etc.) les différenciant et, le cas échéant, les associant par une analogie qui n'est pas nécessairement réaliste.

Il reste que sur ces points, notamment sur la notion de *parallélie* que Saussure n'a pas eu l'heur d'approfondir, sa pensée nous apporte principalement la source d'un dépassement et sa légitimation. Cela n'est pas suffisant pour fonder une définition de l'objet sémantique que nous allons devoir décrire, ni pour fonder une méthodologie.

### 3.2- La sémantique interprétative et les théories du double sens

Même s'il n'a pas fait explicitement référence à ces passages de Saussure dans son analyse des *théories du double sens*<sup>177</sup>, François Rastier s'inscrit dans un courant néo-saussurien et c'est sur la base d'une sémantique explicitement *différentielle* qu'il va formuler ses propositions pour renouveler la description des phénomènes sémantiques concernés.

La rupture que propose Rastier avec les théories traditionnelles est donc d'autant plus importante qu'elle permet de fonder scientifiquement la description de ces procédés dits

---

<sup>176</sup> Signalons ici pour ouvrir des perspectives interdisciplinaires que des psychologues cognitivistes comme Douglas Hofstadter et Emmanuel Sander considèrent que, suivant le titre du livre qu'ils ont écrit ensemble, « l'Analogie [est le] Cœur de la Pensée » et qu'elle constitue « le mécanisme qui (...) dicte le choix de nos mots et notre compréhension des situations les plus quotidiennes », 2013, p. 690.

<sup>177</sup> *Sémantique interprétative*, édition 2009, chap. VIII. 1.1 *Les théories du double sens*.

*métaphoriques* ou *symboliques*, à partir d'une critique des conceptions métaphysiques héritées de la tradition dualiste hellénique et chrétienne.

Rastier a rappelé la présence de trois thèses dans la conception allégorique du double sens, constituées de ces conceptions dans la tradition exégétique :

Retenons ces trois thèses : (i) une proposition peut avoir un double sens ; (ii) le premier voile le second ; (iii) le second est le principal », précisant ensuite que « ces trois thèses valent également pour des étendues de texte qui excèdent la proposition [Rastier, 2009, p. 167].

Il a d'abord précisé que dans la tradition de l'exégèse chrétienne, le sens second aussi appelé *sens figuré* est valorisé en tant que *spirituel*<sup>178</sup>. Puis il a souligné la corrélation de cette conception duelle *sens littéral/sens spirituel*, avec d'autres couples chers à cette tradition : *corps/âme, lettre/esprit, visible/invisible* [Ibid. p. 168-169].

Bien que légèrement laïcisée au niveau du lexique<sup>179</sup>, cette conception d'un double sens dont le second serait caché et plus *fondamental* est, toujours selon Rastier, présente dans les travaux de Freud, Greimas et même Lévi-Strauss, quand bien même la conception allégorique du mythe semblerait révolue [Ibid. p. 170 note 7]. Ainsi chez Greimas :

Deux thèses essentielles de l'allégorisme sont maintenues : il y a deux sens (ou deux types de sens)<sup>180</sup> ; et ils sont inégalement accessibles. La troisième des thèses est aussi maintenue, puisque le sens caché se trouve valorisé. En effet quand Greimas abandonne l'opposition *texte/métatexte*, elle est remplacée par l'opposition entre isotopie *apparente* et isotopie *fondamentale* [Ibid. p. 171].

Avant de prendre en compte l'apport de Rastier pour dépasser ces « trois thèses » classiques et renouveler l'approche de ces faits sémantiques, signalons rapidement la place qu'elles peuvent encore avoir chez divers auteurs<sup>181</sup>. Le *Dictionnaire critique de la mythologie* [Le Quellec – Sergent, 2017, p. 1230-1233] rappelle l'importance de la notion de symbole dans l'étude des mythes et des religions, où la définition de Lalande est prise comme référence, le symbole étant à ses yeux « ce qui représente quelque chose en vertu d'une correspondance analogique » [Ibid, p. 1230]. Même si ce « quelque chose » peut relever de la fiction ou de l'abstraction, cette définition est liée à la logique référentielle. Il y a une école symboliste qui « tend à expliquer le mythe en son ensemble par le symbole » [Ibid, p. 1231]. D'autres définitions du symbole ont eu cours au 20<sup>ème</sup> siècle, mais souvent pour l'assimiler au signe de la tradition saussurienne.

La métaphore en tant que figure rhétorique a été décrite en détail par Joëlle Gardes Tamine dans son ouvrage *Au cœur du langage. La métaphore* [2012]. Inspirée des travaux

---

<sup>178</sup> Cela notamment parce qu'il est considéré comme étant d'origine divine dans les écritures saintes

<sup>179</sup> « (...) le sens spirituel perd ce nom pour devenir *latent, profond, fondamental, etc.* » Ibid. p. 170.

<sup>180</sup> Texte et métatexte.

<sup>181</sup> Charlotte Dilks a rassemblé les données des principales approches cognitives en les comparant à celles de la sémantique interprétative dans *Approches théoriques : la métaphore, la sémantique interprétative et la sémantique cognitive*, 2011.

déjà anciens de Ch. Brooke-Rose<sup>182</sup>, elle établit une typologie des structures syntaxiques de la métaphore, préservant la distinction traditionnelle entre *métaphore in absentia* et *métaphore in praesentia*. Elle entend décrire son *mécanisme* tout en conservant le principe de ressemblance et d'analogie. Toutefois cette somme assez récente ne prend pas en compte le travail de Rastier sur ce sujet, daté de 1987, cet auteur étant absent de la bibliographie de Joëlle Gardes Tamine. Paul Ricœur, en 1975 dans la *Métaphore vive* a proposé de reconnaître la dimension sémantique de ce qu'il appelle le « procès métaphorique » en opposant à l'idée de Jakobson, telle qu'il l'a comprise, de « substitution d'un terme à un autre », un phénomène sémantique consistant en « l'assimilation l'une à l'autre de deux aires de signification par le moyen d'une attribution insolite » pour rendre à la métaphore son « essence nettement prédicative ou attributive »<sup>183</sup>. Cette « attribution insolite » est selon lui basée sur l'analogie ou la ressemblance dont il considère « qu'elle n'est pas seulement ce que l'énoncé métaphorique construit, mais ce qui guide et produit cet énoncé » [*Ibid*, p. 245] ce qui suppose à ses yeux un état antérieur de ressemblance entre les domaines comparés et non simplement une intention de comparaison construite par et dans l'énonciation.

Par ailleurs Ricoeur a articulé psychanalyse et herméneutique dans son ouvrage *De l'interprétation – Essai sur Freud* [1995]. Pour lui la psychanalyse fondée par Freud, en particulier dans son travail sur *l'Interprétation des rêves*, révèle de façon particulièrement intense la question du double sens : « comme homme du désir je m'avance masqué ; du même coup le langage est, d'abord et le plus souvent, distordu : il veut dire autre chose que ce qu'il dit, il a un double sens, il est équivoque (...) un *autre* sens tout à la fois se donne et se cache dans un sens immédiat » [*Ibid*, p 17]. Pour Ricœur cette « région du double sens » peut être appelée *symbole*. Et il la met en relation avec les symboles étudiés par la phénoménologie des religions qui sont, non pas l'expression d'un désir qui se cache, mais d'un « fond dont on peut dire aussi qu'il se montre et se cache ». Ce fond, dans l'optique des religions, a la prétention de révéler un sens fondamental. Cette conception du symbole permet à Ricœur de définir l'interprétation comme *intelligence du double sens* [*Ibid*, p 18].

Cependant, du strict point de vue d'une sémantique qui se veut descriptive, l'enjeu n'est pas de spéculer sur une ressemblance réelle qui serait admise en amont de la production de la métaphore et qui la conditionnerait. Dans l'exemple de la métaphore entre l'arbre et le savoir, au sein d'un corpus celtique, la question ne porte pas sur la réalité de la ressemblance entre l'arbre et le savoir, *a priori* improbable, mais sur la description du processus sémantique qui associe ces deux sémèmes dans ses expressions les plus simples comme dans son déploiement dans des formes plus complexes.

---

<sup>182</sup> *A grammar of métaphore*, London, Secker and Warburg, 1958.

<sup>183</sup> *La métaphore vive*, édition Points Essais 1997, p. 252. Le texte a paru en 1975 donc 12 ans avant la *Sémantique interprétative* de François Rastier.

La rupture théorique que propose François Rastier porte donc sur les trois thèses traditionnelles :

A- Celle du *dédoublement* est mise en cause sur la base du constat de l'existence de signifiants polysémiques : un énoncé ou un texte peuvent avoir plus de deux isotopies génériques, et cette pluralité des isotopies n'est pas nécessairement répartie entre des isotopies *thématiques* ou *spirituelles* et d'autre *figuratives* ou *littérales* [1987. p. 174].

B- Celle de la prééminence du *sens caché* est d'abord contestée par le rejet des présupposés religieux qui instituaient un « rapport privilégié » entre une isotopie et une réalité extralinguistique telle que *Dieu* ou *l'Inconscient*. Mais surtout selon Rastier : « Plus généralement, la théorie ne peut conférer *a priori* à aucune isotopie générique une prééminence quelconque sur les autres. Cela n'empêche évidemment pas la description de pouvoir constater, dans un texte donné, une hiérarchie évaluative établie entre les isotopies » [Ibid, p. 174], mais dans ce cas ce sera à partir du système de valeurs observé dans le texte ou l'intertexte auquel il se rattache.

C- Pour la question du *voile*, le sémanticien constate que « l'isotopie dont la construction requiert le plus de conditions n'est pas pour autant 'profonde' ou 'voilée' par les autres » [Ibid, p. 175]. De fait, que le recours à la métaphorisation soit conscient ou non, il s'agit toujours d'un processus descriptible avec des outils sémantiques. D'une part, ce n'est pas parce que le sens *abstrait* est déduit du sens premier et *concret*, qu'il y a une intention de le voiler ou le cacher ; d'autre part, l'éventuelle difficulté de son interprétation, en dehors des pratiques explicites de cryptologie, peut trouver d'autres explications notamment par l'interruption d'une tradition exégétique qui a entraîné l'oubli de la comparaison initiale.

Ces propositions de Rastier s'inscrivent dans la logique de sa position épistémologique et méthodologique : la description d'un signe doit s'appuyer sur les réalités qui lui sont propres (*signifiant/signifié*) sans être conditionnée par des présupposés ou préjugés d'ordre métaphysique ou ontologique.

Rastier considère ensuite ce qu'il nomme les « insuffisances » de la « théorie classique de la métaphore » [Ibid, chap. VIII. 1.2 *Les théories de la métaphore*]. D'une part cette figure de la métaphore est trop liée à « une linguistique du mot », et sa conception binariste, comme dans le cas de l'allégorie, ne permet pas de rendre compte des « connexions entre plus de deux isotopies » [Ibid, p. 177].

Mais surtout, le concept de métaphore « est encore plus inadéquat pour rendre compte de phénomènes macro-sémantiques. À cet égard, la notion de *métaphore filée* [...] cumule les insuffisances des théories du double sens et de la métaphore » car cette notion « ne peut avoir de validité descriptive que pour les textes qui ne présentent que deux isotopies » notamment parce que « ce n'est pas le filage de la métaphore qui engendre la poly-isotopie, mais la

disparité de domaines ou dimensions sémantiques qui rend possible la métaphore, filée ou non » [*Ibid.* p. 177]. De fait, en tant qu'elle est une connexion entre deux ou plusieurs domaines sémantiques, par exemple celui de l'//arboriculture// et celui du //savoir// dans le cas de la métaphore supposée /arbre || savoir/ du lexème \**dru-uid-*, celle-ci nécessite la préexistence de ces deux domaines dans la mémoire sémantique pour en réaliser une mise en relation intentionnelle.

Plus loin, après avoir décrit les « formes élémentaires de la poly-isotopie générique », le sémanticien va préciser les « modes de connexion » entre les isotopies génériques, c'est-à-dire entre les sèmes isotopants qui relèvent de classes sémantiques (taxèmes ou domaines ou dimensions) différentes. Il va distinguer la connexion symbolique de la connexion métaphorique, puis envisager la question d'une connexion analogique qui sera finalement assimilée aux deux premières.

La connexion symbolique recouvre, de façon élargie, ce qui était auparavant dénommé *métaphore in absentia*. Il la définit ainsi : « toute connexion entre deux sémèmes (ou groupe de sémèmes) telle qu'à partir d'un sémème lexicalisé, on puisse lexicaliser un autre sémème (ou un autre groupe de sémèmes) » [*Ibid.* p. 186]. Il faut bien comprendre que dans le texte interprété, seul le premier sémème est lexicalisé, le second étant actualisé par la connexion symbolique, ainsi dans l'exemple pris par Rastier à Augustin la lexicalisation du mot *bœuf* renvoie à 'Apôtre', sur la base d'une interprétation par Paul d'une formule de l'ancien testament. Le cas du Tétramorphe est similaire, pour saisir 'saint Luc' à partir du lexème ou de l'image du *taureau ailé* il est nécessaire que la connexion entre les quatre évangélistes et les quatre créatures les représentant soit connue et/ou puisse être activée par des indices<sup>184</sup>. Historiquement elle relève d'une intertextualité partant du livre d'Ézéchiel puis passant par l'Apocalypse de saint Jean et les écrits paléochrétiens, et c'est seulement dans le contexte d'un écrit chrétien relevant de cet intertexte que cette connexion peut être activée.

La connexion métaphorique recouvre quant à elle la métaphore *in praesentia* de la tradition des figures de style. Il la définit ainsi : « toute connexion entre sémèmes (ou groupe de sémèmes) lexicalisés telle qu'il y ait une incompatibilité entre au moins un des traits de leur classème, et une identité entre au moins un des traits de leur sémantème ». Ainsi cette opération nécessite la lexicalisation de deux sémèmes de deux classes sémantiques différentes (incompatibilité entre traits de leur classème) et une identité de traits qui seront spécifiques mais soit *inhérents* : ce qui suppose une comparaison antérieure, une analogie ; soit *afférents* : ce qui suppose une afférence produite localement dans le cours de l'énoncé.

---

<sup>184</sup> Jean = aigle, Marc = lion ailé, Luc = taureau ailé, Mathieu = homme ailé, suivant la tradition du Tétramorphe et la réinterprétation de la vision d'Ezéchiel par les pères de l'église qui en ont fait l'emblème des quatre Évangélistes.

Enfin il va faire le constat que les formules basées sur une analogie (*La coupe est à Dionysos ce que le bouclier est à Arès* ou *La justice militaire est à la justice ce que la musique militaire est à la musique*) n'opèrent que des connexions symboliques et métaphoriques, dispensant ainsi de l'usage de cette notion [*Ibid*, p. 190].

Après avoir évoqué la condition, ni « nécessaire ni suffisante », d'un « contexte équatif » [*Ibid*, p. 187] pour la connexion métaphorique, c'est-à-dire d'un contexte opérant une comparaison d'égalité ou d'équivalence, Rastier liste de façon non exhaustive les *connecteurs métaphoriques* : contextes équatifs « définis par des structures syntaxiques » marquant la comparaison, enclosures (modification du degré d'isotopie et d'allotopie des énoncés : *Achille est comme un lion*) [*Ibid*, p. 161], et signifiants polysémiques [*Ibid*, p. 194]. Il précise cependant que : « Seules les allotopies génériques entre sémèmes permettent d'identifier assurément les poly-isotopies. Si bien que les *connecteurs* peuvent signaler ou confirmer l'existence d'une poly-isotopie, mais ils ne la déterminent pas » [*Ibid*, p. 195].

Dans le cas des connexions analogiques il avait précisé que l'*analogie simple* 'coupe = bouclier' est construite grâce à un *interprétant* qui « dépend d'instructions externes au texte » ; et que l'*analogie non-simple* 'coupe d'Arès = bouclier' est construite grâce à un *interprétant* qui « dépend d'instructions internes au texte » [*Ibid*, p. 189]. Plus loin il précise qu'en l'absence de lexicalisation du second « groupement sémique » il n'y a pas de connecteurs symboliques, mais qu'il peut y avoir « un ou plusieurs interprétants ». Ceux qui sont internes au texte peuvent être des sémèmes déjà en « connexion métaphorique » dans le contexte. Ceux qui sont externes au texte relèvent de connaissances encyclopédiques et l'exemple qu'il prend évoque un travail sur des textes antérieurs (tradition biblique), donc un intertexte.

Ces propositions théoriques et descriptives appellent trois remarques :

1- Tout d'abord, intégrées à la problématique plus générale de la *poly-isotopie*, les connexions symboliques et métaphoriques (incluant les connexions analogiques mais pas exclusivement) semblent ne se distinguer que par la présence des deux éléments connectés dans le second type. En ce sens, l'identification et l'interprétation de la connexion symbolique, dans la mesure où elle fait appel au contexte ou à l'intertexte, renvoie très certainement, ce sera à vérifier dans les cas à analyser, à une connexion métaphorique antérieure. Ainsi un symbole, au sens de Rastier, pourrait n'être qu'une métaphore suffisamment connue pour ne pas nécessiter la lexicalisation de tous ses éléments : les

lexèmes associés pouvant être virtualisés, par économie<sup>185</sup>, sans que cela gêne l'actualisation des sémèmes. C'est pourquoi, le terme *symbolique* étant trop ambigu dans un tel objet d'étude qui emprunte son corpus aux études mythologiques, et le terme *métaphore* (et ses dérivés) étant trop associé à la tradition des figures de style, nous nous limiterons à son équivalent sémantique utilisé par Rastier : la *poly-isotopie*.

2- Comme nous allons être confronté à des textes dont une partie de cette connaissance traditionnelle a été perdue, la question de l'identification d'une connexion de type *symbolique* dans un mot isolé ou dans un passage de texte reste entière. La principale indication méthodologique que nous pouvons tirer de ces propositions de Rastier consiste vraisemblablement à devoir travailler sur un corpus au sein duquel pourront être observés les éléments d'un intertexte, c'est-à-dire des transferts de formes sémantiques produites par une *poly-isotopie* mais réutilisées et reformulées.

3- Il reste que, dans la mesure où sont visés des phénomènes intertextuels, donc des reformulations de formes sémantiques entre plusieurs textes, et pour contribuer à la compréhension de ces phénomènes de transmission et de conservation qui peuvent éclairer l'historien et renouveler les approches des comparatistes, la question du processus analogique – qui est pour une part constitutif de ces types de connexions et de formes sémantiques – pourrait être aussi envisagée à travers le rôle qu'il peut jouer dans la compréhension et la mémorisation : au titre de l'économie cognitive et des associations, et sur la base des interactions entre la *parallélie* (l'axe des *rappports associatifs*, dits aussi *paradigmatiques*) et la syntagmatique suggérées par Saussure. Un autre avantage de l'analogie en tant qu'interprétant, c'est qu'elle est reproductible et en cela toujours observable.

À ce stade, retenons la nécessité de pouvoir faire une analyse approfondie d'un texte où les poly-isotopies seront assez explicites et complexes pour pouvoir construire des modèles de comparaison. Dans un second temps, l'observation de ces modèles dans d'autres textes, avec des variations et reformulations qui peuvent apporter des informations complémentaires tout en confirmant le fonctionnement de la structure et des procès, constituerait un élément probant de démonstration. Au passage l'analyse devrait permettre de faire un certain nombre d'observations sur les autres contenus sémantiques.

---

<sup>185</sup> Klinkenberg : « L'analogie (...) est une des principales techniques mises en œuvre pour abaisser le coût sémiotique », *Précis de sémiotique générale*, 2000, p. 294.

## **SECONDE PARTIE**

### **Deux corpus irlandais et leurs systèmes sémantiques**

## **Préambule :       Objet de recherche, corpus et méthodologie**

Au terme d'une investigation des problèmes liés à l'interprétation dans les études celtiques et d'une exploration des acquis épistémologiques et méthodologiques de la SI, nous avons conforté un projet d'analyse textuelle comprenant plusieurs axes :

1- Le choix de travailler sur un corpus de textes en vieil et moyen-irlandais appartenant à la fois à la tradition des études celtiques et celle des études mythologiques, doit permettre d'observer un objet sémantique complexe et transmis entre plusieurs textes donc, à ce titre, relevant d'une mémoire intertextuelle.

2- La complexité de cet objet sémantique doit être liée à des associations entre deux ou plusieurs isotopies, donc des *poly-isotopies*, de manière à pouvoir observer des faits de transferts de sens et, ainsi, tenter de décrire du point de vue sémantique des processus de comparaison, éventuellement analogiques. Cela afin de proposer un renouvellement des questions liées à l'interprétation de ce que les traditions littéraires, anthropologiques et mythologiques nomment des *symboles* ou des *métaphores*.

3- Le cadre de la SI est constitutif du projet à deux niveaux : d'abord par la volonté d'expérimenter ses méthodes sur un nouveau type de corpus qui, à notre connaissance, n'a jamais fait l'objet d'une telle investigation, ensuite par la nécessité épistémologique de saisir les phénomènes sémantiques dans leurs processus différentiels et dans leur réalité textuelle globale. Cela induit la prise en compte du *système de valeurs* de ces objets sémantiques.

4- Ce type d'objet visé appelle une problématique qui doit contribuer à la question générale sur notre capacité à comprendre un sens ancien, à la condition qu'elle traite les deux aspects du problème de l'interprétation en diachronie sur un corpus difficile d'accès et parfois incomplet. À savoir celui de l'authentification de la *poly-isotopie*, c'est-à-dire de la réalité et de l'intentionnalité d'un transfert de sens, et celui de son interprétation rationnelle.

En préambule à la seconde partie de la thèse cet objet sémantique, sa problématique et les hypothèses de réponse vont être définis, les corpus vont être justifiés et les méthodes d'analyse explicitées. À la suite, le chapitre 4 présentera l'analyse du premier corpus, le plus important en volume. Le chapitre 5 présentera l'analyse du second corpus constitué à partir de l'hypothèse d'une métaphore /savoir || arbre/, soupçonnée dès le chapitre 2 dans l'étymologie de la lexie *druid-*. Le chapitre 6 présentera la synthèse de ces analyses et la vérification des hypothèses, ainsi que des perspectives complémentaires.

## **1- Objet de recherche, problématique centrale et hypothèses**

Sur la base des éléments énoncés ci-dessus et au chapitre 3, nous proposons d'identifier et de décrire des formes sémantiques complexes :

- *qui soient exprimées par une ou des poly-isotopies génériques, c'est-à-dire relevant de plusieurs domaines sémantiques, et qui manifestent des associations - éventuellement analogiques - par des connexions entre ces domaines ;*
- *dont les éléments structurés s'expriment dans plusieurs textes et s'observent malgré et/ou du fait des variations.*

Parce que nous avons signalé la nécessité de traiter les deux aspects de l'interprétation de ce type de signifié (authentification et compréhension) ; notre problématique centrale induite par cet objet sémantique peut donc être formulée ainsi :

- *Quels sont les faits sémantiques descriptibles, qui permettent d'authentifier et d'interpréter de façon pertinente un rapport de comparaison au sein de poly-isotopies pouvant constituer des formes sémantiques stables dans un texte et un intertexte ?*

Nous faisons l'hypothèse que la question de l'authentification et celle de l'interprétation attendent la même réponse, dans la mesure où l'intuition, en première lecture, d'une analogie, nécessite la vérification de la mise en œuvre de tous les processus

sémantiques qui la caractérisent : connexion de deux ou plusieurs domaines (éventuellement taxèmes) et expression d'une équivalence (le contexte équatif).

À titre complémentaire et pour préciser ce second point, nous supposons que la comparaison et l'expression d'une équivalence, explicite ou implicite, se marque par un transfert du système de valeurs (tel que défini au chapitre 3) du domaine comparant vers le domaine comparé.

De façon plus générale, l'observation des mêmes processus analogiques mis en œuvre pour la même forme sémantique dans deux ou plusieurs textes doit permettre de reconstruire un élément appartenant à l'ordre paradigmatique d'une mémoire intertextuelle et, par les mêmes procédures, de construire des modèles pour des comparaisons avec d'autres objets textuels ou sémiotiques appartenant au temps long des cultures, ici des cultures de langues celtiques.

## **2- Corpus de référence et édition du corpus d'étude**

Dans les deux premiers chapitres un certain nombre d'informations et de références sur l'organisation institutionnelle des études celtiques et leur objet empirique ont été apportées. Nous l'avons défini comme l'ensemble des *faits signifiants* (vestiges matériels, funéraires, cultuels, artistiques, textes, documents épigraphiques, etc.) produits par l'archéologie et la philologie. L'ensemble des riches sources textuelles insulaires (pays de Galles et Irlande), et qui constitue l'essentiel ce qu'il est convenu d'appeler les *Littératures celtiques*, a été présenté par Pierre-Yves Lambert, dans un « Que sais-je ? » éponyme, mais datant de 1981.

Dans le cadre de la présente recherche et conformément au projet, nous allons constituer un corpus irlandais afin de participer aux études celtiques en construisant des modèles pour des comparaisons. Par ailleurs cela doit permettre d'apporter un type de corpus différent à la SI. Cela suppose un certain nombre de difficultés à surmonter, que nous allons préciser ci-dessous.

Quelques faits notables qui caractérisent cette abondante littérature doivent être rappelés :

On distingue de grandes périodes qui permettent de classer ces sources à partir de l'histoire de la langue irlandaise [Lambert, 1981, p. 16-17] : la période du *proto-irlandais*

(entre le 4<sup>ième</sup> et le 7<sup>ième</sup> siècle) dont on conserve exclusivement des inscriptions épigraphiques, à vocation funéraire, dans un alphabet original dit *ogamique* ; la période du vieil-irlandais (du 7<sup>ième</sup> au 9<sup>ième</sup> siècle) connue par des gloses, d'abondants et originaux traités de droit ainsi que des récits hagiographiques chrétiens ; la période du moyen-irlandais (du 10<sup>ième</sup> au 14<sup>ième</sup> siècle) pendant laquelle vont être transcrits les principaux récits épiques et mythologiques, assez souvent avec des éléments en vieil-irlandais ; la première phase de l'irlandais moderne (*early modern Irish* du 14<sup>ième</sup> au 16<sup>ième</sup> siècle) pendant laquelle on poursuit la copie et/ou la collecte de textes narratifs et où apparaissent une poésie et une littérature plus modernes ; enfin la période moderne (du 17<sup>ième</sup> siècle à nos jours) pendant laquelle se constitue la conscience nationale irlandaise qui conduira d'une part à l'indépendance de la république irlandaise et d'autre part à la sauvegarde de cet important patrimoine et à son institutionnalisation.

Malgré cette périodisation, les manuscrits irlandais (connus aussi pour leur riches enluminures) présentent différentes formes d'anachronismes [Lambert, 1981, p. 17] : archaïsmes linguistiques au sein d'un état de langue plus récent, copies tardives de manuscrits plus anciens, transcriptions tardives de récits datables de périodes plus anciennes, par exemple sur la base d'attestation dans des répertoires de noms de personnages ou de lieux, ou dans des chroniques historiques, etc.

À cela s'ajoutent différentes modalités de transmissions [Lambert, 1981, p. 17-18] : à côté de transcriptions monastiques qui présentent la particularité d'avoir préservé les traditions indigènes et tenté des synthèses juridiques et mythologiques (par exemple en essayant de situer dans la chronologie biblique des dieux et héros païens), il a existé des transcriptions moins connues mais faites par des laïcs lettrés à la demande de mécènes aristocrates. En parallèle s'est prolongée une dynamique tradition de conteurs populaires et bardes de cours seigneuriales, dont les *filid* qui furent tolérés par les autorités chrétiennes et qui conservèrent, outre la pratique de la poésie, certains rites de divination et des savoirs sur les généalogies et les traditions anciennes de l'Irlande. À côté subsista, plus longtemps encore, une tradition de juristes ambulants, les *breithem*, dont les abondantes traditions juridiques, les *brehon laws*, furent transcrites à diverses époques.

Pour la tradition philologique cet ensemble de faits pose des problèmes difficilement surmontables lorsqu'il s'agit de reconstituer des récits attestés par bribes éparses et de différentes époques. En revanche, pour le type d'analyse que nous allons conduire, les textes irlandais constituent un terrain particulièrement intéressant pour étudier les questions d'intertextualité et de transmission des formes sémantiques. En effet celles-ci, à l'échelle mésosémantique, peuvent être repérées mêmes dans des bribes de textes très divers, ce qui sera en partie le cas pour notre second corpus (chapitre 5). C'est pourquoi l'analyse de formes sémantiques doit permettre de dépasser la question de la reconstitution des textes incomplets,

pour atteindre un autre niveau d'objectivité : celui de leur transmission et de leur reproduction à l'échelle d'une culture et pendant des périodes de diverses durées.

La *sémantique textuelle* développée par François Rastier à partir de sa sémantique interprétative fournit l'essentiel du cadre épistémologique. Le cadre méthodologique lui sera emprunté en sélectionnant les outils qui seront utiles à l'analyse et qui sont contenus virtuellement dans l'énoncé de l'objet analysé.

Pour la constitution du corpus, le sémanticien propose de distinguer [Rastier, 2011 p. 36] :

- L'*archive* : « ensemble des documents accessibles pour une tâche de description ou une application ». Dans le cadre du présent travail, cette *archive* est constituée par l'ensemble des textes irlandais édités et accessibles. Plus précisément elle est constituée d'une archive numérique, principalement des textes mis à disposition sur le CELT : Corpus of Electronic Texts [<http://celt.ucc.ie/>] mis en ligne par le *Department of History* et le *Computer Centre* de l'université de Cork, en réseau avec diverses institutions irlandaises et britanniques. Ces textes sont édités en suivant la norme TEI (Text Encoding Initiative).

- Le *corpus de référence* : constitué de « l'ensemble de textes sur lequel on va contraster les corpus d'études », cela particulièrement dans les investigations assistées par ordinateur. Notre *corpus de référence* est constitué par les traductions de textes narratifs en français et en anglais, principalement l'édition des *Textes mythologiques irlandais* [Guyonvarc'h, 1980] et *Le dialogue des deux sages* [Guyonvarc'h, 1999] ainsi que l'édition bilingue irlandais/anglais *The colloquy of the two sages* [Stokes, 1905], lesquels vont nous servir de repères et de références pour les analyses plus détaillées nécessitant une étude du vocabulaire irlandais.

- Le *corpus d'étude* : « délimité par les besoins de l'application » dans le cas d'une analyse numérique. Ici il s'agira d'une étape essentielle du travail consistant en la production d'une version interlinéaire des textes mobilisés et qui va être explicité ci-dessous.

- Les *sous-corpus de travail* : produits au cours des phases d'études. Ici il s'agira des périodes ou passages extraits du *corpus d'étude* et faisant l'objet d'une analyse détaillée. Parce qu'ils ont été sélectionnés à la suite d'un relevé d'isotopies assez systématique, nous les avons regroupés dans l'Annexe 2.

Une difficulté majeure de l'approche de ce corpus en ancien et moyen irlandais, est celle de l'accès à la langue. La confrontation des traductions, en français et en anglais, permet cependant d'accéder aux contenus thématiques et narratifs mais aussi, dans le cas de divergences, de questionner certains choix lexicaux. L'accès aux textes originaux et au puissant outil qu'est l'e-DIL, dictionnaire en ligne, avec l'aide de grammaires, permet

d'envisager une lecture critique du texte médiéval. Les perspectives méthodologiques de la SI, notamment la prise en compte systématique des faits différentiels, des isotopies et des contextualisations aux trois échelles macro-, méso- et micro-sémantiques, nous offre la possibilité de renouveler certaines interprétations et, parfois, de nouvelles possibilités de compréhension du sens.

La méthodologie que nous avons élaborée s'appuie sur plusieurs constats :

Les traducteurs (Guyonvarc'h pour le français, et principalement Stokes et Best pour l'anglais) ne font pas toujours les mêmes choix, ce qui signale des interprétations différentes. Leurs travaux ne bénéficiaient pas de l'e-DIL qui permet des recherches très élaborées et contrastées. L'e-Dil (electronic Dictionary of the Irish Language, <http://edil.qub.ac.uk/>) est une édition en ligne, avec un moteur de recherche offrant plusieurs fonctionnalités, du *Royal Irish Academy's Dictionary of the Irish* (RIAD). Le RIAD a été élaboré entre 1913 et 1976, sa langue d'interprétation est l'anglais et il rassemble le vocabulaire du vieil et moyen irlandais ainsi que d'abondantes attestations textuelles référencées. Il a été digitalisé sous la direction du professeur Gregory Toner à l'université d'Ulster entre 2003 et 2007. Ces dates ont une conséquence : Stokes (mort en 1909) ne disposait même pas du RIAD, tandis que Best et Guyonvarc'h travaillaient avec une édition papier.

Par ailleurs les traducteurs ont travaillé essentiellement au niveau de la phrase, sur des bases lexicales et grammaticales et, sans sous-estimer leur connaissance globale du texte, il est impossible qu'ils aient pu mettre en œuvre une méthode de raisonnement sémantique intégrant les circulations entre les niveaux macro- et méso-sémantiques, car ces outils n'étaient pas ou peu développés à leur époque. C'est pourquoi il ne nous paraît pas démesurément ambitieux de proposer parfois des choix différents de ceux des traducteurs, pour peu qu'ils soient justifiés par l'analyse. Cependant, afin de limiter au maximum les risques d'erreurs grammaticales, nous n'émettons que très rarement des hypothèses syntaxiques, l'essentiel des analyses s'appuyant sur l'approche lexicale et les jeux différentiels induits par le contexte, dont les isotopies.

Dans la mesure où les séquences qui seront analysées en détail sont relativement courtes et souvent simples grammaticalement, le choix a été fait de nous appuyer sur les traductions pour approcher les contenus thématiques et les isotopies génériques, et de procéder ensuite à des analyses lexicales détaillées pour les séquences du corpus de travail.

Cependant, afin de rendre ce corpus accessible à tout lecteur non irlandophone souhaitant avoir accès au texte original, nous avons édité le *corpus d'étude* en interlinéaire. Cette édition en trois colonnes est organisée ainsi :

- La première colonne présente successivement un paragraphe du texte original (ou un segment quand les paragraphes de l'édition diplomatique sont trop longs), suivi des deux traductions : française et anglaise.

- La deuxième colonne présente le même paragraphe du texte irlandais avec la traduction française intercalée dans l'interligne, de manière à faciliter le repérage du vocabulaire. Pour les séquences analysées, une traduction alternative est proposée, justifiée au cours de l'analyse, et suivant le texte au mot à mot. Cette colonne comprend aussi la mention des séquences et des périodes pour repérer plus facilement le découpage du texte proposé et, ensuite, pour y circuler facilement afin de repérer les passages cités dans l'analyse.

- La troisième colonne présente des gloses de deux sortes : la traduction des mots utiles pour l'analyse avec le lien vers la rubrique de l'e-DIL, et des indications sur le repérage sémantique des isotopies et des thèmes. Le détail des rubriques de l'e-DIL pour le lexique exploité dans l'analyse est repris dans l'annexe 5 « Lexique vieil et moyen irlandais ». Une édition en ligne permettrait une connexion directe, par un lien intertextuel, entre les mots du texte et les rubriques correspondantes de l'e-DIL<sup>186</sup>.

Le choix des textes constituant le *corpus d'étude* est conditionné par la démarche d'analyse et relève donc de la méthodologie sémantique, explicitée ci-dessous.

### 3- Méthodologie sémantique

#### 3.1- Choix des textes

Au chapitre 2, nous avons pris l'exemple de l'étymologie du mot druide et la supposition de la présence d'une métaphore /savoir || arbre/, et nous avons aussi signalé l'existence d'une série de mots exprimant les différents degrés de la hiérarchie des *filid* irlandais, dont le sens premier pouvait être végétal. De l'*oblair* « pomme », au *cli* « tronc (du pommier) » en passant par le *dos* « buisson, petit arbre au branchage épais » et quelques autres, nous pouvons nous représenter l'image d'un déploiement de l'arbre qui pourrait servir de modèle à un déploiement du savoir, ce qui ne constitue qu'une hypothèse interprétative. Pour la vérifier il s'agit de rassembler les principales données textuelles et lexicales sur cette série de mots. Toutefois trois problèmes apparaissent très vite.

---

<sup>186</sup> Ce projet d'édition en ligne ouvre une perspective sur des travaux futurs, pour des textes du corpus ici étudié, mais aussi pour d'autres dont la richesse est pas ou peu accessible aux lecteurs francophones.

Tout d'abord la constitution du corpus : cette série très bien attestée apparaît comme une réalité sociale et juridique, fortement codifiée dès le haut-moyen-âge irlandais mais, s'il y a bien un texte interprétatif qui nous indique que le sens métaphorique de ces noms était encore en partie compris et objet de spéculations au moment de son écriture<sup>187</sup>, il n'y en a pas, à notre connaissance, qui exprime de façon explicite une mise en parallèle des domaines du savoir et de l'arbre. C'est la récurrence importante de connexions entre ces domaines //arbre// ⇔ //savoir// qui confirme la réalité de cette double isotopie générique, mais elle ne nous fournit pas de description précise des deux domaines comparés.

Ensuite, s'il est possible d'envisager ce dossier comme un domaine d'investigation pour une reconstruction de cette analogie et de ses implications sémantiques et culturelles, et éventuellement pour observer sa circulation et sa stabilité intertextuelle, il ne peut pas constituer un modèle satisfaisant, faute de pouvoir vérifier la structuration et donc le système de valeurs des deux domaines comparés.

Enfin, l'abondance des lexicalisations de cette métaphore rend son inventaire exhaustif très difficile car ces occurrences sont impossibles à repérer par une assistance informatique faute de logiciel qui puisse repérer des métaphores ou des connexions symboliques. De plus, les textes rassemblés sont des extraits tirés de récits ou traités de droit qui n'ont pas les composants de cette double-isotopie supposée pour thème principal. En sorte que, faute de texte complet, cohérent et explicite, il est difficile de mettre en œuvre une procédure d'analyse sémantique complète. Toutefois ces éléments sont étudiés dans le chapitre 5, ils font l'objet principalement d'une analyse lexicale, sémantique et étymologique lorsque nécessaire.

Du fait du caractère fragmentaire de ce corpus, il devrait permettre de confronter nos méthodes sémantiques aux difficultés d'un corpus ancien et incomplet et à des poly-isotopies supposées mais moins explicites. Ceci permettra de faire porter l'effort sur la première partie de la problématique, celle *des conditions sémantiques* de l'authentification d'une poly-isotopie, puis d'envisager la question de la *reconstruction* sur la base d'une modélisation.

Pour faire une analyse qui puisse constituer, dans sa méthode et ses résultats, une référence pour les analyses secondaires, il nous faut partir d'un texte dont les isotopies génériques soient explicitement connectées et fassent l'objet de développements conséquents, si possible en permettant l'observation des circulations intratextuelles de sèmes aux niveaux macro-, méso- et micro-sémantiques, et des circulations intertextuelles. Ce qui devrait permettre de faire porter l'effort sur la seconde partie de la problématique, celle *des conditions sémantiques* de l'interprétation du *rapport de comparaison*.

Cette opportunité est fournie par l'édition et les traductions (anglaise et française) du récit en moyen-irlandais intitulé *Suidigud Tellaich Temra* « la Fondation du domaine de

---

<sup>187</sup> *Crith Gablach*, traité de droit antérieur au 10<sup>ième</sup> siècle. Voir *Les Druides*, 1986, p. 51-53.

Tara ». Il a été traduit et édité intégralement en français en 1980 par C.J. Guyonvarc'h aux pages 157-166 de ses *Textes mythologiques Irlandais* (TMI), qui constituent sa thèse de doctorat. Guyonvarc'h a fondé son travail sur l'édition par R.I. Best<sup>188</sup> du texte original tiré du *Yellow Book of Lecan*, un manuscrit du 14<sup>ème</sup> siècle qui rassemble plusieurs anciens manuscrits<sup>189</sup>.

Sa thématique est centrée sur l'organisation spatiale de la province centrale de l'Irlande, *Mide*, et il présente un parallèle explicite entre les points cardinaux, dont le centre, et des fonctions sociales qui recoupent assez précisément le schéma dumézilien des trois fonctions indo-européennes, tout en lui apportant des variantes intéressantes. Ce texte permet en outre de faire l'hypothèse de connexions possibles entre ces deux domaines et les cycles temporels. Parce qu'il s'agit d'un texte complet, bien conservé, fixé après 1300 mais évoquant des temps antérieurs et surtout véhiculant des structures et thèmes indo-européens très anciens, il constitue un document de référence, permettant la mise en œuvre d'une analyse sémantique textuelle complète.

Cette connexion entre ces trois domaines //orientation spatiale//, //cycles temporels// et //fonctions sociales// apparaît dans deux autres textes également traduits et signalés par F. Le Roux et Guyonvarc'h. Ils les ont utilisés pour justifier leur interprétation d'une symbolique du centre, mais ces deux textes traitent surtout de l'organisation des fêtes saisonnières traditionnelles en différents points de la province de *Mide*.

Le premier est un extrait de l'*Histoire d'Irlande* écrite avant 1634 par Geoffrey Keating. Ce religieux érudit et influencé par l'humanisme a écrit en irlandais moderne de la première phase. Il est admis d'ailleurs que le succès de l'ouvrage de Keating a influencé la prose irlandaise produite à sa suite. Ce livre présente plus un intérêt philologique que strictement historique, car les périodes et traditions anciennes antérieures à la christianisation ont été décrites par la compilation de manuscrits, dont certains ont disparu, lesquels dans la tradition des transcriptions médiévales mêlaient histoire et mythologie tout en recueillant des informations sur les traditions et les représentations. S'il est donc très incertain du point de vue de l'exactitude historique, il est au contraire très intéressant pour la circulation de formes sémantiques entre les textes.

Le second, *Tract on the chief places of Meath*, a été écrit aussi en *Early Modern Irish*, mais est difficile à dater d'après T.P. McCaughey son éditeur [McCaughey, 1960]<sup>190</sup>. Il fait écho avec des variantes sensibles aux descriptions de Keating. Pour la tradition philologique irlandaise, l'extrait de Keating était basé « on some unknown source » [*Ibid*, p. 172], mais ce second texte ne peut être la source directe de Keating, justement à cause des variations. Il est

---

<sup>188</sup> The Settling of the Manor of Tara, ed. R. I. Beist, *Ériu* 4 (1910) 121-172

<sup>189</sup> Voir la notice *Yellow Book of Lecan* in *Les Druides*, p. 360. Toutes les références sont en première page de notre édition interlinéaire (annexe 5).

<sup>190</sup> In *Celtica* vol. V, p. 172-176, Dublin 1960 : *Tract on the chief places of Meath*, extrait du MS H.3.17 de Trinity College, col. 732 et 800.

probable qu'il lui soit antérieur, donc datable du 16<sup>ième</sup> siècle mais sans certitude. Dans notre perspective et sous réserve que le système de correspondances qui y sont décrites soit proche de celui de Keating, cela constituerait la confirmation d'une donnée intertextuelle.

Cet ensemble constitué du récit de la *Fondation du domaine de Tara*, du texte de Keating et du *Tract on the chief places of Meath*, forme donc le premier dossier, celui sur lequel sera appliqué une analyse complète.

### 3.2- Démarche analytique

Dans la mesure où la problématique porte sur *les conditions et les faits sémantiques descriptibles, qui permettent d'authentifier et d'interpréter un rapport de comparaison au sein de poly-isotopies pouvant constituer des formes sémantiques stables dans un texte et un intertexte*, et dans la mesure où une part essentielle de notre projet scientifique consiste à renouveler l'approche de textes irlandais par le recours aux méthodes et concepts descriptifs de la SI, il paraît nécessaire de mettre en œuvre une analyse aussi complète que possible sur le texte de référence (*Suidigud Tellaich Temra*) et ce, tout d'abord pour éviter le risque d'un repérage trop intuitif des formes sémantiques ciblées. Car, précisément parce qu'il s'agit *d'authentifier et d'interpréter*, il convient de procéder d'abord à un repérage méthodique des thèmes, puis à l'analyse de leurs connexions et à la description des formes sémantiques ainsi produites.

C'est sur la base de l'hypothèse de la présence de thèmes liés à des isotopies génériques relevant des trois domaines //orientation spatiale//, //cycles temporels// et //fonctions sociales// que la constitution du corpus d'étude devant faire référence a été justifiée ci-dessus. Il va donc falloir, dans un premier temps, vérifier la présence de ces thèmes d'une manière plus approfondie que la simple lecture attentive.

C'est pour ces raisons qu'il est nécessaire de faire une analyse aussi précise que possible du *Suidigud Tellaich Temra*, afin de décrire des contenus qui correspondent à la visée thématique et sémantique, sans exclure *a priori* d'autres thèmes et formes qui pourraient présenter un intérêt dans divers prolongements. Au fond il s'agit d'éprouver la valeur même de la méthode en la confrontant de façon approfondie à la réalité textuelle irlandaise médiévale.

Nous avons présenté les principaux concepts de la sémantique interprétative et justifié leur valeur épistémologique. Plutôt que de détailler ici les méthodes d'analyse, nous les présenterons dans le cours de la restitution de l'analyse au chapitre 4, en apportant les références nécessaires. Ci-dessous sont précisées les étapes de l'analyse du corpus.

### 3.3- Étapes de l'analyse sémantique

#### 3.3.1- Lecture et édition du corpus

La première étape a consisté en une lecture attentive renforcée par notre travail d'édition du corpus<sup>191</sup>. Elle a nécessité tout d'abord un découpage matériel du texte en suivant les alinéas de l'édition diplomatique. Sur cette base, la production de l'interlinéaire a impliqué un repérage du vocabulaire : pour découper le texte en propositions correspondant à celles du traducteur français ou parfois du traducteur anglais, nous nous sommes appuyé essentiellement sur le lexique en procédant à des vérifications sur e-DIL. Il reste que ce sont surtout les passages dans lesquels a été repérée une formulation explicite des thèmes ciblés, qui ont été approfondis.

Ce travail de découpage et de repérage lexical a permis de faire émerger les premières hypothèses quant à la construction du parcours interprétatif : lexèmes participant à l'expression des thèmes, structure narrative, jeux différentiels et divergences entre les traductions. Le corpus tel que présenté en annexe est le résultat de cette première étape, mais il a été amendé par les résultats des étapes suivantes, en particulier pour les passages analysés.

#### 3.3.2- Analyse séquentielle et périodique

Après le découpage matériel à finalité pratique, il est nécessaire de préciser les structures narratives pour avoir une vision d'ensemble du récit et de son organisation thématique et actantielle. C'est cette analyse qui permet de comprendre la relation entre le global (le texte dans son ensemble, ses structures et ses relations à l'intertexte) et le local (passages et lexèmes) par le repérage de l'enchâssement des passages d'échelle mésosémantique entre les structures macrosémantiques et microsémantiques. Le texte a ainsi été divisé en *séquences* et *périodes* en suivant les définitions de Rastier.

Les *séquences* expriment le niveau événementiel du récit et elles sont centrées sur une « interaction typique entre acteurs » que le sémanticien nomme « fonctions », ainsi par exemple la fonction polémique du *défi* [Rastier 2001, p. 40]. Dans un récit épique ou mythique ces *fonctions* relèvent du niveau *agonistique*, c'est-à-dire qu'elles mettent en scène des *acteurs typiques* que l'on retrouve dans plusieurs récits. Ainsi dans *la Fondation du domaine de Tara*, on peut identifier assez facilement ces interactions entre le *Roi* et les *Guerriers*, le *Roi* et les *Savants*, le *Roi* et le *Sage*, le *Sage* et un *Dieu*, etc. Prise en ce sens la *séquence* est le point de jonction entre le niveau intertextuel de la mémoire discursive (l'archive des motifs mythologiques), et le niveau textuel de la suite des actions structurant le récit. C'est pourquoi elle est essentielle à la saisie des structures globales qui vont interagir

---

<sup>191</sup> Voir Annexe 5, Corpus d'étude : textes interlinéaires

avec les structures locales. Les séquences permettent de produire un schéma narratif et même un schéma actantiel adaptés des modèles de Greimas.

À la maille inférieure, la *période* se définit comme une unité textuelle de niveau mésosémantique rassemblant des « syntagmes qui entretiennent des relations de concordance obligatoire » [Rastier 2001, p. 301], cette concordance est exprimée par une unité thématique et une unité de temps : un thème, une action. Sa taille peut varier de quelques phrases à quelques paragraphes. La période est le lieu de l'analyse détaillée des contenus sémantiques, car c'est à son niveau ou un niveau légèrement inférieur que l'on repère les passages exprimant les thèmes ciblés et que l'on peut procéder à des relevés d'isotopies précis et cohérents, ainsi qu'à l'extraction de formes sémantiques.

Il y a un nombre variable de *périodes* par *séquence*, mais nous choisissons de numéroter les périodes indépendamment (Pr.1... Pr.31) afin de faciliter les références aux passages du corpus. Parce que ces *périodes* associent des thèmes et des actions, cette étape de l'analyse permet de préciser les hypothèses interprétatives sur les contenus en proposant des *formes sémantiques* constituées de *sèmes génériques* et de *connexions*. La réalité de ces *formes sémantiques* devra être validée par les analyses détaillées et leurs variations permettront d'observer les transformations et de préciser les éléments stables. La nature des *connexions* (analogies, oppositions, relations actantielles) sera aussi précisée pour distinguer les formes sémantiques qui intéressent directement l'objet étudié.

### 3.3.3- Relevé des isotopies et cooccurrences

Pour valider ou non la récurrence de ces formes (poly-isotopies) et les décrire, un relevé des isotopies a été réalisé en deux temps. Tout d'abord, lors des deux étapes précédentes, pour produire les formes sémantiques hypothétiques nous avons dû relever les récurrences de sèmes génériques liés aux trois domaines visés //orientation spatiale//, //cycles temporels// et //fonctions sociales//.

Pour dépasser le risque d'une approche trop intuitive, nous avons eu recours à un outil très simple de Word pour procéder au repérage systématique des cooccurrences de ces sèmes génériques. Le texte original en moyen-irlandais présente trop de variations graphiques pour un même terme, qu'elles soient régulières comme les déclinaisons, les lénitions typiquement celtiques et les gémations, ou qu'elles soient imprévisibles comme les variations dues aux aléas de la transcription médiévales. C'est pourquoi nous avons préféré opérer sur le texte de la traduction française en utilisant la fonction « recherche d'un mot » du traitement de texte. Pour ce faire, des mots associés à ces trois domaines ont été relevés dans le texte et complétés par d'autres mots-clefs du même domaine. Cette recherche mécanique par « mots-clefs » permet de faire abstraction des hypothèses de connexions qui conditionnent la lecture intuitive et d'approcher de l'exhaustivité des occurrences. Cela permet tout d'abord de confirmer la

distribution des sèmes thématiques sur tout ou partie du texte et d'en confirmer l'importance quantitative. Bien entendu, la recherche sur le texte en français ne permet qu'un repérage sémantique qui doit être ensuite vérifié dans la réalité lexicale du texte irlandais.

L'ensemble des passages où ces mots sont apparus ont été consigné dans l'annexe 2. Les lexèmes et/ou sèmes qu'ils véhiculent ont été rassemblés en plusieurs tableaux<sup>192</sup> permettant de repérer les cooccurrences potentielles, à l'échelle des périodes, entre des sèmes génériques des trois domaines et de quelques autres pouvant avoir une importance : /prospérité/, /savoir/, /arbre/, /guerre/, c'est à dire principalement des sous-classes des //fonctions sociales//. Il est bien entendu que le recours à cet outil bureautique très simple (recherche assistée de mots dans le traitement de texte) ne répond qu'à un souci d'exhaustivité, c'est la confrontation des hypothèses des premières lectures, avec l'analyse de données plus exhaustives qui permet de les valider ou non. Cependant, pour chaque période, la cooccurrence a dû être vérifiée par la réalité d'une connexion exprimée localement.

Ensuite c'est l'isotopie même qui a dû être vérifiée par une prise en compte du lexique irlandais et par la détermination du *sème isotopant*. Les mots-clefs ne permettent en réalité que de supposer la présence d'un sème : outre qu'il convient de confirmer cette présence, sa récurrence doit être confirmée par l'analyse du passage retenu.

### 3.3.4- Analyses des passages

Les passages retenus pour l'analyse l'ont été sur la base de trois critères : cooccurrence, confirmation d'une connexion entre au moins deux des domaines ciblés et correspondance avec les hypothèses de formes sémantiques.

L'analyse de chaque passage procède ensuite d'une vérification du lexique moyen-irlandais et des diverses possibilités d'interprétation (en appliquant la règle que le global conditionne le local), puis d'une vérification des isotopies génériques, ensuite d'une confrontation aux hypothèses de formes sémantiques pour finalement les invalider ou les préciser.

### 3.3.4'- Le passage central du « système de Trefhuilngid »

Les cinq périodes dans lesquelles les correspondances entre les points cardinaux et les activités sociales sont explicitées par l'échange entre le file *Fintan* et le dieu *Trefhuilngid*, parce qu'elles constituent le cœur du récit et intéressent directement l'objet de cette étude, ont dû être analysées de façon encore plus précise.

S'agissant pour quatre périodes sur cinq de longues listes de mots, toutes les variantes de sens proposées par l'e-DIL ont été relevées et confrontées. Chaque fois que nous avons proposé un changement par rapport aux deux traductions de référence, il a été argumenté, en

---

<sup>192</sup> Voir au chapitre 4, p. 145-149.

général en appliquant le principe d'afférence contextuelle. Nous avons aussi listé et confronté toutes les ressemblances ou oppositions entre les cinq paragraphes, notamment les termes de même sens, mais de formes différentes.

Toutes les afférences possibles entre ces mots ont été vérifiées, surtout entre le terme titre annoncé par Fintan et ceux qui sont ensuite listés par Trefhuilngid, pour observer dans le détail la propagation des isotopies et/ou allotopies qui, compte-tenu du listage thématique, concernent les cinq fonctions sociales listées par Fintan. La synthèse de ces correspondances ou différences a permis, d'une part de vérifier l'éventualité d'une relation avec le système dumézilien « classique », d'autre part de préciser la structure de l'ensemble de ce « système ».

### **3.3.5- Comparaison des résultats avec les autres textes du premier corpus**

Les deux textes qui complètent ce premier corpus sont beaucoup plus courts. Il a été procédé à une analyse séquentielle et périodique, puis à une analyse thématique afin de produire un tableau comparatif avec le résultat de l'analyse du *Suidigud Tellaich Temra*.

## **Chapitre 4**

### **Le système irlandais des correspondances spatio-temporelles**

Ce chapitre, le plus volumineux, est aussi le plus important pour la thèse puisqu'il restitue l'analyse du principal texte la *Fondation du domaine de Tara*, les données sémantiques relevées et leurs transformations dans d'autres textes. C'est dans ce chapitre que des formes sémantiques correspondant à l'objet et la problématique vont pouvoir être repérées, décrites et analysées.

Pour faciliter la lecture le chapitre est divisé en trois grandes parties. La première restitue l'analyse et la description des contenus du récit de la *Fondation du domaine de Tara*. La deuxième restitue l'analyse des cinq périodes explicitant ce que nous appelons le « système de Trefhuilngid », qui constitue l'objet même de la quête de connaissance que narre ce texte. La troisième rend compte à son tour de l'observation des formes sémantiques exprimant ce système de Trefhuilngid dans deux autres textes pour en confirmer, d'une part, la dimension *intertextuelle* et, d'autre part, pour en préciser les variations et les structures stables.

## 1- Le récit de la *Fondation du domaine de Tara* et ses contenus

Ce premier texte est celui qui présente de la façon la plus explicite l'organisation « mythique » de l'Irlande et plus précisément de la province centrale Mide en fonction des quatre points cardinaux et du centre, mais surtout qui associe ces cinq points à un thème général puis une liste de termes.

A Findtain,	arse,	& Éri	cía gabad	ca rabad	inde ?
ô Fintan,	dit-il,	et l'Irlande	comment (la) saisir	avec (ce qui) est son cœur ?	
Ní ansa,		ar Fintan,	íaruss fí,	tuadus cath,	
Ce n'est pas difficile,		dit Fintan,	à l'ouest la science,	au nord la bataille,	
airthis bláth,		teissus séis,	fortius flaith.		
à l'est la floraison		au sud la musique	au centre la souveraineté. <sup>193</sup>		
(± prospérité)		(± harmonie)			

<sup>193</sup> Voir Annexe 5, Corpus d'étude : textes interlinéaires - *Fondation du domaine de Tara* § 23. Ci-dessous p.177.

Cette association qui est faite entre des directions spatiales et des activités sociales permet de supposer une relation métaphorique et des jeux différentiels : en quoi l'*Est* a-t-il un lien avec la *floraison* et/ou la *prospérité*, en quoi la floraison est-elle la métaphore de la prospérité, et en quoi *Est* et *Ouest* se différencient-ils ou s'opposent-ils, comme la *science* et la *prospérité* auxquelles ils sont associés ?

Parce que cette organisation spatiale et symbolique de l'Irlande est « révélée » par un personnage qui a un lien avec le cycle journalier du soleil et est transmise par un sage qui vit depuis la nuit des temps, ayant même survécu au déluge biblique et gardé la mémoire des antiquités, nous pouvons supposer un autre parallèle entre ces directions, ces thèmes et les cycles temporels.

Ce texte forme un récit complet, présentant de façon explicite une organisation spatiale dont nous trouvons l'écho dans de nombreux autres textes irlandais, c'est pourquoi il justifie une analyse sémantique détaillée qui servira de base à la comparaison. Il permet aussi de poser l'hypothèse interprétative d'une analogie systématique et traditionnelle, donc mémorielle au sein de la littérature irlandaise médiévale, entre les points cardinaux, les cycles temporels et les activités sociales les plus valorisées. La découverte de ce système dans plusieurs textes d'époques et de genres différents validerait son appartenance à ce que Saussure appelait une « série mnémonique virtuelle » dans le CLG [2005, p. 248 et note 248 p. 468] ou « parole potentielle » dans les ELG [2002, p. 61]. Avec Rastier nous visons la *doxa transdiscursive* évoquée plus haut [Rastier 2011, p. 124], dont les éléments les plus stables pourraient être constitutifs d'une culture.

Pour aller du global au local<sup>194</sup>, nous mènerons une analyse séquentielle permettant de dégager, par un relevé des isotopies ciblées, les grands thèmes de chaque séquence puis chaque période, en procédant à une analyse méso- ou microsémantique chaque fois que cela sera nécessaire pour expliciter un sens, une différence ou une analogie. La séquence décrivant en détail la symbolique des points cardinaux, et qui constitue l'expression complète du « système », sera étudiée plus en détails. Les *isotopies ciblées* sont celles qui constituent les formes sémantiques visées par notre hypothèse interprétative, c'est-à-dire les thèmes de l'orientation spatiale, des cycles temporels et des fonctions sociales. Bien entendu, toute autre forme sémantique présentant un intérêt utile à l'ensemble de la recherche ou à la compréhension du texte pourra être relevée. Dans les relations entre sèmes constitutifs de ces formes sémantiques, conformément à l'objet de cette recherche, une attention particulière sera accordée aux relations d'analogie et d'opposition et aux dimensions qui les structurent.

### 1.1- Structures narratives et hypothèses interprétatives

---

<sup>194</sup> Voir plus haut Chapitre 3- 1.2.3., p. 97-98.

La *Fondation du domaine de Tara* raconte une quête de connaissance concernant un point précis de l'organisation territoriale de la province de Mide laquelle, comme son nom l'indique<sup>195</sup>, est censée être au centre de l'Irlande. Ce que confirme le passage cité ci-dessus où *inde* désigne « la part très intime, le milieu, l'essence »<sup>196</sup>. La motivation des Ui Neill, les acteurs du récit, paraît immédiatement plus prosaïque, même si elle renvoie au thème plus général et récurrent de la /prospérité/ : comme le précisent les premières lignes « il leur semblait sans profit d'avoir autant de terre sans maison ni culture » d'autant qu'ils doivent « tous les trois ans (...) entretenir les hommes d'Irlande, et les nourrir pendant sept jours et sept nuits »<sup>197</sup> à l'occasion du festin de Tara qui marque la fête automnale de Samain<sup>198</sup>. Pour ce faire, des messagers vont partir chercher le savant réputé le plus sage, qui sera au final le plus ancien. Au fil de trois tentatives, ils vont remonter à Fintan, le seul qui ait vécu en Irlande depuis les premiers temps.

Après avoir justifié de son ancienneté en contant son histoire liée aux cinq âges de l'Irlande, après avoir justifié la fidélité de sa mémoire puis sa connaissance des « jugements justes », Fintan va faire le récit de la révélation, par un personnage extraordinaire nommé Tréfhuingid « cause du lever du soleil et de son coucher », des « antiquités et des chroniques du domaine de Tara elle-même, avec les quatre directions d'Irlande autour ». Cette organisation traditionnelle prend la forme de longues listes de substantifs associés à chacune des quatre directions (points cardinaux) et au centre. En parallèle à cette « révélation », Fintan se verra confier des graines qu'il sèmera en cinq points d'Irlande. L'histoire se terminera par l'installation d'un « pilier de pierre à cinq côtés au véritable sommet d'Uisnech », puis par le retour de Fintan à l'Ouest et sa mort.

Nous distinguons cinq séquences (Sq.1, 2, n...) qui structurent le déroulement de la narration. Elles se caractérisent par une relative unité d'action constituée d'*interactions typiques entre acteurs* (quête, transmission, sentence) [Rastier 2001, p. 40] et relèvent du niveau agonistique dans la mesure où elles sont opérées par un acteur-type, le /roi/ ou le /sage/ :

Sq.1-	Le problème de l'organisation du domaine de Tara	[roi]
Sq.2-	La quête du plus ancien savant	[roi]
Sq.3-	Le questionnement de Fintan	[roi ↔ sage]

<sup>195</sup> 1 mide [dil.ie/32178](http://dil.ie/32178) middle, centre ; 2 Mide [dil.ie/32179](http://dil.ie/32179) Meath, the central province of Ireland.

<sup>196</sup> Voir Annexe 5, *Fondation du domaine de Tara* § 23, 2 inde [dil.ie/28349](http://dil.ie/28349) Orig. meaning the inmost 'très intime' part of anything, the middle, the essence, the content; II Concrete sense. (a) middle, centre, inmost part 'le coeur d'un pays'.

<sup>197</sup> Annexe 5, *Fondation du domaine de Tara* § 1.

<sup>198</sup> C'est précisément le but de cette analyse de préciser la *valeur* temporelle et spatiale de ces fêtes saisonnières, de ces lieux et de leurs correspondances. Toutefois, la datation de Samain début novembre est un fait bien connu des sources irlandaises, cf. LeRoux-Guyonvarc'h *Les fêtes celtiques* p. 35.

Sq.4-	Le récit de la révélation de Tréfhuilngid Tre-eochair	[sage]
Sq.5-	Le jugement rendu par Fintan et sa propre fin	[sage]

Ces séquences constituent le niveau d'analyse macrosémantique dans la mesure où d'une part elles structurent et déterminent au niveau inférieur les éléments qu'elles contiennent et, d'autre part, elles permettent des connexions avec l'intertexte en étant centrées sur un *motif* repérable dans la tradition littéraire celtique. Ainsi : Sq.1- le motif royal de l'organisation territoriale liée à la prospérité [TMI, 1980, p. 49-50, § 36-40] Sq.2- la quête du plus ancien [TMI, 1980, p. 166-168], Sq.3- le questionnement rituel du savant, qui constitue par ailleurs toute la trame du *dialogue des deux sages*, Sq.4- le récit (ou chant) de transmission et Sq.5 la sentence, ces deux derniers motifs étant récurrents dans les textes irlandais.

Cette suite a un schéma narratif d'une grande simplicité puisque le problème initial va être évidemment résolu par la quête, cependant elle intègre trois récits enchâssés : celui de l'organisation de Mide avec sa thématique spatiale, celui de l'histoire de Fintan qui est en même temps l'histoire longue et mythique de l'Irlande, et celui de l'intervention de Tréfhuilngid avec sa thématique solaire et ses points cardinaux, soit :

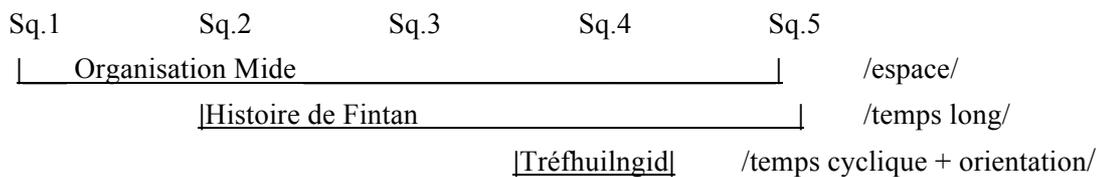


Schéma 3 : structure séquentielle et thématique

Il convient de préciser que la séquence 4, qui apporte la résolution du problème tout en légitimant le savoir de Fintan, est la plus importante en volume puisqu'elle comprend les alinéas 14 à 29, soit 16 sur un total de 34, c'est-à-dire près de la moitié du texte.

Ces alinéas (ci-dessous : §) correspondent aux paragraphes imprimés et relèvent de la tradition philologique irlandaise qui a été en principe fidèle aux transcriptions manuscrites. Sur le plan sémantique, ils correspondent plus ou moins aux périodes (Pr.1, 2, n...), caractérisées par leur unité thématique et leur concordance au niveau mésosémantique [Rastier 2001, p. 301].

C'est pourquoi nous proposons le plan suivant, qui correspond aux balises du corpus<sup>199</sup> :

<sup>199</sup> Voir Annexe 5, Corpus d'étude : textes interlinéaires - *Fondation du domaine de Tara* : les titres et balises sont dans la seconde colonne. Ci-après, la mention des périodes (Pr.1, 2, n...) suffira à situer un passage dans le texte du corpus.

- Sq.1 : Le problème de l'organisation du domaine de Tara  
Pr.1 : §1- Tara et son rendement (> ...cen fhognam tellaich Temrach)  
Pr.2 : §1-2- Description du festin de Tara-Samain (> ...ic dáil dóib)  
Pr.3 : §2- Convocation au festin et requête juridique (> ...an aithisc hí sin.)
- Sq.2 : La quête du plus ancien savant  
Pr.4 : §3-4- L'invitation de Fiachra (> ...bid éolchu & bid síne andás.)  
Pr.5 : §4-5- L'invitation de Cenféalad (> ...sinser huile for hÉrind.)  
Pr.6 : §5-6- L'invitation des 5 aînés (> ...dóib tellach Temrach.)  
Pr.7 : §6- L'invitation de Fintan (> Ocus roráid a teachtairecht ris.)
- Sq.3 : Le questionnement de Fintan  
Pr.8 : §7-8 L'arrivée de Fintan (> ...ragad inti co fesad a chest.)  
Pr.9 : §8- L'Irlande nourricière (> ...foramroerlongair ó dílind cusandiu)  
Pr.10 : §8-9- Les récits de l'Irlande (> am sruth úasal hér. Hériu.)  
Pr.11 : §10- L'If récipient de la mémoire (> scíth lim ar críne.)  
Pr.12 : §11-12- Les jugements justes (> comsid éolach éolusa.)
- Sq.4 : Le récit de la révélation de Tréfhuilngid Tre-eochair  
Pr.13 : §13- La mémoire des fondements (> Indisfét-sa dúibse colléc ní deside)  
Pr.14 : §14- L'arrivée de Tréfhuilngid (> do fhid Lebáin ria ais.)  
Pr.15 : §14-15- Tréfhuilngid et sa route solaire (> turebháill pardhus Ádhaim.)  
Pr.16 : §16-18- L'histoire des fils de Mil (> na nIsraeldae dar Muir Rúaid.)  
Pr.17 : §19-20- Le rassemblement des fils de Mil (> ...ré sin co Temhraigh.)  
Pr.18 : §20- L'ignorance des fils de Mil (> foillsiges cech n-ainfis do chách.)  
Pr.19 : §21-22- Le rassemblement des 7 X 4 sages (...feassaraib chucut)  
Pr.20 : §22- La transmission à Fintan (> Tréfhuilngid ...fhis imchomair)  
Pr.21 : §23- Les 4 points cardinaux d'Irlande (> & bias co bráth béos, .i.)  
Pr.22 : §24- À l'ouest la science (> a hAraind, a hAigliu, a hAirtiuch)  
Pr.23 : §25- Au nord la bataille (> a hEamain, a hAiliuch, a hImchlar)  
Pr.24 : §26- À l'est la floraison (> ...a Muig Muirthemne)  
Pr.25 : §27- Au sud la musique (> ... a Fertae, a Feoraind, a Fiandaind)  
Pr.26 : §28- Au centre la souveraineté (>...for Érind uili eistib sin)  
Pr.27 : §29-30- La semence des 5 arbres (> Is fodeirc.)
- Sq.5 : Le jugement rendu par Fintan et sa propre fin  
Pr.28 : §31- Le jugement de Fintan (> nó fa Día féisin)  
Pr.29 : §32-34- Le pilier d'Uisnech et le partage de l'Irlande (>... i n-Hérind)  
Pr.30 : §34-35- Le chant de Fintan et sa décrépitude (>Am crín)  
Pr.31 : §36- La mort de Fintan et sa sépulture secrète (> ...meic Laimiach)

Une lecture attentive permet de relever les principaux thèmes de ce récit et les relations qu'ils entretiennent. Ainsi le problème initial des Ui Neill, comme de tout nouveau peuple irlandais (cf. Pr.16 les fils de Mil), est très concrètement d'ordre nourricier puisqu'il s'agit d'organiser le festin de Tara, ce que confirme une récurrence de ce thème à la

Pr.9 « celle qui est ma nourrice c'est l'île dans laquelle vous êtes » et à la Pr.17 lorsque le roi Conand s'inquiète de sa capacité à nourrir le géant Tréfuilngid. Et cette recherche d'une prospérité alimentaire, parce qu'elle est agraire (cf. Pr.1 « autant de terre sans maison ni culture »), passe par l'organisation du territoire de Tara, la province centrale, thème majeur de ce récit exprimé par le substantif *suidigid* « disposition (mise en ordre) »<sup>200</sup>. Cette organisation nécessite l'obtention d'un savoir ancien au contenu géographique, puisqu'il porte sur un partage en fonction des points cardinaux auxquels sont liées les quatre provinces traditionnelles d'Irlande.

Ce savoir détenu par un sage, Fintan, lui-même semeur et planteur d'arbres et géniteur fécond, sera délivré par des récits puis fixé sous la forme judiciaire d'une sentence. Il est notable que Fintan porte avec lui l'association métaphorique /ouest || ancien/ et qu'il vient à Tara, qui est à l'Est de Mide, pour un 'commencement', une 'fondation'. Le thème de l'arbre fait immédiatement écho à ce que nous savons de la métaphore /savoir || arbre/ dans cette culture, et il apparaît à plusieurs reprises, toujours liées à Fintan : à la Pr.11 « J'emportai une baie d'if rouge et je la plantai dans le jardin de ma résidence (...). Je l'enlevai alors du jardin et je la plantai au milieu de la prairie » et à la Pr.27 « et il laissa à Fintan, fils de Bochra, quelques-unes des baies de la branche qu'il avait à la main, si bien qu'il les planta en Irlande aux endroits où il lui parut probable qu'elles pousseraient ». Si en première lecture le sème /ancienneté/ paraît évidemment associé aux thèmes /arbre/ (en particulier l'if) et /savoir/ ainsi qu'à l'actant /sage/, la relation des thèmes /arbre/ et /nourriture/ suggérée à la Pr.17 fait émerger la possibilité d'une association métaphorique /nourriture || savoir/.

À titre d'hypothèse interprétative intermédiaire, nous pouvons proposer le schéma narratif suivant où les flèches simples ⇔ indiquent une relation actantielle et les flèches doubles ⇕ une association potentiellement analogique et/ou différentielle. Il fixe les grands thèmes qui structurent ce récit :

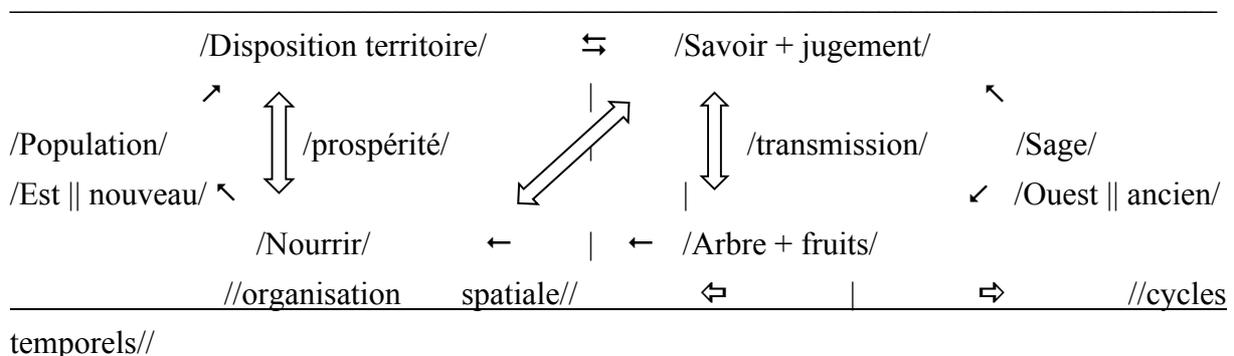


Schéma 4 : schéma narratif de la *Fondation du domaine de Tara*

<sup>200</sup> Voir Annexe 4 : Lexique vieil-irlandais.

Notre hypothèse interprétative générale porte sur un contenu sémantique structuré par des connexions et/ou jeux différentiels entre les sèmes du domaine //organisation spatiale//et du domaine des //cycles temporels//, puis les domaines correspondants aux grandes //fonctions sociales// exprimées dans ces textes, c’est pourquoi il faudra vérifier ces connexions et leur nature [Rastier 2009, p. 186-190], après en avoir précisé la forme supposée. Sur la base de la seule lecture attentive et de ce schéma, plusieurs hypothèses de formes sémantiques se dessinent, qui constituent quatre grandes thématiques.

1- D’une manière transversale et structurante, nous pouvons supposer un jeu d’opposition sur l’axe Ouest-Est, qui semble confirmé par le voyage et la fonction solaire du géant (Pr.15). Dans la mesure où l’acteur ‘Fintan’, le plus ancien homme et historien, vient à l’Est, Tara, pour instruire un roi et une population manifestement ignorante sur la question centrale de l’organisation spatiale, il y a lieu de supposer que cette opposition différentielle ne porte pas que sur les points cardinaux :

//organisation spatiale//	/Ouest/	↔	/Est/
//cycles temporels//	/ancien/	↔	/nouveau/
//fonction sociale 1//	/savoir/	↔	/ignorance (non-savoir)/

En complément, ce parallélisme entre ces trois oppositions relevant de trois domaines différents offre l’hypothèse d’un raisonnement analogique, donc d’une opposition entre deux doubles métaphores :

/savoir    Ouest    ancien/	↔	/ignorance    Est    nouveau/
-----------------------------	---	-------------------------------

Cela implique d’éclaircir le lien /Ouest || ancien/ par l’hypothèse d’une métaphorisation du ‘coucher du soleil’ et l’association du /savoir/ avec l’ancienneté soit par la valorisation de la tradition, soit par celle de la mémoire.

2- Le système révélé par Tréfuilngid livre de façon explicite des associations entre points cardinaux et fonctions sociales :

/Ouest || science/, /Nord || bataille/, /Est || prospérité/, /Sud || musique/, /Centre || souveraineté/, mais il ne paraît pas confirmer l’association /Est || ignorance/.

Cela implique que l’ensemble des oppositions et analogies de ce système ne repose pas simplement sur un jeu formel de contraires, comme par exemple dans le carré sémiotique, et induit que nous aurons à comprendre la relation sémantique /savoir/ ↔ /prospérité/.

Compte tenu de l’hypothèse précédente d’un axe Est-Ouest, nous pouvons préciser l’hypothèse de forme sémantique que constitue le système de Tréfuilngid, en intégrant un triple jeu d’oppositions (①,②,③) :

/ouest || science/ ① ⇔ /est || prospérité/  
 ② ⇕ ③ ⇔ /centre || souveraineté || totalité/  
 /nord || bataille/ ① ⇔ /sud || musique/

3- Le domaine des cycles temporels est absent de l'expression du système de Tréfuilngid, toutefois l'élaboration du corpus nous permet de soupçonner un autre parallèle entre les fêtes saisonnières qui en relèvent et des points du territoire de la province de Mide. C'est pourquoi il faut être attentif à la possibilité d'autres connexions entre ces domaines dès ce premier texte.

Ainsi, outre la thématique du temps long historique associée à Fintan, donc au savoir et à l'opposition /Ouest || ancien/ ⇔ /Est || nouveau/, et la relation explicite établie par Tréfuilngid /Ouest || coucher soleil/ ⇔ /Est || lever soleil /, nous pouvons relever deux allusions aux fêtes saisonnières puisque Fintan vient au moment du festin de Tara (Pr.3) qui est le temps de la fête de Samain début novembre, et que Tréfuilngid porte une branche avec les fruits verts de début mai (Pr.14), temps de la fête de Beltaine. Ces données laissent supposer plusieurs parallèles<sup>201</sup> :

//organisation spatiale//	/Ouest/	⇔	/Est/
//cycle temporel 1(vie)//	/vieillesse (ancienneté)/	⇔	/enfance (nouveauté)/
//cycle temporel 2 (jour)//	/soir (coucher soleil)/	⇔	/matin (lever soleil)/
//cycle temporel 3 (année)//	/automne (Samain) <sup>202</sup> /	⇔	/printemps (Beltaine)/
//fonctions sociales//	/savoir/	⇔	/prospérité/

Cet ensemble pourrait constituer une forme sémantique complexe représentative du système de correspondances que nous cherchons à préciser et vérifier.

Il appelle par analogie son complément :

//organisation spatiale//	/Nord/	⇔	/Sud/
//cycle temporel 1(vie)//	/mort/	⇔	/adulte/
//cycle temporel 2 (jour)//	/nuit/	⇔	/midi/
//cycle temporel 3 (année)//	/hiver (Imbolc)/	⇔	/été (Lughnasad)/
//fonctions sociales//	/bataille (guerre)/	⇔	/musique (divertissement)/

Ce qui, outre les connexions métaphoriques entre les trois catégories de domaines sémantiques, induit la possibilité d'une analogie entre les cycles temporels eux-mêmes :

<sup>201</sup> Les interprétations possibles sans attestation textuelle à ce stade sont signalées en italique.

<sup>202</sup> Nous considérons que 'Samain' est bien lexicalisé par l'expression 'Festin de Tara', comme nous l'avons précisé plus haut dans la note 198, p. 137.

/jour || année || vie (histoire)<sup>203</sup>

4- Au niveau des domaines sémantiques évoquant des fonctions sociales, constatons tout d'abord que les thèmes de la guerre et de la musique sont peu abordés en dehors de l'énumération de Tréfuilngid : tout au plus dans le récit des conquêtes de l'Irlande. Ce texte est centré sur la relation /savoir ↔ prospérité/ dans le cadre du domaine régalien //organisation spatiale// et nous relevons que le très savant Fintan, lui-même semeur et planteur d'arbres, est un géniteur fécond. C'est pourquoi il y a une hypothèse possible concernant les connexions autour du thème de l'arbre :

/savoir || arbre || prospérité/ ± /temps || arbre || espace/

Ces quatre grandes thématiques, qui ne sont à ce stade que le produit d'une lecture intuitive aussi attentive que possible, doivent être confirmées en tant que *formes sémantiques*. Constatons qu'elles correspondent à des *pratiques sociales*, et qu'à ce titre elles relèvent de *domaines sémantiques* c'est-à-dire, au sens de Rastier, d'une classe sémantique liée à une pratique sociale, soit : 1-//transmission du savoir//, 2-//organisation spatiale//, 3-//organisation temporelle//, 4-//arboriculture//, sans oublier l'objectif de //prospérité//. C'est précisément pour cela que l'on doit pouvoir observer des *sèmes récurrents génériques* formant isotopie et, du fait des parallèles entre plusieurs domaines, des *connexions métaphoriques* [Rastier 2001, p. 156 et p. 298].

Pour valider et mieux décrire ces thèmes en tant que *groupement récurrent de sèmes* [Rastier 2001, p. 38-39], il faut d'abord confirmer cette récurrence en relevant les sèmes de ces domaines qui font *isotopie*, et forment ainsi le *fond sémantique*.

Il faudra ensuite préciser la composition et la structure de ces *groupements* dans leurs évolutions successives, d'une part pour vérifier ces hypothèses, d'autre part pour les procès analogiques et différentiels.

## 1.2- Principales récurrences sémiques et fond sémantique

Les formes sémantiques proposées ci-dessus sont présentées comme des groupements de sèmes entretenant différents types de relations entre eux : actantielles, différentielles ou analogiques. Avant même de préciser et confirmer ces groupements, il convient d'attester de

<sup>203</sup> Dans ce texte, Fintan est le seul qui fait le récit de sa vie, laquelle est parallèle à l'histoire de l'Irlande, ces deux termes sont rassemblés par l'isotopie du sème /temps long/, qui pourrait se différencier des sèmes /journée/ et /année/.

la présence effective de ces sèmes dans le texte par un relevé de récurrences sémiques, et ce de façon systématique et méthodique afin de dépasser le stade de la lecture intuitive.

Pour ce faire, tous les passages concernés ont été rassemblés dans l'annexe « Relevés des isotopies », elle-même organisée par textes, dans l'ordre du corpus. Conformément à la méthode explicitée plus haut, ces sèmes ont été relevés en deux temps, d'abord par la lecture attentive du corpus, ensuite par une recherche assistée sur l'ensemble des lexèmes associés dans le texte et quelques autres pour vérification. Cela permet tout d'abord de confirmer la distribution des sèmes thématiques sur tout ou partie du texte ainsi que leur importance quantitative. Ensuite, une fois ces occurrences rassemblées en tableaux, la proximité de sèmes dans une période permet de repérer des cooccurrences qui pourrait relever d'une connexion et constituer une forme sémantique. Il reste que, comme cela a été expliqué plus haut avec l'exemple de la période 18, seule la lecture analytique « humaine » permet de décider de la présence d'un sème lorsqu'il n'est pas lexicalisé explicitement.

Nous présentons ci-dessous quatre tableaux avec leurs commentaires, ils permettent de visualiser les fonds sémantiques constitués des isotopies génériques, en juxtaposant les domaines visés par les hypothèses interprétatives :

Tableau 5 : organisation spatiale || cycles temporels

Tableau 6 : fonctions sociales

Tableau 7 : organisation spatiale || savoir

Tableau 8 : organisation spatiale || savoir || arbre

Tableau 5	Domaines	//organisation spatiale//			//cycles temporels//	
	Sèmes isotopants	/territoire/	/organisation/	/directions/	Unités	/ancienneté/
Séquences	Périodes				/jour/ /an/ /mois/	
Sq.1	Pr.1	'thír... Temrach' /terre de Tara/		'chaque côté' /4 directions/		'au temps de'
	Pr.2				/samain/ + /7 jours-nuits/	
	Pr.3	/terre de Tara/	'suidigud'/ disposition/		/samain/	'âge avancé'
Sq.2	Pr.4	'tellach Temra' /terre de Tara/ 2X	/morceler/ + /partager/			'plus vieux'
	Pr.5					'histoire' 'aînés'
	Pr.6	/terre de Tara/	/partager/			> '5 aînés'
	Pr.7	/terre de Tara/	/partager/	/ouest/		'aîné'
Sq.3	Pr.8					
	Pr.9					depuis déluge
	Pr.10			/nord/+ /sud/	/an/	3 X

	Pr.11			/ouest/		‘délabrement grand âge’
	Pr.12					2 X
Sq.4	Pr.13	/terre de Tara/	/disposition/			
	Pr.14			/ouest/	/1 <sup>er</sup> mai/	
	Pr.15			/ouest/ + /est/	/lever + coucher/	
	Pr.16			/sud/		
	Pr.17					‘longtemps’
	Pr.18	/terre de Tara/		/4 directions/		‘antiquités’
	Pr.19	/terre de Tara/ 2X	/partager/	/4 directions/		
	Pr.20					X 4
	Pr.21			/4 directions/		
	Pr.22			/ouest/		
	Pr.23			/nord/		
	Pr.24			/est/		
	Pr.25			/sud/		
	Pr.26			/centre/		
Pr.27			/ouest/		X 4	
Sq.5	Pr.28	/terre de Tara/	/disposition/			
	Pr.29	/terre de Tara/ + /provinces/ X6	‘sage partage’	/ouest/+ /est/ ‘5 côtés’ 2X ‘5 divisions’		
	Pr.30			/est/ 2 X	/an/ ‘année’	X 7
	Pr.31					vieillard long vie

Au niveau de la répartition séquentielle des thèmes, ce Tableau 5 confirme, si nécessaire, que le thème-titre de « fondation (organisation) du domaine de Tara » est bien dominant puisque, les trois sèmes que nous lui avons associés (/territoire/, /organisation/, /directions/) sont présents dans toutes les séquences et dans vingt-quatre périodes sur trente-et-une.

Sur ce domaine, il permet de constater qu’à l’échelon local de la période, le sème /territoire/ est systématiquement associé à l’un des deux autres, ce qui permet d’envisager des formes sémantiques /territoire + organisation/ ou /territoire + directions/. Dans la mesure où le sème /directions/ est relatif à la prise en compte des points cardinaux dans l’organisation du territoire, nous pouvons considérer que ces deux formes sont complémentaires, ce qui explique qu’elles soient presque toujours exclusives.

Par contraste, il est d’autant plus remarquable que les deux sèmes /organisation/ et /directions/ ne sont associés que dans les périodes 19 et 29, précisément celles où cette structuration du territoire est révélée par Tréfuilngid puis appliquée par Fintan. Elles doivent être étudiées conjointement, mais auparavant, compte-tenu de la relation entretenue par les sèmes /territoire/, /organisation/, /directions/ avec le domaine du //savoir// dont ils sont l’objet, il faudra vérifier de possibles connexion entre ces domaines.

On trouve d’autres connexions potentielles dans ce Tableau 5 :

La période 10 rassemble les sèmes /directions/, /an/ et /ancienneté/, qui relèvent de deux domaines sémantiques distincts, mais dans le long récit de la vie de Fintan, si bien que, s'il y a des connexions observables, elles pourraient l'être entre les points cardinaux et les phases du temps long de l'histoire de l'Irlande, qui est aussi celle de la vie de Fintan.

Les périodes 14 et 15 expriment des sèmes spatiaux et temporels : de façon explicite dans le discours de Tréfuilngid à la période 15 qui fournit l'association /est + ouest || lever + coucher/, de façon plus hypothétique à la période 14 où /ouest/ et /1<sup>er</sup> mai/ sont associés à la venue du dieu.

Nous savons que les périodes 21 à 26 exposent de façon détaillée ce que nous avons appelé le « système de Tréfuilngid » explicitant une série de correspondances entre les points cardinaux et des fonctions sociales. La recherche systématique sur les mots clefs associés à la lecture attentive pour le relevé des isotopies permet de constater que la fonction sociale correspondant au domaine de la //musique// n'est pas représentée ailleurs qu'à la période 25, en conséquence il n'était pas utile de la présenter dans le tableau suivant. Par contre, compte tenu des hypothèses que nous avons émises à son égard, le domaine //arbre// et/ou //arboriculture// devait être repéré pour d'éventuelles correspondances. Il en va de même pour le thème de la /souveraineté/ associé au centre.

Tableau 6	Domaines	//prospérité//	//savoir//		//arbre //	//guerre//
	Sèmes isotopants	/nourrir/	/ignorance/	/jugement/	/histoire/	
Séquences	Périodes					
Sq.1	Pr.1	'profit – culture'				
	Pr.2	'nourrir'				'fruit'
	Pr.3			'jugement' 2X	/histoire/	
Sq.2	Pr.4		'gens ignorants'	'jugement'		
	Pr.5				'histoire'	
	Pr.6					
	Pr.7					
Sq.3	Pr.8			'juge'	'histoire'	
	Pr.9	3 X				'fruit'
	Pr.10					
	Pr.11				'mémoire fidèle'	7 X
Sq.4	Pr.12			5 X		'armées'
	Pr.13			'jugement'	3 X	
	Pr.14					5 X

	Pr.15						
	Pr.16						'force'
	Pr.17	2 X				'branche'	
	Pr.18		'pas d'historien établi'		4 X		
	Pr.19				4 X		
	Pr.20				2 X		
	Pr.21				'historien'		
	Pr.22			/savoir/	/savoir/		
	Pr.23						'bataille' X 10
	Pr.24	/prospérité/					
	Pr.25						
	Pr.26						
	Pr.27				3 X	8 X + 5 X	'force'
Sq.5	Pr.28			2 X			
	Pr.29					'feuilles vertes'	
	Pr.30	'nourri'			3 X	'branches'	
	Pr.31						

Pour la répartition séquentielle des thèmes du Tableau 6, nous faisons un premier constat, qui est en fait une confirmation, les sèmes pouvant être rapportés au domaine //guerre// sont rares, ailleurs que dans la période 23 qui les énumère dans le cadre du système de Trefuilngid. En dehors du lien métaphorique avec le /nord/, il n'y a pas d'autre connexion repérable.

Il n'y a pas non plus de connexion entre les sèmes des domaines //savoir// et //prospérité//, alors que cette possibilité est liée au repérage de l'opposition : /ouest || science/ ⇔ /est || prospérité/. Cette hypothèse reste toutefois à approfondir pour la compréhension du système de Tréuilngid : la relation qui est indirecte sur le plan actantiel (l'acquisition du savoir apporte la prospérité) relève peut-être d'une analogie plus complexe.

Les connexions potentielles concernent le domaine //arbre// qui est, quant à lui, en relation avec celui de la //prospérité// dans trois périodes (Pr. 2, Pr. 9, Pr. 17), et avec celui de //savoir// dans trois autres (Pr. 11-12, Pr. 27). Ce qui confirme l'importance de ce thème présent de façon récurrente tout au long du récit et permet l'hypothèse d'une connexion métaphorique entre les domaines //savoir// et //prospérité// par son intermédiaire.

Tableau 7	Domaines	//organisation spatiale//			//savoir//	
	Sèmes isotopants	/territoire/	/organisation/	/directions/	/histoire/	/jugement/
Séquences	Périodes					
Sq.1	Pr.1	'thír ... Temrach' /terre de Tara/		'chaque côté' /4 directions/		
	Pr.2					

	Pr.3	/terre de Tara/	'suidigud'/ disposition/			'jugement' 2X
Sq.2	Pr.4	'tellach Temra' /terre de Tara/ 2X	/morceler/ + /partager/			'jugement'
	Pr.5				'histoire'	
	Pr.6	/terre de Tara/	/partager/			
	Pr.7	/terre de Tara/	/partager/	/ouest/		
Sq.3	Pr.8				'histoire'	'juge'
	Pr.9					
	Pr.10			/nord/+ /sud/		
	Pr.11			/ouest/		
	Pr.12					5 X
Sq.4	Pr.13	/terre de Tara/	/disposition/		3 X	'jugement'
	Pr.14			/ouest/		
	Pr.15			/ouest/ + /est/		
	Pr.16			/sud/		
	Pr.17					
	Pr.18	/terre de Tara/		/4 directions/	4 X	
	Pr.19	/terre de Tara/ 2X	/partager/	/4 directions/	4 X	
	Pr.20				2 X	
	Pr.21			/4 directions/	'historien'	
	Pr.22			/ouest/		
	Pr.23			/nord/		
	Pr.24			/est/		
Pr.25			/sud/			
Pr.26			/centre/			
Pr.27			/ouest/	3 X		
Sq.5	Pr.28	/terre de Tara/	/disposition/			2 X
	Pr.29	/terre de Tara/ + /provinces/ X6	'sage partage'	/ouest/+ /est/ 'pilier 5 côtés' '5 divisions'		
	Pr.30			/est/ 2 X	3 X	
	Pr.31					

La juxtaposition du Tableau 7 n'apporte pas d'information nouvelle sur la répartition séquentielle des thèmes, elle a pour but d'apporter des éléments pour vérifier l'hypothèse posée à l'issue du premier tableau concernant les relations entre ces deux domaines, notamment après le constat d'une expression complète des trois sèmes du domaine //organisation spatiale// dans les périodes 19 et 29.

Des connexions potentielles apparaissent de fait pour ces deux périodes et celles qui sont proches : Pr. 13, Pr. 18-19 puis Pr. 28-29-30, une autre connexion apparaît en amont à la Pr. 3.

Tableau 8	Domaines	//cycles temporels//			//savoir//		//arbre //
	Sèmes isotopants	/jour/	/an/	/ancienneté/	/histoire/	/jugement/	
Séquences	Périodes						
Sq.1	Pr.1			'au temps de'			
	Pr.2	/samain/ +					'fruit'

		/7 jours-nuits/					
	Pr.3	/samain/				'jugement' 2X	
Sq.2	Pr.4					'jugement'	
	Pr.5				'histoire'		
	Pr.6						
	Pr.7						
Sq.3	Pr.8				'histoire'	'juge'	
	Pr.9						'fruit'
	Pr.10		/an/	'âge avancé'			
	Pr.11			'délabrement grand âge'			7 X
	Pr.12					5 X	'branche'
Sq.4	Pr.13				3 X	'jugement'	
	Pr.14	/1 <sup>er</sup> mai/					5 X
	Pr.15	/lever + coucher/					
	Pr.16						
	Pr.17			'longtemps'			'branche'
	Pr.18			'antiquités'	4 X		
	Pr.19				4 X		
	Pr.20			X 4	2 X		
	Pr.21					'historien'	
	Pr.22						
	Pr.23						
	Pr.24						
	Pr.25						
	Pr.26						
Pr.27			X 4	3 X		8 X + 5 X	
Sq.5	Pr.28					2 X	
	Pr.29						'feuilles vertes'
	Pr.30		/an/ 'année'	X 7	3 X		'branches'
	Pr.31			'vieillard à longue vie'			

La connexion potentielle du Tableau 8 concerne le thème du grand âge de Fintan, qui fait de lui le plus grand historien. Nous soupçonnons un lien entre le /savoir/ et l'/ancienneté/, confirmé par ce tableau qui signale trois périodes dans lesquelles une connexion est possible : les Pr. 18 et 20, tandis que la Pr. 27 associe les trois sèmes des trois domaines.

A cela il faut ajouter la curieuse Pr. 11 au cours de laquelle Fintan justifie de la fidélité de sa mémoire par le récit de la culture d'un if, ce qui offre une éventuelle connexion métaphorique complexe entre les thèmes de l'arbre, des récipients, de la mémoire et du temps long.

À la suite de cet inventaire, les passages repérés vont être analysés (ci-dessous 1.3-Analyses méso- et micro-sémantiques) en respectant l'ordre induit par ces repérages. Ils sont précisés ici avec la référence aux séquences et périodes. La numérotation correspond au plan des sous chapitres qui suivent, conformément à la table des matières :

### 1.3.1- Connexions //organisation spatiale//, //cycles temporels//, //savoir//

1.3.1.1- //organisation spatiale// + //savoir //

Sq.4 Pr.19 : Le rassemblement des 7 X 4 sages

Sq.5 Pr.29 : Le pilier d'Uisnech et le partage de l'Irlande

Pour les variantes : Sq.1- Pr. 3 / Sq.4 - Pr. 13 / Sq.5-Pr.28

1.3.1.2- //organisation spatiale// + //cycles temporels//

Sq.4 Pr.15 : Tréfhuilngid et sa route solaire

Pour les variantes : Sq.4 Pr.14 / Sq.2 Pr.7

Les séquences associant //organisation spatiale// + //fonctions sociales//, correspondent à ce que nous avons appelé le système de Trefuilngid. Ils font l'objet de la seconde partie de ce chapitre :

**2- Analyse du système de Trefuilngid**

Sq.4 Pr. 21 - §.23 : Les 4 points cardinaux d'Irlande

Axe Est-Ouest - Sq.4 Pr.22 - §.24 : à l'ouest la science

Axe Est-Ouest - Sq.4 Pr.24 - § 26 : à l'est la floraison

Axe Nord-Sud - Sq.4 Pr.23 - § 25 : au nord la bataille

Axe Nord-Sud - Sq.4 Pr.25 - § 27 : au sud la musique

Sq.4 Pr. 26 - § 28 : au centre la souveraineté

**1.3.2- Connexions //prospérité//, //savoir//, //arbre//**

1.3.2.1- //arbre// + //prospérité//

Sq.4 Pr.17 : la branche nourricière

Pour les variantes : Sq.1 Pr.2 / Sq.3 Pr.9

1.3.2.2- //arbre// + //savoir//

Sq.3 Pr.11 : l'arbre de la mémoire

Sq.3 Pr.12 : la petite branche d'éloquence

Sq.4 Pr.27 : le semis des cinq arbres

**1.3.3- Connexions //cycles temporels//, //savoir//, //arbre//**

1.3.3.1- //cycles temporels//+ //savoir//

Sq.4 Pr.18 : histoire et synchronisme

Sq.4 Pr. 20 : savoir historique et/ou temps long

Sq.3 Pr.10 : points cardinaux et temps long (cf. Tableau 3)

1.3.3.2- //cycles temporels (fêtes)// + //savoir (Ouest-Est)//

Sq.1 Pr.3 : Convocation au festin de Tara / Samain

Sq.4 Pr.14 : L'arrivée de Tréfhuilngid en mai / Beltaine

**1.3- Analyses méso- et micro-sémantiques**

Ces relevés de sèmes récurrents et ce repérage de cooccurrences appellent à ce stade une analyse plus détaillée des passages signalés afin de procéder à une description aux plans méso- sémantiques et micro-sémantiques.

Constatons que la plupart des passages, qui avaient été cités et situés plus haut pour l'élaboration des hypothèses de formes sémantiques, apparaissent dans ces tableaux, à l'exception des correspondances des périodes 21 à 26 qui exposent le « système de Tréfuilngid », et des allusions aux temps des fêtes de Samain (Pr.2-3) et de Beltaine (Pr.14). Nous allons procéder à cette analyse sémantique en suivant l'ordre des cooccurrences signalées par les tableaux. L'analyse du « système de Tréfuilngid » dans les périodes 21 à 26 faisant l'objet de la seconde partie de ce chapitre 4.

L'analyse a pour objectif de préciser ces relations sémantiques dans leurs détails et la nature des connexions qu'elles opèrent. La confirmation du caractère isotopant des sèmes repérés par leurs afférences permettra de confirmer ou non la réalité de ces relations. Les sèmes concernés sont signalés en rouge, à gauche des passages.

Un autre objectif sera de mettre en relation ces passages avec les hypothèses de formes sémantiques, cela afin de préparer l'analyse systémique.

### 1.3.1- Connexions //organisation spatiale//, //cycles temporels//, //savoir// (tableaux 5 et 7)

Nous avons signalé à la suite du Tableau 5 que les deux sèmes /organisation/ et /directions/ ne sont associés ensemble au sème /territoire/ que dans les périodes 19 et 29, précisément celles où cette structuration du territoire est révélée par Tréfuilngid puis appliquée par Fintan. Pour cela même ils sont l'objet d'un savoir ce qui implique la vérification de cette relation.

#### 1.3.1.1- //organisation spatiale// + //savoir //

Sq.4 Pr.19 : Le rassemblement des 7 X 4 sages

/territoire +	Tucaid iarum chucam-sa mórfehear cecha hairdi i nÉirind
4 directions/	Amenez-moi donc sept hommes de chaque point de l'Irlande,
	o neoch is mó ergna díb & is mó gáes & glicus béos
/savoir/	parmi ceux qui sont les plus sages, les plus avisés, les plus habiles,
/savoir/ +	seanchaidi ind rí g fadesin fileat for tellach Temrach,
/territoire/	ainsi que les historiens du roi lui-même qui sont dans le domaine de Tara,
	ar is ceathar-aird as chóir chum fhodail na Temrach
/4 directions/ = /savoir/	car il est convenable que les quatre directions soient présentes
/territoire + organisation /	à la répartition de Tara

Les trois sèmes du domaine //organisation spatiale// sont effectivement présents dans cet extrait. Le premier /territoire/ est inhérent dans le nom de l'île *Éirind* « Eire > Irlande », dans l'expression *tellach Temrach* « domaine de Tara » où *tellach* prend ici le sens de

« country »<sup>204</sup>, puis dans le nom de Tara en fin de phrase. Le second /4 directions/ est afférent dans l'expression *cecha hairdi*<sup>205</sup> « chaque point », mais inhérent dans *ceathar-aird* « quatre directions ». Le troisième /organisation/ est compris dans le lexème *fhodail*<sup>206</sup> « division (en part), répartition », il se propage par afférence depuis le terme du thème-titre *suidigud* « arrangement, disposition, organisation »<sup>207</sup>, puisque celle-ci consiste en une division en part, c'est-à-dire une répartition.

De plus, ce passage introduit effectivement un sème /savoir/ qui se propage en isotopant le lexique de l'intelligence (érgna 'understanding, discernment', gáes 'sagacity, intelligence', glicus 'cleverness « ingéniosité », skill'), car celle-ci est nécessaire pour recevoir le savoir. Il est inhérent aussi dans le lexique du savoir historique (seanchaidi 'historiens'), puis afférent dans celui des directions et/ou points cardinaux, dans la mesure où ils constituent la matière même de ce savoir qui doit être transmis pour organiser le territoire de Tara.

Ce qui donne une forme sémantique restituable ainsi, où les parenthèses marquent l'intégration au sème précédent et la flèche → une relation actantielle :

/savoir (4 directions)/ → /organisation (territoire)/

Elle correspond à une formule restituant un aspect essentiel du récit :

« la connaissance des 4 directions établit l'organisation du territoire ».

A la fin du récit Fintan va accomplir cette transmission auprès des Ui Neill, par sa parole (dits et chants), un jugement et un acte consistant en l'érection d'un pilier-borne central. Soit :

Sq.5 Pr.29 : Le pilier d'Uisnech et le partage de l'Irlande

	Ocus rosuidid ina fiadnaisi lia cloichi
/territoire + organisation /	Il dressa en leur présence une pierre-borne
	cóic-druimneach i fír-mullach Uisnig.
/savoir/ > /5 directions/	à cinq côtés au véritable sommet d'Uisnech.
	Ocus dobert drumain de fri cech cóiced in-nHérind,
/organisation / +/territoire/	Et il attribua un côté à chacune des provinces d'Irlande (...)

<sup>204</sup> 1 tellach n o,n. (a) hearth (foyer), fireplace (cheminée) (b) household, family (c) family, sept. (d) country, ... residences (?)

2 tellach [dil.ie/40467](http://dil.ie/40467) (a) taking out (enlèvement), abstracting (extraction, dérobement ), (b) making an entry upon and taking possession of land . tellach senaithre 'the land (possession ?) of ancestors.'

<sup>205</sup> aird > hairdi – hardaib - harda de 1 aird n f. (a) peak (pic, sommet), point (b) Usually point of the compass, quarter, direction. Cf. Annexe 4 : Lexique vieil-irlandais.

<sup>206</sup> fhodail > fodail n i,f. (a) in general sense dividing, distributing ; gl. Divisio. Cf. annexe lexicue.

<sup>207</sup> suidigud (a) act of placing, putting (b) position, situation (c) act of seating, arranging in seats (d) act of arranging, setting in order; arrangement, disposition (e) act of settling (installer), inhabiting (?) (f) Med. disposition, constitution (g) act of establishing, fixing (a law, etc.) (h) act of affirming, establishing, proving; proof. Cf. Annexe 4 : Lexique vieil-irlandais.

	Ocus co tóraind <sup>208</sup> forrach and
/organisation / +/territoire/	Et il délimita un espace là,
	.i. irronnus cach cóiced díb in-hUisnech
/organisation / +/territoire/	c'est-à-dire une part de chaque cinquième (province) prise de la noble-Uisnech.
	& doroinde Fintan in láid so iar córugud ind lia :
/savoir/ > /organisation /	Fintan fit ce chant après avoir disposé le pilier :
	Cóic hurrunda Éirind / iter muir is tír
/5 directions/ + / territoire/	Les cinq divisions de l'Irlande, / que ce soient la mer et la terre, adfesar a cóicricha / cecha huirruind díb.
/savoir/ > /organisation /	on en relatera les frontières / de chaque partie
	(...)
	Súithemail slechtoghud / frisogar súitt
/savoir/ > /organisation /	Sage est le partage / que les routes ont effectué ;
/savoir/ >	comlán in certugud / dia cor i cóic. Cóic.
/organisation + territoire/	parfait est l'arrangement qui divisa (l'Irlande) en cinq.
/5 directions/	Cinq
	Roinde na n-ardchúiced / ind-Uisnech rúitt
/5 directions/ + /territoire/	Les pointes des grandes provinces / qui courent vers Usnech
	randsait tall tri[i]t / ind licc i cúic. / Cúic.
/organisation / +/5 directions/	ont partagé cette pierre / en cinq. /Cinq
	(..)
	Roforgell tra andsin Fintan conid cóir gabáil
/savoir/ > /organisation /	Fintan porta alors témoignage qu'il leur était convenable de prendre
	cóic cóicead hÉrend a Temraich & a hUissnech,
/5 directions/ + /territoire/	les cinq provinces d'Irlande à partir de Tara et d'Uisnech.
	& conid cóir a ngabáil-seom as cech cóiced i n-Hérind.
	et qu'il était convenable pour eux [qu'une part]
/organisation / +/territoire/	aussi soit prise de chaque province d'Irlande

L'accomplissement, qui suit la révélation complète par Tréfuilngid et l'organisation territoriale en fonction des points cardinaux dont le centre, produit logiquement une évolution : il n'y a plus simplement quatre points cardinaux, mais cinq points en intégrant le centre. De plus, c'est le sème /organisation/ associé à /territoire/ qui donne ici la principale isotopie, car il s'agit de l'énoncé d'un acte : Fintan agit concrètement, il exécute sa propre sentence, il organise en refondant. Ainsi le sème /organisation/ est afférent dans les termes de l'expression *Ocus rosuigid ina fiadnaisi lia cloichi* « et il dressa en leur présence une pierre-

<sup>208</sup> Tóraind > tóran [dil.ie/41430](http://dil.ie/41430). n s. I (a) act of marking out, delimiting (b) share (partager), division. (c) boundary (limite, frontière), limit. (d) confines, territory. II (a) act of representing, denoting, signifying (b) sign, figure. Cf. Annexe 4 : Lexique vieil-irlandais.

borne » constituant une isotopie. Même phénomène pour les termes de l'expression *dobert drumain de fri cech cóiced* « il attribua un côté à chacune des provinces » et à la suite tous les verbes qui expriment cette action de Fintan.

Le cas de l'expression *Ocus co tóraind<sup>209</sup> forrach and* est intéressant précisément parce qu'elle illustre la théorie de l'afférence et l'influence du contexte sur le sens, du global sur le local. En français, C.J. Guyonvarc'h a traduit « et il désigna là une mesure », en anglais Best traduit « and he marked out a forrach there » où *mark out* peut signifier « désigner », mais aussi « marquer les limites de ». De plus, le traducteur<sup>210</sup> anglais a choisi de ne pas traduire le v.irl. *forrach*, tandis que le français se limite à « mesure », alors que l'e-DIL donne plusieurs possibilités : soit un instrument de mesure, bâton, perche ; soit une ancienne et originale unité de mesure irlandaise ; soit un espace délimité<sup>211</sup>. C'est la prégnance des isotopies produites par les sèmes /organisation/ et /territoire/ qui incite ici à faire un choix de traduction légèrement différent, mais potentiel dans les définitions de l'e-DIL et actualisé par ces afférences : « et il délimita un espace là ». D'autant que la suite de la phrase précise : *.i. irronnus cach cóiced díb in-hUisnech* « c'est-à-dire une part de chaque cinquième (province) prise de la noble-Uisnech », ainsi en actualisant le sème /territoire/ les termes *forrach* « espace délimité » puis *irronnus* « part », *cóiced* « un cinquième d'Irlande = province », *in-hUisnech* « la noble-Uisnech », forment une isotopie qui offre une cohérence.

L'association du domaine //savoir// transparaît de façon inhérente dans le vocabulaire de la science et/ou de l'intelligence (*adfesar* 'relater', *súithemáil* 'sage, savant'), et par afférence dans les notions de vérité (*fír*), de chant (*láid*), de perfection (*comlán<sup>212</sup>*) et bien sûr à travers l'acteur Fintan et son « témoignage ».

Ainsi nous retrouvons la même forme sémantique légèrement transformée :

/savoir (5 directions)/ → /organisation (territoire)/

Cette association est récurrente dans le texte, comme nous le signale le Tableau 7. Ainsi elle est l'objet de la demande initiale, par les hommes d'Irlande au Roi, sous la variante :

/savoir (jugement > disposition)/ → /organisation (territoire)/

Sq.1- Pr. 3 : Convocation au festin et requête juridique

<sup>209</sup> Tóraind > tórain n s. I (a) act of marking out, delimiting (b) share (partager), division. (c) boundary (limite, frontière), limit. (d) confines, territory. II (a) act of representing, denoting, signifying (b) sign, figure. Il est remarquable qu'en vieil irlandais « signifier » c'était aussi « délimiter, distinguer ».

<sup>210</sup> R. I. Best, *The Settling of the Manor of Tara* : <https://www.ucd.ie/tlh/trans/rib.eri.4.001.t.text.html>. Voir Annexe 5 : Corpus d'étude : présentations interlinéaires - *Fondation du domaine de Tara* § 32, p. 166.

<sup>211</sup> forrach 2 [dil.ie/23848](http://dil.ie/23848) n ā.f. (a) a pole (perche, baton, piquet) used for measuring land. Hence -d'ou (b) name of an early Irish land-measure, reckoned in some places as equal to 144 feet; forrach 3 [dil.ie/23849](http://dil.ie/23849) n ā.f. apparently an area of more or less defined extent (étendue, ampleur) ; a meeting-place.

<sup>212</sup> comlán adj. complete, perfect.

Et roráidset nád caithfítis feis Temra  
 /terre de Tara/ Ils dirent qu'ils ne consommeraient pas le festin de Tara  
 /jugement/+/disposition/ co rochindtea dóib suidigud<sup>213</sup> tellaig Temra,  
 + /terre de Tara/ jusqu'à ce que fût déterminée à eux la fondation du domaine de Tara,

Elle est ensuite l'objet de la demande à Fintan par les hommes d'Irlande, sous la forme :

/savoir (histoire > jugement > disposition)/ → /organisation (territoire)/

Sq.4 - Pr. 13 : La mémoire des fondements

Ceist, arsiad, can as rothucais-seo sin,  
 /histoire/ Une question, dirent-ils, d'où as-tu appris cela  
 & cid as neasom diar cobair-ne den tshencha[s]  
 /histoire/ et de ces antiquités, lesquelles sont indispensables  
 sin immoní imráidim  
 /jugement/ pour nous aider dans notre réflexion (projet),  
 /disposition/ im suidigud tellaich Themrach ?  
 +/terre de Tara/ la disposition (mise en ordre) du domaine de Tara ?

On la retrouve donc logiquement en conclusion, lorsque Fintan rend sa sentence, sous une forme identique : /savoir (histoire > jugement > disposition)/ → /organisation (territoire)/

Sq.5-Pr.28 Le jugement de Fintan

Doróne iarum in láid sin, & roairis re sloind senchasa  
 /histoire/ Il fit donc ce chant et il resta à relater encore les antiquités  
 do fheraib hÉrind  
 aux hommes d'Irlande (...)  
 /jugement/+/disposition/ ar chena do brith breithi dóib im suidigud tellaig Themra.  
 +/terre de Tara/ pour leur rendre un jugement sur la fondation du domaine de Tara

La récurrence de cette forme sémantique, sous diverses variantes et tout au long du récit ne fait que confirmer le thème central et le motif narratif : celui d'une quête de savoir afin d'organiser le territoire. C'est pourquoi aussi il y a, entre les sèmes de ces deux domaines, une relation de type actantiel : le /savoir (5 directions)/ est délivré par le destinataire Fintan qui, par un jugement, fonde lui-même l'/organisation (territoire)/.

1.3.1.2- //organisation spatiale// + //cycles temporels//

<sup>213</sup> Rappelons que l'irlandais *suidigud* comprend le sème /disposition/ avec l'idée de mise en ordre, cf. Annexe 4 : Lexique vieil-irlandais.

Au tout début de la période 14, l'arrivée de Tréfuilngid reprend les éléments récurrents de la description des êtres merveilleux dans les récits irlandais mais, pour ce qui nous intéresse ici, le fait venir de l'ouest, soit :

Sq.4 Pr.14 : L'arrivée de Tréfuilngid

Láa n-and dúin isin dáil sin iarum co n-acamar in scálfher mór cáin cumachtach

Un jour, dans cette assemblée, nous vîmes un grand héros, beau et puissant ;

/ouest/+

chucaind aníar la fuinead nhréne.

/cycle jour/

venir vers nous de l'ouest au coucher du soleil.

Or nous savons que dans la suite du texte ce *héros* va transmettre un savoir, et nous savons que Fintan lui-même, le dépositaire de ce savoir, vient de l'ouest :

Sq.2 Pr.7 L'invitation de Fintan

Fintan mac Bóchrai (...). Báí ac Dún Tulcha i Cíarraigi Luachrai.

/ouest/

c'est Fintan, fils de Bochra, (...). Il était à Dun Tulcha dans le Kerry.

Dochoid iarum Berrán gilla Chindfháelad húaidib ar cend

Berran, serviteur de Cennfaelad, alla alors trouver

Fhindtain co Dún Tulchai re Luachair Deadaid aníar.

/ouest/

Fintan à Dun Tulcha, à l'ouest de Luachair Dedaid.

De plus, dans l'énoncé de son système, Tréfuilngid va associer le savoir à l'ouest (Sq.4 Pr.22). Si la connexion /Ouest || science/ est bien établie, et même la connexion /savoir || Ouest || ancien/ à travers la figure de Fintan, son choix parmi les sages et la valorisation de son ancienneté, il reste à vérifier et comprendre le lien, éventuellement métaphorique, avec le 'coucher du soleil'. La précision vient du *héros* lui-même :

Sq.4 Pr.15 : Tréfuilngid et sa route solaire

/cycle jour/

Dodechaid-sa ém, arse, ó fuined & téгим do thurgbáill,

+/ouest/+est/

Je suis venu en vérité, dit-il, du coucher du soleil et je vais à son lever.

& isé m'ainm Tréfuilngid Tre-eochair.

Mon nom est Trefuilngid Tre-Eochair.

Cid diatá duit-seo int ainm hí sein, arsiat ? (...)

Pourquoi ce nom t'a-t-il été donné ? dirent-ils. (...)

Dáig is mé immofoilnge turcbáil nhréine & a fuiniud.

/cycle jour/

parce que c'est moi qui suis la cause du lever du soleil et de son coucher

/cycle jour/

Ocus cid doctuc dond fuiniud mas oc turcbáil bí ? (...)

+/ouest/+/est/ /cycle jour/ +/ouest/ /savoir/ +/cycle jour/  /savoir/ /savoir/ +/ouest/  /cycle jour/ /savoir/+/ouest/ /cycle jour/ +/est/	Et qu'est-ce qui t'amène à son coucher, si tu es à son lever ? (...) et ised domfucsa co fuiniud et ce qui m'a amené au coucher du soleil, dia fhis cid robái grían, c'est pour trouver où a été le soleil conid andsin rofoillsiged dam, Cela a été révélé à moi & ó rofhetar cindus tíri dar-si fuiniud co rochtus et quand j'ai su sur quels pays le soleil se couche, iarum inis nGlúairi iar nIrrus Domnand je suis allé à Inis Gluairi, au-delà d'Irrus Domnann. & ní fúair tír ó sein síar, ar isedh sin tairrsech darsa fuineann grían Et je n'ai trouvé aucune terre à l'ouest car c'est le seuil sur lequel le soleil se couche, amail isé tarsech darsa turcbháill pardhus Ádhaim. comme le paradis d'Adam est le seuil sur lequel il se lève
---	--

Ce passage appelle un commentaire détaillé basé sur plusieurs constats logiques :

-(i) Trefhuilngid voyage sur l'axe est-ouest, mais il *revient* de l'ouest et il *retourne* vers l'est d'où il semble venir initialement pour sa recherche, ce qui explique la question de ses hôtes : « Et qu'est-ce qui t'amène à son coucher, si tu es à son lever ? ».

-(ii) L'analogie /point cardinal || repère temporel/ est effective puisque Trefhuilngid utilise les termes temporels *fuined* 'coucher' et *thurbháill* 'lever' pour exprimer la direction de son périple.

-(iii) Cette *exploration* est liée au cycle journalier du soleil, puisqu'il est question de lever et coucher du soleil, ce pourquoi nous retenons l'isotopie du sème /cycle jour/ (pour cycle journalier), d'autant que face à l'ancienneté de Fintan, l'intervention du solaire Trefhuilngid relève d'un cycle court.

-(iiii) Ce personnage manifestement divin se dit « cause du lever du soleil et de son coucher » et cela expliquerait même son nom.

-(v) Le lien avec le savoir est explicite puisque la justification du voyage de Trefhuilngid est une quête de connaissance (fhis) et que c'est à l'ouest qu'il va la chercher.

(i) Pour le premier point, constatons des oppositions et associations explicites qui confirment l'hypothèse d'un axe /Est/ ⇔ /Ouest/ : le 'coucher du soleil' est bien opposé géographiquement au 'lever du soleil' et le premier est bien associé à l'ouest comme « seuil sur lequel le soleil se couche ».

Le voyage de Trefhuilngid relève d'une isotopie spatiale, puisque seuls les sèmes du domaine géographique semblent actualisés. Ainsi de la première phrase de ce passage : *Dodechaid-sa ém, arse, ó fuined & téгим do thurbháill* « Je suis venu en vérité, dit-il, du

coucher du soleil et je vais à son lever », où *fuined* « coucher du soleil » et *thurgbáill* « lever du soleil » sont associés à deux verbes d'un taxème //déplacement// : *dodechaid* « venir » et *tégim* « aller ». Ce qui est souligné par la question des fils de Mil : *Ocus cid dodtuc dond fuiniud mas oc turcbáil bí ?* « Et qu'est-ce qui t'amène à son coucher, si tu es à son lever ? ».

Au-delà de la distinction entre les deux pôles de la course solaire, le voyage de Trefhuilngid en marque l'association : ils sont réunis dans une trajectoire qui est à la fois celle du soleil, celle du dieu et celle du savoir. C'est parce que ce personnage est au cœur du récit que cet axe /Est/ ⇔ /Ouest/, et sa justification solaire, peuvent être envisagé comme la source des analogies spatio-temporelle qui s'expriment dans ce texte et ceux du corpus.

(ii) Toutefois, l'analogie /point cardinal || repère temporel/ reste discrète ici. Il y a bien sûr l'évidence de l'évocation du cycle journalier à travers le mouvement du soleil. Mais cela nécessite une explication. Les lexèmes *thurgbáill* (*turcbál*<sup>214</sup>) et *fuined*<sup>215</sup> ont pour sens premier un mouvement /levée/ versus /descente/, généralement appliqué dans l'usage au mouvement journalier du soleil d'après la version électronique du RIAD. Laquelle nous apprend aussi que ces mots désignent par synonymie respectivement l'Est et l'Ouest, mais ont aussi un sens figuré temporel « décès » et « fin du jour » pour les formes *fuinid* et *fuine*, et « aube, aurore » pour *turcbál* (référence aux notes 25 et 26). Ces éléments de lexique et d'usage confirment l'analogie spatio-temporelle : / Est ⇔ Ouest || lever-matin ⇔ coucher-soir/

(iii) La complémentarité entre Fintan, qui était déjà le plus ancien lors de l'apparition de Trefhuilngid, et ce dernier lié au cycle journalier suggère un rapprochement avec l'emprunt biblique qui situe le « paradis d'Adam » sur le « seuil sur lequel (le soleil) se lève », c'est-à-dire qui semble associer l'est et le lever du soleil avec le commencement de l'histoire, tandis que Fintan résidant à l'ouest représente la vieillesse et la fin d'un cycle historique avec sa propre fin. D'autant que sa mort à la fin du récit fait écho ici au sens figuré et dérivé du coucher du soleil : « décès » (voir ci-dessus et note 216).

Ces éléments justifient l'hypothèse d'une analogie plus complète avec l'ensemble des cycles temporels :

/jour/ : /Est ⇔ Ouest || lever-matin ⇔ coucher-soir/

<sup>214</sup> *turcbál* [dil.ie/42503](http://dil.ie/42503) Forms: *turgbáil* > *thurgbáill*, *turcbáil* n ā, f. vn. of *do-fu(a)rcaib* I Trans. (a) act of raising (levé), lifting (levée); (b) Extended meanings : accession (?) (c) In Laws raising, exacting a fine, tax, etc. (astreignant). II Intrans. (a) *act of rising* (b) Of heavenly bodies (corps célestes): *turgabáil* na gréne 'sunrise', la *turcbáil* n-gréne 'at dawn' (aube, aurore). Hence (d'où) *the east*: on *tercbal* gl. Oriens.

<sup>215</sup> *fuined* [dil.ie/24852](http://dil.ie/24852) Forms: *fuinid* (a) setting, sinking (of sun), sunset = coucher du soleil (b) often synon. with the west *Fuinid* [dil.ie/24856](http://dil.ie/24856) Fig. ends, passes away (décéder) / *Fuine* [dil.ie/24848](http://dil.ie/24848) sunset, end (of day or part of it)

/histoire/ : /Est ⇔ Ouest || début ⇔ fin/  
 /vie/ : /Est ⇔ Ouest || *naissance* ⇔ décès/  
 /année/ : /Est ⇔ Ouest || *printemps* ⇔ automne/

Cette dernière est en italiques (comme *naissance*) car elle reste à valider dans l'intertexte, l'allusion au temps des fêtes saisonnières étant tenue dans ce récit : la venue de Tréfhuilngid semble se dérouler au « premier mai » qui est mentionné en association aux fruits verts du « premier mai » (Sq.4 Pr.14), tandis que Fintan a bien été convoqué au temps du festin de Tara, c'est-à-dire à Samain début novembre. Cette opposition temporelle symétrique, à six mois de distance, entre les deux événements et moments du récit, constitue un indice de cette analogie avec le cycle annuel. Les textes suivants de ce premier corpus, portant sur le cycle des fêtes, nous permettront d'explorer ces oppositions différentielles au niveau de l'année et/ou du cycle des saisons.

(iii) Le caractère divin de Tréfhuilngid Tre-eochair n'est pas explicite dans le texte, il se signale toutefois par son caractère exceptionnel et solaire, puis par son rattachement au temps de la révélation chrétienne qui relève de ces tentatives de synchronisme biblique dont les auteurs irlandais médiévaux étaient très préoccupés, même si l'idée d'une double révélation simultanée n'est rien moins que canonique<sup>216</sup>.

Cependant il se proclame lui-même « cause du lever du soleil et de son coucher » et fait de cette affirmation l'explication même de son nom, ce qui mérite examen. Christian J. Guyonvarc'h l'évoque brièvement dans son Glossaire [LeRoux-Guyonvarc'h 1986, p 421]. Outre qu'il l'identifie au dieu Lug<sup>217</sup> il propose comme « sens le plus vraisemblable », un « Demiurge au Grand Tranchant ». Le RIAD sans sa version électronique<sup>218</sup> donne pour Tréfhuilngid « the strong Upholder », de « trí- ? tre- ? + fulang : upholder 'défenseur', supporter 'partisan' ». Pour le second nom, Tre-eochair, cette même source<sup>219</sup> donne trí + eochair « three-edged », soit « triple bord » ou « triple tranchant ».

<sup>216</sup> Sur ce point, il est probable que la réponse de Tréfhuilngid « je n'ai trouvé aucune terre à l'ouest car c'est le seuil... » soit elle aussi une incrustation ou une glose chrétienne, car elle entre en contradiction avec les fameux récits de navigations de la tradition irlandaise dans lesquels des héros voguent vers l'ouest à la recherche d'une île mythique, même dans une version christianisée comme celle des voyages de saint Brendan (LeRoux-Guyonvarc'h, 1986, p. 318-320) : « ils firent voile sur la mer tout droit vers l'ouest et ils virent une île haute et belle... ». Elle entre aussi en contradiction avec une allusion à la rotondité de la terre contenue dans le récit épique *Mesca Ulad : Is and sin ra chomérig grían sech comchruinni in talman* « C'est alors que le soleil se leva par delà le globe de la terre » (trad. Guyonvarc'h, 1960, p. 504, note 76), ce que confirme e-DIL « comchruinne [dil.ie/10943](http://dil.ie/10943) n (comchruinn) sphere : sech comchruinni in talman, MU<sup>2</sup> 454 ».

<sup>217</sup> Dans la perspective de l'histoire des religions ou de la mythologie comparée, il est effectivement intéressant de pouvoir identifier un dieu, car ce nom n'apparaît pas dans d'autres textes, tandis que les surnoms divins liés à des attributs sont fréquents dans les mythes irlandais. Notons qu'une simple approche fonctionnelle d'inspiration dumézilienne ferait plutôt pencher la balance vers le Dagda 'bon dieu', dieu savant et maître du cycle solaire.

<sup>218</sup> e-DIL [dil.ie/41720](http://dil.ie/41720)

<sup>219</sup> eDIL [dil.ie/41710](http://dil.ie/41710)

Comme pour la plupart des étymologies basées sur des rapprochements lexicaux sortis de tout contexte, il convient de constater que le « Démiurge au Grand Tranchant » ou le « Fort Défenseur au Triple Tranchant » sont des signifiés qui n'ont aucun lien avec le récit. Car au niveau mésosémantique, celui de la longue séquence dans laquelle il intervient, Trefhuilngid Tre-eochair n'apparaît pas spécifiquement comme un guerrier. Sa description vestimentaire ne mentionne aucune arme et, outre des vêtements riches mais légers, il est équipé de « tablettes de pierre à la main gauche » et d'une « branche avec trois fruits à la main droite », dont la vocation est nourricière au premier degré mais, par la transmission de baies à Fintan, entretient un lien métaphorique avec le savoir et la structuration de l'espace sur lequel nous devons revenir. Au niveau microsémantique, nous ne voyons pas non plus le lien entre ces signifiés et la « cause du lever du soleil et de son coucher ».

Une exploration plus vaste du lexique vieil irlandais ouvre de nouvelles portes. Dans l'e-DIL, trois, n'est pas *Tre* mais *Trí*, et en dehors des trois fruits rien n'évoque ce nombre au sujet de cet acteur dans le récit. Par contre, il existe bien un terme *Tre*, préposition, qui peut aussi avoir la forme *trí*, mais avec un sens tout autre : « I In local senses. (a) through 'à travers' II In temporal senses. (a) for long times (b) In adverbial phrase : for ever, everlastingly 'éternellement' »<sup>220</sup>. Compte tenu du rapport au temps de Trefhuilngid Tre-eochair, ce dernier sens est intéressant, mais le sens spatial n'est pas à exclure dans la mesure où notre personnage traverse le monde d'Est en Ouest et d'Ouest en Est.

Pour la seconde partie de Trefhuilngid, nous trouvons une forme plus proche *fhuil* dans 2 fel<sup>221</sup> « poetry, science » : *ni fhuil sencus senndaoine* « poetic feat 'prouesse' ». Pour la suffixation, Trefhuilngid pourrait être construit sur le modèle de áil(gi)gid<sup>222</sup> « desires, wants 'besoins' » avec un lien possible avec le vocabulaire légal pour *-gid* : de ad-guid<sup>223</sup> « in sense of invoking sureties or guarantees for the fulfilment 'accomplissement, réalisation' of legal obligations ». Ces deux éléments donneraient un sens plus conforme à la fonction de cet acteur, soit : « éternelle science garantie » ou « science garantie pérenne ».

Il reste qu'à l'échelle de ce passage, nous semblons être confrontés à un jeu de mot entre Trefhuilngid et le lexème *immofoilnge* de la réponse :

Cid diatá duit-seo int ainm hí sein, arsiat ?

Pourquoi ce nom t'a-t-il été donné ? dirent-ils. (...)

Dáig is mé immofoilnge turcbáil nhgréine & a fuiniud.

parce que c'est moi qui suis la cause du lever du soleil et de son coucher.

<sup>220</sup> eDIL [dil.ie/41608](http://dil.ie/41608)

<sup>221</sup> e-DIL [dil.ie/21537](http://dil.ie/21537)

<sup>222</sup> e-DIL [dil.ie/1010](http://dil.ie/1010)

<sup>223</sup> e-DIL [dil.ie/467](http://dil.ie/467)

Avec *dáig* « because of »<sup>224</sup> et *immofoilnge* qui est composé du préfixe *imm*, *imb*<sup>225</sup> dont les formes *imma*, *immo*, *immo* sont attestées et signifient : « III In abstract sense : concerning, as regards ‘en ce qui concerne’, in the matter of, on account of ‘à cause de’, for the sake of ‘pour’. With the idea of purpose (but), with a view to »; et d’un terme rare *foilngid*, *foilgid*<sup>226</sup>

« a springer ‘sauteur’, one who leaps ‘sauter, franchir d’un saut’ or attacks ». Cela permet de restituer une traduction plus littérale :

Dáig is mé immofoilnge : [parce que c'est moi qui provoque le saut/franchissement](#)  
turbáil nhgréine & a fuiniud : [du lever du soleil et de son coucher.](#)

Nous sommes là en présence de toute la difficulté, et/ou du charme, des textes irlandais médiévaux où à une instabilité des formes, qui peut être due à des erreurs de copie, vient s’ajouter un possible jeu de mots basé sur une allitération sans signification intentionnelle, ou au contraire sur une tentative d’étymologie analogique erronée, sans exclure un jeu poétique parfaitement conscient sur la forme et le sens.

Mais nous ne pouvons pas exclure que *Trefhuilngid* soit une variante de *Tre-foilngid* « (celui) qui traverse (la terre) d’un saut ».

Si l’on admet une polysémie assumée dans les jeux poétiques et particulièrement dans les textes à caractère symbolique, cette incertitude n’est pas un problème en soi dans la mesure où les deux nouvelles perspectives de sens que nous ouvrons ont au moins l’avantage de faire isotopie dans le passage, que ce soit au titre du /savoir/ ou à celui du mouvement associé au /cycle journalier/.

Le second nom de notre personnage divin, *Tre-eochair*, semble jouer de la richesse sémantique de *eochair*<sup>227</sup> : 1- keyhole ‘trou de serrure’ métaph. : clue ‘indice’, solution, explanation ‘explication’, guide, means of access ‘moyen d’accès’ 2- tongue ‘langue’ metaph. because it is the key for un-locking the mind, ‘ouvrir l’esprit’ 6- keystone ‘clé de voute’, corner-stone ‘pierre angulaire’, an angle or nook ‘coin’ 7- an edge, border, rim ‘bordure’

Ce qui laisse entendre assez clairement qu’il est une « éternelle clé-explication » et/ou « l’explication qui traverse (la terre) ».

En résumé, le nom de ce personnage porteur d’une révélation sur le sens des points cardinaux a lui-même un sens lié au contexte. Même s’il est difficile de décider d’un sens clairement défini et sans polysémie, *Trefhuilngid* « éternelle science garantie » ou « (celui)

---

<sup>224</sup> e-DIL [dil.ie/14171](http://dil.ie/14171)

<sup>225</sup> e-DIL [dil.ie/27635](http://dil.ie/27635)

<sup>226</sup> e-DIL [dil.ie/22899](http://dil.ie/22899)

<sup>227</sup> e-DIL [dil.ie/20138](http://dil.ie/20138), [dil.ie/20139](http://dil.ie/20139), [dil.ie/20142](http://dil.ie/20142), [dil.ie/20143](http://dil.ie/20143), [dil.ie/20144](http://dil.ie/20144)

qui traverse (la terre) d'un saut », puis Tre-eochair « éternelle clé-explication » et/ou « explication qui traverse », semblent bien actualiser : soit les sèmes /science + éternelle + explication/, soit les sèmes /franchissement + éternelle + explication/, soit les sèmes /science + éternelle + franchissement/. Autant de sèmes qui associent les domaines du savoir, de l'espace et du temps.

Parce que ce nom, fut-il le surnom très contextuel d'un dieu connu par ailleurs, exprime son être en relation avec son faire, il forme une redondance qui met en saillance le rôle de cet acteur et fait de cette association /mouvement est-ouest + cycle solaire journalier + savoir/ la clef probable du système sémantique que nous soupçonnons.

(iiii) Ce passage inclut donc le sème /savoir/ dans sa relation avec le territoire, mais d'une façon différente des passages étudiés plus haut. Trefhuilngid va chercher une connaissance (fhis<sup>228</sup>) d'ordre géographique à l'Ouest, en partant de l'Est :

Ocus cid doctuc dond fuiniud mas oc turcbáil bí ? (...)

Et qu'est-ce qui t'amène à son coucher, si tu es à son lever ? (...)

et ised domfucsá co fuiniud dia fhis cid robái grían,

et ce qui m'a amené au coucher du soleil, c'est pour trouver/établir où a été le soleil.

Ce qui, en référence à la forme sémantique livrée avec l'analyse des premiers passages : /savoir (5 directions)/ → /organisation (territoire)/, pourrait donner une relation actantielle exprimée par la formule « le savoir va se chercher/trouver à l'Ouest », soit : /savoir/ → /Ouest/

Toutefois, du fait du parallèle avec Fintan, savant que l'on va chercher à l'Ouest pour le questionner à l'Est de Mide (Tara), qui est le « plus ancien », qui possède une mémoire solide de l'histoire de l'Irlande et de la venue de Trefhuilngid, et du fait de l'interrogation de Trefhuilngid lui-même sur la destination du soleil, mais aussi du fait de l'hypothèse émise plus haut d'une possible opposition entre le savoir à l'ouest et l'ignorance à l'est :

/savoir || Ouest || ancien/ ⇔ /ignorance || Est || nouveau/

il est possible d'envisager un rapport analogique en précisant les termes du rapport sur la base de la réalité textuelle :

/Ouest || savoir (ancienneté)/ ⇔ /Est || interrogation (nouveau)/

Rapport ainsi formulable :

« l'Ouest avec son savoir ancien répond aux interrogations des nouveaux (venus) de l'Est »

<sup>228</sup> fhis > fis, fíus [dil.ie/22221](http://dil.ie/22221) Forms: fíus(s), fis, fíus, físs, fíus(s), dúis, fíis(s), fíeso, fíessa, fíeasa, fíiss, fíessa, fíess, fíessa, fhíos, fíess, fíess n. used as vn. of ro-finnadar, ro-fítir. I (a) the act of finding out or ascertaining (établir); knowledge, information, tidings (nouvelles), information, CO FIS DOM with my knowledge ; so far as I know. DO FIS (fíus) (1 ) to find out, to investigate (3 ) to seek (chercher), (b) absol. or with subj. gen. that which is known ; knowledge (as an intellectual acquisition) (c) a message, notice, summons (d) description, appellation (f) transf. a learned man, a sage ?

Le parallèle entre les deux personnages, associé à la réalité de la relation analogique entre les deux points cardinaux Est-Ouest et les deux moments du cycle journalier lever-coucher exprimée dans le passage et dans l'usage lexical, permet de construire un schéma intermédiaire dont les éléments hypothétiques (en italique) seront à rechercher et préciser dans d'autres passages et d'autres textes. Il constitue un amendement des hypothèses 1 (ci-dessus *Structures narratives et hypothèses interprétatives* -p. 149) et 3 (p. 150) et peut se présenter ainsi :

	//organisation spatiale//	/Est	↔	Ouest/
=	//cycles temporels -jour//	/lever-matin	↔	coucher-soir/
=	//cycles temporels -histoire//	/début	↔	fin/
		± /nouveau	↔	ancien/
=	//cycles temporels -vie//	/naissance	↔	décès/
=	//cycles temporels -année//	/printemps	↔	automne/
=	//fonction sociale 1//	/ignorance	↔	mémoire/
		± /interrogation	↔	savoir/

Parce qu'il appelle un jeu d'analogies complémentaires sur l'axe nord-sud comme cela avait été envisagé dans l'hypothèse 3, il implique que, dans l'analyse de la séquence suivante énonçant le « système de Trefuilngid », nous soyons particulièrement attentif à ces diverses mises en parallèle. Voir ci-dessous : 2- Analyse du système de Trefuilngid :

### 1.3.2- Connexions //prospérité//, //savoir//, //arbre// (tableau 6)

Les passages repérés dans le Tableau 6 peuvent relever de connexions établies principalement entre le domaine //arbre// et les domaines //prospérité// puis //savoir//. De ce fait ils intéressent moins directement les thèmes ciblés pour l'analyse de ce texte. Nous les mentionnons néanmoins rapidement, car ils peuvent nourrir de leurs apports le travail du chapitre 5 sur la métaphore /arbre || savoir/.

#### 1.3.2.1- //arbre// + //prospérité//

Trois périodes se signalent par une cooccurrence de sèmes des domaines //arbre// et //prospérité// : Pr. 2, Pr. 9, Pr. 17.

Le premier passage est intégré à la description du festin Tara-Samain. Il souligne l'importance accordée à la nourriture et à son abondance, le domaine //arbre// y apparaît par le sème /fruit/ qui est valorisé en tant qu'aliment des rois et des ollams :

Sq.1 Pr. 2                    Ar ba héigen dóib faichill fuilainhg fer nÉirend  
                                   Tous les trois ans en effet il leur fallait entretenir les hommes d'Irlande,  
                                   & a mbiad co cend secht láa & secht n-aidchi (...)  
 /nourrir/                    et les nourrir pendant sept jours et sept nuits.  
                                   & doratad a chuit chóir do cechóen díb  
 /nourrir/                    Et l'on donnait sa portion convenable à chacun :  
                                   .i. mínmesraid & daim & tuircc & tinni  
 /nourrir+fruit/            des fruits choisis, du boeuf, du porc et du jambon  
                                   do ríghaib & do ollamnaib  
                                   pour les rois, les ollams,

Fruits et fleurs de l'île d'Irlande ont aussi contribué à nourrir Fintan, l'ollam par excellence :

Sq.3 Pr. 9                    a mes & a murthorud, a bláth & a beathamnus inna hindsí-sea,  
 /nourrir+fruit/            les fruits, les produits, les fleurs et la nourriture de cette île  
                                   isé foramroerlongair ó dílind cusandiu.  
 /nourrir/                    qui m'ont soutenu depuis le déluge jusqu'à maintenant

Même un dieu et immense géant comme Trefuilngid peut être satisfait par le parfum de la branche qu'il porte, mais qui est une branche d'un arbre merveilleux :

Sq.4 Pr. 17                (...) acht is dóig lim bid sním leisna dáini do fhulanhg-su frisin ré sin.'  
 /nourrir/                    mais je pense que les gens auront du souci à te nourrir pendant tout ce temps  
                                   'Nocho ba sním,' arse, 'ar romfiurfusa bolad ina cróibi-sea fil am'láimh  
 /arbre/                    Il n'y aura pas de souci, dit-il, car le parfum de cette branche que j'ai à la main  
                                   do bhiudh & do dhigh heret bam béo.'  
 /nourrir/                    me servira de nourriture et de boisson aussi longtemps que je vivrai.

L'association /parfum = nourriture/ permettant de supposer une allusion au sème /fleur/, laquelle est associée à l'Est aux § 23 et 26, point cardinal d'où vient initialement et où repart Trefuilngid.

Retenons cette idée que les produits de l'arbre, fruits et fleurs, sont valorisés en tant que nourriture des ollams, d'un dieu apportant un savoir et accessoirement des rois qui utilisent ce savoir. Il y a sans doute une connexion possible /fruit-fleur || savoir/ qui rejoint celles qui suivent, mais à travers ces quelques exemples elle reste trop ténue. Formulons une forme intermédiaire et hypothétique : /arbre (fruit-fleur) || savoir (nourrir)/

1.3.2.2- //arbre// + //savoir//

Cette connexion /arbre || savoir/ est plus explicite dans les passages suivant des Pr. 11-12 et Pr. 27. La plus importante est sans doute cette curieuse Pr. 11 au cours de laquelle Fintan justifie de la fidélité de sa mémoire par le récit de la culture d'un if, ce qui offre une connexion complexe entre les thèmes de l'arbre, des récipients, de la mémoire et du temps long. Elle mériterait d'être étudiée de façon développée car elle représente une poly-isotopie avec un possible jeu analogique entre d'une part la pousse et la vie de l'arbre associée à la très longue vie de Fintan, d'autre part entre l'arbre et les récipients, enfin entre ces récipients et la mémoire qui est le thème de la question posée à Fintan.

Les passages concernés sont signalés ici, mais leur étude détaillée nous éloignerait des thèmes de ce chapitre.

Sq.3 Pr.11	ocus is maith lind a fhís úait caidi tairisiu do chuimne fén. et nous aimerions apprendre de toi combien ta mémoire est fidèle. Ní ansa ém, olse. Ce n'est pas difficile, dit-il : Lod-sa láa tría fid a nÍar-Mumain tíar.
/arbre/	un jour, je passai par un bois en Munster occidental, à l'ouest.
/culture/	Dobiur lim cóer ndeirg do ibur co nusroclandus i llubgort mo lis J'emportai une baie d'if rouge et je la plantai dans le jardin de ma résidence. & ásais and co mbad comard fria fer.
/arbre+pousse/	Elle grandit et devint aussi haute qu'un homme. Nosberim-sa asin lubgurt iarum oclus nosclandaigim forsin faithchi mo lis
ceanai,	
/culture/	Je l'enlevai alors du jardin et je la plantai au milieu de la prairie ocus fásais for lár na faithchi sin co namtallad-sa cét láech fo dibli, (...)
/arbre+pousse/	jusqu'à ce que je pusse mettre cent guerriers sous le feuillage de l'arbre, Roairis & roairis mo ibar co matormolt dúind,
/arbre+temps/	Je restai là avec mon if et nous vécûmes ensemble co rolá a duillebar de ar chríne.
/arbre+temps/	jusqu'à ce que son feuillage tombât de décrépitude. Antan iarum tallus mo chéill dia thorbu dam chena,

- /arbre+temps/      Quand je compris que je n'en aurais plus aucun profit,  
dochuas limsa chuici co roleoad dia bun, & co ndernait limsa de secht ndabcha  
j'allai lui couper le tronc et j'en fis sept cuves, (...)  
Roairisius-[s]a didu béos & mo ibair-lestair
- /arbre+temps/      Je restai là alors avec mes récipients d'if  
ocom co torchradar a circla díb ar críne & aesmaire,
- /arbre+temps/      jusqu'à ce que leurs cercles tombassent de délabrement et de grand âge

Comme on peut le constater, la parallélie opère surtout entre /arbre/ et /temps long/ et ce n'est qu'à travers la connexion avec le thème de la mémoire que le lien avec /savoir/ est envisageable. Nous y gagnons au passage une énumération de récipients destinés principalement à la boisson et dont l'ensemble forme peut-être un paradigme signifiant, ce qui ici ne peut pas dépasser le stade de l'hypothèse.

La période suivante contient à sa fin une brève association entre le sème /branche/ utilisé métaphoriquement et le /savoir/ :

- Sq.3 Pr.12      As léor so do solbraib sreth  
/parole/      Cela suffit comme flot d'éloquence,  
barr beg do gnímaib cáinbreth  
/arbre+jugement/      la petite branche des actions des beaux jugements ;  
co fheastais buidne brasa  
que les armées actives sachent  
comsid éolach éolusa.  
qu'elles peuvent être instruites dans la science.

La métaphore /branche || éloquence/ évoque l'usage de ce mot pour désigner des manuscrits ou des traités de droit<sup>229</sup> et relève sans doute d'une des nombreuses lexicalisations de la métaphore /arbre || savoir/.

À l'issue de la révélation du système de Trefuilngid, Fintan va semer les baies de l'arbre merveilleux que lui a confiées le dieu, ce qui semble signaler un parallèle entre la transmission d'une semence et la transmission du savoir, d'autant que Fintan est clairement semeur d'arbres et savant. Toutefois, comme à la Sq.3 Pr.11, c'est surtout le temps long qui est ici associé à l'arbre, même si par ailleurs nous soupçonnons une connexion /savoir || temps long/.

- Sq.4 Pr.27      inna láim oc Fintan mac Bóchra conasrola-side isna hinadaib

<sup>229</sup> Ainsi le *Crith Gablach* « branche fourchue » que nous retrouverons au chapitre 5.

- /arbre/ et il laissa à Fintan, fils de Bochra, quelques-unes des baies de  
la branche qu'il avait à la main,  
in robo dóig leis a nn-ás i nHérind,
- /culture/ si bien qu'il les planta en Irlande (...)  
& ité craind rofásait isna cóeraib sin :
- /pousse/ Voici les arbres qui poussèrent de ces graines :  
Bili Tortan, & Eó Rosa, Eó Mugna
- /arbre/ L'Arbre de Tortu, l'If de Ross, l'If de Mugna,  
& Cróeb Daithi & Bili nUissnig.
- /arbre/ la Branche de Dathe et l'Arbre d'Usnech.  
Ocus airis Fintan ic sloind seanchassa do fheraib hÉrenn
- /histoire/ Et Fintan resta à raconter les antiquités aux hommes d'Irlande  
co mbo hé ba hiarlathi dona bilib,
- /arbre+vieillesse/ jusqu'à ce qu'il fût lui-même le survivant de ces arbres  
& co racrínsad ria lind.
- /vieillesse/ et qu'ils fussent flétris pendant son temps  
Ó roairig iarum Findtan a sentaith fén & sentaith na mbili (...)
- /arbre+vieillesse/ Quand Fintan s'aperçut de sa vieillesse et de la vieillesse de ces arbres  
a Dún Tulcha tíar doráith / húachtur bar[r] fedha Lebáin.
- /arbre+ouest/ de Dun Tulcha, à l'ouest là-bas / au-dessus de la cime des arbres du Liban  
Missi a debrad am fer sean
- /vieillesse/ Par le jugement de Dieu, je suis un vieil homme  
am leisciu ar cách re tairdead
- /vieillesse/  
+/est-ouest/ je répugne plus que chacun avant la fin sèche/ limite de l'Est  
hisí is cían ó tib dig dílind ós imlind Usnig.
- /vieillesse/ il y a longtemps depuis que j'ai bu la boisson du déluge à l'ombilic ? d'Uisnech  
Bili Tortan Eó Rosa / at comáille comdosa
- /arbre/ L'Arbre de Tortu, l'If de Ross, / aussi beaux, aussi touffus l'un que l'autre  
Mugna is Cróeb Daithi indiu / is Fintan a n-iarlaithiu.
- /arbre/ Mugna et la Branche de Dathe aujourd'hui, / et Fintan après eux.  
Eas Rúaid heret aiges núall
- /vieillesse/ Aussi longtemps qu'Ess Ruaid retentit,  
cén beit eicne 'ga imlúad
- /vieillesse/ aussi longtemps que des saumons s'y déplaceront,  
Dún Tulcha cos toraich mair ní scéra re deg-seanchaid
- /savoir/ Dun Tulcha qu'atteint la mer ne se séparera pas d'un bon historien.  
Am seanchaid fén fiadh cech dronhg
- /savoir/ Je suis moi-même historien devant chaque troupe,  
deich cét bliadna cen imroll
- /vieillesse/ depuis mille ans, sans erreur;  
re ré mac Mílead, mét neirt,

*/vieillesse/* avant le temps des fils de Mil, abondance de force,  
 robsam fiadnaiseach fodeirc. Is fodeirc.  
*/savoir/* je portais clairement témoignage.

Signalons pour mémoire que ces arbres ont été célébrés par ailleurs dans divers poèmes et que l’If de Ross est un arbre du savoir, entre autres vertus<sup>230</sup>. Dans l’absolu c’est encore la poly-isotopie entre /arbre || savoir || temps long || mémoire/ qui fait ici parallélie, elle peut être précisée ainsi :

/arbre (savoir) || mémoire (temps long)/

Le lien entre le /temps long/ et/ou les //cycles temporels// avec le domaine du //savoir// nous renvoie aux cooccurrences repérées grâce au tableau 8 et abordées ci-dessous.

### 1.3.3- Connexions //cycles temporels//, //savoir// (tableau 8)

Les passages repérés dans le Tableau 8 relèvent de connexions établies principalement entre le domaine des //cycles temporels// et celui du //savoir//. À ce titre ils contiennent des thèmes visés dans le cadre de cette analyse.

#### 1.3.3.1- //cycles temporels//+ //savoir//

Tout au long de ce récit se propage, par le biais du thème du grand âge de Fintan, un lien entre /savoir/ et /ancienneté/. Avec la période 27 citée ci-dessus, cette connexion apparaît aussi aux périodes 18 et 20 :

Sq.4 Pr.18 ‘ailgi comgni fer nÉreand  
*/histoire/* Quelles histoires du synchronisme des hommes d’Irlande (...)  
 ‘Ní rabadar ém,’ arsiad,  
 « Nous n'avons pas eu », dirent-ils,  
 ‘seanchaidi farrsaidi occainne frisin lámmais ailgi choimgni  
*/histoire/* d'historien établi, en vérité, à qui confier le synchronisme  
 (...) ‘rodosuidighiub-sa dúib sreith seanchusa  
*/histoire/* car je vais établir pour vous la distribution des antiquités  
 & ailgi chomgni tellaich Temrach fésin  
*/histoire/* et des chroniques du domaine de Tara elle-même,  
*/répartition/* co ceithri hardaib hErenn imbi,  
 + /territoire/ avec les quatre directions d’Irlande autour.  
 ar is mesea in fiada firéolach

<sup>230</sup> TMI, p. 185 : « l’arbre de Ross, roue de roi... porte du ciel... parole pure... esprit de maître... jugement de l’origine... sentence de justice... faisceau de sage... incantation de science... ».

/savoir/ Je suis le témoin vraiment instruit  
foillsiges cech n-ainfis do chách.’  
/savoir/ qui explique à chacun tout ce qui est inconnu.

Dans ce passage, le sème /temps long/ est véhiculé par le lexème ‘histoire’, celle-ci constituant l’essentiel du /savoir/.

Un peu plus loin, à la période 20, c’est Trefuilngid qui choisit Fintan pour lui transmettre son savoir, car celui-ci est déjà le plus ‘ancien’ et, par-là, le plus compétent :

Sq.4 Pr.20 Roindis iarum doridisi dóib uili i coitciund, & is rimsa, ar Fintan,  
/savoir/ Alors il les leur expliqua à tous en général et c'est à moi, dit Fintan,  
rohébad ar eiséis  
/savoir/ qu’il confia d’expliquer  
& a acallaim fiad int shlúag,  
/savoir/ et de transmettre aux troupes,  
/histoire/ + ar is misi seanchaidh bad sinu fúair ara chind i nHérind.  
/vieillesse/ car je suis le plus ancien historien qu'il a trouvé devant lui en Irlande.  
Ar bá-sa i Tul Tuindi fri ré inna dílenn,  
/vieillesse/ J'étais en effet à Tul Tuinde au temps du déluge  
& robo m’óenur inti iar nhdílind co ceann dá blíadna ar míle  
/vieillesse/ et j'y fus seul après le déluge pendant mille deux ans  
eret robúi Ériu fás.  
/vieillesse/ tant que l’Irlande fut déserte.  
& robá-sa iarsin i comaimsir re cech ndíne rusgab  
/histoire/ Et j'ai été ensuite contemporain de chaque génération qui s'en empara  
ó sin cosin lá-sa i táníc TréfhuiIngid dond oirecht-sa Conaing Bececlaig  
/histoire/ jusqu'au jour où Trefuilngid vint à l'assemblée de Conaing Bec-Eclach.  
conid ó sin rofhiairfaid TréfhuiIngid dímsa tria fhis imchomairc  
/savoir/ C'est donc TrefuiIngid qui me posa des questions par sa science  
d'interrogation.

Bien qu’il porte sur les ‘5 directions’, ce savoir est donc principalement *historique*, le lexème ‘comgni’ (choimgni, chomgni) semblant associer les sèmes /répartition spatiale + histoire/. D’une certaine manière, ce ‘savoir’ doit être conforme à ce qui était avant, ce en quoi il est *traditionnel* et ceux qui le portent sont savants en tant qu’ils sont ‘anciens’ et ont une ‘mémoire fidèle’ (Sq.2-3). Cela donne une forme sémantique où le savoir inclut ses deux principaux objets : /savoir (répartition spatiale + histoire) || temps long/

Plus haut, à propos du tableau 5, a été signalée l’hypothèse d’une connexion à la période 10 entre les sèmes /direction/ (points cardinaux) et /ancienneté/, qui relèvent des domaines sémantiques distincts //organisation spatiale// et //cycles temporels//, mais font isotopie dans le long récit de la vie de Fintan. Avec l’analyse de la période 15, nous avons fait le constat de mises en parallèle entre les quatre points cardinaux et les cycles temporels, principalement le cycle court journalier, mais aussi le cycle de vie et le cycle de l’histoire. La mention des points cardinaux au sujet de l’arrivée des peuples mythiques de l’histoire traditionnelle d’Irlande apparaît dans le chant que fait Fintan aux hommes d’Irlande, peu après son arrivée, et par lequel il justifie sa connaissance des récits composant l’histoire d’Irlande :

Sq.3 Pr.10 Les récits de l’Irlande

	Ocus am éolach ina fesaib & ina táintib
/savoir/	Je suis versé dans ses fêtes et ses razzias,
	& ina toglaib & ina tochmorcaib
/savoir/	ses destructions et ses courtises,
	do neoch dorónad díb ó dílind ille.
/savoir + temps long/	dans tout ce qui a été fait depuis le déluge jusqu'à maintenant

Cette introduction permet d’associer ce passage à l’association abordée ici /savoir || temps long/. À la suite, un poème de quinze quatrains reprend les grandes phases de l’histoire d’Irlande, qui est justement l’objet central de son savoir, en suivant assez précisément les phases du *Livre des conquêtes* qui, elles-mêmes, font allusion au chant de Fintan :

§ 166. « Laissons maintenant de côté les récits relatifs aux Gaëls pour que nous puissions rendre compte des sept nations qui prirent l’Irlande avant eux. Cessair, fille de Bith<sup>231</sup>, fils de Noë, s’en empara quarante jours avant le déluge ; Partholon, fils de Sera, trois cents ans après le déluge ; Nemed, fils d’Agnomain, des Grecs de Scythie, quarante ans après Partholon. Puis ce furent les Fir Bolg, puis les Fir Domnann, puis les Gailioin, puis les Túatha Dé Dánann, puis les fils de Mil comme le chante Fintan... »<sup>232</sup>.

Cette énumération, précisée par la lecture du texte, donne un schéma en cinq phases « historiques » plus un temps primordial<sup>233</sup> :

Temps antédiluviens :		Cesair et/ou Banba <sup>234</sup>
Temps postdiluviens :	Première conquête	Partholon

<sup>231</sup> Bith est un terme irlandais, ce personnage n’apparaissant pas dans l’Ancien Testament où les trois fils de Noë et leurs descendants sont bien énumérés. Son nom est explicable par une racine panceltique (cf. les Bituriges de Bourges) qui est soit une forme du verbe être (bith < buith) signifiant « vie, existence » [dil.ie/7435](http://dil.ie/7435), soit bith 1 « monde, territoire », « existence, vie », « âge, période » et « perpétuité » [dil.ie/5971](http://dil.ie/5971). Il s’agit donc d’un sens associé aux manifestations d’une réalité terrestre et durable, en l’occurrence l’histoire de l’Irlande, éternelle aux yeux des Irlandais médiévaux.

<sup>232</sup> Traduction de C.J. Guyonvarc’h in TMI, 1980, *Lebor Gabala Erenn* « Livre des conquêtes de l’Irlande » p. 4.

<sup>233</sup> Voir TMI « Notes explicatives » p.17.

<sup>234</sup> Constatons que, outre que Fintan est le seul être qui ait vécu à toutes ces époques (ce qui confirme si nécessaire son caractère mythologique), l’être originel de la tradition irlandaise est une femme.

Deuxième conquête	Nemed
Troisième conquête	Fir Bolg (et Fir Domnann et Gailioin)
Quatrième conquête	Túatha Dé Dánann
Cinquième conquête	Fils de Mil (Goidels = Gaëls)

Ce qui nous intéresse ici c'est que, dans le poème de Fintan, les personnages qui correspondent à un *âge*, c'est-à-dire une période de l'histoire traditionnelle donc du temps long, sont associés à une direction, un point cardinal :

Sq.3 Pr.10	Dia luid anoir Cesair	
/âge + direction/	Cesair vint de l'est ; (...)	
	Bith túaith i Sléb Betha	
/direction/	Bith, au nord de Sliab Betha,	(père de Cesair)
	robo trúag in drúim	
	le mystère était triste,	
	Ladra i n-Ard Ladrand	
/direction/	Ladra à Ard Ladran,	(frère de Cesair)
	Cesair ina cúil.	
/âge + direction/	Cesair dans son recul. (...)	
	Bliadain dam fo dílind	
/an/	J'ai été un an sous le déluge	
	re Tul Tuindi tend	
/direction/	au fort Tul Tuinde.(...)	(= ouest)
	Co namtánic Parrthalón	
/âge + direction/	jusqu'à ce que Partholon vînt à moi	(Fintan = ouest)
	anoir a tír Gréc	
/direction/	de l'est, du pays de Grèce, (...)	
	Misi i nÉrind fós	
	J'étais en Irlande	
	sisí hÉri fás	
/âge/	quand elle était encore un désert,	
	co toracht mac Agnomán	
/âge/	jusqu'à ce que vînt le fils d'Agnomán,	(= Nemed)
	Nemed níamda a nás.	
/âge + direction ?/	Nemed à la mort brillante. (...)	(Nemed = ciel ?)
	Fir Bolg is Fir Galión	
/âge/	Les Fir Bolg et les Fir Gailioin	
	tancatar ba cían,	
/âge/	vinrent, il y a longtemps.	
	tancatar Fir Domnand,	

/âge/	Les Fir Domnann vinrent gabsat i nIrruis tiar.
/direction/	et occupèrent Irrus à l'est. (...) Arsin tángadar Túath Dé
/âge + direction/	Ensuite vinrent les Tuatha Dé (...) (= Nord) Iarsain tancatar meic Miled
/âge/	Ensuite vinrent les fils de Mil,
/âge/	a hEspain anes / d'Espagne, du sud, (...)

Les isotopies des sèmes /âge/ et /direction/ sont bien confirmées et la concordance peut être vérifiée :

Temps antédiluviens :	Cesair et/ou Banba Bith	Est Nord
Temps postdiluviens :		
Première conquête l'Ouest	Partholon	de l'Est vient à
Deuxième conquête	Nemed	<i>Céleste ?</i>
Troisième conquête	Fir Bolg et Fir Domnann	Est
Quatrième conquête	Túatha Dé Dánann	Nord
Cinquième conquête	Fils de Mil	Sud

Deux éléments manquent dans le texte. Tout d'abord le lien des Túatha Dé Dánann (TDD) avec le Nord d'où ils reviennent, mais il est tellement connu dans les récits irlandais que cela explique qu'il ne soit pas nécessaire de le répéter dans chaque poème<sup>235</sup>.

Ensuite seul Nemed ne se voit pas attribuer un point cardinal. Dans le *Livre des conquêtes*, une brève mention isolée fait de son père Agnoman un Grec de « Scythie »<sup>236</sup>, sans que cette origine soit reprise dans une association récurrente, comme dans le cas du Nord et des Túatha Dé Dánann. Toutefois, dans la mesure où les quatre autres points cardinaux sont bien représentés, la solution vient peut-être du nom lui-même. Nemed est l'usage en nom propre d'un substantif bien connu par ailleurs : il est recensé comme une forme de *neimed* par l'e-DIL<sup>237</sup>, et il désigne en premier un « sanctuaire, lieu consacré » puis, dans le langage juridique, une personne noble et/ou consacrée (Filid, membres du clergé, Fiana). Ce mot est rapproché du celtique continental attesté en gaulois et en galate *nemeton*<sup>238</sup> (sans suffixe

<sup>235</sup> Voir les § 304-305 du *Lebor Gabala Erenn*, in TMI, p. 12. Et *Caith Maige Turedh* in TMI, p. 48, puis ses annexes p. 80, p.82, etc.

<sup>236</sup> § 237 du *Lebor Gabala Erenn*, in TMI, p. 8.

<sup>237</sup> [dil.ie/33032](http://dil.ie/33032)

<sup>238</sup> DLG p.233-234.

*nemet-*). En celtique ancien, comme en vieil-irlandais, *nemet-nemed* peut être expliqué par un lien étymologique avec le gaulois *nemo-* et le vieil-irlandais *nem* désignant tous deux le « ciel »<sup>239</sup>. Il est donc tentant, en première approche, de résoudre notre problème de l'attribution d'une direction à l'arrivée de Nemed dans la tradition des conquêtes de l'Irlande, et par opposition aux autres qui sont toutes géographiquement orientées, en les différenciant sur la base d'une dimension //céleste vs terrestre//. Toutefois, le sens le mieux attesté de *nemed* en vieil et moyen-irlandais étant plutôt celui de « sanctuaire, lieu consacré », l'opposition pourrait donc se faire sur une base //centre vs périphérie//. Les deux sens ne sont cependant pas exclusifs, car ils ont en commun un sème /sacré/.

Nous avons proposé plus haut l'hypothèse d'une association entre les deux points cardinaux Est / Ouest et les cycles temporels les plus évidents (jour et histoire), d'autres restant incertains, tandis que cet ensemble appelait par symétrie des poly-isotopies équivalentes sur l'axe Nord-Sud.

Constatons que nous avons ici une possible correspondance analogique, entre les cinq directions et les âges de la tradition irlandaise :

//organisation spatiale//	//cycles temporels -jour//	//cycles temporels -âges//	
Ouest <sup>240</sup>	soir	Partholon	1 <sup>e</sup> âge
Centre	?	Nemed	2 <sup>ième</sup> âge
Est	matin	Fir Bolg	3 <sup>ième</sup> âge
Nord	nuit	TDD	4 <sup>ième</sup> âge
Sud	midi	Fils de Mil	5 <sup>ième</sup> âge

Cette disposition, associée à la réalité textuelle du parcours d'Est en Ouest de Partholon et à l'opposition des TDD aux Fir Bolg dans la Première Bataille de Mag Tured dite aussi Bataille du Sud<sup>241</sup>, constitue un indice de plus d'une distinction entre les axes Est-Ouest et Nord-Sud.

#### 1.3.3.2- //cycles temporels (fêtes)// + //savoir (Ouest-Est)//

Dans l'ensemble de ces parallèles le cycle le moins représenté, entre le cycle journalier et le cycle du temps long des âges de l'histoire, est le cycle annuel. Nous avons toutefois relevé deux allusions possibles aux fêtes saisonnières qui vont être consignées et précisées ici.

La première est liée à la venue de Fintan au moment du festin de Tara (Pr.3) qui est le temps de la fête de Samain début novembre :

<sup>239</sup> DLG p. 234 et LEIA N-8 et N-9.

<sup>240</sup> Sans préjuger de l'ordre traditionnel qui sera utilisé plus loin dans les passages explicitant le système de Trefuilngid.

<sup>241</sup> Dans le *Dialogue de Fintan et du faucon d'Aichill*, § 47, TMI p. 171.

Sq1 Pr.3 : Convocation au festin et requête juridique

Rohirfúacrad iarum for maithib Érend tíachtain dochum

Les nobles d'Irlande furent alors convoqués

na fleidi do thig Themra co Diarmaid mac Cerbaill.

au festin de la maison de Tara par Diarmait, fils de Cerball.

Et roráidset nád caithfítis feis Temra

Ils dirent qu'ils ne consommeraient pas le festin de Tara

co rochindtea dóib suidigud tellaig Temra,

jusqu'à ce que fût déterminée à eux la fondation du domaine de Tara,

indus robói rempo & nobiad ina ndiaig co bráth

comme il était avant eux et comme il serait après eux jusqu'au jugement.

La venue de Fintan intervient ensuite, mais sans que l'action-type de la « quête du savant le plus ancien » ne présente une rupture temporelle. En outre, le temps de Samain est le temps des jugements, des récits historiques et de la révision des annales, aussi il est parfaitement logique dans la tradition irlandaise que Fintan vienne livrer son savoir en cette période et cette célébration.

La venue de Trefuilngid, qui consiste aussi en la révélation d'un savoir, pourrait relever de la même logique. Toutefois, la confrontation entre Trefuilngid le dieu et Fintan le sage archétypal<sup>242</sup> impose une distinction d'autant que, comme nous l'avons détaillé ci-dessus<sup>243</sup>, le premier revient vers l'Est après être allé chercher le savoir à l'Ouest. Par ailleurs, le savoir livré par le dieu est clairement assimilé à une révélation primordiale et se distingue par l'abondance de ses détails, analysés ci-dessous.

Du seul fait de cette distinction, nous pouvons attendre une inversion symétrique sur le plan temporel analogue à l'inversion spatiale. L'indice qui vient confirmer cet élément de système est présent, puisque Trefuilngid porte une branche avec les fruits verts de début mai, temps de la fête de Beltaine.

Pr.14 : L'arrivée de Tréfhuilngid

Bámar-ni feachtus i mmórdáil fer nÉreand

/assemblée/ Une fois, nous tenions une grande assemblée des hommes d'Irlande

sund im Chonaing Begeclach im rí g nErend.

autour de Conand Bec-Eclach, roi d'Irlande.

Láa n-and dúin isin dáil sin iarum co n-acamar in scálfher mór cáin cumachtach

/assemblée/ Un jour, dans cette assemblée, nous vîmes un grand héros, beau et puissant ;  
chucaind aníar la fuinead nhréne.

<sup>242</sup> La notion d'archétype est prise ici au sens strictement étymologique d'un type (d'acteur) « premier et ancien » faisant « autorité » et non en référence à la théorie de Jung.

<sup>243</sup> Sq.4 Pr.15 : Tréfhuilngid et sa route solaire, p. 165.



cinq points cardinaux (dont le centre) et des fonctions sociales. Par ce seul fait, cette relation pose la question de sa nature sémantique : le lien ouest = science, au demeurant affirmé dans tout le récit, relève-t-il d'une analogie déterminable ? Il en va de même pour les quatre autres associations. Et la répétition de ce type de relation sur les cinq points géographiques considérés, avec tous les détails apportés, fait-elle système ?

L'étude détaillée de ces six périodes doit nous permettre de glaner des indices et des éléments de réponse. Au-delà de l'analyse microsémantique, les constats et hypothèses émis ci-dessus nous incitent à mettre en regard ces six passages pour relever des différences et des correspondances afin de vérifier la confirmation de deux axes complémentaires (Est-Ouest / Nord-Sud), de repérer d'autres jeux d'analogies et/ou d'inversions, et d'observer dans le détail la propagation des isotopies et/ou allotopies qui, compte-tenu du listage thématique, concernent les cinq fonctions sociales mentionnées par Fintan.

## 2.1- Les 4 points cardinaux d'Irlande (Sq.4 Pr. 21 - §.23)

Une première distinction s'impose entre la Pr. 21 (§.23) et les cinq qui suivent. Celle-ci en effet introduit les suivantes mais est différente dans sa structure : elle est composée d'un dialogue entre Trefuilngid et Fintan alors que les cinq suivantes sont constituées d'une liste de termes précisant les « contenus » thématiques de chaque partie d'Irlande.

Pour cette simple raison, elle apporte moins d'informations sur le « système de Trefuilngid » que les cinq suivantes, mais en les introduisant et en faisant référence au contexte du récit, elle tient une place importante dans la narration en assurant une fonction de transition et en rappelant certaines récurrences thématiques :

- D'abord sur l'ancienneté et la connaissance de Fintan, puisqu'il apparaît comme étant déjà le plus ancien historien au moment de la révélation de Trefuilngid et comme connaissant déjà au moins la structure de la répartition thématique entre les points de l'espace.

- Ensuite sur la légitimation de la compétence « extra ordinaire » de Fintan par le dieu qui affirme : *Is fír ém*<sup>246</sup>, *a Findtain, at senchaid saineamail* « Cela est vrai en effet, ô Fintan, car tu es un historien excellent (distinct, extraordinaire) », où *saineamail*, dérivé du vieil irlandais *sain* et/ou *saine*, contient d'abord le sème /distinct/ ou /spécial/<sup>247</sup>.

- Puis en répétant le thème de la « tradition », qui fait partie de la demande initiale, en reprenant sensiblement la formule utilisée plus haut à la Pr. 3 : *Is amlaid robái & bias co bráth béos* « C'est ainsi ce qui a été et ce qui sera jusqu'au jugement... ».

---

<sup>246</sup> *ém*, *ém* [dil.ie/19799](http://dil.ie/19799) “particle of asseveration or affirmation, usually emphasising the word which it follows ; truly, indeed, in sooth, then”.

<sup>247</sup> *saineamail* > *sainemail* [dil.ie/36015](http://dil.ie/36015) “adj i (1 *sain*, 1 *saine*) unique, distinctive, good, excellent”.

Ceci étant, deux points sont à observer en particulier. Tout d’abord la formule par laquelle Trefuilngid questionne Fintan, et qui fait l’objet de diverses traductions, ensuite la réponse de Fintan sur les points cardinaux et leur symbolique qui annonce les cinq périodes suivantes. Soit pour rappel :

A Findtain, arse, & Éri      cía   gabad  
 ô Fintan, dit-il, et l’Irlande comment fut-elle saisie/établie,  
 ca                              rabad   inde ?  
 avec (ce qui)   fut      son cœur/centre ?  
 Ní ansa,                              ar Fintan,  
 Ce n'est pas difficile,   dit Fintan,  
 iaruss                              fis,  
 à l'ouest                              la science,  
 tuadus                              cath,  
 au nord                              la bataille,  
 airthis                              bláth,  
 à l'est                              la floraison (± prospérité),  
 teissus                              séis,  
 au sud                              la musique (± harmonie),  
 fortius                              flaith.  
 au centre                              la souveraineté.  
 Is fír ém,              a Findtain,              ar Tréfhuilngid,  
 Cela est vrai,   ô Fintan,              dit Trefuilngid,  
 at senchaid saineamail.  
 car tu es un historien excellent (± unique).  
 Is amlaid robái      &      bias co bráth béos,              .i.  
 C'est ainsi ce qui a été et ce qui sera jusqu'au jugement,              à savoir :

Ce passage est assez célèbre dans le monde de la mythologie comparée, puisqu’il a été cité au moins à deux reprises par Georges Dumézil [1995, p. 921-922 et 2003, p. 71-72], qui y a identifié la trace de cette tripartition thématique dont il est le découvreur et qui structure, selon sa théorie, l’idéologie de la plupart des mythes énoncés et transmis dans des langues de la famille indo-européenne<sup>248</sup>, soit : le savoir correspondant à la première fonction, incarnée dans ses manifestations sociales par le druide ou le brahmane, la bataille correspondant à la deuxième fonction, incarnée par le guerrier, la prospérité matérielle correspondant à la troisième fonction, incarnée par les artisans et les agriculteurs. Mais comme il y a deux autres points ici, Dumézil considère que ces trois « fonctions indo-européennes » sont « augmentées

<sup>248</sup> Voir au chapitre trois, 1.1.6- Réalité sémantique de la tripartition dumézilienne, p. 88-90, et le tableau 1, p. 89.

d'un quatrième terme et couronnées par le Pouvoir royal » sans doute sur la base d'une « doctrine druidique » [1995, p. 922].

Que ce « quatrième terme » soit associé à la musique fera l'objet, plus loin dans son œuvre, d'une hypothèse d'explication par le contexte culturel :

Que la musique ait été détachée des activités de l'esprit, des formes du savoir et de tout l'ensemble hérité de la vaste culture druidique dont elle ne pouvait être d'abord qu'une partie, s'explique par l'importance que cet art, instrumental ou vocal, a toujours eu en terre celtique [2003, p. 72].

Il supposait ainsi que dans le « système des trois fonctions » la musique relevait nécessairement de la première, donc d'une compétence des druides, et que cet ajout serait dû à la seule nécessité de trouver un quatrième terme pour compléter le schéma ainsi spatialisé.

Cette référence légitime indirectement notre problématique générale quant à la question d'une production sémantique liée aux procès différentiels et/ou analogiques, en envisageant une hypothèse alternative ou complémentaire à celle d'une coïncidence culturelle et d'un héritage. Signalons toutefois que Dumézil n'a pas pu procéder à une analyse détaillée de ce passage, se référant à la traduction anglaise de Best par l'intermédiaire de l'ouvrage de Alwyn Rees et Brinley Rees, *Celtic Heritage*<sup>249</sup>.

C'est précisément à cause de ces différences entre les traductions, que la formule de Trefuilngid justifie une analyse lexicale et syntaxique plus précise, afin d'en préciser le sens :

	& Éri cía gabad	ca rabad inde ?
Guyonvarc'h	comment a-t-elle été partagée	et qu'est-ce qui y a été mis ?
Best	and Ireland, how has it been partitioned,	where have things been therein ?
Dumézil	comment notre île a-t-elle été divisée,	quelles choses s'y trouvent
	(c.-à-d. se trouvent dans chacune de ces divisions) <sup>250</sup>	

Passons rapidement sur & Éri « et l'Irlande » qui ne fait pas problème, pour examiner les cinq mots de la formule en vieil irlandais<sup>251</sup>:

- *cía* est unanimement traduit par « how > comment » ce qui correspond au premier lexème cité par l'e-DIL et donné pour « who, what / how / where ».

- *gabad* fait consensus chez les trois traducteurs : « partagée, divisée » à la voix passive. Chez Thurneysen [1946, p. 438] il s'agit bien d'une forme du *passive preterite* du verbe *ga(i)bid* 'takes', à la troisième personne du singulier. Le grammairien du vieil irlandais retient de

<sup>249</sup> Voir sa note 3 in *Mythe et Épopée*, p. 921 sur *Celtic Heritage*, de Alwyn Rees et Brinley Rees, Thames and Hudson, London 1961, et la référence aux chapitres utilisés, en particulier le chap. V « A Hierarchy of Provinces ».

<sup>250</sup> *Mythe et Épopée*, Quarto 1995, p. 922. Dumézil fait référence à *Celtic Heritage*, p. 122, dont les auteurs utilisent une traduction rigoureusement analogue à celle de Best, sans le préciser faute de notes de bas de page.

<sup>251</sup> Pour l'ensemble des données issu du e-DIL nous renvoyons à l'Annexe 4 – Lexique vieil-irlandais : 3-Lexique du système de Trefuilngid, où ces mots sont présentés dans l'ordre de l'analyse qui suit.

façon constante le sens de ‘takes’ ou ‘takes, seizes’<sup>252</sup> c’est à dire « prendre, saisir » ce qui devrait donner ici à la troisième personne du *preterite* et à la voix passive : « et l’Irlande comment fut-elle prise ». C’est effectivement sur le sens qu’il peut y avoir une perspective alternative à ouvrir, car le e-DIL donne d’assez nombreuses variantes qui dépendent toutes du contexte. Pour cette source, la seule qui puisse correspondre au sens choisi par les traducteurs relève du domaine grammatical en usage intransitif : « II Intrans. (d) Gram. ‘is declined ; also is subdivided’ ». En considérant que l’absence d’objet dans cette forme passive relève de cet usage intransitif, nous avons aussi pour possibilités :

« II Intrans. (a) goes (aller), proceeds (procéder). (b) lands (se poser, toucher le sol), settles (se poser, s’étendre), takes up one’s abode (esp. of starting a community). (c) holds out (tenir bon, durer), remains (rester). (...) (e) holds sway (dominer), reigns (f) takes hold (prendre le dessus) or effect (prendre effet) ». Ce à quoi il faut ajouter « IV sings, chants, recites, etc. »<sup>253</sup>.

- *ca* peut être une forme de *cá* « who? what? how? where? » ou de *co 2* « with, accompanied by, and ». Best le traducteur anglophone semble avoir choisi la première solution pour introduire la seconde partie de la phrase, le traducteur français a manifestement opté pour la seconde, même si « and > et » n’est pas le sens premier.

- *rabad* est une forme du verbe être préfixée par la particule verbale *ro-*. Thurneysen n’en connaît qu’un exemple issu d’une glose de Würzburg, qu’il donne pour une troisième personne du singulier du *secondary future* « ri-bad, ro-pad (rabad) » [*Ibid*, p. 490, § 809]. Le e-DIL donne plusieurs attestations de cette forme, mais distribuées sur plusieurs temps et modes. Si Best et Guyonvarc’h ont opté pour « have been, a été », c’est sans doute pour l’unité de temps de la phrase et sans doute en supposant l’influence du modèle de *gabad*. Quoiqu’il en soit des interrogations sur le temps et le mode de ce *rabad*, il n’y a pas de doute sur le sens « être » et l’e-DIL reprend la citation et la traduction de Best pour ce passage. Il est à noter que ce dernier, suivi en cela par Dumézil, introduit « things > choses » pour sujet de son verbe, sans que ce lexème ait une correspondance directe dans le texte irlandais.

- *inde* est une forme qui peut correspondre à plusieurs lexèmes, dont deux sont à exclure pour des raisons de sens (*paddock* et *yesterday*). En toute cohérence il ne reste que celle retenue par Best et traduite « therein ‘à l’intérieur’ » et qui pourrait être rendue par le *y* de Guyonvarc’h. Mais ce mot vieil irlandais a un sens précis : « Orig. meaning the inmost ‘très intime’ part of anything, the middle, the essence, the content ‘teneur, contenu’. I Figurative sense. (a) quality, real value ; manner, kind ‘sorte, genre’, nature. Used absolutely as adv. of manner (b) meaning, sense, signification II Concrete sense (a) middle, centre, inmost part ‘le cœur d’un pays’ », sens qui fait écho au contexte et à la thématique du récit comme de la période.

<sup>252</sup> Thurneysen, 1946 : p. 139 ‘takes, seizes’ p. 354 ‘takes’ p. 415 ‘takes’ p. 438 ‘takes’ p. 441 ‘takes’ p. 455 ‘takes’ p. 464 ‘takes’ p. 479 ‘takes’.

<sup>253</sup> Les citations du e-DIL sont généralement en anglais, si nécessaire les termes français correspondant sont ajoutés entre parenthèses (procéder). Dans les autres traductions directement en français, le terme correspondant est entre apostrophes ‘floraison’, de manière à réserver les guillemets aux citations plus longues.

Il paraît donc prudent, à ce stade, de suivre la traduction assez littérale de Best (transcrite en français ci-dessous en bleu) en envisageant les alternatives que nous proposons (en rouge) :

& Éri	cía	gabad	ca	rabad	inde ?
et l'Irlande	comment	a-t-elle été partagée,	où (les choses)	ont été incluses/contenues ?	
et l'Irlande	comment	fut-elle saisie/établie,	avec (ce qui)	fut	son cœur/centre ?
et l'Irlande	comment	fut-elle chantée,	avec (ce qui)	fut	son cœur/centre ?
et l'Irlande,	comment	est-elle restée (dans la durée)	avec ce qui était		son cœur/centre ?

Pour le traducteur britannique, tel que le comprend Dumézil qui précise « (c.-à-d. se trouvent dans chacune de ces divisions) », « things > choses » anticipe les éléments de la réponse de Fintan comprise ainsi : « (dans) l'ouest on trouve la science, (dans) le nord on trouve la bataille, etc. ». On peut aussi concevoir que les quatre premiers éléments de la liste de Fintan, qui portent sur les quatre directions, répondent à la première partie de la question de Trefhuilngid, tandis que la dernière sur le centre répond à la seconde partie puisque c'est l'échange avec Trefhuilngid qui, dans le récit, apporte ce cinquième « point ». Une autre façon de comprendre cette formulation pourrait-être de prendre en compte la dimension métaphorique du sens de *inde* « cœur || essence » et de voir dans les éléments apportés par Fintan une caractérisation définitoire de cette « essence de l'Irlande ».

La première observation que l'on peut faire sur la réponse de Fintan porte sur son ordre : ouest > nord > est > sud > centre, qui sera suivi par Trefhuilngid. Le mouvement solaire est respecté mais en partant du coucher c'est-à-dire, si on prend le cycle journalier comme modèle, en le faisant commencer par le soir et la nuit. Cela peut avoir deux raisons : la plus immédiate serait liée au contexte et à la résidence occidentale de Fintan, une autre est à rattacher à ce que l'on sait de la conception calendaire des peuples de langue celtique qui comptaient ainsi leurs cycles en commençant par la nuit et l'hiver [Le Roux-Guyonvarc'h, 1986, p. 260] ce qui, dans ce cas, constituerait un élément de plus à verser au dossier d'une possible analogie entre les repères géographiques et les cycles temporels.

Mais surtout, la réponse de Fintan introduite par le traditionnel *Ní ansa* « Ce n'est pas difficile », initie la série des associations systématiques entre les cinq points géographiques et des thèmes et/ou fonctions sociales pouvant correspondre à celles du système dumézilien. Elle introduit un passage où l'énoncé consiste en une liste de lexèmes dont il convient de vérifier les sens possibles : d'abord pour repérer les afférences entre ces mots, mais surtout entre le terme titre annoncé par Fintan et ceux qui sont ensuite listés par Trefhuilngid, ensuite pour vérifier l'éventualité d'une relation avec le système dumézilien « classique », enfin pour

repérer des relations sémantiques entre les cinq parties, qu'il s'agisse de correspondances directes ou d'oppositions voire d'inversions. Rappelons la formule de Fintan :

Ní ansa, ar Fintan,                      iaruss fis,                      tuadus cath,  
 Ce n'est pas difficile, dit Fintan, à l'ouest la science, au nord la bataille,  
 airthis bláth,                      teissus séis,                      fortius flaith.  
 à l'est la floraison,                      au sud la musique,                      au centre la souveraineté.

Logiquement, les cinq termes fonctionnels devraient être repris en tête des cinq listes de Trefhuilngid, ce qui appelle une vérification, récapitulée dans la synthèse ci-dessous :

Groupements	ouest <i>science</i>	nord <i>bataille</i>	est <i>floraison</i>	sud <i>musique</i>	centre <i>souveraineté</i>
Fintan	fis	cath <i>sg.</i>	bláth	séis	flaith
Trefhuilngid	fis	catha <i>pl.</i>	bláth	<b>hesa</b> <i>chûtes d'eau</i>	<b>rrígi</b> <i>rois</i>

Comme le signale ce tableau, la reprise est rigoureusement lexicale pour les trois premières listes et semble cohérente thématiquement pour la dernière, mais pose question pour la quatrième. Sans négliger la possibilité d'une erreur de transmission et/ou de transcription, il est notable que dans les deux derniers cas le mot strictement correspondant apparaît seulement dans la seconde partie de la liste. Ces lexèmes seront analysés dans l'étude des paragraphes suivants.

Le rappel des points cardinaux intervient à la fin des listes de Trefhuilngid, avec un redoublement qui a une fonction, probablement prosodique et mnémotechnique, assurément sémantique, dont le rassemblement donne ce tableau :

Points	ouest	nord	est	sud	centre
Fintan	iaruss	tuadus	airthis	teissus	fortius
Trefhuilngid	híarthur	tuaiscert	hairthear	descert	meadón
	aníar	atúaid	anoir	andear	

Si, contrairement au tableau précédent, il n'y a pas de variation thématique, le détail de ces lexèmes doit être précisé, afin d'évaluer les éventuelles variations de sens. Nous reprenons ci-dessous en encadré toutes ces lexies et leurs définitions :

Ouest :

- *iaruss* (§ 23) est une forme de *iarus* « the west, the western part. of Ireland ». Il est glosé *iarthor / iarthar*, le lexème utilisé à la fin du §.24.

- *híarthur* (§ 24) forme avec *h*<sup>254</sup> de *íarthar* « the back, the further part (la partie plus éloignée), the west, the western part ».
- *aníar* (§ 24) « adv. of place : *from* behind (derrière) ; *from the west* ».

Ces trois lexèmes sont tous des composés<sup>255</sup> de *íar* 2, nom pour lequel le e-DIL donne son acception première : « end, hinder part (arrière). In compounds (mots composés) its meaning is end, back, west : this last because the Irish faced east when naming the points of the compass, *íar-nóin* the end of the day ? ».

Ces informations précisent que le nom de l'ouest en irlandais est d'abord un nom lié à la position : l'ouest est *derrière* par rapport à une personne qui, donc, a l'est *devant*, le nord à *gauche* et le sud à *droite*, elle-même étant au *centre*. Cette orientation semble traditionnelle et commune aux cultures celtiques [Le Roux-Guyonvarc'h, 1986, p. 299-300]. Elles précisent aussi que la métaphore /Ouest || soir/ est dans le lexique (*íar* 2), mais surtout /Ouest || fin/, ce qui nous fournit une stricte correspondance entre cette donnée lexicale et des thèmes relevés dans le récit.

Nord :

- *tuadus* (§ 23) est une forme de *túathus* « in the north »
- *tuaiscert* (§ 25) est une forme de *túaiscert* « the north, also occas. the left »
- *atúaid* (§ 25), forme principale, signifie « from the north, to the north of »

Les trois lexèmes exprimant le /nord/ sont tous des composés de *túaid* « adv. north, in the north », dont *túath*-2 est un dérivé « northern ; left, on the left; perverse, wicked (méchant), evil ». Ce qui confirme la relation à l'orientation traditionnelle puisque le même mot désigne le nord et la gauche, avec en plus une connotation péjorative qui pourrait éclairer la sombre liste que Trefhuilngid associe au nord.

Est :

- *airthis* (§ 23) une forme de *airthius* et ci-dessous *airther* « in the east »
- *hairthear* (§ 26) forme avec *h* de *airther* (aussi *oirthear*) « front part ; the east ; of time : morning of the second day following »
- *anoir* (§ 26) une forme de *anair* 2 « from the front, before ; east of, from the east »

<sup>254</sup> h à l'initiale cf. Thurneysen, *A grammar of old irish*, § 25 "(...) It has no phonetic value, and is arbitrarily prefixed to words beginning with a vowel, particularly to words which would otherwise be very short, such as those consisting of a simple vowel". [dil.ie/26859](http://dil.ie/26859)

<sup>255</sup> Thurneysen in *A Grammar of Old Irish*, 1946, p. 170 § 266 affirme que "nouns denoting place or position are formed from adverbs of place (§ 483) and prepositions by adding the neuter suffix *-ter -tar* (...) *airther* 'the east', *íarthar* 'the west' (...)". Il ne cite pas les deux autres qui auraient dû donner *dessther* 'sud' et *tuaidther* 'nord' mais qui, à cause du phénomène de lénition caractéristique des langues celtiques ont donné *descert* et *tuaiscert*.

Ces trois lexèmes sont tous des composés de *air-* « prefix meaning before (avant, devant) ». En suffixe ou seul on trouve : *camáir*, *-aír* « dawn, daybreak (aube, aurore) » ; *oir-* en est une variante. Vendryes confirme le sens étymologique ‘devant’ et en fait un équivalent du gallois *ar-/er-*, du breton *er-* et du gaulois *are-* ‘devant, près de’<sup>256</sup>.

Nous retrouvons là-encore l’orientation traditionnelle (est = devant), enrichie d’une indication temporelle puisque : *air* peu signifier ‘avant’ et désigner l’aube.

Sud :

- *teissus* (§ 23) une forme de *teissius* « in the south (tess) ».
- *descert* (§ 27) composé avec suffixe *-cert* « southern part, south ».
- *andess* (§ 27) composé avec préfixe *an-* « from the right ; from the south ».

Ces trois lexèmes sont tous des composés de *dess* « right, as opposed to left ; south, the south being on the right to a person facing east ; south of ; in fig. sense : right, just ; by extension convenient (commode, pratique), becoming (convenable), agreeable, well-arranged, neat (ordonné), fine (excellent) ».

Outre l’orientation traditionnelle (sud = droite), nous avons ici une connotation méliorative qui s’oppose symétriquement à celle du nord et qui va dans le sens de notre hypothèse d’un axe nord-sud fondé sur une analogie et une inversion. De même que pour le nord il n’y a pas ici d’analogie temporelle.

Centre :

- *fortius* (§ 23) est une forme de *fortus* « in the middle, centre ».
- *meadón* (§ 28) une forme de *medón* « middle, centre (of space or time) ». Pour Vendryes « Tiré de la même racine que *mide* avec un suffixe à nasale » [*L.E.I.A.* M-28.], soit *mide* 1 « middle (centre) » et *mid* 3 « middle (centre) » en composition.

Les deux lexèmes du /centre/ n’ont donc pas de lien formel mais semblent synonymes.

Si nous récapitulons les associations lexicales pouvant relever d’une analogie ou autre correspondance, nous obtenons le tableau suivant :

Lexèmes	<i>íaruss</i>	<i>tuadus</i>	<i>airthis</i>	<i>teissus</i>	<i>fortius</i>
	(h) <i>íarthur</i>	<i>tuaiscert</i>	<i>hairthear</i>	<i>descert</i>	<i>meadón</i>
	<i>aníar</i>	<i>atúaid</i>	<i>anoir</i>	<i>andees</i>	

<sup>256</sup> *L.E.I.A.* A-37. Signalons qu’il y a une comparaison entre le v.irl. *íar* et un préfixe gaulois *eri-* qui pourrait avoir le même sens « derrière, ouest ». Ainsi *eri-* et *are-* pourraient constituer un indice de l’existence de ce système /est-ouest = devant-derrrière/ en celtique continental et dès la protohistoire. Cf. Savignac, *DFG* p. 255 et p. 258.

Base	<i>íar</i>	<i>túaid</i>	<i>air- (oir-)</i>	<i>dess (tess)</i>	<i>mid (med)</i>
Sens 1 : géographique	ouest	nord	est	sud	centre
Sens 2 : orientation	derrière	gauche	devant	droite	centre
Sens 3 : temporel	fin / soir	?	avant / aube	?	<i>en composition</i>
Sens 4 : valorisation	neutre ?	méchante, pervers	neutre ?	agréable, ordonné	neutre ?

Tableau 9 : lexèmes de l'orientation

Outre que cet ensemble appartient probablement à un fond celtique commun, il joue certainement un rôle, en tant que taxème stable et organisé, pour structurer le système que nous étudions ici. Tant au niveau de l'orientation géographique que des analogies présentes dans le lexique et le texte en cours d'analyse.

Pour terminer avec la question du lexique des points cardinaux, il convient de traiter le terme *asa* qui les introduit à la fin des paragraphes 24 à 28. Thurneysen précise que « In poetry the possessive pronoun **a** can be appended (ajouté) to the copula : **ass-a** » [1946, p. 321] abrégé *asa* selon le e-DIL<sup>257</sup>.

Ainsi la formule du § 26 (Est) se comprend :

*A bláth dino,*                      *arse,*    & *a (...liste),*    *asa*    *hairthear*                      *anoir*  
 Sa floraison alors,                      dit-il,    et sa (...liste)    est sa    partie orientale    à l'est

Il en va de même pour les quatre autres :

*A fis... asa híarthur aníar*                                      Son savoir... est sa partie occidentale  
*A catha... asa tuaiscert atúaid*                                      Ses batailles... sont sa partie septentrionale  
*A hesa... asa descert andeas*                                      Ses chutes d'eau... sont sa partie méridionale  
*A rrígi... asa meadón*                                      Ses rois... sont son centre.

Le possessif *a* (sa, son, ses) se rapporte logiquement à l'Irlande de la question de Trefhuilngid et *asa*, copule<sup>258</sup> et possessif, définit ce qu'est l'Irlande et ce que sont ses parties. Ce qui renforce la possibilité des traductions alternatives proposées ci-dessus, puisque c'est bien l'être de l'Irlande et de ses parties qui est visé, ses attributs au sens grammatical de *manière d'être* ou de *qualité(s)*<sup>259</sup>, et non des « choses » concrètes.

<sup>257</sup> 1 *asa* [dil.ie/4366](http://dil.ie/4366) x see [2 a I \(b\)](#).

<sup>258</sup> « la copule sert à énoncer les propriétés qui définissent le sujet dans les phrases prédicatives », *Dictionnaire de linguistique*, Larousse, 2002, p. 122.

<sup>259</sup> *Ibid* p. 58.

Cette hypothèse est renforcée par le fait que la question sur la localisation est posée dans un second temps par les *troupes*, autant dire le vulgaire, ce à quoi Trefhuilngid répond par des listes de toponymes :

§ 24 : ‘Can as aidi?’ bar in slúag.

« D'où vient cela ? », dirent les troupes.

‘Ní ansa,’ arse. ‘A hÁe, a hUmull,a hAidhne (...)

« Ce n'est pas difficile », dit-il : « d'Ae, d'Umall, d'Aidne (...)

De même pour les secondes parties des paragraphes 25 à 28.

Il nous reste à analyser le détail de ces listes de *qualités* attribuées aux parties de l'Irlande par le dieu du récit, afin de vérifier leurs relations sémantiques. Dumézil les avait évoquées brièvement en ces termes :

Et l'être surnaturel développe à son tour cette donnée, d'une manière assez confuse, suivant cette rhétorique irlandaise de l'amplitude qui ressemble comme une sœur à la rhétorique indienne, surchargeant chacun des Cinquièmes de qualités qui ne se conforment pas à ce schéma, mais qui le laissent subsister pour l'essentiel et, sur quelques points, le renforcent [1995, p. 922].

Le schéma est le « système des trois fonctions » que met en question ici, en première lecture, le sud et quatrième pôle du système de Trefhuilngid. Cette remarque constitue une raison supplémentaire de les analyser en détail.

Signalons ici que la conception de deux axes était déjà présente dans la tradition irlandaise médiévale, puisqu'au détour des recherches sur le vocabulaire des points cardinaux nous repérons cette citation :

« is airthiur inda iarthur ḡ asa tuaisciurt inda deiscert »

« from the east to the west of it and from the north to the south »<sup>260</sup>

Le lexique des cinq paragraphes constitués de listes va être précisé. Mais pour faciliter le repérage des correspondances sur l'axe Est-Ouest et l'axe Nord-Sud, les paragraphes concernés vont être étudiés à la suite, sans respecter l'ordre du récit. Signalons aussi que, pour alléger ce compte-rendu de l'analyse, les listes et les résultats de l'analyse lexicale seront présentées sous forme de tableaux, tandis que le détail des considérations lexicales est renvoyé à l'annexe 4. Quelques exemples représentatifs ou problématiques seront toutefois conservés dans le corps du texte, pour bien illustrer l'analyse du lexique et le recours à la méthode différentielle.

## 2.2- Axe Est-Ouest - à l'ouest la science (Sq.4 Pr.22 - §.24)

<sup>260</sup> Mon. Tall. 133.22. Sous iarthar [dil.ie/27086](http://dil.ie/27086)

Pour cette période, la liste des termes associés à l’ouest et au savoir, avec les traductions de Best et Guyonvarc’h, est la suivante :

À l’ouest la science – lexique <sup>261</sup>		
Texte irlandais	Beist	Guyonvarc’h
fis	learning	enseignement
forus	foundation	bases
foirceatol	teaching	science
bág	alliance	alliances
breithemnus	judgement	jugement
comgne	chronicles	chroniques
cómairle	counsels	conseil
scéla	stories	récits
seanchasa	histories	antiquités
sos	science	savoir
sodelb	comeliness	élégance
sulbairi	eloquence	éloquence
háine	beauty	beauté
himdercadh	modesty (lit. blushing)	pudeur (rougissement ?)
gart	bounty	générosité
himed	abundance	abondance
hindmus	wealth	richesses

- *fis* : le premier terme de cette liste fait fonction de titre et est commun à Fintan et Trefhuilngid, qui l’a déjà utilisé pour justifier son voyage vers l’ouest (cf. note 39). D’après l’e-DIL<sup>262</sup>, le sens premier est « the act of finding out (découvrir, trouver) or ascertaining (établir); knowledge, information ; to find out, to investigate ; to seek (chercher); knowledge, as an intellectual acquisition ». La traduction de Best préserve l’ambiguïté puisque *learning* a un double sens « érudition / apprentissage (acquisition du savoir) ». Guyonvarc’h, sans doute sous l’influence de l’action de Fintan qui livre un *enseignement*, choisi ce sens. Mais cette opposition enseigner / apprendre est exprimée plus précisément en irlandais par le couple *foirceatol* / *foglaim* que nous rencontrerons ci-dessous. S’agissant d’un thème générique dont les autres éléments de la liste vont préciser les aspects, et compte-tenu de ce que représente plus globalement Fintan vieil homme de l’Ouest, retenons la notion de « savoir établi », c’est-à-dire à la fois acquisition intellectuelle, découverte, et savoir garanti fiable.

<sup>261</sup> Seuls les tableaux de synthèse produits à la fin de l’analyse de chaque période sont numérotés et répertoriés en fin de volume. Les tableaux qui introduisent chaque période sont de simples listes rappelant le lexique utilisé dans le texte.

<sup>262</sup> Pour rappel : les références détaillées sont dans l’Annexe 4 – Lexique vieil-irlandais : 3- Lexique du système de Trefhuilngid, où ces mots sont présentés dans l’ordre de l’analyse, avec toutes les définitions issues du e-DIL et les liens hypertexte.

- *comgne*, une forme de *coimgne* « name of a branch of learning, usu. translated synchronism 'historical knowledge', antiquarian lore, later in connection with pedigrees and perh. almost a synonym of 'scéla' ». En Français, Vendryes précise : « synchronisme ou connaissance de l'histoire d'après Cormac 'la connaissance de tous les rois qui ont régné l'un en même temps que l'autre'. *Coimgneda 7 sceoil* 'histoires et légendes'. De *com-* pref. et de *ecna* 'science, connaissance' cf. Cormac *coimgne .i. coimegna* (= com+ecna) »<sup>263</sup>. Cette étymologie n'est pas très ancienne puisqu'il s'agit d'une composition connue des locuteurs du vieil-irlandais : le préfixe *com-* est indo-européen 'avec', préfixant les noms, on lui prête « the adjectival force of mutual, equal » ; *ecna(e)* est un des noms de la sagesse et du savoir, avec une idée de clarification, d'instruction, ce qui fait de *comgne* un équivalent possible de notre français *com-prendre*. Mais l'usage irlandais l'associe à un 'savoir historique' ce en quoi il a deux concurrents utilisés dans ce paragraphe (ci-dessous *scéla* et *seanchasa*) qui nous obligent à comprendre la différence. Compte tenu du contexte du récit, la définition traditionnelle et usuelle de Cormac peut être réhabilitée puisque l'histoire de l'Irlande implique qu'il y ait eu simultanément au moins cinq rois soit un par *coiced* 'cinquième = province', partage qui constitue le thème central de ce récit. Traduire par *synchronisme* ne rend pas compte assez clairement de cette réalité, et nous pourrions retenir « généalogies concomitantes ». Il reste que ce savoir sur « ce qui est ensemble depuis toujours », selon les formules répétées, pourrait bien être l'objet même de ce récit, ce pour quoi il est difficile d'exclure cette possibilité de sens « tradition des répartitions (de la terre et du pouvoir) »<sup>264</sup>.

- *sos* est traduit 'science, savoir' par Best et Guyonvarc'h alors que l'e-DIL nous oriente vers « rest (repos), stoppage, cessation, halt » cf. *sosad* « (...) rest, repose, peace, quiet, reliable (fiable) », mais aussi *sost* 'silence', *sostadach* 'restful (paisible), quiet' et *sostaid* 'stops, stays'. C'est pourquoi nous pouvons retenir « retraite (repos + fin) » ce qui renvoie, comme d'ailleurs les termes précédents, aux thèmes que véhicule l'acteur Fintan. Ce sens apporte un sème /temps/ intéressant à souligner.

- *sodelb*, traduit 'comeliness (beauté)' par Best et 'élégance' par Guyonvarc'h est un mot composé de *so* + *delb* (1 ou 2 ?) dont les attestations sont rares<sup>265</sup>. *So*, *su* est un préfixe mélioratif dont l'e-DIL précise : « With nouns to form nouns in meaning good..., excellent... With verbal nouns and other nouns implying action the meaning good, fit for (digne de), worth (valeur) is often present, but most freq. so- here conveys (traduit) the idea of ease, facility, possibility, etc. ». Pour *delb* nous avons deux possibilités : 1 *delb* « form, figure, appearance, shape (silhouette) ; likeness (ressemblance), image, statue ». Ce qui explique 'beauté' et 'élégance' par 'bonne apparence'. Le second *delb* apporte une nuance « adj becoming (convenable), seemly (bienséant, décent) », en sorte que nous ne pouvons pas

<sup>263</sup> LEIA C-148

<sup>264</sup> Les britanniques pourraient peut-être dire *share-lore* (tradition des partages) sur le modèle de *folk-lore* ?

<sup>265</sup> Seulement *Sodelbi* sous 2 *so*, su [dil.ie/38192](http://dil.ie/38192)

exclure une idée de ‘bonnes manières’ que recouperait assez précisément le français « bienséance ». S’il existe bien des savants dont les vêtements splendides sont parfois décrits<sup>266</sup>, ce n’est pas le cas de Fintan dans ce récit alors que sa bienséance transparait dans son refus du siège du juge et ses propos courtois des périodes 8 et 9. Pour ces raisons contextuelles, retenons cette seconde solution.

- *himdercadh* : une forme avec *h* de *imdergad* « (a) the act of causing to blush, putting to shame; shame, disgrace; (b) blushing ‘rougissement’, a blush ‘rougeur’, Fig. modesty (c) the act of insulting, reviling ‘vilipender’; insult, reproach, (d) hostility ». Les traducteurs retiennent le sens second et figuré de « modestie » ou « pudeur », sans doute parce que ce terme est dans une série à connotation morale. Toutefois cette idée pourrait être en opposition avec celle de génie renommé et l’autorité qui s’attache au savoir, d’autant que la fonction de justice est attachée à cet ensemble et que, dans la tradition irlandaise, le savant est aussi celui, le seul, qui peut faire des reproches au roi, lui infligeant une honte par la satire<sup>267</sup>. Retenons « reproche », sauf si un jeu d’opposition avec les autres pôles signalait la nécessité de revenir à « modestie ».

- *hindmus* : une forme avec *h* de *indmas*, *indbas* : « wealth, treasure, goods - as against landed property (par opposition à la propriété foncière) », la dernière précision induit une différence avec la possession de terre de la noblesse, ce qui permet de comprendre « richesse mobilière »

À l’issue de cet examen, quelques remarques synthétiques vont suggérer une classification de ces éléments, qui pourrait constituer la base d’une taxémie. Notons tout d’abord que les lexèmes se laissent assez facilement grouper en petits ensembles traversés par un même sème et formant ainsi isotopie :

- /savoir/ : *fis* (Fintan + Trefuilngid), *forus*, *foirceatol* ;

- /droit/ : *bág*, *breithemnus*, mais peut-être aussi *himdercadh* ;

- /discours/ principalement sur les choses anciennes : *comgne*, *cómairle*, *scéla*, *seanchasa*, auxquels nous pouvons ajouter *himdercadh* (reproche) qui semble relever de l’énoncé d’une sentence ou satire ;

- des /qualités/ : *sodelb*, *sulbairi*, *háine*, *gart* qui sont autant de vertus morales associées aux domaines précédents (éloquence, génie, reproche comme exercice d’une autorité) ou relevant d’un statut élevé (bienséance et bienveillance) ;

- et d’autres /qualités/ : *himed*, *hindmus*, évoquant une richesse et une abondance qui siéent à toute fonction élevée, mais relèvent en principe de la troisième fonction dumézilienne ici associée à l’Est, d’où une possible correspondance symétrique ;

---

<sup>266</sup> Voir le défilé des trois savants (file, druide et médecin) et la description de leurs vêtements, armes et bijoux dans la Razzia des vaches de Cooley aux pages 243-245, C.-J. Guyonvarc’h, Gallimard 1994.

<sup>267</sup> Le Roux-Guyonvarc’h, 1986, p. 205-212.

- sans perdre de vue une évocation du /temps/ : *sos* (retraite : repos + fin).

Du point de vue de l'ordre de l'énumération il apparaît clairement que le premier groupe de trois mots est dans le prolongement du thème-titre, en opérant en quelque sorte une confirmation et une précision. Pour la suite, il est difficile d'affirmer que la succession /savoir – droit – discours – vertus/ relève d'une logique précise.

Nos propositions alternatives sont récapitulées en rouge dans le tableau suivant, celles qui sont en bleu indiquent la conservation du choix des traducteurs. Dans une troisième colonne, sont indiquées les isotopies, c'est-à-dire les relations d'afférence qui peuvent permettre de regrouper certains de ces lexèmes. La quatrième colonne indique des possibilités de correspondances directes ( $\Leftrightarrow$ ), analogiques ( $\parallel$ ) ou oppositives ( $\Leftrightarrow$ ) avec les quatre autres listes, qui seront à confirmer. La cinquième signale les fonctions de la classification dumézilienne (F1 = 1<sup>ière</sup> fonction, etc.).

Ce « tableau de synthèse », comme les quatre qui suivront, permet de fixer le sens proposé après l'analyse du lexique. Il permet aussi de signaler les groupements thématiques possibles autour des sèmes isotopants, de repérer les correspondances et les oppositions, et de vérifier la pertinence de la classification fonctionnelle proposée par Dumézil. Les cinq tableaux (numérotés 10 à 14) serviront de base aux réflexions finales qui permettront de produire une reconstruction du système, par des synthèses intermédiaires. Ce sera l'objet ci-dessous de la section : 2.7- Synthèse des données et vérification des hypothèses interprétatives.

Texte irlandais	Alternatives	Isotopies	Correspondances	Fonctions
fis (Fi + Tr)	savoir établi	/savoir/ /fiable/	$\Leftrightarrow$ autres titres	F1
forus	fondements de la science	/savoir/ /fiable/		F1
foirceatol	enseignement	/savoir/ /fiable/	$\Leftrightarrow$ Sud	F1
bág	garanties	/droit/ /fiable/		F1
breithemnus	jugement	/droit/ /discours/ /fiable/		F1
comgne	tradition des répartitions / synchronisme /	/droit/ /savoir/ /fiable/	$\Leftrightarrow$ Centre ?	F1

	(généalogies concomitantes)			
cómairle	conseil avisé	/savoir/ /discours/ /fiable/	↔ Centre	F1
scéla	récits	/savoir/ /discours/ /fiable/		F1
seanchasa	antiquités	/savoir/ /discours/ /fiable/		F1
sos	retraite (repos + fin)	/repos/ /fin/ /vertu/	↔ floraison-Est ?	F1 ?
sodelb	bienséance / élégance	/savoir/ /discours/ /vertu/	↔ qualités Nord ↔ qualités autres	F1
sulbairi	éloquence	/savoir/ /discours/ /vertu/		F1
háine	génie	/savoir/ /discours/ /vertu/	↔ háinis Est	F1
himdercadh	modestie / reproche	/savoir/ /discours/ /vertu/		F1
gart	bienveillance	/savoir/ /discours/ /vertu/		F1
himed	abondance	/savoir/ /vertu/	Est	F1 + F3
hindmus	richesse mobilière	/savoir/ /vertu/	Est	F1 + F3

Tableau 10 : À l'ouest la science (synthèse)

### 2.3- Axe Est-Ouest - à l'est la floraison (Sq.4 Pr.24 - § 26)

La liste (la plus nombreuse) des vingt-cinq termes associés à l'Est et à la floraison (et/ou prospérité), avec les traductions de Best et Guyonvarc'h, est récapitulée ainsi :

À l'est la floraison - lexique		
Texte irlandais	Beist	Guyonvarc'h
bláth	prosperity	prospérité
beathamnass	supplies	provisions

ceasa	bee-hives (?)	essaims (?)
cosnuma	contests	contestations
cleas n-airm	feats of arms	faits d'armes
noethaighi	householders	tenanciers
halle	nobles	nobles
hingantai	wonders	miracles / merveilles
sobés	good custom	bonne coutume
sochostud	good manners	bonnes manières
háinis	splendour	splendeur
himid	abundance	abondance
horddan	dignity	dignité
tráchta	strength	force
turchartha	wealth	richesse
teglochus	householding	vie domestique
hilldána	many arts	nombreux arts
hinaltus	accoutrements (?)	équipements
hilmáine	many treasures	nombreux trésors
sróll	satin	satin
síric	serge	serge
sítai	silks	soie
bri(t)graighi	cloths (?)	vêtements (?)
bre[cc]glas	green spotted cloth (?)	habit bariolé
brugamnos	hospitality	hospitalité

- *bláth*, le premier terme de cette liste qui fait fonction de titre est commun à Fintan et Trefhuilngid. L'e-DIL le traduit par : « flower, blossom (fleurs, floraison) ; In other fig. or extended applications : bloom, bright colour ; flourishing appearance, condition ». Dans deux citations le dictionnaire propose « prospérité » : *biaid cach mí dó inna bláth* « every month shall be prosperous for him (the just prince) », la seconde n'étant autre que la reprise de ce passage et de la traduction de Beist. Même si l'on peut parfaitement admettre que l'idée de *floraison* induise l'idée de *prospérité* du fait d'une métonymie agricole, il n'en reste pas moins que, du point de vue différentiel, c'est ce terme qui a été choisi et pas l'un des nombreux autres<sup>268</sup> qui ont ce sème dans leur sens premier et/ou concret. Il y a donc là la marque d'une intention qui mérite que l'on s'interroge sur la présence d'un autre sème : pour quelle raison des auteurs liés à une culture qui valorise la prospérité matérielle et nourricière, comme cela va être confirmé par la suite de cette liste, et qui est une culture agricole, choisissent-ils l'idée de la floraison ? Qu'apporte-t-elle de plus par rapport à l'image des fruits ou graines, résultats nourriciers de l'activité agricole ? Fintan lui-même évoquant l'Irlande, sa nourrice, distingue (période 9) : *a mes* (ses fruits) & *a murthorud* (ses produits) *a bláth* (ses

<sup>268</sup> Ad, anae, bal, conách, feb, fechtnaige, imbed, in(d)mige, maith, oib, rathmaire, 1 ró, roäd, sobarthu, 2 sochraide, sodán, 2 soimech, soimeige, 2 son, tocad, turchairthe.

fleurs) & *a beathamnus* (sa nourriture). Il est possible d'envisager que, pour un peuple d'agriculteurs connaissant bien les cycles végétaux, la floraison est certes la promesse de fruits abondants mais, justement, à une étape temporelle antérieure : elle évoque un commencement printanier et une ouverture au soleil matinal qui correspond parfaitement aux métaphores qui peuvent être associées à l'Est. Au titre de cette hypothèse nous maintenons donc la traduction littérale « floraison ».

- *beathamnass* est, avec *beathamnus* ci-dessus, une forme de *bethamnas* « life, livelihood (gagne-pain) ; food, supplies, provisions; property ». Il s'agit d'un dérivé en *-as* [Thurneysen, 1946, § 261, p. 168] de *bethamain* au sens incertain de 'nourishment (?)', et en amont de *betha* « life, existence (...) food, nourishment ; sustenance (nourriture), etc. Il convient donc de garder le terme français « provisions » qui associe les sèmes /réserves/ et /nourriture/.

- *ceasa* est une forme plurielle de *ces* « basket ; of wicker-work coracles (coracles en vannerie) ; bee-hive (ruche), skep (pannier, ruche en osier) ; causeway of hurdles (chaussée de haies) ». Le sens dominant étant lié à la vannerie, plutôt que de prendre le sens second de 'ruche' (bee-hives) ou son dérivé 'essaim', et compte-tenu du terme précédent, nous pouvons prendre ici le sens premier de 'paniers d'osier' qui, sans exclure l'allusion à une activité artisanale, convient bien au stockage de provisions. Il reste que le premier terme de cette liste désigne la floraison et que de l'hydromel est signalé dans la liste du Centre, c'est pourquoi il ne faut pas perdre entièrement de vue l'idée de 'ruche'.

- *noethaighi* est un mot composé de *noe* + *thaighi* (avec un pluriel en *-i*)<sup>269</sup> ; *noe* « a human being (être humain), a person : cf. *noe .i. duine* » et *thaighi* forme de *tech, teg* « house, dwelling (habitation) ». Le choix des traducteurs « householders (chef de famille), tenanciers » appelle une réserve, tout d'abord parce que ces termes sont associés dans les recensions de l'e-DIL à d'autres expressions usuelles comme *aithech tige .i. fer tige* où *aithech tige* est donné pour « master of a house, husband / mistress of a house, wife » et *fer tige* signifie littéralement « homme de la maison ». Il y a donc une différence à chercher entre *aithech tige, fer tige* et *noe-thaighi* qui n'est pas recensé sous sa forme composée dans le e-DIL, ce qui indique qu'il pourrait bien s'agir d'une néosémie propre à ce récit. Notons que par rapport à *aithech* et *fer*, *noe* est un terme beaucoup plus général et avec *noethaighi* nous avons semble-t-il à faire à l'ensemble des personnes de la maison, ce qui appelle une traduction par « maisonnées ».

- *halle* a manifestement été interprété par nos deux traducteurs comme une forme en *h-* de *all 4* « adj. great, noble », cependant il y a un très grand nombre de mots pouvant être une variation de cette forme, tandis que nous recherchons un nom et pas un adjectif. Le moteur de recherche de l'e-DIL permet aujourd'hui d'identifier une forme beaucoup plus proche de *halle*, à savoir *alla 1* « Forms : *halla*, n. hall (grande salle, résidence) », lexème faisant

<sup>269</sup> Modèle *sétig* > *sétichi*, Thurneysen, 1946, § 293, p. 185.

isotopie avec le précédent et avec l'ensemble de cette liste de l'Est où s'insère l'idée de « maisons prospères ». Avec un pluriel en *-e* du génitif (relation de possession) du modèle *céle* [*Ibid*, § 282, p. 179], retenons « résidences ».

- *hingantai* est une forme en *h* de *ingantae* « n iā, f. unusualness, strangeness, wondrousness : ara ingainnti gl. Inusitata ». Thurneysen confirme une forme *ingainte* qui est un composé abstrait de *gnáth* 'usual' [*Ibid*, § 353, p. 225], mais aussi 'customary, usual, familiar, well-known'<sup>270</sup>. Nous ne sommes donc pas en présence d'un mot simple comme 'merveilles' ni d'un adjectif comme 'merveilleux', et 'merveillosité' n'existe pas pour rendre compte du sens abstrait qui évoquerait ce « caractère merveilleux ou étrange ». Compte tenu du lien de l'Est avec l'étranger qui va être confirmé ci-dessous et pour exprimer plus précisément ce sens, proposons « étrangetés ».

- *háinis* est une forme en *h* de *áinius* « splendor, delightfulness (agrément, charme), pleasantness (amabilité), pleasure, enjoyment (plaisir), play ». Il est enregistré séparément de *áine* (*háine*) rencontré dans la liste de l'Ouest, mais présente trop de similitudes formelles et sémantiques pour ne pas être apparenté. Il est donc possible que le jeu différentiel Ouest/Est induise ici une identité à deux versants : le génie à l'Ouest, le plaisir à l'Est. Retenons ici « plaisirs aimables » en gardant en mémoire la correspondance.

- *himid* est compris par les traducteurs exactement comme *himed* avant dernier terme de la liste précédente, c'est à dire une forme avec *h* de *imbed*, *imbad* « abondance » qui convient bien à l'isotopie qui domine cette série, celle de la /prospérité/. Elle offrirait une correspondance directe sur cet axe Est-Ouest. Cependant, la forme (*h*)*imid* est différente et n'est pas aussi facile à assimiler à *imbed*. Pour ouvrir une perspective complémentaire, signalons le substantif *imbe* dont les formes (*himi*, *himeda*) paraissent plus proches, et qui désigne « the act of fencing (clôturer) or hedging (planter une haie, se protéger) ; fence, hedge ; a weir (barrage, écluse), dam (barrage, digue) ; In the Laws as a gloss to *fál* in the sense of a legal bar or barrier ». Ce qui nous rapproche du thème de *cosnuma* « défenses, protections » tout en pouvant désigner des enclos pour le bétail participant à la prospérité et aux provisions. Retenons donc « enclos ».

- *teglochus* est une forme de *teglachas* « n. housekeeping (argent du ménage, gestion) », mais Best le traduit 'householding' de 'household', qui désigne plutôt le ménage, la maisonnée. De fait, *teglochus* est un composé de *teg-* 'maison' (*tech*, *teg*, cf. ci-dessus *noethaighi*) et *lóch* 4 « n. value, equivalent, worth (valeur) ; reward, requital (récompense), compensation, payment, price ; wage (salaire), fee (honoraires) ; purchase-price (prix d'achat) ; interest, profit, advantage », ce qui indique une préoccupation plus pécuniaire que l'expression « vie domestique » retenue par Guyonvarc'h. Littéralement nous aurions « maisons de valeurs » mais cela reste imprécis. Retenons à ce stade « maisonnées prospères ».

<sup>270</sup> [dil.ie/26193](http://dil.ie/26193)

- *bri(t)graighi* est un terme composé sur lequel les traducteurs ont manifesté leur incertitude par un point d'interrogation, tout en proposant « cloths (?) » pour Best et « vêtements (?) » pour Guyonvarc'h, sans doute sous l'influence des trois lexèmes précédents. Pour une fois l'e-DIL ne retient pas la solution de Best et recense *bri(t)graighi* sous *Britt* 'Briton': « Compds. her British horses (in list of luxuries) ». Il s'agirait donc d'un mot composé de *brit-* 'breton' et *graig* « n i, m. and f. horses (coll.) », soit « chevaux bretons ». Sens qui est à mettre en relation avec le sème /étranger/ de *turchartha* et *hingantai* ci-dessus.

- *bre[cc]glas* est encore un terme composé qui pose problème. Guyonvarc'h a traduit « habit bariolé » en suivant Best qui quant à lui donnait « green spotted cloth (?) », soit « tissu vert tacheté ou à pois », mais marquait son incertitude par un point d'interrogation. Nous sommes là dans une prise en compte du contexte (la liste des tissus ci-dessus), mais sans interrogation sur le processus différentiel. Sans solution donnée par l'e-DIL, nous devons envisager les possibilités alternatives. Le préfixe *bre[cc]* fait unanimité puisqu'il est identifié à *brecc* 1 « adj o, ā speckled (tacheté), spotted (à pois); variegated (varié, panaché); patterned (à motifs), ornamented (ornementé) ». Le second terme *glas* est bien connu pour être le nom celtique de la couleur verte, avec cette particularité qu'elle n'est pas distincte du bleu. Cela peut faire sens en tant qu'adjectif : « vert tacheté » ou « orné de vert ». Mais dans ce contexte il est difficile de voir à quel nom il pourrait être attribué, ni de deviner quel objet il pourrait éventuellement représenter par métaphore. Cependant la forme *glas* a deux autres sens qui n'ont pas été envisagés : *glas* 1 « n o,m. a lock (serrure,clef), a fetter (fer), a clasp (fermoir,boucle), a bolt (verrou, boulon) » qui évoque le travail du fer, l'art de la ferronnerie, puis *glas* 3 « n. a stream, a current (ruisseau, courant) ». Si le dernier sens peut faire écho au premier de la liste du Sud (*hesa* 'chutes d'eau'), il est difficile de concevoir ce que pourraient être des « ruisseaux tachetés ». Il reste que dans une série artisanale où les biens les plus divers sont évoqués, nous pouvons proposer « ferronnerie ornementée », d'autant que les productions artisanales de l'Irlande au cours du Haut-Moyen-Âge ont fait sa réputation, signe d'une tradition bien établie.

En suivant la même démarche que pour la série précédente, nous allons tenter de synthétiser ces observations, pour permettre une classification de ces éléments à partir des sèmes isotopants :

- /agricole/ : *bláth* (Fintan + Trefuilngid), *beathamnass*, *ceasa* (ce dernier pouvant aussi bien relever de la production artisanale qu'agricole au titre des végétaux servant à la vannerie, que des ruches) ;

- /guerre/ : *cosnuma*, *cleas n-airm* des lexèmes qui surprennent dans une liste entièrement associée à la fonction productrice, mais qui se laissent comprendre dans le contexte immédiat comme un nécessité de protéger des provisions (*beathamnass*) objets de

convoistise et, dans le rapport avec la période précédente dans le texte (Nord) par une opposition sémantique /attaque vs défense/ ;

- /habitat/ : *noethaighi*, *halle*, auxquels nous pouvons associer *himid* (enclos pour le bétail, mais associé à l’habitat et participant de sa prospérité) ainsi que, pour une part *teglochus* (maisonnées prospères) ;
- des /qualités/ : *sobés*, *sochostud*, qui peuvent caractériser les vertus liées à ce domaine voué à la production, mais aussi offrir des correspondances avec les autres, ainsi *háinis* qui est une variante du *háine* de l’Ouest et *horddan* qui renvoie au *hordan* du Centre ; ce à quoi est associé *hingantai* (étrangetés) qui peut qualifier un élément de nouveauté, venue de l’extérieur et par opposition à la conservation mémorielle et traditionnelle de l’Ouest ;
- il y a ensuite l’abondante liste des lexèmes liés aux activités même de la production et de l’échange /artisanat/ et /commerce/ : *tráchta*, *turchartha*, *teglochus*, *hildána*, *hinaltus*, *hilmáine*, *sróll*, *síric*, *sítai*, *bre[cc]glas*, *bri(t)graighi*, à laquelle il faut associer un métier intrinsèquement nourricier : *brugamnos* ;
- signalons enfin une possible évocation du /temps/ dans le thème de la floraison qui marque un /début/ et à ce titre pourrait relever d’une complémentarité temporelle avec un lexème de l’Ouest : *sos* (retraite : repos + fin).

Qu’ils évoquent la prospérité, l’abondance, la nourriture et l’artisanat (y compris la construction des habitats) tous ces thèmes, signalés par des isotopies, relèvent de la fonction productrice, la troisième dans le système dumézilien, mis à part deux occurrences concevables par opposition aux menaces extérieures. En ce qui concerne l’ordre de l’énumération, le premier groupe de trois mots est bien dans le prolongement du thème-titre. Pour la suite, la succession /agriculture – provisions – défenses – habitat – vertus – activités (métiers et commerce)/ ne semble pas relever d’une logique précise, à moins d’identifier un même type de progression dans les trois autres listes.

Texte irlandais	Alternatives	Isotopies	Correspondances	Fonctions
bláth (Fi + Tr)	floraison	/début/ /prospérité/		F3
beathamnass	provisions	/nourrir/ /prospérité/		F3
ceasa	paniers d’osier	/nourrir/ /prospérité/		F3
cosnuma	défenses, protections	/sécurité/	↔ Nord	F2
cleas n-airm	faits d’armes	/sécurité/	↔ Nord	F2
noethaighi	maisonnées	/nourrir/ /abri/ /prospérité/		F3
halle	résidences	/nourrir/ /abri/ /prospérité/		F3
hingantai	étrangetés	/nouveauté/ /prospérité/	↔ Ouest ?	F3
sobés	bonne coutume	/équilibre/ /prospérité/	↔ Nord /    autres	F3 + F1 ?

sochostud	bonne organisation	/équilibre/ /prospérité/	autres points	F3
háinis	plaisirs aimables	/équilibre/ /prospérité/	Ouest ( <i>háine</i> ) / ⇔ Nord	F3
himid	enclos	/nourrir/ /abri/ /prospérité/		F3
horddan	dignité	/vertu/	autres	F3 + F1 ?
tráchta	échanges (commerce)	/équilibre/ /prospérité/		F3
turcharthi	biens exotiques	/équilibre/ /prospérité/		F3
teglochus	maisonnées prospères	/équilibre/ /prospérité/	⇔ Nord	F3
hilldána	nombreux arts-métiers	/équilibre/ /prospérité/		F3
hinaltus	services	/équilibre/ /prospérité/		F3
hilmáine	nombreux trésors	/équilibre/ /prospérité/	Ouest richesses	F3
sróll	satin	/douceur/ /prospérité/		F3
síric	tissus doux	/douceur/ /prospérité/		F3
sítai	soie	/douceur/ /prospérité/		F3
bri(t)graighi	chevaux bretons	/nouveau/ /prospérité/		F3
bre[cc]glas	ferronnerie ornementée	/nouveau/ /prospérité/		F3
brugamnos	hospitalité nourricière	/équilibre/ /prospérité/		F3

Tableau 11 : À l'est la floraison (synthèse)

#### 2.4- Axe Nord-Sud - au nord la bataille (Sq.4 Pr.23 - § 25)

La liste des termes associés au Nord et à ses batailles est la moins nombreuse avec treize mots, ce qui est peut-être signifiant en soi, dans la mesure où cela pourrait traduire la moindre valorisation de cette direction et de ce qui lui est associé :

Au nord la bataille - lexique		
Texte irlandais	Beist	Guyonvarc'h
catha	battles	batailles

comrama	contentions	querelles
dúiri	hardihood	hardiesse
drobela	rough places	places rudes
drenna	strifes	combats
díumasa	haughtiness	arrogance
dímáine	unprofitableness	vanité
húaill	pride	Fierté
hallud	captures	prises
hindsaigthi	assaults	assauts
crúas	hardness	dureté
coicthi	wars	guerres
congala	conflicts	conflits

- *catha* le premier terme de cette liste ne présente pas de difficulté, c'est un pluriel de : *cath* « n u, m. battle, fight ; troop, battalion ». Il est commun à Fintan et Trefhuilngid à la différence du nombre. La traduction fait unanimité, retenons donc « batailles ».

- *drobela*, forme plurielle de *drobél* « n o,m. rough (rugueux, sauvage, brutal) place or road, difficult ground (sol, terre) » ; là encore il paraît difficile de décider de limiter ce lexème au sens de « places rudes » en français, d'une part parce que l'anglais 'place' renvoie à une notion spatiale plus étendue, et d'autre part parce que la rugosité n'est pas la rudesse et n'exprime pas la difficulté agricole ; proposons pour alternative « lieux sauvages (incultes) ».

Cette liste du Nord est à la fois la plus courte et la plus homogène dans sa thématique. Tous les thèmes relèvent de la fonction guerrière et se laissent regrouper en deux principales activités, plus une correspondance extérieure mais par opposition :

- /guerre/ : *cath* (Fintan), *catha* (Trefhuilngid), *comrama*, *drenna*, *hindsaigthi*, *coicthi*, *congala* ;

- /qualités/ : *díumasa*, *dímáine*, *húaill*, *hallud*, *crúas*, *dúiri*, l'une d'entre-elles *dímáine* (vanité et/ou inactivité) pourrait même se comprendre dans une opposition aux nombreuses activités des trois autres points cardinaux ;

- /agricole/ : *drobela* « lieux sauvages » avec un sème /inculte/ ou /difficile à cultiver/ pourrait se concevoir en ce sens par opposition à la fertilité de l'Est et du Sud et l'abondance de l'Ouest et du Centre.

Au niveau de l'ordre de l'énumération, c'est l'ensemble des mots qui est dans le prolongement du thème-titre. La succession /activités de guerre – lieux – vertus/ ne semble pas non plus relever d'une logique précise.

Texte irlandais	Alternatives	Isotopies	Correspondances	Fonctions
cath (Fi)	bataille	/combat/ /pratique/	↔ 3 autres	F2
catha (Tr)	batailles	/combat/ /pratique/	↔ 3 autres	F2
comrama	querelles	/combat/ /pratique/	↔ 3 autres	F2
dúiri	durété	/combat/ /caractère/	↔ 3 autres	F2
drobela	lieux sauvages	/lieux/ /caractère/	↔ 3 autres	F2 vs F3
drenna	combats	/combat/	↔ 3 autres	F2
díumasa	arrogance	/combat/ /caractère/	↔ 3 autres	F2
dímáine	vanité (inactivité)	/combat/ /caractère/	↔ 3 autres	F2
húaill	fierté	/combat/ /caractère/	↔ Sud	F2
hallud	réputation	/combat/ /caractère/	↔ 3 autres	F2
hindsaighthi	attaques	/combat/ /caractère/	↔ 3 autres	F2
crúas	bravoure	/combat/ /caractère/	↔ Sud	F2
coicthi	guerres	/combat/ /pratique/	↔ 3 autres	F2
congala	conflits	/combat/ /pratique/	↔ 3 autres	F2

Tableau 12 : Au nord la bataille (synthèse)

## 2.5- Axe Nord-Sud - au sud la musique (Sq.4 Pr.25 - § 27)

La liste des termes associés au Sud est conséquente, avec vingt-quatre mots, le tableau ci-dessous les rassemble avec les traductions connues :

Au sud la musique - lexique		
Texte irlandais	Beist	Guyonvarc'h
Hesa	waterfalls	chutes d'eau

hónaigi	fairs	assemblées
donda	nobles	nobles
derga	reavers	pirates
súithi	knowledge	connaissance
cruithnecht	subtlety	subtilité
céolchairecht	musicianship	art musical
bindis	melody	mélodie
hairfideadh	minstrelsy	divertissement
hecna	wisdom	sagesse
hairmitniu	honour	honneur
séis	music	musique
foglaim	learning	enseignement
foirceatul	teaching	leçons
fiansa	warriorship	son art guerrier
fidchelacht	fidchell playing	son art du jeu d'échecs
déne	vehemence	véhémence
díscere	fierceness	fierté
filidecht	poetical art	art poétique
fechemnus	advocacy	art d'avocat
féle	modesty	modestie
forus	code	bases (réglement)
tascor	retinue	compagnies (escortes)
torthaigi	fertility	fertilité

La liste du Sud est la première, avant celle du Centre, qui ne commence pas par le mot titre annoncé par Fintan : il avait dit *séis* « musique » alors que Trefhuilngid commence cette énumération par *hesa*. Le thème de la musique apparaît mais plus loin dans la liste.

- *hesa*, traduit par « waterfalls > chutes d'eau » est une forme de *es(s)* 3 « n m., a cataract, rapid; a rapidly flowing stream » ce qui laisse entrevoir un sens plus général de « cours d'eau rapides ».

- *donda*, forme plurielle de *donn* « subst. o,m. chief, noble, ruler (dirigeant); as adj. o,ā princely, noble ». L'e-DIL précise que le sens 'ruler' est activé en poésie et la notion de noblesse n'inclut pas suffisamment le sème /direction/ qui va réapparaître plus bas, soit : « chefs (princiers) ».

- *derga* est une forme plurielle de *derg* « adj o, ā. Of colour, red, ruddy (rougeâtre) of colour of blood, flame ; also of orange or tawny, gold, etc. Hence of persons, of ruddy complexion or red-haired. Transf. red with blood; bloody (ensanglanté), sanguinary ; red-hot, incandescent. In fig. sense, full-blooded (pur et dur / pur-sang), flushed with pride (rouge de fierté),

overbearing (dominateur) ». Il est difficile de savoir pourquoi Best a réactivé un terme anglais donné comme archaïque ‘reavers’ (pilleurs) dérivé de ‘to reave’ (arracher de force), d’où ‘pirates’ chez Guyonvarc’h. Le e-DIL connaît plusieurs mots correspondant aux termes anglais ‘pirate, reavers’ mais aucun proche de *derg*. Les éléments de la définition insistent sur la couleur rouge et ses dérivés, un sens figuré correspondant mieux à la série. Traduire par « sanguinaires » paraît trop fort compte tenu du contexte, et la référence à l’ardeur ou l’incandescence suppose une allusion à la chaleur du sud qui semble excessive. Par différence et complément du lexème précédent, il faut sans doute retenir « dominateurs » ou « chefs dominants ».

- *cruithnecht* est un des noms du blé « n ā, f. wheat (blé) » et il est difficile de comprendre le choix de Best suivi par Guyonvarc’h « subtlety > subtilité » car une recherche sur *subtlety* donne de nombreux autres termes irlandais, mais aucune forme correspondante<sup>271</sup>. S’il ne s’agit pas d’un sens figuré difficile à interpréter, sans doute pouvons-nous envisager un jeu différentiel avec la floraison de l’Est. Il reste qu’il s’agit d’un mot composé dont le sens étymologique a peut-être été activé ici. Il est en effet basé sur *cruth* « n u, form, shape (silhouette), appearance; beauty of form, shapeliness » et *necht* « adj. clean, pure; white ». Retenons provisoirement l’idée de « belle apparence ».

- *ceólchairecht* est le dérivé abstrait en *-echt* de « n (ceólchar) music-making (production musicale) » compris par les traducteurs « musicianship > art musical ». Littéralement, *ceólchar* + *echt* donnent « musicalité ». S’agit-il donc d’un attribut générique qui qualifie le Sud et fait écho à la musique annoncée par Fintan ? Ou faut-il prendre le sens concret retenu par les traducteurs ? À ce stade il est difficile de trancher.

- *fechemnus* est une forme citée de *féchemnas* « n, m. indebtedness (endettement) ; protection, patronage ». Ce terme signale un aspect important de la dépendance dans les sociétés traditionnelles : l’allégeance, au sens de serment d’obéissance, souvent lié à une dette, avec la protection accordée par le supérieur. Les traducteurs ont choisi « advocacy (plaidoyer) > art d’avocat » sur la base de l’hypothèse d’une identité entre *féchemnas* et *fethemnas*. Pour respecter le sens fourni par l’e-DIL proposons « allégeance » au singulier.

- *féle*, a été traduit par « modesty > modestie » sur la base de *féle* « n iā, f. modesty, sense of decorum (bienséance) or propriety (décence), that which causes shame : nakedness (nudité), *pudenda* (parties génitales) » qui dérive de *fial* 2 « veil, curtain ». Mais il y pourrait y avoir contradiction avec les vertus exprimées plus haut (promptitude et vivacité incluant la véhémence). Toutefois *féle* est très proche de formes de *fial* 2 « adj decorous (bienséant) becoming (convenable); of persons modest : chaste ; of persons, well-bred (bien né),

<sup>271</sup> À moins de supposer une confusion avec *cúiríaltacht* [dil.ie/13658](http://dil.ie/13658) n ā, f. (cúiríalta) refinement, subtlety (of speech).

honorable, noble, passing gradually into sense of generous, hospitable ». Il semble préférable de choisir « bienséance », mais c'est un sens que nous avons retenu plus haut pour *sodelb* (Ouest). Pour marquer la différence, conformément à notre méthode, il faut sans doute intégrer ici cette idée de noblesse dans le comportement, ce qui correspond au français « prestance ».

- *forus* est un mot que nous avons rencontré à l'Ouest : « that which is stable; stability; basis, foundation; in older texts generally in fig. established or fundamental principles of knowledge or science, axioms, apodictic maxims (?) hence the principle or enactments 'interprétation' of a law, passing occas. into sense of enforcement (exécution), sanction ». Compte tenu de l'isotopie /direction/ qui irrigue ces thèmes aristocratiques, il semble qu'il faille associer ici les sèmes /stabilité/ et /droit/ d'où « règlement stable ».

Conformément à la même démarche utilisée pour les périodes précédentes, nous allons tenter de synthétiser ces observations, pour faire une classification des éléments à partir des sèmes isotopants :

- /musique/ : *séis* (Fintan), *céolchairecht*, *bindis*, *hairfideadh*, *séis* et ce curieux *hesa* qui désigne des cascades ou cours d'eau rapides, mais est énoncé par Trefuilngid en lieu et place de *séis*. Ces termes renvoient à la musique, qui constitue le thème-titre de cette liste, bien représentée par cette série de lexèmes groupés ; cela laisse supposer d'une part une métaphore sur la base d'une afférence du sème /son/ et d'autre part des correspondances sur la base du sème /rapidité/ avec les mots *déne* (promptitude) et *discere* (vivacité), sans exclure une autre association /cours d'eau || chaleur (Sud) / ⇔ /eau gelée || froid (Nord)/, mais cette association n'est pas démontrable ici en l'absence d'un lexème exprimant ces sèmes dans la liste précédente.

- /activités savantes/ : *foglaim*, *foirceatul*, *filidecht*, trois lexèmes exprimant des thèmes associés plutôt à la fonction savante et qui devraient donc se trouver plutôt à l'Ouest ; toutefois on observe que cela peut constituer une correspondance positive au même titre que, plus bas, la référence à la fertilité (*torthaigi*) qui évoque la fonction productrice et donc l'Est ;

- /personnels/ : *donda*, *derga*, *tascor*, signalent un statut aristocratique et une fonction de commandement ;

- /activités guerrières/ : *fiansa* et *fidchelacht* sont dans la continuité de la catégorie précédente ;

- des/qualités/ pourraient être communes à l'Ouest et au Sud : *súithi*, *forus*, *hecna*, *féle*, *cruithnecht* ;

- des /qualités/ relèvent de la fonction guerrière dans sa dimension aristocratique, car elles évoquent des dispositions au commandement militaire : *hairmitniu*, *fechemnus*, *discere*, *déne* ;

Signalons enfin deux cas particuliers :

- *cruithnecht*, déjà intégré ci-dessus à une liste de qualités, mais dont le sens premier désigne le ‘blé’, ce qui peut constituer une continuité temporelle métaphorique avec la ‘floraison’ de l’Est et la ‘fin’ de l’Ouest ; de fait les blés se moissonnent à la saison chaude symboliquement associée au Sud, ce que rien dans ce texte ne permet de confirmer, mais constitue un élément de l’hypothèse sur les analogies temporelles qui devront être vérifiées avec les textes sur les fêtes saisonnières<sup>272</sup> ;

- *hóenaigi* (assemblées) terme qui évoque les fêtes et rassemblements traditionnels dont nous verrons dans les textes complémentaires qu’ils se déroulent dans les parties Ouest, Nord et Est de Mide, ce qui semble constituer là une opposition aux activités violentes du Nord et à son absence d’activité sociale.

Les thèmes de la liste du Sud relèvent principalement de la fonction guerrière, mais dans sa dimension aristocratique, mis à part quelques occurrences concevables sur la base de correspondances avec l’Est et l’Ouest, ces dernières apportant justement cet élément d’élévation qui distingue le guerrier brutal du chevalier cultivé. Ces faits induisent que le Sud guerrier aristocratique entretient bien une relation sémantique avec le Nord guerrier, autant par des jeux d’oppositions et de distinction, que par des thèmes communs, ce qui constitue un premier élément de confirmation de cet axe en complément de l’axe Est-Ouest.

En ce qui concerne l’ordre de l’énumération, le premier groupe de mots est difficilement assimilable au thème-titre annoncé par Fintan la ‘musique’, bien que celle-ci soit très représentée par la suite. Sans doute constitue-t-elle un élément essentiel de l’opposition symétrique aux thèmes du Nord. La succession /eau – chefs – vertus – musique – vertus – activités – vertus/ semble trop désordonnée pour y trouver une logique.

Texte irlandais	Alternatives	Isotopies	Correspondances	Fonctions
séis (Fi)	musique			
hesa (Tr)	cours d’eau rapides	/plaisir/		?

<sup>272</sup> Voir ci-dessous : 3- Les fêtes et leurs lieux selon Keating et son intertexte, p. 221.

hóenaigi	assemblées	/direction/ /plaisir/	↔ 3 pts	F1-2-3
donda	chefs (princiers)	/direction/ /maîtrise/	↔ Nord	F2
derga	chefs (dominants)	/direction/ /maîtrise/	↔ C-E	F2
súithi	expertise	/maîtrise/	↔ O	F1 ou 2
cruithnecht	blé / belle apparence	/plaisir/ /maîtrise/	↔ N /    Ouest	F2 +1 ?
céolchairecht	art musical musicalité	/plaisir/ /maîtrise/	↔ N /    Ouest	F2 +1 ?
bindis	mélodie	/plaisir/ /maîtrise/	↔ N /    Ouest	F2 +1 ?
hairfideadh	divertissement	/plaisir/ /maîtrise/	↔ N /    Ouest	F2 +1 ?
hecna	clairvoyance	/direction/ /maîtrise/	Ouest	1 <sup>ière</sup> f°
hairmitniu	respect	/direction/ /maîtrise/	Ouest	F2 +1 ?
séis	musique	/plaisir/ /maîtrise/	↔ N /    Ouest	F2 +1 ?
foglaim	apprentissage	/direction/ /maîtrise/	Ouest	F2 +1
foirceatul	enseignement	/direction/ /maîtrise/	Ouest	F2 +1
fiansa	art guerrier	/direction/ /maîtrise/	↔ N /    Ouest	F2 +1
fidchelacht	art du jeu d'échecs	/direction/ /maîtrise/ /plaisir/	↔ N /    Ouest	F2
déne	promptitude	/direction/ /maîtrise/	↔ N	F2
Díscere	vivacité	/direction/ /maîtrise/	↔ N	F2
filidecht	art des filid	/plaisir/ /direction/ /maîtrise/	↔ N /    Ouest	F1
fechemnus	allégeance	/direction/ /maîtrise/	↔ N /    Centre	F2
Féle	bienséance	/direction/ /maîtrise/	↔ N /    Ouest	F2 +1 ?
forus	règlement stable	/direction/ /maîtrise/	↔ N /    Ouest	F2 +1
tascor	compagnies de soldats	/direction/ /maîtrise/	↔ N	F2
torthaigi	fertilité	/prospérité/ /maîtrise/	Est	F3

Tableau 13 : Au sud la musique (synthèse)

## 2.6- Au centre la souveraineté (Sq.4 Pr. 26 - § 28)

La liste associée au Centre comprend vingt mots, le tableau ci-dessous les rassemble avec les traductions connues :

Au centre la souveraineté - lexique		
Texte irlandais	Beist	Guyonvarc'h
rrígi	kings	rois
rechtairi	stewards	intendants
hordan	dignity	dignité
hoireochuss	primacy	primauté
cobsaidi	stability	stabilité
conhgbála	establishments	fondations
fuilngeda	supports	appuis
forrána	destructions	destructions
cathaigi	warriorship	art guerrier
cairpthigi	charioteership	art du char
fiandus	soldiery	art militaire
flaithemnas	principality	souveraineté
hardrigi	high-kingship	sa royauté suprême
hollamnas	ollaveship	art des docteurs
mid	mead	hydromel
maithiuss	bounty	générosité
ciurm	ale	bière
clothaigi	renown	sa renommée ?
rroblad	great fame	sa grande renommée, (ou gloire ?)
rathmaire	prosperity	prospérité

La liste du Centre est la seconde qui ne commence pas par le mot-titre annoncé par Fintan *flaith*<sup>273</sup>, mais à la différence du Sud, le sème /souveraineté/ qu'il contient semble faire isotopie puisqu'il est aussi dans *rrígi*.

- *rrígi*, est une forme attestée de *ríge* « n. ruling (décision, acte de gouvernement), kingship (royauté), sovereignty (souveraineté) ». Il est difficile de comprendre pourquoi les traducteurs ont choisi le pluriel « kings > rois » qui devrait être *ríg* la déclinaison régulière de *rí* au génitif pluriel<sup>274</sup>. Ce mot fait donc écho à celui utilisé par Fintan pour le Centre *flaith* 1 qui est lui aussi un nom bien connu de la souveraineté « n i.f. lordship, sovereignty, rule ; kingdom (royaume) ». Cette différence peut impliquer l'expression d'une nuance, sans doute *flaith* pour « souveraineté » et (*r*)*rígi* pour « royauté ». Il est intéressant de constater au passage une confirmation lexicale d'un thème bien connu de la tradition comparatiste : *flaith* y compris

<sup>273</sup> Ci-dessus p. 181.

<sup>274</sup> Thurneysen *Ibid*, § 318, p. 202, déclinaison de *rí*.

sous sa forme *laith* 2, et précisément parce que cela fonctionne avec les deux formes, fait sans doute l'objet d'un jeu de mot avec *flaith* 2 « n f. liquor, esp. ale or beer » et *laith* 1 « n ale, liquor, intoxicating drink (alcoolisé, enivrant) ». Cette association de la souveraineté et de l'ivresse a été étudiée par Dumézil [1995, p. 997-1021]<sup>275</sup> à partir des récits sur la reine Medb, personnage de diverses épopées irlandaise, dont le nom signifie clairement « alcoolisé, enivrant, grisant ». Ce n'est donc pas un hasard si nous allons retrouver des boissons enivrantes dans la liste du Centre, c'est l'expression au niveau lexical d'un motif mythologique manifestement très ancien.

- *rechtairi* est une forme de *rechtaire* « n io,m. a steward 'intendant', bailiff 'huissier', administrator : in early Irish heroic lit. generally the majordomo of a king or chief who directed his household somet. included collecting food-dues or tributes; rechtaire .i. rector a rege ». En tant que dérivé de *recht* 1 « n u, law ; authority, rule ; in abstr. sense right, lawfulness (légalité) », il a la même base étymologique que *rí* de \**reg-* « tendre, diriger » selon Vendryes<sup>276</sup>. Retenons donc « intendant » au singulier<sup>277</sup>, par allusion au sens historique d'Intendant royal, et, d'une manière usuelle « celui qui est employé par une personne fortunée, par un haut personnage, pour diriger sa maison, administrer ses biens, gérer sa fortune ». Il est notable qu'il a une fonction économique et pratique qui évoque la troisième fonction dumézilienne.

- *hoireochuss*, semble être une graphie en *h* de *oirechtas*, forme de *airechtas*, avec une confusion entre le suffixe *-as* (de *-assu-*) et le suffixe *-us* telle que signalée par Thurneysen<sup>278</sup>. Par ailleurs une recherche sur e-DIL des termes correspondants à l'anglais 'primacy', choisi par Best et suivi par Guyonvarc'h, ne donne que *primaidecht* et *prímdacht*<sup>279</sup>. Soit *airechtas* « n o, m. assembly, gathering (réunion), meeting; sovereignty, power ». Compte tenu du contexte et du précédent lexème, l'actualisation de « pouvoir » apporte un élément complémentaire à la liste, alors que « souveraineté » serait une simple répétition du thème titre, tandis que « réunion, assemblée » ferait sens mais au pluriel qui n'est pas établi ici.

- *hollamnas* est une forme en *h* de *ollamnas* « n m. the office (fonction, charge) or dignity of an ollave », *ollam* étant le plus haut grade de la hiérarchie des savants associé dans les textes au *ardrí*. La traduction par « art des docteurs » pose deux problèmes : l'art n'est pas la fonction ni l'office, « docteur » ne rend pas compte de la spécificité de l'*ollam*<sup>280</sup>, bien que ce grade ait été réactualisé par l'université irlandaise. Retenons donc « service des ollams ».

<sup>275</sup> Le comparatiste signale aussi une personnification de *Flaith* p. 1003-1004.

<sup>276</sup> L.E.I.A. R-11-12 sous 1 *recht* et R-25 sous *rí*.

<sup>277</sup> Même problème que pour le mot précédent, *rechtaire* au génitif pluriel devrait donner *rechtairech*, sur le modèle *aire*, cf. Thurneysen *Ibid*, § 318, p. 202.

<sup>278</sup> Thurneysen *Ibid*, § 261, p. 168.

<sup>279</sup> Respectivement [dil.ie/34564](http://dil.ie/34564) et [dil.ie/34567](http://dil.ie/34567)

<sup>280</sup> Voir le chapitre 5.

Comme pour les précédentes périodes, nous terminons cette analyse du lexique par une classification des éléments sur la base des sèmes isotopants :

- /gouvernement/ : *flaith* (Fintan), *(r)rígi* (Trefuilngid), *rechtairi*, *hoireochuss*, *cobsaídi*, *conhgbála*, *flaithemnas*, *hardrigi*. Nous pouvons ajouter à cette liste *hollamnas* qui, en tant que ‘service des Ollams’ qui sont à la table du Roi dans les assemblées, relève de l’activité royale de gouvernement et signale ici une correspondance avec l’Ouest ;
- les /qualités/ sans doute ‘royales’ : *clothaigi*, *rroblad* et *hordan* ont une correspondance lexicale à l’Ouest ;
- les /activités guerrières/ : *fuilngeda*, *forrána*, *cathaigi*, *cairpthigi*, *fiandus*, représentent la part du Centre relevant de la seconde fonction, donc de correspondances avec le Nord et le Sud ;
- des /qualités/ et /activités/ relevant de la fonction nourricière : *rathmaire*, *maithiuss*, *ciurm*, *mid* marquent des correspondances avec l’Est.

Les thèmes de cette liste centrale relèvent de façon très systématique de l’ensemble des trois fonctions du système dumézilien et, dans le contexte des énumérations des quatre points cardinaux, les regroupent assez bien en entretenant des correspondances assez précises avec chacune des qualités qui leur appartiennent, y compris les ‘assauts’ et ‘l’esprit guerrier’ du Nord. Cela se traduit aussi au niveau de l’ordre de l’énumération. En effet le premier groupe de mots confirme sémantiquement le thème-titre ‘souveraineté’, la succession des catégories thématiques étant assez ordonnée : /gouvernement – activités militaires – prospérité – vertus/.

Texte irlandais	Alternatives	Isotopies	Correspondances	Fonctions
flaith (Fi)	souveraineté	/gouvernement/	↔ Tous	F1
(r)rígi (Tr)	royauté	/gouvernement/	↔ Tous	F1
Rechtairi	intendant	/gouvernement/	↔ Tous	F1-2-3

hordan	dignité / suprématie	/gouvernement/	↔ Ouest	F1
hoireochuss	pouvoir	/gouvernement/	↔ Tous	F1-2-3
cobsaidi	stabilité	/gouvernement/	↔ Ouest	F1
conhgbála	maintiens	/gouvernement/	↔ Tous	F1-2-3
fuilngeda	champions	/militaire/	↔ Nord + Sud	F2
forrána	assauts	/militaire/	↔ Nord + Sud	F2
cathaigi	esprit guerrier	/militaire/	↔ Nord + Sud	F2
cairpthigi	courses de chars	/militaire/	↔ Nord + Sud	F2
fiandus	armée	/militaire/	↔ Nord + Sud	F2
flaithemnas	gouvernement	/gouvernement/	↔ Tous	F1-2-3
hardrigi	royauté suprême	/gouvernement/	↔ Tous	F1
hollamnas	service des ollams	/gouvernement/	↔ Ouest	F1
mid	hydromel	/prospérité/	↔ Est	F3
maithiuss	prodigalité	/prospérité/	↔ Est	F3
ciurm	bière	/prospérité/	↔ Est	F3
clothaigi	renommée	/vertu/	↔ Ouest	F1
rroblad	gloire	/vertu/	↔ Ouest	F1
rathmaire	prospérité	/prospérité/	↔ Est	F3

Tableau 14 : Au centre la souveraineté (synthèse)

## 2.7- Synthèse des résultats et vérification des hypothèses interprétatives

Nous constatons tout d’abord, sur la base des analyses et des synthèses qui viennent d’être énumérées, que ces énoncés ne relèvent pas d’une description de la réalité physique de l’Irlande, dans laquelle il n’y a pas de raison pour que les résidences et les tissus ne soient qu’à l’Est, de même qu’il y a bien eu des *filid* à l’Est et pas seulement à l’Ouest ainsi que, malheureusement, des conflits partout ailleurs qu’au Nord. Cela renforce la légitimité de l’approche sémiologique, car l’association directe entre un point géographique et les thèmes listés est d’ordre sémantique et l’ensemble, par ses correspondances et oppositions, relève donc d’un système symbolique qu’il faut décrire et comprendre.

Le premier point qui peut être vérifié concerne l’ordre et les catégories du contenu de ces listes. Il a été signalé à la suite de chaque analyse lexicale en suggérant que, si ces listes ne semblent pas relever d’une logique précise au premier abord, il conviendrait de voir s’il est possible d’identifier un même type de progression sur l’ensemble de ces cinq séries. Pour cela nous pouvons nous appuyer sur les cinq tableaux de synthèse.

En complément des groupements de lexies basés sur un sème isotopant et relevant d’une thématique (tableaux et commentaires ci-dessus), il est possible de faire une catégorisation plus large en s’appuyant d’une part sur le système dumézilien des trois fonctions (ci-dessous F1, F2, F3), et en y rattachant des domaines d’activités sociales qui correspondent à des domaines sémantiques.

Cette classification est présentée sous la forme du tableau suivant. Nous commenterons ensuite nos choix.

	Ouest	Est	Nord	Sud	Centre
Thèmes-titres	Connaissance	Floraison	Batailles	Musique / eau	Souveraineté

<b>Domaines de compétence</b>	Savoir Droit	Artisanat Commerce	Militaire	Assemblées Musique	Royauté
<b>Activités types</b>	Discours-F1 <i>Enseignement</i> <i>Jugement</i> <i>Conseil</i> <i>Récit</i> <i>Histoire</i>	Production-F3 <i>Provisions</i> <i>Maisonnées</i> <i>Bâtiment</i> <i>Coutume(s)</i> <i>Plaisirs</i> <i>Elevage</i> <i>Echanges</i> <i>Importations</i> <i>Arts-métiers</i> <i>Tissage</i> <i>Métallurgie</i> <i>Hospitalité</i>	Combat-F2 <i>Querelles</i> <i>Combats</i> <i>Attaques</i> <i>Guerres</i> <i>Conflits</i>	Commandement militaire-F2 <i>Divertissement</i> <i>Musique</i> <i>Enseignement</i> <i>Art guerrier</i> <i>Règlement</i> <i>(discipline ?)</i>	Gouvernement F1-F2-F3 <i>Intendance</i> <i>Pouvoir</i> <i>Activités militaires</i> <i>Conseils</i> <i>Ollams</i> <i>Concours</i> <i>Boissons</i>
<b>Qualités types</b>	Eloquence Génie Bienséance Bienveillance	Organisation Prospérité Amabilité Nouveauté	Dureté Arrogance Fierté Bravoure Réputation	Expertise Belle apparence Clairvoyance Respect Promptitude Vivacité Allégeance Bienséance	Suprématie Stabilité Esprit guerrier Prodigalité Gloire Prospérité
<b>Activités autres</b>	Retraite	Défense	Inactivité	Art des Filid	Service Ollams
<b>Qualités autres</b>	Abondance Richesse	Dignité ?	Infertilité F2	Fertilité F2 Blé ?	

Tableau 15 : Classification des activités-types

L'activité *Jugement* de la colonne de l'Ouest inclut 'reproches', sémème décelé dans *himdercadh* et qui relève de cette fonction. Dans la colonne du Sud, les sémèmes 'pouvoir', 'chefs' et 'compagnies de soldats' peuvent être regroupées sous le thème *Commandement militaire*, tandis que *Art guerrier* inclut le jeu d'échec qui est traditionnellement un attribut des chefs militaires et des rois irlandais<sup>281</sup> du fait de son caractère tactique. Toujours dans la colonne du Sud, il est très probable que la lexie *cruthnecht*, ici 'Belle apparence'<sup>282</sup>, soit touchée par une afférence du sème /militaire/ et évoque les tenues d'apparat des chefs militaires ou des guerriers aux assemblées, et il en va de même des lexies *foirceatul* 'enseignement' et *foglaim* 'apprentissage'. Mais à l'échelle globale, cela ne doit pas empêcher

<sup>281</sup> Voir l'épreuve du jeu d'échec imposée à Lugh pour son arrivée à Tara, *la Seconde bataille de Mag Tured*, § 69, TMI, 1980, p. 52.

<sup>282</sup> Les traductions françaises de lexies irlandaises sont ici entre apostrophes, car elles sont considérées comme 'sémème', c'est-à-dire reformulation sémantique, sans considération du changement de langue.

de voir les jeux d'inversion avec le Nord et sa stricte brutalité guerrière, ou de correspondance avec l'Est et l'Ouest, sans oublier la possibilité d'un jeu de mot avec le nom du 'blé'. De la même façon, le sémème 'bienveillance' de la lexie *gart* à l'Ouest peut être concerné par une afférence d'un sème de la première fonction /sagesse/ ou /pertinence/ ou /justesse/ et relever localement d'une différenciation avec la lexie *himdercadh* 'reproche'. Au Centre, la lexie *conhgbála* 'maintien(s)', qui contient le sémème 'entretien de diverses institutions et activités', relève de l'exercice du pouvoir et peut être regroupé sous *Pouvoir*. Nous regroupons aussi 'champion' et 'courses de chars' sous le thème *Concours*, qui est sans doute un pendant aux 'assemblées' du Sud et, compte tenu de la richesse des traditions festives de l'Irlande médiévale, justifierait l'étude détaillée d'un taxème. Pour des raisons analogues de cohérence, nous regroupons 'assauts' et 'armée' sous *Activités militaires* et 'renommée' avec « Gloire » dans la colonne du Centre.

Ces regroupements effectués, nous pouvons constater que chaque 'point' offre les mêmes catégories de données : des 'Thèmes-titres' auxquels correspondent assez logiquement des 'Domaines de compétence', même si les deux cas de métaphore (floraison et eau) nécessitent un éclaircissement qui peut être apporté par la compréhension du système. Les 'Activités types' s'intègrent dans ces 'Domaines de compétence', puis les 'Qualités types'. 'Types', car elles relèvent directement ou peuvent être affectées par l'afférence d'un sème isotopant induit par le 'Thème-titre'. Il y a enfin des 'Activités autres' et des 'Qualités autres', celles qui dans la liste ne semblent pas pouvoir relever de l'isotopie dominante, mais établissent des correspondances directes avec d'autres listes. Il n'y en a pas pour le Centre, car il est manifestement constitué des activités et qualités des autres 'points'.

Cette catégorisation ouvre une perspective sur les représentations des rôles sociaux, et des qualités qui les accompagnent, telles que les colportaient les conteurs et copieurs irlandais du Moyen-âge en transmettant un héritage dont au moins les structures sont plus anciennes. Il permet même d'entrevoir un système de valeurs, constitutif d'une éthique, mettant en parallèle les thèmes de la troisième fonction (biens artisanaux et nourriciers) et les thèmes de la première (savoir et sagesse) ; puis opposant à la brutalité guerrière une aristocratie militaire policée (notamment par le respect du règlement) et raffinée (par la poésie des *filid* et la musique) organisant des assemblées en partie festives. Ces éléments peuvent être étudiés en distinguant, au sein de ces domaines sémantiques (corrélés aux domaines d'activités sociales), des taxèmes susceptibles d'être complétés par des recherches textuelles et lexicales complémentaires. Considérons à tout le moins que cet ensemble de cinq listes comprenant un total de quatre-vingt dix-neuf mots n'est pas aussi « confus »<sup>283</sup> que ce que pensait Dumézil, qui n'avait pas eu accès au document original mais à des analyses intermédiaires.

<sup>283</sup> Voir plus haut la citation de Dumézil, p. 185.

Toutefois, notre recherche en cours a pris pour objet des associations sémantiques dont nous devons finir le repérage. Il s'agit, à la suite de cette analyse lexicale, de déceler les éventuelles relations confirmant et/ou complétant ce que nous avons observé sur l'axe Est-Ouest, et justifiant un jeu de correspondances complémentaires sur l'axe Nord-Sud.

Il convient aussi de mieux comprendre la relation sémantique entre les repères géographiques (points cardinaux et Centre) et ces listes de thèmes, tout en prenant en compte les curiosités comme la connexion /prospérité || floraison/, l'association plus complexe /musique || chutes d'eau || commandement (militaire)/, sans perdre de vue la très mince allusion aux cycles temporels dont la suite /floraison + nouveauté → blé → fin + ancienneté/ pourrait conserver la trace. Cela notamment pour essayer d'apporter des solutions par l'approche globale et systémique aux interprétations difficiles sur la seule base lexicale.

Grâce à ce tableau intermédiaire, aux cinq tableaux de synthèse des listes de lexies correspondant aux cinq directions, grâce aussi aux résultats des analyses lexicales, nous allons inventorier et décrire les correspondances sémantiques qu'il est possible d'établir entre l'ensemble des cinq listes.

Nous commençons par le Centre qui, en première analyse, ne semble pas entretenir de relation avec un *coiced* en particulier, mais emprunte à tous. Sera présenté ensuite une série de relations observées grâce à notre investigation lexicale détaillée, puis celles qui relèvent des axes Est-Ouest et Nord-Sud.

### 2.7.1- Correspondances entre le Centre et les autres points

Comme le présente assez clairement le tableau 15, le Centre concentre en lui des éléments de tous les *coiced* et représente toutes les fonctions duméziliennes.

De la première de ces fonctions, que nous avons ici associée au savoir de l'Ouest, seul le « service des Ollams » (*hollamnas*) est mentionné lequel, compte tenu de ce que nous savons de Fintan et de l'Ouest, comprend en principe le jugement, le conseil et le savoir historique. Soulignons que dans la théorie dumézilienne, la royauté, en ce qu'elle a de sacrée, participe de la première fonction, même si son personnel est issu de la seconde<sup>284</sup>.

Une question se pose cependant sur une différence avec le sud : le roi du Centre bénéficie du « service des Ollams », les chefs militaires du Sud sont associés à « l'art des

---

<sup>284</sup> Voir ci-dessus chapitre 3- 1.1.6- Réalité sémantique de la tripartition dumézilienne, p. 88.

filid ». Or en principe, en moyen-irlandais, la langue de ce texte, *ollam* ne désigne qu'un grade, le plus élevé de la hiérarchie des *filid*. En tant que grade signalant un niveau d'expertise, il a pu être attribué à des maîtres artisans. Toutefois, parce que ce texte transmet une tradition ancienne, il est aussi possible qu'*ollam* ne désigne qu'un office royal<sup>285</sup>. Il est donc difficile de trancher sur cette différence : soit *hollamnas* désigne le service de l'ensemble des experts et donc renvoie aux trois fonctions et aux quatre points cardinaux, soit il désigne seulement le grade le plus élevé de la corporation des *filid*, auquel cas il ne renvoie qu'à la première fonction, et à l'Ouest.

Les *cairpthigi* 'courses de char' et les éventuels concours auxquels pouvaient s'adonner les *fuilngeda* 'champions' relèvent des traditions festives, principalement des assemblées saisonnières que nous allons aborder plus loin. Cela permet d'envisager une correspondance avec les *hóenaigi* 'assemblées' et les *hairfideadh* 'divertissements' du Sud. Ils peuvent correspondre aussi au caractère policé et festif des pratiques militaires, lesquelles forment une autre correspondance entre *fiandus* 'l'armée' au Centre et les *tascor* 'compagnies de soldats' au Sud.

La correspondance guerrière avec le Nord se retrouve dans *forrána* 'assauts' équivalent direct des *hindsaigthe* 'attaques' du Nord, de même que dans *cathaigi* 'esprit guerrier' qui concorde avec les vertus guerrières du Nord.

L'évocation de la troisième fonction et donc le rappel d'éléments relevant de la symbolique de l'Est sont assez clairs dans les notions de *maithiuss* 'prodigalité' et *rathmaire* 'prospérité', ainsi que dans l'évocation des boissons (hydromel et bière).

Tous ces éléments semblent correspondre à des emprunts et exprimer l'idée que, de même façon que le Centre est constitué d'une partie des quatre provinces, il est aussi constitué de leurs qualités qu'il réunit et synthétise dans la fonction royale.

### 2.7.2- Oppositions entre le Nord et les autres points

La liste guerrière du Nord se distingue de l'ensemble des trois autres (hors le Centre) sur plusieurs points.

Sur les qualités et/ou vertus tout d'abord :

- les *sodelb* 'bienséance' et *gart* 'bienveillance' de l'Ouest, *sohostud* 'bonne organisation' et *háinis* 'plaisirs aimables' de l'Est, *féle* 'bienséance' et *hairmitniu* 'respect' du Sud sont toutes

---

<sup>285</sup> Sur ces points voir : ollam [dil.ie/33808](http://dil.ie/33808) (a) An ollave, the highest grade of 'fili' (in O.Ir. ollam may have denoted an office as much as a grade of learning; later used to denote the grade alone). Later an expert in any art or science, a professor.

mélioratives et directement opposables aux « vertus » guerrières du Nord : *dúiri* ‘dureté’, *díumasa* ‘arrogance’ et *húaiill* ‘fierté’ ;

- les *hindmus* ‘richesse’ et *himed* ‘abondance’ de l’Ouest véhiculent le sème /prospérité/ que l’on retrouve à l’Est dans la plupart des termes, principalement *tráchta* ‘échanges, commerce’, *turchartha* ‘biens exotiques’, *teglóchus* ‘maisonnées prospères’, *hilldána* ‘nombreux arts-métiers’, *hilmáine* ‘nombreux trésors’, *brugamnos* ‘hospitalité nourricière’, et enfin au Sud *torthaigi* ‘fertilité’; ce à quoi s’oppose le sème /infertilité/ décelé au Nord dans le lexème *drobela* ‘difficult ground (sol, terre)’.

Sur les activités ensuite :

- d’une manière générale *dímáine* ‘l’inactivité’ du Nord, autre que guerrière, se distingue explicitement des multiples activités des trois autres points ;

- en matière d’agrément, le Nord se caractérise par sa *dúiri* ‘dureté’, alors que les sèmes /plaisir/ et /divertissement/ se trouvent dans plusieurs lexèmes des trois autres *cóiced* : les *scéla* ‘récits’ de l’Ouest, les *háinis* ‘plaisirs’ et *sobés* ‘bonnes coutumes’ de l’Est, le *hairfídeadh* ‘divertissement’, la *séis* ‘musique’ et cet *filidecht* ‘art des filid’ du Sud.

Ces faits sémantiques confirment, à l’échelle textuelle d’un ensemble de cinq périodes et de vingt-huit occurrences lexicales, le système d’opposition mélioratif/péjoratif déjà observé plus haut dans le vocabulaire des points cardinaux et de l’orientation. Mais ici le sème /mélioratif/ s’étend à tout ce qui n’est pas le Nord<sup>286</sup>.

### 2.7.3- Opposition entre l’Ouest et les autres points

Le seul aspect par lequel l’Ouest se distingue de l’ensemble des trois autres points est son absence des sèmes /militaire/ ou /guerre/. Pour cette raison différentielle, il est possible de considérer que la lexie *sos* ‘retraite (repos)’ entérine cette opposition.

### 2.7.4- Opposition entre le Sud et les autres points

---

<sup>286</sup> Cette opposition Nord/autres points n’est pas un fait isolé car elle a une expression épique connue : la *Táin Bó Cúalnge* (*La Razzia des Vaches de Cooley*, Guyonvarc’h 1994), qui conte la guerre des provinces contre l’Ulster (Nord), défendue par le guerrier à l’état pur qu’est Cuchulainn. Il est donc possible de comprendre que, dans le cadre de ce système sémantique, un tel guerrier ne pouvait être que du Nord. Avec les autres exemples convoqués, cela ouvre une piste de réflexion sur le rôle des structures paradigmatiques dans la production narrative.

Pour le Sud aussi, la seule différence qui pourrait l’opposer aux trois autres points concerne la mention des *hóenaigi* ‘assemblées’ dont l’e-DIL précise « in primary sense ‘a reunion’, hence a popular assembly or gathering, generally (though not exclusively) for games, races, and similar contests, as distinguished from an ‘airecht’ or assembly for communal business ». Outre que cette définition renforce l’apparement avec les ‘courses de chars’ du Centre, il est notable que les trois autres points évoquent divers plaisirs, mais pas ce type d’assemblées festives rassemblant l’ensemble de la société à la manière du *festin de Tara* décrit au début du récit de la *Fondation du domaine de Tara*. Or dans les textes sur le cycle des fêtes saisonnières que nous allons aborder ci-dessous, nous observerons que ce type de réunion s’effectue dans les trois autres points lorsqu’elles sont organisées dans la province centrale de Mide. Il y a là comme une inversion parfaitement symétrique.

À ce stade, nous pouvons émettre une hypothèse interprétative intermédiaire qui renforce le caractère symbolique de l’association de thèmes aux points cardinaux : dans la mesure où le système lexical de l’orientation place au Sud l’agrément et le bon ordre, il est sémantiquement cohérent que les fêtes conviviales qui célèbrent l’ordre social en même temps que l’ordre cosmique soient associées aux « valeurs » du Sud, sans pour autant qu’elles fussent se dérouler effectivement dans la part méridionale d’un territoire.

### 2.7.5- Correspondances sur l’axe Est-Ouest

Avec l’observation des correspondances entre deux « pôles », nous retrouvons l’hypothèse de nos deux axes. L’axe Est-Ouest est bien attesté par les passages étudiés en amont, en particulier la relation Fintan – Trefuilngid et le voyage de ce dernier.

Plusieurs constats ont été faits sur la réalité d’un rapport analogique :

	//organisation spatiale//	/Est	↔	Ouest/
=	//cycles temporels -histoire//	/début	↔	fin/
		±/nouveau	↔	ancien/

Quelques éléments relevés dans l’analyse lexicale peuvent s’inscrire dans ce schéma. Un sème /nouveauté/ est identifiable à l’Est dans les lexies *hingantai* ‘étrangetés’, *turchartha* ‘biens exotiques’, *bri(t)graighi* ‘chevaux bretons’, mais surtout *bláth* ‘floraison’. À l’opposé, sur le pôle Ouest, le sème /ancienneté/ est clairement associé au sens et à l’étymologie de la lexie *seanchasa* traduite généralement par ‘antiquités’ ou ‘histoire’. Elle désigne plus précisément la ‘connaissance des choses anciennes’ et serait sans doute mieux traduit par ‘archéologie’ si ce dernier mot n’avait pas une connotation scientifique très moderne. Le préfixe *sen-* est en vieil-irlandais un adjectif et un substantif utilisé fréquemment pour composer

des noms. Il marque toujours cette notion d'ancienneté<sup>287</sup>. À cela s'ajoute la lexie *sos* dans laquelle nous avons identifié le sémème 'retraite (repos + fin)'. Dans l'absolu, les interprétations de chaque mot prises séparément peuvent être discutées longuement, ici c'est bien la structure globale, déjà identifiée par ailleurs, qui prescrit l'actualisation des sèmes locaux en tant qu'ils correspondent à la logique classificatoire et analogique globale.

Si l'on intègre la question soulevée par le sémème 'blé', sens premier de *cruithnecht* (liste Sud), qui pourrait être en correspondance avec la 'floraison' (*bláth*) de l'Est, et compte tenu de la réalité de l'opposition /début ⇔ fin ± nouveau ⇔ ancien/, nous avons là le mince indice d'une métaphore végétale temporelle, donc saisonnière :

//organisation spatiale//	/Est	→	Sud	→	Ouest/
= //cycle végétal//	/fleur	→	<i>blé</i>	→	fin/
= //cycle vie//	/naissance	→	<i>maturité</i>	→	vieillesse/
= //cycle saison//	/printemps	→	<i>été</i>	→	<i>automne/</i>

En revanche, contrairement à l'axe Nord-Sud qui a un sème commun /militaire/ fortement identifiant, l'association de l'Ouest à la fonction du savoir et de l'Est à celle de la production pose question. S'agit-il d'une inversion symétrique comme entre le Nord et le Sud ?

Constatons tout d'abord une proximité lexicale : à l'Est *háinis* 'plaisirs aimables' répond *háine* 'génie' de l'Ouest, dans lequel nous avons reconnu les sèmes /brillant/ et /renommée/. Ces deux termes semblent formellement apparentés. Au plan du signifié, ils ont en commun le sème /splendeur/. Nous avons soulevé la question d'une possible identité à deux versants : la /splendeur/ dans son aspect intellectuel à l'Ouest et dans son aspect prodigue à l'Est, ce qui correspond aux attributs traditionnels de ces deux fonctions dans la théorie dumézilienne. Elle est difficile à confirmer au seul plan lexical.

Nous sommes sur un terrain un peu plus sûr en matière de similarité entre les deux points cardinaux, si nous constatons que seul l'Ouest mentionne une *hindmus* 'richesse mobilière' qui correspond très directement aux diverses richesses (provisions, biens exotiques, trésors, argent, tissus, ferronneries, nourritures des aubergistes, etc.) de l'Est. Cela est différent de la seule *torthaigi* 'fertilité' du Sud. L'association du savoir et de la nourriture

<sup>287</sup> 1 sen [dil.ie/37090](http://dil.ie/37090) Forms: sean adj o, ā old, ancient, long-standing ; As subst. o,n. and (of persons) m. sean m., that which is old ; an ancestor ; of time antiquity; old age.

est d'ailleurs un thème traditionnel dans les sources irlandaises<sup>288</sup>. Nous pouvons considérer que les deux pôles sont reliés par le sème /abondance/.

### 2.7.6- Correspondances sur l'axe Nord-Sud

L'idée d'un axe Nord-Sud n'était qu'hypothétique avant l'étude de ces passages énonçant le « système de Trefhuilngid », il convient ici d'en confirmer la réalité et d'en préciser les aspects. Le constat que le système d'opposition mélioratif/péjoratif observé dans le vocabulaire des points cardinaux et de l'orientation affecte la distinction entre le Nord et les trois autres points a déjà été souligné.

Le point le plus clair concerne la thématique militaire commune aux deux pôles. Le Nord est tout entier voué aux batailles, à la guerre, aux combats : la liste est suffisamment explicite pour qu'il ne soit pas nécessaire de reprendre les éléments recensés plus haut et rassemblés en tableau.

Le fait est plus surprenant dans le cas du Sud, dont le thème annoncé par Fintan est la musique. Cependant les éléments listés ne sont pas douteux, soit qu'ils relèvent directement de la thématique guerrière *fiansa* 'art guerrier', *tascor* 'compagnies de soldats', soit de celle du commandement militaire *fidchelacht* 'art du jeu d'échecs', *donda* 'chefs (princiers)', *derga* 'chefs (dominants)', *fechemnus* 'allégeance', ou enfin des qualités requises pour le commandement militaire *déne* 'promptitude' et *discere* 'vivacité'.

Il y a donc bien correspondance, ce qui suffit à confirmer la réalité de cet axe, mais il y a aussi des différences. Nous avons déjà mentionné dans l'opposition du Nord aux trois autres points, son 'inactivité' (*dímáine*) en dehors de la guerre. Dans le cas du sud, ce qui s'y oppose relève du sème /divertissement/. À l'infertilité du Nord s'oppose la fertilité du Sud, à l'arrogance du premier le respect et la bienséance du second. Et à la suite nous pouvons opposer à la dureté du Nord, la musique du Sud qui, au moins par contraste, relève d'un sème /douceur/ et peut-être /harmonie/. Toutes ces oppositions s'insèrent dans le système de valeurs de l'orientation celtique, qui associe au Nord (*túaid*) la gauche et les sèmes /méchanceté/ et /perversité/<sup>289</sup>, et au Sud la droite et les sèmes /agréable/ et /ordonné/.

La question est donc de savoir si ces différences mettent en cause cette identité de l'axe Nord-Sud, en particulier autour de la place apparemment incongrue de la musique en

---

<sup>288</sup> Signalons que cet apparentement entre le savoir et la nourriture correspond à une analogie /abondance de savoir || abondance de nourriture/ qui s'exprime ailleurs dans la figure du Dagda 'bon-dieu' qui est lui-même le dieu savant (Guyonvarc'h-LeRoux 1986, p.379), ainsi qu'un gros mangeur (TMI p. 53 § 89-92) ; il possède un chaudron (TMI p. 47 § 6), considéré comme un prototype du Graal médiéval dans la tradition comparatiste, qui est d'abord un chaudron d'abondance de nourriture mais, pour divers auteurs dont ceux cités ici, est aussi un symbole de connaissance. L'association /savoir || nourriture/ transparaît aussi dans la fonction de l'*aite* « père nourricier, éducateur, tuteur, maître » (LEIA A-52).

<sup>289</sup> Pour rappel, voir ci-dessus p.184, le tableau 9.

regard notamment du système dumézilien qui l’associe à la première fonction. Il y a cependant un épisode mythologique bien connu qui réunit la force, l’art du jeu d’échec et la musique, dans les capacités d’un seul personnage qui va être à la fois un commandant militaire et un grand guerrier. Il s’agit de l’arrivée du dieu Lugh à Tara<sup>290</sup> « un jeune guerrier aimable et beau » autant dire un guerrier du Sud symbolique. Après avoir signalé sa compétence dans la totalité des arts, qui lui vaut le surnom de *Samildánach* « réunion de multiples arts »<sup>291</sup>, il se voit imposer trois épreuves : d’abord celle du jeu d’échec, il gagne la partie ce qui lui permet de rentrer dans Tara, puis il remet en place et répare une grande pierre « pour laquelle il fallait les efforts de quatre-vingts jougs », enfin il joue de la harpe à la demande des « troupes », pratiquant successivement les trois types de musique de la tradition mythologique irlandaise : le refrain du sommeil, le refrain du rire et le refrain de tristesse<sup>292</sup>. La tradition dumézilienne a conduit à faire de Lugh un dieu « hors-classe et hors fonction » [Guyonvarc’h-LeRoux, 1986, p.402-403] sur la base de ses multiples compétences exprimées ici et de son surnom, toutefois sa réalité actantielle est celle d’un guerrier de type /héros invincible/, puisqu’il va déterminer à lui tout seul l’issue positive de la bataille de Mag Tured en terrassant le géant Balor, que personne d’autre ne pouvait affronter à cause de son œil unique mais maléfique<sup>293</sup>. Il est aussi le commandant en chef des armées. C’est pourquoi, sur la base de la nature de ces actes, il convient de ne pas négliger son aspect guerrier lié à la seconde fonction dumézilienne et de constater qu’il unit la compétence tactique du jeu d’échec à une force physique exceptionnelle ainsi qu’à l’art musical.

Cet élément de mythologie mériterait d’autres développements, mais dans le cadre de la présente étude il permet de confirmer que le lien entre la musique et la fonction guerrière, sans être exclusif, n’est pas isolé dans les textes irlandais<sup>294</sup>. Celle-ci participe d’un service des *filid* auprès des « troupes » militaires. Son évocation dans cette liste relève donc d’un système sémantique mémoriel exprimé sous différentes formes narratives.

Nous pouvons rassembler ces associations et oppositions ainsi :

//organisation spatiale//	/Nord	↔	Sud/
---------------------------	-------	---	------

<sup>290</sup> TMI pp.51-52, § 53-73.

<sup>291</sup> Traduit souvent en français par « polytechnicien » ou « multiple artisan », en fait mot composé de sam- ‘joint, united, together’, -il- ‘many’ et dánach ‘having arts, professions’, les deux derniers correspondant à *hildána* rencontré dans la liste de l’Est.

<sup>292</sup> TMI p.52, § 69-73. Nous reprenons la traduction de C.J. Guyonvarc’h.

<sup>293</sup> TMI pp.56-57, § 133-135 et pour la seconde version pp.67-69, § 83-100

<sup>294</sup> À la fin de la bataille de Mad Tured, le Dagda récupère, avec l’aide de Lugh, sa harpe qui avait été volée par les ennemis Fomoré. Le Dagda, dieu de la première fonction, joue à son tour les trois airs, dont celui du sommeil à la fin qui permet d’endormir ce qu’il reste de l’armée ennemie. La harpe doit ses capacités magiques au dieu-druide, mais a une fonction militaire. TMI pp.58-59, § 161-162.

=	//cycles temporels-saisons//	/hiver	⇔	été/
=	//activité militaire 1//	/combat	⇔	commandement/
=	//activité militaire 2//	/bataille	⇔	tactique (échecs)/
=	//valeurs militaires 1//	/arrogance	⇔	respect+ bienséance/
=	//valeurs militaires 2//	/dureté	⇔	douceur+harmonie/
=	//activités sociales//	/inactivité	⇔	divertissement/
=	//activités agricoles//	/infertilité	⇔	fertilité/
=	//orientation//	/gauche	⇔	droite/
=	//valeurs générales//	/méchanceté+perversité	⇔	agréable+ordonné /

S'il y a bien, pour l'essentiel, une identité thématique entre le Nord et le Sud, pour les éléments listés dans l'encadré ci-dessus les différences apparaissent pour une partie comme des oppositions symétriques, pour une autre comme des complémentarités. Dans notre enquête sur l'expression et l'interprétation des poly-isotopies, la question se pose de savoir si les premières, les oppositions symétriques, ne relèvent pas d'un processus analogique : soit qu'il s'agisse des deux faces du même thème, soit qu'il s'agisse d'une inversion par un jeu de contraires.

Pour la relation /Nord || guerre brutale/ et /Sud || commandement expert/, se pose la question de la source de ces associations. La relation différentielle avec l'axe Est-Ouest impose de prendre en compte son modèle solaire. Il faut envisager l'hypothèse d'oppositions binaires sur ce thème : nuit/jour, obscur/clair, hiver/été, froid/chaud et les possibilités d'analogies et d'afférences de sèmes /mélioratif/ vs /péjoratif/ vers les thèmes et valeurs qui y ont été associés dans les textes.

### 2.7.7- Le système spatial irlandais synthèse

Le tableau ci-dessous propose une récapitulation schématique de l'ensemble. Pour le détail, nous renvoyons aux explications et tableaux antérieurs. Ici sont mentionnés les thèmes les plus représentatifs afin de montrer les domaines mis en parallèles :

- Points cardinaux (Ouest) et Fonctions sociales (Savoir)
- Activités principales (Discours) et Vertus associées (Éloquence)
- Cycles : journalier (Soir), annuel (Automne), vital (Vieillesse), historique (Fin) ;
- Valorisation celtique (Bon vs Mauvais)
- Principes universels (Chaud vs Froid)

Les axes sont signalés par des couleurs nuancées pour les distinctions :

- Ouest-Est, axe de l'abondance (Savoir / Richesses) en bleu ciel et vert clair ;
- Sud-Nord, axe martial (Batailles / Paix) en orange et rouge vif.

Dans la mesure où le centre regroupe l'ensemble dans sa « souveraineté », les détails ne sont pas repris ici. Nous signalons juste la notion de /pérennité/ qui pourrait correspondre au symbolisme du centre sur les correspondances des cycles temporels.

	<i>Principe</i> Froid - Obscur		<b>Nord - Batailles</b>				<i>Valorisation</i> Mauvais		
<i>Principe</i> Coucher	↗	<i>Activité</i>	Combat Attaques		Dureté Bravoure		<i>Vertus</i>	↘	<i>Principe</i> Lever
	<i>Activité</i>	<i>Cycles</i>	Nuit	Hiver	Mort	Inactivité	<i>Cycles</i>	<i>Activité</i>	
<b>Ouest</b> <b>Savoir</b>	Discours Enseignement	Soir		▼			Matin	Artisanat Commerce	<b>Est</b> <b>Prospérité</b>
		Automne	▶	<b>Centre</b> <b>Souveraineté</b> <b>Pérennité</b>		◀	Printemps		
	Éloquence Génie	Vieillesse		▲			Naissance	Organisation Nouveauté	
		Fin					Début		
<i>Valorisation</i> Bon	<i>Vertus</i>	<i>Cycles</i>	Midi	Été	Jeunesse	Actual- 295	<i>Cycles</i>	<i>Vertus</i>	<i>Valorisation</i> Bon
	↖	<i>Activité</i>	Commandement Divertissement		Expertise Respect		<i>Vertus</i>	↙	
	<i>Principe</i> Chaud - Lumineux		<b>Sud - Harmonie</b>				<i>Valorisation</i> Bon		

Tableau 16 : Le système spatial irlandais (synthèse)

Construit sur la base des associations et oppositions mises en relief par l'analyse et les tableaux 9 à 15, celui-ci permet de rassembler tous ces éléments sous une forme qui correspond à la représentation spatiale qui structure ce système sémantique en lui fournissant la base de ses premières analogies, notamment par la mise en parallèle des points cardinaux et des moments du cycle solaire journalier. Il permet aussi de vérifier la cohérence de ces diverses associations et oppositions.

<sup>295</sup> Actual- pour *Actualisation* au sens de « mise en actes » en comprenant aussi le sème /activité/, par différence avec *Début / Fin / Inactivité*

D'une manière générale et pour répondre aux interrogations formulées au début de ce chapitre<sup>296</sup>, nous faisons les constats suivants :

(i) L'hypothèse initiale d'un axe structurant et transversal Ouest-Est complété par un axe Sud-Nord est confirmée et précisée, ces axes sont intégrés au système de Trefuilngid.

(ii) Le système de Trefuilngid mettant en parallèle les points cardinaux et les fonctions sociales est détaillé et confirmé dans sa cohérence. Outre les associations thématiques (contenus investis), ce système de distinctions est structuré par des valeurs parfaitement discernables et qui sont fixées dans le lexique de l'orientation. Ce développement discursif du système de l'orientation permet d'ailleurs d'observer le déploiement, à l'échelle textuelle, d'un système de valeurs figé et conservé dans le lexique. Dans la mesure où les celtisants soupçonnent des continuités lexicales dans ce domaine entre les vocabulaires des langues celtiques continentales antiques et les langues insulaires médiévales, il y a là une possibilité de comparaison à plus grande échelle.

(iii) Les hypothèses concernant un autre parallèle avec les cycles temporels sont aussi précisées, même si certains points sont à valider par le recours à des textes explicitant les cycles saisonniers. Elles sont justifiées par l'analogie spatio-temporelle contenue dans le mouvement solaire journalier : Est = début = matin et Ouest = fin = soir. Cette analogie sert d'interprétant et permet de construire des hypothèses sur les autres parallèles : cycle annuel, cycle vital et cycle historique. Elle justifiera aussi des hypothèses explicatives sur les correspondances avec les fonctions sociales, cela sur la base : ouest-vieillesse-arbre = savoir / est-naissance-fleur = fécondité, hypothèses explicatives qui permettront un retour sur l'objet et la problématique générale au chapitre 6.

(iiii) La présence récurrente du thème de l'arbre et son association avec les thèmes du savoir, de la transmission, de la mémoire et du temps long, livre quelques formes sémantiques qui pourront être versées au dossier de l'association /savoir || arbre/ qui sera détaillée au chapitre 5.

---

<sup>296</sup> Voir plus haut 1.1- Structures narratives et hypothèses interprétatives, p. 137-144.

### 3- Les fêtes et leurs lieux selon Keating et son intertexte

Dans les pages qui suivent nous allons confronter les formes sémantiques et le schéma général repérés dans le texte de la *Fondation du domaine de Tara* à un schéma analogue tiré des deux autres textes du corpus d'étude présentés à la fin du préambule de la seconde partie : un extrait de l'Histoire d'Irlande de Geoffrey Keating et le *Tract on the chief places of Meath* édité par T.P. McCaughey<sup>297</sup>.

Ces deux textes sont proches chronologiquement mais suffisamment différents dans leurs variantes pour ne pas relever d'un travail de copie de l'un sur l'autre. Les éléments communs qu'ils expriment relèvent très certainement d'une mémoire culturelle.

Nous allons donc les présenter et décrire leur organisation séquentielle pour en tirer les contenus thématiques. La comparaison entre les deux textes permettra de rendre compte des contenus communs. Ce système des fêtes, des lieux géographiques et des pratiques sociales qui leur sont associées, pourra ensuite être comparé au système précédent.

#### 3.1- Analyses et description des correspondances intertextuelles

Ces deux textes sont des passages d'un récit à visée historique et sans doute des reformulations d'annales plus anciennes contenus dans des manuscrits comme ceux auxquels Keating fait allusion : le *Psautier de Tara* et/ou le *livre de Breithemhnas Tuaithe* (Pr. 18). Toutefois ni l'un ni l'autre ne constituent un récit complet avec un schéma narratif comme la *Fondation du domaine de Tara*. Des rois supposés historiques et des traditions sont évoqués, celles-ci concernent des lieux de la province centrale de Mide (ici Midhe), qui sont associés aux fêtes saisonnières et à des pratiques rituelles et politiques. Du point de vue thématique, ces textes relèvent de la même tradition annoncée dès la première période sous la forme d'un motif narratif connu : un roi fondateur, et/ou en début de cycle, organise le festin de Tara pour fonder et/ou réorganiser la province de Mide et, par-là, le territoire de l'Irlande elle-même. Mais ces rois sont différents : Diarmat fils de Fergus Cerball dans la *Fondation*, Thuathal chez Keating et Eochaigh fils d'Erc dans le texte édité par McCaughey. Si, une fois de plus, il est douteux qu'il y ait là une réalité historique à observer, il y a bien cependant et peut-être exclusivement une réalité sémantique.

Ces thèmes sont assez clairement différenciés dans les courtes périodes de ces extraits tels que nous pouvons les découper en suivant la même démarche distinguant Séquences (Sq.) et Périodes (Pr.). Chaque séquence correspond à des topoï ou des motifs abondamment

---

<sup>297</sup> Pour le détail des sources et références, voir l'Annexe 5 : Corpus d'étude, et la bibliographie.

attestés dans les sources irlandaises<sup>298</sup> et les périodes ont une unité essentiellement thématique.

Compte-tenu de la brièveté de ces textes, le découpage séquentiel et périodique en constitue un résumé suffisant. Les contenus thématiques seront donnés à la suite, sous la forme des tableaux 17 à 23. Ces thèmes sont précisés entre parenthèse pour chaque séquence et période ci-dessous :

Texte de Keating

Sq.1 : La royauté et l'organisation de Mide (motif initial)
Pr.1 : L'assemblée fondatrice (événement politique)
Pr.2 : La division de Mide (lieu)
Sq.2 : Tlachtga (lieu)
Pr.3 : Tlachtga partie du Munster = Sud (lieu)
Pr.4 : Tlachtga = Nuit de Samain (fête saisonnière)
Pr.5 : Le feu de Tlachtga (pratique rituelle)
Pr.6 : L'impôt de Tlachtga (pratique politique)
Sq.3 : Uisneach (lieu)
Pr.7 : Uisneach partie du Connaught = Ouest (lieu)
Pr.8 : Uisneach = Beltaine (fête saisonnière)
Pr.9 : Les feux de Beltaine (pratique rituelle)
Pr.10 : L'impôt de Beltaine (pratique politique)
Sq.4 : Tailtiu (lieu)
Pr.11 : Tailtiu partie d'Ulster = Nord (lieu)
Pr.12 : Les mariages de Tailtiu (pratique rituelle)
Pr.13 : Tailtiu = Lughnasadh (fête saisonnière)
Pr.14 : L'impôt de Lughnasadh (pratique politique)
Sq.5 : Tara (lieu)
Pr.15 : Tara partie du Leinster = Est (lieu)
Pr.16 : Le festin de Tara = Samain (fête saisonnière)
Pr.17 : Les décisions de Tara (pratique rituelle + pratique politique)
Sq.6 : Tara : La disposition du banquet (pratique rituelle)
Pr.18 : L'inscription des noms (parole)
Pr.19 : La salle de banquet (lieu)
Pr.20 : Le choix des places (pratique politique)
Pr.21 : Le rite de l'installation (pratique rituelle)

Texte édité par McCaughey (MS H.3.17)

Sq.1 : Les lieux et les fêtes (lieu + fête saisonnière)
Pr.1 : Tara (lieu et fondation)
Pr.2 : Tailtiu = Lughnasadh (lieu + fête saisonnière)
Pr.3 : Tlachtga = Samain (lieu + fête saisonnière)
Pr.4 : Uisnech (lieu + fête saisonnière)
Sq.2 : La répartition des impôts (lieux + pratique politique)
Pr.5 : La part du roi de Leinster
Pr.6 : La part du roi d'Ulster
Pr.7 : La part du roi du Connaught
Pr.8 : La part du roi du Munster
Pr.9 : La part du roi de Mide

<sup>298</sup> Voir les faits abondants rassemblés par Guyonvarc'h-Le Roux, *Les fêtes celtiques*, 1995, ouvrage auquel des emprunts nécessaires seront faits pour compléter les informations des deux textes analysés.

Sq.1' : Les lieux et les fêtes <sup>299</sup>

Pr.10 : Tara = contrats (lieu + fête saisonnière + pratique politique)

La différence de l'organisation tactique est intéressante en cela que, additionnée aux variantes sur les détails, elle constitue un argument de plus en faveur de reformulations différentes à partir d'un fond mémoriel commun.

L'ordre même des données thématiques pourrait relever d'une organisation mémorielle, comme dans le cas des groupements de thèmes des listes du système de Trefuilngid détaillées plus haut et constituer un forme sémantique structurée, soit ici :

lieu > fête saisonnière > pratique rituelle > pratique politique.

Le premier point qui nous intéresse concerne l'association entre d'une part des lieux, qui correspondent au découpage traditionnel de la province de Mide et aux points cardinaux de la *Fondation*, et d'autre part des fêtes saisonnières. Il s'agit donc de vérifier l'hypothèse d'une correspondance analogique /espace || temps/.

La lecture détaillée des deux textes permet de rassembler ces faits dans le tableau suit :

	Lieu	Orientation	Fête	Saison <sup>300</sup>
<b>Texte de Keating</b>	Tlachtgha	Munster = Sud	nuit de Samain	<i>Automne</i>
<b>MS H.3.17</b>			Samain	<i>Automne</i>
<b>Texte de Keating</b>	Uisneach	Connaught = Ouest	Beltaine	<i>Printemps</i>
<b>MS H.3.17</b>			?	?
<b>Texte de Keating</b>	Tailtiu	Ulster = Nord	Lughnasadh	<i>Été</i>
<b>MS H.3.17</b>			Lughnasad	<i>Été</i>
<b>Texte de Keating</b>	Tara	Leinster = Est	Samain	<i>Automne</i>
<b>MS H.3.17</b>			?	?

Tableau 17 : Correspondances fêtes – provinces

C'est la première confirmation d'une mise en parallèle explicite, donc intentionnelle, entre le cycle annuel des fêtes saisonnières et les quatre parties de la province centrale de Mide.

Quelques points sont toutefois à préciser.

Nous observons tout d'abord la correspondance, commune aux deux textes, entre des « forteresses » historiques et mythiques (Tlachtgha, Uisneach, Tailtiu, Tara : lieux situés dans les parties de Mide issues des quatre provinces traditionnelles) et les fêtes saisonnières.

<sup>299</sup> Bien qu'il s'agisse tactiquement d'une troisième séquence, nous la numérotions Sq.1' car elle complète thématiquement la Sq.1 Pr.1. Il y a là la marque d'un manque de rigueur dans le plan du copiste, ce qui signale probablement le passage d'une mémoire orale à sa fixation par écrit.

<sup>300</sup> Il est fait référence ici à nos saisons astronomiques et non aux saisons météorologiques qui, en Irlande, s'intercalent entre les fêtes. Elles sont transcrites en italique car déduites de la position des fêtes irlandaises dans notre calendrier.

Au niveau des points cardinaux, nous pouvons nous appuyer sur les diverses attestations [LeRoux-Guyonvarc'h, 1986, p.218-224] de cette tradition du découpage de la province centrale Mide en quatre parties, et de l'Irlande en cinq, l'ensemble formant les *coiced* terme vieil-irlandais signifiant littéralement le « cinquième » et, dans l'usage irlandais, ayant signifié par analogie la « province » en général<sup>301</sup>. Cette répartition a été représentée schématiquement chez les *Rees* [Rees, 1961, p. 121]<sup>302</sup> :

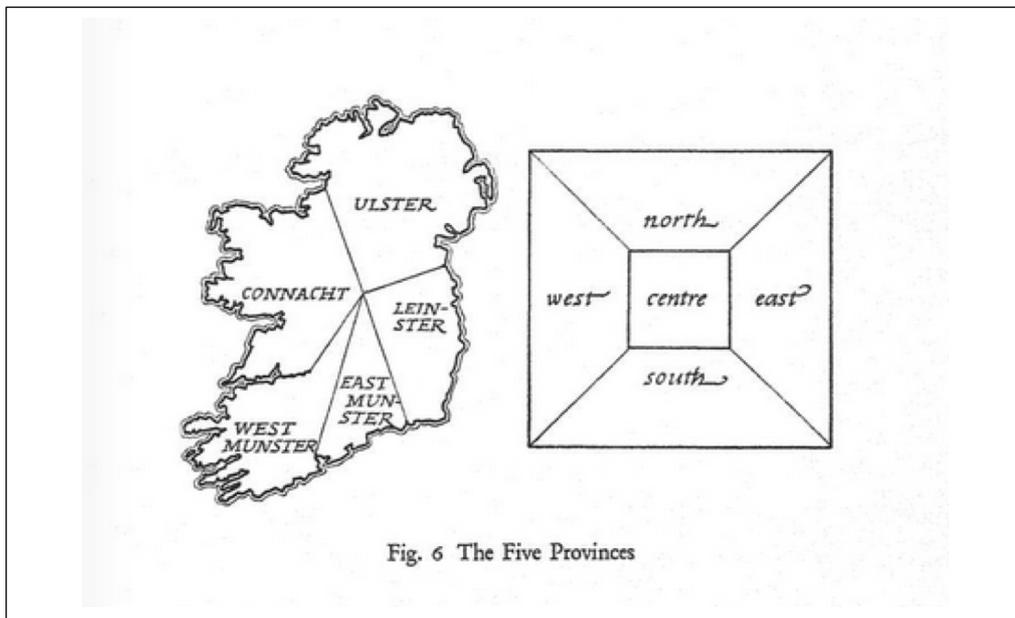


Schéma 5 : carte et représentation des cinq provinces

Cette division en cinq de l'Irlande est clairement évoquée à la fin de la *Fondation*, par Fintan lui-même puisqu'elle est l'objet de son jugement Sq.5 Pr.29 « Le pilier d'Uisnech et le partage de l'Irlande ». L'association entre les points cardinaux et les provinces est donc constante et explicite.

Au niveau des fêtes saisonnières du cycle annuel, trois difficultés apparaissent. Tout d'abord seulement trois fêtes sont mentionnées dans ces deux textes : Samain (début novembre), Beltaine (début mai) et Lughnasad (début août), or nous savons qu'elles sont au nombre de quatre avec Imbolc (début février)<sup>303</sup>. Cette fête est moins bien attestée dans les sources irlandaises et elle a très tôt été recouverte par celle dédiée à Sainte Brigitte, christianisation connue de la déesse Brigit. Les raisons de cet oubli ne sont peut-être pas simplement historiographiques, car *Imbolc* étant située en plein hiver a probablement été conçue de façon différentielle par rapport aux trois autres qui encadrent la belle saison de mai

<sup>301</sup> Voir Annexe 4 : Lexique vieil-irlandais.

<sup>302</sup> Le découpage en deux du Munster a été discuté par Dumézil et n'est qu'une variante de la tradition plus générale et mieux attestée des quatre provinces cardinales plus une centrale.

<sup>303</sup> Outre Guyonvarc'h-Le Roux, *Les Druides*, 1986, chapitre 4-II. Les fêtes, cf. des mêmes auteurs *Les fêtes celtiques*, 1995, chapitre II, *Imbolc, la fête du premier février*, p. 83-98.

à novembre et ainsi, pour des raisons autant pratiques que symboliques, ont été des fêtes sociales. Cela nous offre au moins une perspective d’hypothèse sémantique puisque, sur la base de l’analogie /hiver || nord/, Imbolc pourrait être opposée aux trois autres comme, dans la *Fondation*, le Nord est opposé aux trois autres points cardinaux.

La seconde difficulté tient à ce que le temps de *Samain* est divisé en deux pratiques rituelles et/ou sociales : pendant la nuit de Samain se déroule le feu de Tlachtga, tandis que le festin de Tara se déroule immédiatement après soit, selon Keating : *iar ndéanamh a n-iodhbartha da n-uile dhéibh i d-Tlachtgha* ‘après que les offrandes/sacrifices avaient été offerts à tous les dieux de Tlachtgha’. La mention de la ‘nuit’ et du ‘feu’ sur un point associé au ‘sud’ pourrait avoir une valeur sémantique. Pour avoir une association plus explicite entre le *Festin de Tara* et la fête de Samain, il nous faut avoir recours à la tradition afin d’assimiler le Festin de Tara au Festin de Samain [LeRoux-Guyonvarc’h, 1986, p.252] qui se déroule dans les provinces deux années sur trois et à Tara une année sur trois.

La troisième difficulté tient à la structuration globale que nous avons entrevue. Ainsi si nous admettons l’analogie /espace || temps/ telle que nous l’avons reconstruite précédemment nous devrions les trouver à leur place dans le tableau suivant, avec les déductions analogiques *en italique* :

Organisation spatiale	Ouest	Nord	Est	Sud
Cycle jour	Connaught	Ulster	Leinster	Munster
Cycle saisons	coucher	nuit	lever	midi
Cycles fêtes	<i>Automne</i>	<i>Hiver</i>	<i>Printemps</i>	<i>Été</i>
	<i>Samain</i>	<i>Imbolc</i>	<i>Beltaine</i>	<i>Lughnasad</i>

Tableau 18 : Analogies /espace || temps/

Structurellement cet ordre respecte le cycle annuel puisque qu’il est admis que Samain, héritière du *Samonios* du calendrier gaulois de Coligny<sup>304</sup>, marque le début de l’année celtique ; et il respecte l’ordre de l’énumération des points cardinaux par Fintan, c’est-à-dire le cycle solaire en commençant par l’Ouest, le coucher.

Toutefois le tableau comparatif des deux textes ici étudiés, que nous présentons ci-dessous, donne un résultat différent mais régulier :

Organisation spatiale	Sud - Munster	Ouest - Connaught	Nord - Ulster	Est - Leinster
Cycle fêtes	Tlachtgha	Uisneach	Tailtiu	Tara
	nuit de Samain	Beltaine	Lughnasadh	Samain

<sup>304</sup> Guyonvarc’h-Le Roux, 1995, p. 14 reprennent cet ordre du calendrier gaulois, sans précision. Pour la confirmation voir Duval, 1986.

Cycle saisons <sup>305</sup>	Hiver ?	Printemps	Été	Automne
------------------------------	---------	-----------	-----	---------

Tableau 19 : Correspondances lieux – saisons

Ce résultat est régulier tout d’abord parce que l’ordre du mouvement solaire est respecté (dans le texte de Keating), mais avec un départ au Sud avant l’Ouest ; ensuite parce que les associations entre les fêtes et les points cardinaux ne correspondent pas à l’hypothèse analogique, mais sont systématiquement inversées. Nous attendions *Beltaine* à l’Est par analogie avec le *printemps* et le *lever du soleil*, mais elle apparaît à l’opposé, c’est-à-dire à l’Ouest. Ainsi pour *Lughnasad* que nous attendions au Sud mais qui est célébrée au Nord et, de même, *Samain*, la fête des savants *filid* que nous attendions à l’Ouest et qui est célébrée à l’Est de Mide, c’est-à-dire à Tara.

Cependant, cette inversion est trop systématique pour ne pas appeler une solution sémantique. Cette solution peut apparaître tout d’abord dans la solidarité que nous avons décrite plus haut sur les axes Est-Ouest et Nord-Sud, car ceux-ci sont bien respectés ici, y compris dans les oppositions systématiques comme nous le montrerons plus bas. Une solution peut apparaître ensuite dans ce processus de symétrie<sup>306</sup> qui semble relever de l’analogie : les oppositions symétriques ou les complémentarités, par exemple sur l’axe Nord-Sud dont les deux pôles présentent une identité de thème mais une opposition de valeurs. Ajoutons un point de vue logique : lorsque l’on fait face à l’Est on est forcément à l’Ouest par rapport à lui et ainsi de suite, cela a pu être exprimé dans le choix des lieux. Pour toutes ces raisons, ces inversions ne peuvent pas être perçues comme un autre système, mais comme une variation sans doute strictement liée à un procès sémantique qui sera à préciser.

La principale variation vient en fait du feu de Tlachtgha, qui se déroule pendant la nuit de Samain au Sud de Mide (dans la partie du Munster), c’est-à-dire où, suivant notre hypothèse analogique par inversion, nous devrions trouver la fête d’*Imbolc* associée à l’*Hiver*. Notons que, du point de vue sémantique, l’association /Nuit = Hiver/ fonctionne dans ce cas, mais elle suppose un remplacement symbolique de la fête de l’Hiver par un rite nocturne, ce qui n’est pas incohérent et peut avoir une explication pratique quant à l’organisation de la fête d’*Imbolc* pour laquelle on ne déplaçait manifestement pas les populations.

<sup>305</sup> Pour plus de clarté, il convient de préciser que sont utilisées ici nos saisons astronomiques marquées par les solstices et les équinoxes. Les saisons irlandaises sont plutôt météorologiques et s’intercalent entre les quatre fêtes. Ainsi l’automne commence à Lughnasad, l’hiver à Samain, etc.

<sup>306</sup> Les historiens des religions et les anthropologues connaissent ce phénomène qu’ils appellent, à la suite de Mircea Eliade, la *coincidentia oppositorum*, cf. *Traité d’histoire des religions*, 1986, p. 351-352. Mais aussi l’analogie inverse chez P.-A. Riffard, *L’ésotérisme*, 1990, p. 344-346.

Cette hypothèse d'une inversion symétrique, et donc analogique, pourra être vérifiée si elle se reproduit au niveau des pratiques liées à ces fêtes. Ce que nous allons observer en rassemblant les faits dans le tableau suivant :

	Lieu	Fête	Activité	Fonction	Impôt
<b>Texte de Keating</b>	Tlachtgha - Sud	Nuit Samain	Feu sacrificiel Extinction > rallumage	F° 1	Un scrupule ou trois pence
<b>MS H.3.17</b>	Tlachtgha - Sud	Samain	Feu rituel hommes et dieux jeunes gens du Munster veillaient sur les feux pas de feu en Irlande qui ne fut allumé à ce feu	F° 1 + F° 3 ?	Un scrupule d'or de chaque tribu aux gens Munster + un boisseau de froment et un verrat au co-héritier de Midhe = nourriture
<b>Texte de Keating</b>	Uisneach - Ouest	Beltaine	Echanges biens, marchandises, objets de valeurs = foire + deux feux protection troupeau	F° 3	Chevaux et équipements de chefs
<b>MS H.3.17</b>	Uisneach - Ouest	?	Rendre justice + répartir terres / régler les mesures et les prix couper langues des druides	F° 3	Chevaux, équipement et habillement au roi du Connaught
<b>Texte de Keating</b>	Tailtiu -Nord	Lughnasadh	Mariage versus séparation Alliance, réunion, commémoration	F° 2 ?	Une once d'argent
<b>MS H.3.17</b>	Tailtiu -Nord	Lugnasad	Epouser	F° 2 ?	En or
<b>Texte de Keating</b>	Tara -Est	Samain	Lois et coutumes, annales et antiquités, banquet	F° 1	?
<b>MS H.3.17</b>	Tara -Est	?	Régler contrats et liberté / servage	F° 1	Acheter chevaux + épée + beau vêtement

Tableau 20 : Rites et activités sociales

Ce recueil de données sur les activités rituelles et les impôts exprimées par les deux textes permet de nouveaux constats, et tout d'abord sur leurs convergences et complémentarités.

Au niveau des activités, la thématique est la même pour les deux extraits : un feu rituel à Tlachtga, des mariages à Lugnasad et une préoccupation juridique à Tara pour Samain, qu'il s'agisse de régler les contrats ou les lois et coutumes. Pour Beltaine il y a une différence de contenus, mais ils relèvent tous de la troisième fonction dumézilienne liée à la prospérité et ils se complètent même : aux 'échanges de biens et marchandises' de Keating répond le 'réglement des mesures et des prix' du MS H.3.17, à la 'protection des troupeaux' de Keating répond la 'répartition des terres' du second texte.

Au niveau des impôts les correspondances sont directes entre les deux sources : pour le feu de Tlachtga un paiement en monnaie comme pour Lugnasad, pour Beltaine le paiement par le don de chevaux et équipements, dont l'habillement pour le MS H.3.17 qui est globalement plus détaillé sur les activités rituelles et politiques. Keating n'apporte pas de précision sur ce point des impôts à Samain, tandis que le MS H.3.17 les remplace par une inversion : l'achat par le roi de biens semblables à ceux de Beltaine.

Nous pouvons donc confirmer la réalité d'une mémoire commune à ces deux textes, mémoire qui ne relève pas simplement d'un ensemble de faits épars, mais de faits organisés par la même structure.

Nous allons d'ailleurs pouvoir préciser certains aspects de cette structure en observant, comme pour le système de Trefuilngid, la réalité sémantique des axes cardinaux :

- Nord – Sud : nous avons noté l'identité du paiement monétaire de l'impôt, nous pouvons aussi constater la présence d'un sème /foyer/ commun aux thèmes du mariage et du feu druidique, lequel est la source unique de tous les feux allumés dans les maisons d'Irlande pendant l'hiver qui suit. Signalons que la fête d'Imbolc, qui n'apparaît pas dans ces textes, a notamment pour thèmes l'/eau/ de la lustration et la /parturition/ passée dans le folklore de Brigitte<sup>307</sup> ; ce dernier point pouvant converger avec la thématique du /mariage/ et du /foyer/.

- Est – Ouest : nous avons relevé le caractère juridique des activités 'rendre la justice, régler les mesures et les prix, lois et coutumes, régler les contrats' qui ont donc /droit/ pour sème commun. Et nous pouvons ajouter la mention commune des 'chevaux, équipement et habillement', qui ont /biens mobiliers/ pour sème commun. Sur cet axe nous relevons aussi des oppositions thématiques. Ainsi ces 'chevaux, équipement et habillement' sont donnés en

---

<sup>307</sup> Guyonvarc'h-Le Roux, 1995, p. 86. Nous pouvons ajouter les thèmes du /sommeil/ et de la /guérison/ que révèle le passage de la Táin Bó Cúalnge, alors même que le guerrier du Nord par excellence qu'est Cuchulainn est endormi et soigné au moment d'Imbolc par le dieu Lug, Cuchulainn ayant combattu et étant resté éveillé pendant tout l'hiver, soit de Samain à Imbolc. Ce qui offre de nouvelles oppositions et convergences thématiques : /hiver = sommeil/ (sauf pour le guerrier), /Imbolc = guérison/, intervention de Lug le dieu de Lugnasad au cours d'une période diamétralement opposée, etc. Cf. *Les fêtes celtiques*, p. 93 et *La Razzia*, 1994, p. 143-144 et note 110-111.

impôt lors de la fête de Beltaine à Uisneach (Ouest), alors qu'à l'inverse ils sont achetés par le roi lors de la fête de Samain à Tara (Est).

Une autre opposition est moins explicite et concerne cette curieuse mention des « langues coupées dans les têtes des druides » lors de la fête de Beltaine à Uisneach (MS H.3.17, Pr. 4). Outre qu'il est peu probable qu'il s'agisse d'un rite historiquement attesté, il est remarquable que cette réduction des druides au silence contraste avec la place de la parole et des discours dans la fête de Tara située à l'opposé sur le plan calendaire et géographique. Ainsi les savants révisent les lois, les coutumes, les annales et les antiquités qui sont contenues dans des livres dans les représentations de Keating, mais qui renvoient à des *scéla*, c'est-à-dire des discours. Il y a de nombreuses autres attestations de ce que Samain est le temps des récits, des chants et des poèmes, des « légendes des Forteresses, des Destructures, des Razzias, des Courtises » des ancêtres<sup>308</sup>. C'est donc plus sur le plan sémantique de l'inversion analogique qu'il faut comprendre cette mention des langues coupées.

Constatons à ce stade que les deux axes qui structurent l'espace ont leur pendant dans le cycle des fêtes, comme cela est présenté dans le tableau ci-dessous :

Axes et fêtes	Nord	Sud	Est	Ouest
	Lughnasad	Samain 1 - Imbolc	Samain 2	Beltaine
<b>Identités axiales</b>	Monnaie + Foyer		Biens + Droit	
<b>Oppositions axiales</b>	Jour / Nuit		Parole / Silence (Droit) Achat / Don (Biens)	

Tableau 21 : Correspondances axes – fêtes

D'autres oppositions thématiques sont remarquables :

Dans le système de Trefuilngid, le Nord est le lieu de la guerre par excellence. Ici c'est la fête de Lughnasad qui y est située, or elle est la fête de la paix : mariages, contrats d'alliance et d'amitiés et, comme nous le savons par ailleurs, interdiction de toute violence<sup>309</sup>. De plus elle comprend des courses de chars. Cette concorde harmonieuse et ludique, au moins en principe, correspond à la symbolique du Sud dans le système analysé dans la *Fondation*.

Une autre opposition est lisible dans l'association du /feu/ de Tlachtga à la /nuit/ de Samain : ces deux sèmes correspondent à la thématique de l'hiver qui entre ainsi en opposition avec la position au Sud qui devrait signaler l'été.

Soit :

<sup>308</sup> *Ibid.* p. 43.

<sup>309</sup> *Ibid.* p. 134, strophe 31.

Axes et fêtes	Nord	Sud
	Lugnasad	Samain 1 - Imbolc
Thème spatial	Guerre	Été – Jour
Thème fête	Paix, alliance	Hiver – Nuit

Tableau 22 : Oppositions des fêtes sur l’axe Nord-Sud

Le fait que les oppositions thématiques apparaissent toujours sur les mêmes axes confirme leur caractère systématique et renforce l’hypothèse du caractère analogique de ces inversions sémantiques.

Un dernier point permet de renforcer la comparaison avec le récit de la *Fondation*, c’est la possibilité du classement des activités selon le système des fonctions duméziliennes.

Ainsi les activités de Beltaine, comme nous l’avons signalé plus haut, relèvent de la troisième fonction liée à la prospérité : ‘échanges de biens et marchandises’, ‘régulation des mesures et des prix’, ‘protection des troupeaux’ et ‘répartition des terres’. Ce listage pourrait parfaitement s’insérer dans celui associé à l’Est dans le système de Trefuilngid.

Le feu rituel de Tlachtga, par la présence symbolique des druides et sa dimension religieuse, relève de la première fonction, comme d’ailleurs les activités de Tara, qu’il s’agisse de régler les contrats ou les lois et coutumes. C’est ainsi l’ensemble de la fête de Samain qui renvoie à la fonction du savoir éventuellement magico-religieux, avec une intéressante distinction en deux temps et deux thèmes<sup>310</sup>.

Les mariages à la fête de Lugnasad pourraient être associés, au premier degré, à la troisième fonction dumézilienne (amour, fécondité). Cependant ils relèvent plus profondément d’un sème /union/, compris dans *-nasad* « assemblée, réunion », puisqu’ils sont associés à d’autres contrats d’alliance et d’amitié. Si on ajoute des jeux (courses de chars) et une interdiction de porter les armes, même par inversion, c’est bien la dimension noble de la fonction militaire, telle qu’elle est exprimée au Sud dans le système de Trefuilngid, qu’exprime le thème central de cette fête saisonnière. Il s’agit donc de la seconde fonction dumézilienne.

Ainsi, les activités associées dans les deux textes aux fêtes celtiques recourent celles associées aux points cardinaux dans la *Fondation*, ce qui renforce le constat d’une identité thématique de chaque point-temps malgré l’inversion de la situation spatiale.

Notons un détail qui pourrait avoir une importance : le paiement d’un impôt au co-héritier de Midhe (seulement dans le MS H.3.17) ce qui, avec les quatre autres impôts payés aux rois des provinces évoque les cinq parts de l’Irlande. Thématiquement, il est notable que

<sup>310</sup> Dans la tradition de l’analyse dumézilienne, cela pourrait relever de la dualité Mithra-Varuna propre à la première fonction ; claire et juridique d’un côté (Mithra), mystérieuse et obscure de l’autre (Varuna).

c'est le seul qui soit rigoureusement nourricier : un boisseau de froment et un verrat. Peut-être y a-t-il une hypothèse sémantique à construire, mais sur le plan structurel nous pouvons là encore constater une systématicité : la monnaie sur l'axe Nord-Sud, les biens sur l'axe Est-Ouest et la nourriture au Centre.

Signalons enfin et pour mémoire un jeu d'opposition au niveau des pratiques rituelles : le feu unique de Tlachtgha, au cours de la Nuit de Samain qui marque le début de la saison froide et sombre, s'oppose aux feux multiples d'Uisneach, au cours de la fête de Beltaine qui marque, six mois plus tard, le début de la saison claire et chaude. Ces deux pôles de l'année celtique sont aussi ceux de l'activité agricole<sup>311</sup>.

### 3.2- Le système irlandais des analogies spatio-temporelles et sociales

L'ensemble de ces constats peut être récapitulé dans le tableau 23, ci-dessous. Il fait écho au tableau 16 produit à la fin du sous-chapitre 2.7.7.<sup>312</sup>, dont il reprend la disposition et le code des couleurs. Le système de Trefuilngid du tableau cité est repris de façon synthétique pour souligner les correspondances avec le système des fêtes.

Système Trefuilngid		→		Hiver	Nord		Nuit	←		Système Trefuilngid
				Batailles, attaques = guerre						
		↓		Lugnasad				↓		
		Système fêtes		Courses, jeux, Mariages, alliances				Système fêtes		
Automne	Paroles, jugements = Savoir	Beltaine	Elevage, artisanat, échanges (Terre ?) Feux multiples	Impôt : Chevaux, équipement et habillement	Impôt : Une once d'argent / or		Achat royal : chevaux + épée + vêtement	Coutumes, Lois, Paroles (Air ?)	Samain	Printemps
Ouest					Uisneach	Taitiu				
				MIDE				Artisanat, élevage, échanges = Prospérité		
				Impôt : Froment + verrat						

<sup>311</sup> Il y a là une piste de recherches possibles sur la comparaison entre ce feu unique sur une colline qui pénètre dans chaque foyer pour l'hiver et les rites populaires du feu relevés par Van Gennep. Ces rites concernent une bonne partie de l'Europe Occidentale et se prolongent jusqu'à nos jours dans les *chevannes*, les *fayes* et les *tronches* (bûches de Noël) de la tradition populaire comtoise, avec les mêmes éléments thématiques et actantiels : feux nocturnes sur une colline et échanges avec le feu de foyers domestiques.

<sup>312</sup> Tableau 16 : Le système spatial irlandais (synthèse), p. 219.

Coucher					Tlachtgha							Lever
					Impôt : Un scrupule (d'or) / trois pence							
→		Système fêtes	Eau (lustration)		Feu unique			Système fêtes				↑
			Imbolc		Nuit	Samain						
Système Trefuilngid		→	Jeux, musique, commandement = harmonie							←	Système Trefuilngid	
			Été	Sud		Jour						

Tableau 23 : Système irlandais des analogies spatio-temporelles et sociales (synthèse)

Le détail est justifié dans les tableaux 17 à 22 explicités ci-dessus, ici sont mentionnés les thèmes les plus représentatifs afin de montrer les correspondances et oppositions entre :

- les points cardinaux (Ouest), les fêtes (Samain) et les activités sociales (Artisanat, élevage),
- les cycles : journalier (Nuit), annuel (Automne), et les fêtes saisonnières (Samain),
- les activités sociales (Artisanat, élevage) et les impôts (un scrupule).

Les couleurs des axes permettent de mettre en relief l'inversion lieux / fêtes : rouge/orange et vert/bleu.

Les juxtapositions que permet le tableau fait surgir d'autres hypothèses. Ainsi par exemple l'évocation du feu et de l'eau (éléments qui sont liés à Imbolc et à la Nuit de Samain sur l'axe Nord – Sud) permet de se poser la question de l'existence d'une symbolique élémentaire qui pourrait être intégrée à ce système. Ainsi il est possible de déceler un sème /terre/ dans les activités agricoles et artisanales liées à l'Est et à la fête de Beltaine, ce qui pourrait être confirmé par le mythe des Fir Bolg transporteurs de Terre<sup>313</sup> et associés à l'Est dans le poème de Fintan (voir le tableau 24 ci-dessous). À titre d'hypothèse intermédiaire et par *différence*, nous pouvons supposer la présence du sème /air/ dans les paroles des druides et filid associés à l'Ouest, mais cela suppose d'autres investigations.

Si nous reprenons les interrogations posées au début de ce chapitre et auxquelles nous avons répondu de façon intermédiaire plus haut, nous pouvons préciser le constat suivant sur trois points :

(i)- L'hypothèse initiale d'un axe structurant et transversal Ouest-Est complété par un axe Sud-Nord est aussi vérifiée dans le système des fêtes compte tenu des correspondances thématiques et/ou des inversions systémiques qui apparaissent au niveau des activités (rites et impôts).

<sup>313</sup> La première bataille de Mag Tured, § 7, in TMI, 1980, p. 26.

(ii)- Le parallèle avec le système de Trefuilngid est globalement cohérent et les variations (Nuit de Samain au Sud et absence d'Imbolc) comme les inversions (les trois fêtes sociales célébrées en face du pôle attendu) trouvent des justifications sémantiques au sein même du système décrit.

(iii)- Les hypothèses concernant un parallèle avec les cycles temporels sont confirmées et précisées pour le cycle annuel et saisonnier.

Les poly-isotopies génériques sont associées sur la base de l'analogie spatio-temporelle contenue dans le mouvement solaire journalier (Est = début = matin et Ouest = fin = soir). Le fait qu'elles soient consolidées par l'introduction d'une parallélie explicite entre les fêtes et des activités sociales, qui correspondent assez bien aux fonctions duméziliennes, implique que nous ayons à approfondir la question d'une genèse analogique et différentielle de ces dernières, sur la base : /ouest-vieillesse-arbre = savoir vs est-naissance-fleur = fécondité/, déjà mentionnée. Elle permettrait de ne plus rechercher une explication unique dans une cause historique extérieure, mais d'envisager sa production au sein d'un procès différentiel complexe.

Si le tableau 23 ci-dessus permet de rendre compte de la réalité thématique des textes analysés, et de le faire d'une façon *spatialisée* qui soit la plus proche possible des (re-) présentations que suggèrent ces récits, il reste cependant encore trop complexe pour bien visualiser les deux processus sémantiques qui semblent jouer un rôle essentiel, c'est-à-dire : d'une part les associations entre isotopies génériques et d'autre part les oppositions duelles entre deux termes, ces dernières étant toujours placées sur l'un des deux axes Est-Ouest ou Nord-Sud.

C'est pourquoi nous produisons ci-dessous un nouveau tableau (numéro 24). Le code couleur est différent de celui du précédent. Il permet de mettre en parallèle les récurrences sémiques qui font isotopie. Comprenons que le sème isotopant /directions/ est manifeste dans les lexèmes 'Ouest', 'Nord', etc. Les mises en parallèle sur la base d'une analogie sont à observer entre les //domaines// et entre les isotopies génériques, donc ici entre les lignes. Nous incluons cependant les fonctions duméziliennes comme repère classificatoire.

Domaines	Sèmes	Isotopies				
//Espace// <sup>314</sup>	/directions/	Ouest	Nord	Est	Sud	Centre
	/coiced/	Connaught	Ulster	Leinster	Munster	Mide
	/forteresses/	Uisneach	Tailtiu	Tara	Tlachtgha	Mide
//Temps//	/journalier/	Soir -coucher	<i>Nuit</i>	Matin -lever	<i>Midi</i>	?
	/annuel/	<i>Automne</i>	<i>Hiver</i>	<i>Printemps</i>	<i>Été</i>	?
	/fêtes/	Samain	Nuit-Samain <i>Imbolc</i>	Beltaine	Lughnasad	<i>Nuit Samain ?</i>
	/vie/	Vieillesse	<i>Mort</i>	<i>Naissance</i>	Jeunesse	
	/action/	Fin	Inaction	Début	Activité(s)	
	/âges/ (temps long)	Partholon (1 <sup>er</sup> )	Tuatha Dé Danann (4 <sup>ième</sup> )	Fir Bolg (3 <sup>ième</sup> )	Fils de Mil (5 <sup>ième</sup> )	Nemed (2 <sup>ième</sup> )
//Fonctions//	/activités/	Paroles jugements	Batailles attaques	Artisanat élevage échanges	Jeux musique commandement	Gouvernement
	I.-E.	1 <sup>ière</sup>	2 <sup>ème</sup>	3 <sup>ème</sup>	2 <sup>ème</sup>	Toutes
	/impôts/	<i>Achat :</i> Chevaux épée vêtement	<i>Paiement :</i> Once argent / or	<i>Don :</i> Chevaux équipement habillement	<i>Paiement :</i> Scrupule (d'or) / trois pence	<i>Paiement :</i> Froment verrat
	Thèmes génériques	Savoir	Guerre	Prospérité	Harmonie	Souveraineté
//Valeurs//	Dimension 1 //bon vs mauvais//	//bon...//	//...mauvais//	//bon...//	//bon...//	//bon...//
	/vertus/	Eloquence	Bravoure	Organisation	Expertise	Souveraineté

<sup>314</sup> //Espace// pour //organisation spatiale// retenu plus haut. Nous simplifions par commodité mais le fond thématique est le même.

		génie	dureté	nouveauté	respect	pérennité
	Dimension 2 // intelligence vs force//	//intelligence ...//	//... force //	//intelligence ...//	//intelligence ...//	//intelligence ...//

Tableau 24 : Récapitulation des mises en parallèles

En complément des mises en parallèles analogiques, l'autre procès différentiel qui joue un rôle important dans la structuration de cet ensemble consiste en oppositions et/ou en inversions. Elles sont représentées dans le tableau 25 ci-dessous.

Domaines	Sèmes	Isotopies				
//Espace//	Points	Ouest	Est		Sud	Nord
	Coïced	Connaught	Leinster		Munster	Ulster
	Lieux	Uisneach	Tara		Tlachtgha	Tailtiu
//Temps//	Jour	Soir -coucher	Matin -lever		<i>Midi</i>	<i>Nuit</i>
	Année	Automne	Printemps		<i>Été</i>	<i>Hiver</i>
	Fêtes	Samain	Beltaine		Lugnasad	<i>Imbolc (Nuit Samain)</i>
	Vie	Vieillesse	<i>Naissance</i>		Jeunesse	<i>Mort</i>
	Action	Fin	Début		Activité(s)	Inaction
//Fonctions//	Activités	Paroles jugements	Langues coupées		Jeux, musique commandement	Batailles attaques
	Impôts	Don (biens mobiliers)	Achat (biens mobiliers)		Scrupule (d'or) trois pence	Once d'argent or
	Thèmes génériques	Savoir	Prospérité		Harmonie	Guerre
//Valeurs//	/vertus/	Eloquence génie mémoire	Organisation nouveauté		Expertise respect	Bravoure dureté
	Dimensions	//ancien...	...nouveau//		//maîtrise...	.. <i>furie</i> // <sup>315</sup>

Tableau 25 : Récapitulation des oppositions duelles

Les oppositions et/ou inversions clairement exprimées dans le texte sont signalées ici en rouge. L'*italique* marque les lexèmes proposés par le modèle et les analogies, mais qui ne sont pas explicitement attestés dans les textes étudiés. Ils pourraient faire l'objet de recherches complémentaires pour lesquelles quelques pistes ont été signalées.

<sup>315</sup> Pour la dimension //maîtrise vs *furie*// dont le second terme en italique signale une hypothèse, outre l'interprétation globale des lexèmes du Nord, nous intégrons ici le thème de la fureur guerrière attestée dans le personnage de Cuchulainn.

#### 4- Synthèse et perspectives

Dans ce chapitre, qui constitue l'analyse principale de la thèse, nous avons procédé à une étude du premier corpus afin de comparer les structures sémantiques de trois textes différents quant à leurs époques. Nous avons ainsi montré la cohérence interne d'un système qui s'explique par le processus différentiel, caractéristique de toute production de sens.

Avant de terminer ce chapitre, il convient de faire un point d'étape sur l'objet de recherche, la problématique et les hypothèses. Non pas pour y répondre, puisque ce sera le but du chapitre 6, mais pour vérifier le lien entre l'objet ciblé et les résultats de ces premières analyses.

Ainsi, après avoir émis des hypothèses intermédiaires sur plusieurs formes sémantiques, nous avons bien identifié plusieurs formes stables exprimées dans au moins trois textes. Ces formes sont bien composées de poly-isotopies associant tantôt des sèmes du domaine /spatial/ à des sèmes du domaine /social/ (les activités ou fonctions), et tantôt des sèmes du domaine /spatial/ à des sèmes du domaine /temporel/, voire même des trois domaines. Des formes intermédiaires portant sur des variantes des isotopies (divers cycles temporels par exemple) ont été observées et intégrées.

Au terme de ce parcours nous pouvons donc avancer que nous sommes en présence d'un ensemble de formes sémantiques de même type qui forment un système complexe et cohérent. Cela correspond bien aux deux points de l'objet qui avaient été définis : identifier et décrire des formes sémantiques complexes :

*- qui soit exprimées par une ou des poly-isotopies génériques, c'est-à-dire relevant de plusieurs domaines sémantiques, et qui manifestent des associations - éventuellement analogiques - par des connexions entre ces domaines ;*

*- dont les éléments structurés s'expriment dans plusieurs textes et s'observent malgré et/ou du fait des variations.*

La réponse à la problématique sur *les conditions sémantiques qui permettent d'authentifier et d'interpréter un rapport de comparaison* se fera dans le chapitre 6.

Constatons d'ores et déjà que chaque fois que, dans le cours de l'analyse, une hypothèse interprétative a été émise sur une poly-isotopie, nous nous sommes appuyés sur le caractère explicite, car exprimé, d'une mise en parallèle et/ou d'une équivalence. C'est-à-dire que les connexions entre les domaines sont exprimées dans les textes par leur mise en parallèle intentionnelle.

Les analogies très formelles et continues que l'on observe entre les domaines ou isotopies récapitulées dans les tableaux ci-dessus ouvrent la voie à une observation des correspondances des systèmes de valeurs qui les structurent, car il apparaît que le système de valeurs qui structure les distinctions temporelles structure aussi les distinctions spatiales. Il reste à préciser si cela est aussi clair entre ces deux domaines et celui des activités et fonctions sociales.

En travaillant sur trois textes distincts et en observant un système qui leur est commun, nous avons montré la réalité d'un élément appartenant à l'ordre paradigmatique d'une mémoire intertextuelle. Les modèles reconstruits sous forme de tableaux peuvent servir à de nouvelles comparaisons, soit partielles sur des éléments pris séparément, soit globales sur des ensembles structurés de façon analogue. Ils peuvent aussi servir à de nouvelles reconstructions, par exemple des paradigmes de langues apparentées dont de nombreux éléments ne sont pas attestés mais supposés.

## Chapitre 5

### La métaphore /arbre || savoir/ et ses variations

En complément du corpus précédent centré sur la *Fondation du domaine de Tara* et les analogies spatio-temporelles, nous présentons ici un ensemble de textes dont les éléments, basés principalement sur les noms de la hiérarchie des *filid*, doivent permettre de préciser la forme sémantique soupçonnée dans l'étymologie du lexème *\*dru-uid*, c'est-à-dire l'association possible : /savoir || arbre/. Les éléments de ce second corpus sont composés de textes épars et de diverses périodes, nous les présenterons au fur et à mesure de leur analyse. Pour l'essentiel il s'agit des diverses attestations de la série des noms des grades de la hiérarchie des *filid*, et de diverses expressions textuelles d'une association savoir ↔ arbre

pouvant relever d'une métaphorisation, c'est-à-dire d'une expression d'une conception du savoir par la *figuration* de l'arbre, basée sur une analogie intentionnelle.

Dans le chapitre 2, après avoir critiqué le caractère spéculatif du recours à des racines i.-e., elles-mêmes reconstruites et ayant un sens hypothétique, pour expliquer le lexème *\*dru-uid* dont les deux morphèmes sont parfaitement attestés en contexte celtique, l'existence d'autres lexicalisations de cette association /savoir || arbre/ dans les textes irlandais a été signalée<sup>316</sup>.

Dans le préambule de la seconde partie, nous avons toutefois expliqué que ces lexicalisations ne pouvaient pas constituer le corpus principal, pour diverses raisons. La principale tient au fait que ces données, bien que souvent rassemblées au sein de textes de natures diverses, apparaissent au titre de leur sens social, celui d'un grade hiérarchique institutionnalisé, et non pas de leur sens premier à caractère végétal. En sorte que ces contextes d'énonciation ne permettent pas de constater de façon explicite l'expression d'une poly-isotopie associant les domaines //arbre// et //savoir//, sauf dans quelques passages. Contrairement au récit très complet de la *Fondation du domaine de Tara* nous ne disposons pas, à notre connaissance, d'un texte explicitant cette mise en parallèle telle que nous l'avons rencontrée dans le corpus précédent pour la mise en relation des points cardinaux et des fonctions sociales, puis des points cardinaux et des cycles temporels.

C'est la présence au sein de cette série des noms des degrés de la hiérarchie des *filid* de plusieurs termes ayant un sens premier végétal qui permet d'une part de faire le lien avec l'hypothèse du sens étymologique de *\*dru-uid*, et d'autre part de formuler une nouvelle hypothèse quant au sens de l'ensemble de cette série. Pour mémoire étaient énumérés au chapitre deux : *cli* « pilier, tronc, pommier », *dos* « buisson, petit arbre au branchage épais », *fochluc* « nom d'une plante aquatique, si ce n'est le cresson », *drisac* « ronce », *taman* « tronc d'arbre, personne stupide, corps sans tête », *oblair* « de *obull*, variante de *oball* 'pomme' »<sup>316</sup>.

Nous avons aussi signalé qu'il existe quelques autres lexicalisations plus explicites de cette association /savoir || arbre/ dans les textes irlandais et nous en avons rencontré dans le corpus précédent<sup>317</sup>.

Nous sommes donc en présence d'un objet empirique fait de multiples attestations éparses mais qui appellent, en amont de l'interprétation, la confirmation de la réalité de cette poly-isotopie : il est en effet concevable que, dans le cas des degrés des *filid*, lorsque ces mots apparaissent dans un contexte juridique, le sens second et hiérarchique suffise. Pour légitimer

<sup>316</sup> Voir chapitre 2, p. 56-57.

<sup>317</sup> Voir chapitre 4- 1.3.2- Connexions //prospérité//, //savoir//, //arbre//, p. 164-168.

une interprétation fondée sur la mise en relation des deux isotopies génériques //arbre// ↔ //savoir//, il faut démontrer que cette poly-isotopie n'est pas le fruit d'un hasard.

Il y a deux manières de résoudre ce premier problème : d'une part en montrant le caractère récurrent de cette analogie dans une variété de lexicalisations, ce qui réduit la part du hasard et de l'exception, d'autre part en démontrant son caractère systématique, c'est-à-dire sa cohérence au sein de la série des degrés des *filid*.

Nous procéderons dans un premier temps au rassemblement et à la description de ces données, puis dans un second temps à une reconstruction de l'ensemble structuré en appliquant les principes de la SI : si le global conditionne le local, le sème /végétal/ doit se propager sur la majorité des lexèmes de cette série et ainsi permettre de trouver des solutions aux étymologies incertaines. Quant à la cohérence de l'ensemble, elle pourrait être démontrée si la modélisation du domaine comparé //savoir// par le domaine comparant //arbre// propage des aspects du système de valeur du second sur le premier, tout en lui apportant une structuration qui soit intelligible et pertinente.

Ces éléments, en complément de ceux du chapitre 4, seront repris dans le dernier chapitre pour répondre à la problématique centrale.

## 1- Données lexicales et intertextuelles

### 1.1- Les noms des grades des *filid*<sup>318</sup>

Le seul ouvrage rassemblant en langue française l'ensemble des données textuelles, antiques et médiévales, concernant les druides est celui de Françoise Le Roux et Christian-J. Guyonvarc'h, qui a connu plusieurs éditions successives<sup>319</sup>. À ce titre, c'est-à-dire parce qu'il produit des sources abondantes et attestées, il intéresse directement la démarche de la SI. Dans la masse des récits mythiques et témoignages historiques traduits et publiés dans ce livre, nous pouvons lire une série de textes présentant les degrés de la hiérarchie des *filid*, dont les noms des grades cités en vieil-irlandais ont un lien avec la métaphore végétale.

Selon les auteurs, la liste la plus claire quant à la description de la hiérarchie est extraite du *Senchus Mor*, un traité de droit en vieil-irlandais daté du 7<sup>ième</sup> siècle<sup>320</sup>, dont le nom signifie 'Grande antiquité' :

---

<sup>318</sup> Dans cette partie nous nous appuyons principalement sur les éléments produits par le linguiste celtisant C.J. Guyonvarc'h, en collaboration avec F. Le Roux dans le cas de l'ouvrage *Les Druides*, 1986.

<sup>319</sup> C.J. Guyonvarc'h - F. Le Roux, *Les Druides*, édition OGAM – Celticum 1978 (3<sup>ième</sup> édition en 1982) ; édition Ouest-France Université 1986 ; nombreux tirages et rééditions depuis. Françoise Le Roux avait signé une première version de cet ouvrage publiée en 1961 aux P.U.F. dans la collection « Mythes et Religions ».

<sup>320</sup> Voir Lambert, 1981, p.23.

Il (saint Patrick) laissa aux *filid* (...) la récitation d'histoires avec des poèmes, à savoir sept fois cinquante histoires pour l'*ollam*, trois fois cinquante et la moitié de cinquante pour l'*anruth*, quatre-vingts pour le *cli*, soixante pour le *cana*, cinquante pour le *dos*, quarante pour le *mac fuirmid*, trente pour le *fochluc*, vingt pour le *drisac*, dix histoires pour le *taman*, sept histoires pour l'*oblaire*<sup>321</sup>.

Cette liste est complète puisque nous trouvons l'ensemble des dix termes que nous allons étudier, tandis qu'elle nous offre un premier parallèle entre les degrés de la hiérarchie et une quantité de savoir.

Cette différence de taille du savoir entre ces différents niveaux est confirmée pour les plus hauts grades par le septième poème du *Bretha Nemed*<sup>322</sup>. La traduction en bleu ci-dessous est adaptée par nos soins de la version anglaise de Liam Breatnach :

Dlighidh *ollamh* ógh.

Un *ollamh* doit avoir/maîtriser le tout.

Dlighidh *ansruth* éigsi go leith, (...)

Un *ansruth* doit maîtriser l'art poétique jusqu'à la moitié (...)

Dlighidh *clí* go trian.

Un *clí* doit maîtriser l'art poétique jusqu'au tiers.

Dlighidh *cana* cethrama gaoisi,

Un *cana* doit maîtriser un quart de la sagesse,

lá uadh alta.

ainsi que des subdivisions de la poésie.

Dlighidh *dos* cuigedh n-éigsi,

Un *dos* doit maîtriser un cinquième de l'art poétique.

Ce second texte aurait été écrit sous le règne de Cathal mac Finguini, soit entre 721 et 742 d'après Liam Breatnach [*Op.Cit.* p. 20]. Avec le *Senchus Mor*, ils auraient donc au maximum un siècle de distance, mais d'après P.Y. Lambert [1981, p.23] ils correspondraient à deux traditions juridiques distinctes. Constatons à ce stade que les proportions mathématiques ne sont pas exactement semblables, mais que le parallèle /degré || quantité de savoir/ est du même type.

C'est un autre texte médiéval qui nous indique que le sens métaphorique de ces noms était encore en partie compris et objet de spéculations au moment de son écriture antérieure au 10<sup>ième</sup> siècle, soit avant l'an 900. Il s'agit d'un extrait du *Crith Gablach*, traité de droit, dont le

<sup>321</sup> D'après Le Roux-Guyonvarc'h, 1986, p. 53, source : *Ancient Laws of Ireland 1*, p. 46.

<sup>322</sup> Édité par Liam Breatnach in *Uraicecht Na Riar*, p. 20-57, DIAS, 1987, le *Bretha Nemed* est un traité de droit versifié en vieil-irlandais fixant les pouvoirs et rétributions des *filid* selon leur grade. Son titre *Bretha* « jugement » *Nemed* « privilège sacré » désigne le 'droit des personnes de hautes fonctions'. Sa traduction anglaise : « An *ollam* ought to (have) the whole. An *ánruth* ought to (have) poetic art up to a half (...). A *clí* ought to (have) up to a third. A *cana* ought to (have) a quarter of wisdom, together with the divisions of poetry. A *dos* ought to (have) a fifth of poetic art (...) ».

titre signifie « branche fourchue »<sup>323</sup> et intéresse donc directement la métaphore végétale. Ce texte utilise beaucoup d'étymologies analogiques, et de ce fait il manifeste son activité interprétative. Toutefois, après avoir annoncé la liste des « sept grades du *file* : *éces*, *ansruth*, *cli*, *cana*, *dos*, *macfuirmidh*, *fochloc* » où *éces*, terme générique pour un 'poète'<sup>324</sup>, prend la place d'*ollam* qui est toutefois donné quelques lignes plus loin, le *Crith Gablach* précise :

*Cli* : c'est-à-dire que la nature des piliers est d'être forts et droits. (...) *Dos* : c'est de sa ressemblance à un arbre qu'il est nommé, à savoir que c'est par le nom d'un arbre qu'ils apprennent leur art. C'est de la même manière par le nom d'un arbre et à cause de sa ressemblance qu'il est appelé *dos*. Car l'arbre d'un an est un *dos* qui porte quatre feuilles. (...) *Fochloc* : il est nommé à la ressemblance d'un brin de cresson à deux feuilles (...); ou bien *fochloc* est une pousse dure, sans croissance d'art, ou bien son art est mince à cause de sa jeunesse<sup>325</sup>.

La philologie irlandaise confirme cette tradition médiévale des « sept degrés établis de la sagesse », expression du *Crith Gablach*, lequel traité affirme même que « c'est ainsi que sont semblables les degrés de la science et de l'église, correspondant aux grades des poètes et des savants. Mais pour eux la science est la mère de tous les arts et c'est de sa main qu'ils boivent tous » [*Op.cit.* p. 52]. Ce qui laisse supposer que ces dénominations graduelles s'appliquaient aussi bien aux poètes, aux savants et aux clercs<sup>326</sup>.

C'est par le détour du lexique des *Druïdes* que l'on obtient la confirmation du sens de ces noms<sup>327</sup>. Ainsi, selon Guyonvarc'h<sup>328</sup> : *ollam* serait le « superlatif de l'adjectif *oll* 'puissant' », pour *ansruth* l'étymologie « la moins improbable » serait « par *an* 'brillant' et *sruth* 'ruisseau (de science)' », *cli* serait « un sens métaphorique de 'pilier, soutien, champion', *cana* « une allusion au chant », *dos* a un nom qui « résulte du sens métaphorique de 'buisson' ou 'petit arbre au branchage épais' », *mac fuirmid* est composé du nom bien connu du fils en irlandais et de *fuirmid* qui serait « le nom verbal de *fo-ruim* » signifiant « effort, coup, obligation, punition », *fochluc* (forme fréquente : *fochloc*) aurait eu le sens de « jeune garçon, écolier » mais aurait une étymologie « indéterminée », *drisac* est « par allusion à la satire, une métaphore (...) qui désigne à la fois la ronce et l'égratignure faite par l'épine de ronce », *taman* a « plusieurs sens : 'tronc d'arbre', 'personne stupide', 'corps sans tête', *oblaire* dériverait de « *obull*, variante de *oball* 'pomme' ». Ajoutons que le *eDIL* consigne la proximité *fochloc/fochluc* « nom d'une plante aquatique comestible : cresson ou véronique des ruisseaux », et que le *cli* est à la fois le nom du pilier en bois qui soutient la charpente et celui du pommier « apple-tree ».

<sup>323</sup> *Les Druïdes*, 1986, p. 356 pour la traduction de *Crith Gablach*.

<sup>324</sup> Voir Annexe 4.4-, p. 94.

<sup>325</sup> D'après Le Roux-Guyonvarc'h : *Ancient Laws of Ireland* IV, p. 354-360. Cité in *Les Druïdes*, Ouest-France, 1986, p. 51-53.

<sup>326</sup> Selon d'autres sources, il semble qu'il y ait eu sept grades ecclésiastiques distincts : cf. Eoin MacNeill, "The Law of Status or Franchise", *Proceedings of the Royal Irish Academy*, 36 C (1923).

<sup>327</sup> La lexicologie irlandaise confirme aussi les liens étymologiques entre ces noms de grades et divers noms végétaux, comme cela sera récapitulé plus bas.

<sup>328</sup> Guyonvarc'h, « Glossaire », 1986, p. 361-424. Les citations qui suivent en sont extraites.

Ces éléments sont repris de façon plus détaillée et justifiée dans l'annexe de son édition du *Dialogue des deux sages* [Guyonvarc'h, 1999, p. 167-184, à la suite : D2S] :

- *Ollam* serait le superlatif de l'adjectif *oll* « grand, vaste », avec une étymologie associant deux sèmes /qui sort de l'ordinaire/ et /tout/ ; ainsi « l'*ollam* est donc à la fois le 'tout' et l' 'extraordinaire' », (D2S, p. 173).
- *Anrad* a le sens de « poète de second rang » et celui de « noble et/ou guerrier, champion » ; il a plusieurs graphies, outre *anruth* et *anrad* on trouve dans les textes *anrud* et *anradh* et quelques autres variantes<sup>329</sup> ; pour Guyonvarc'h l'étymologie est incertaine car il y a plusieurs préfixes *an-/án-* possibles et plusieurs mots pouvant ressembler à la terminaison, mais aucun « orientant vers le sens de 'poète' ou de 'guerrier' », (D2S, p. 177).
- *Clí* : confirmant que « le nom du grade résulte d'une métaphore », Guyonvarc'h, produit un autre texte précisant les analogies du *Crith Gablach* ; il s'agit du *Glossaire de Cormac* : « *Clí*. Il était nommé ainsi à cause de sa ressemblance avec un pilier. Il est fort au sol, il est mince au sommet et il couvre et est couvert. C'est ainsi qu'est le *clí* parmi les poètes. Il est fort dans la visite de son propre territoire, il est aimable dans les territoires extérieurs. Ainsi que le pilier est dans la maison du sol au sommet, ainsi est la dignité de ce grade, d'où lui vient le nom de *clí*. Il couvre ce qui est sous lui. Il est droit dans la pratique de la poésie. », (D2S, p. 178). Étymologiquement il s'agit d'une racine i.-e. ancienne<sup>330</sup> et Guyonvarc'h rappelle le sens de « pommier » connu pour le *clí* en admettant le lien métaphorique avec d'une part la pomme « fruit de connaissance » et la « qualité de pilier » (D2S, p. 179).
- *Cana* var. *cano* « résulte de l'évolution d'un thème *canont-* qui est le nom d'agent d'un thème verbal bien connu, *canaid*, 'il chante' ». Il y aurait un « lien sémantique de la science poétique et du chant psalmodié » (D2S, p. 180).
- *Dos* relève de la métaphore végétale pour Guyonvarc'h qui considère qu'il n'y a qu'un seul mot *dos* 'poète de cinquième rang de dignité' et 'buisson' (D2S, p. 182) ; il produit l'extrait correspondant du *Glossaire de Cormac* : « *Doss*, c'est-à-dire le nom d'un grade de poète, à savoir de sa ressemblance à un buisson, c'est-à-dire que le *dos* de la deuxième année est un *fochloc*, c'est-à-dire qu'il a quatre feuilles sur lui, il a quatre personnes avec lui dans le territoire », (D2S, p. 181).
- *Mac fuirmid* est expliqué par la notice du RIAD en anglais, avec une faute de frappe (*thrus* au lieu de *thrust*)<sup>331</sup> qui ne permet pas d'envisager un mince mais

<sup>329</sup> Pour le RIAD - eDIL : *anruth*, *ánrad*, *anrada*, *anrai*, *ánradh*, *ansruth*.

<sup>330</sup> Équivalent en sanscrit et grec homérique (D2S, p. 179) ; attestation du gaulois *clitos* (DLG, p. 118).

<sup>331</sup> RIAD e-DIL : « (d) a violent aggressive effort, blow, thrust (poussée), tug (secousse, saccade, résistance), etc. ».

possible sème végétal pour *thrust* ‘poussée’. Guyonvarc’h conclut « Il faut donc comprendre littéralement *mac fuirmid* par ‘fils de l’effort’, ce qui évoque à la fois le travail de formation poétique et la contrainte scolaire », (D2S, p. 183).

- *Fochlocon* « est en fait le nom d’une plante aquatique, si ce n’est le cresson », reprise de la notice du RIAD, (D2S, p. 183).
- *Taman*, idem pour la reprise de la notice du RIAD, soit ‘tronc d’arbre’ ou ‘bâton’ puis ‘corps humain sans tête’, ‘homme stupide’, ‘tête dure’ ou ‘bloc de bois’ ; Guyonvarc’h conclut par « la métaphore s’étend donc presque naturellement au poète débutant qui ne sait pas encore grand-chose », (D2S, p. 183-184).
- *Drisac* est absent.
- *Oblaire* « est lié par l’étymologie à celui de la ‘pomme’, *ubal (obal)* et à celui du ‘jongleur’ (qui joue avec des pommes) », (D2S, p. 184).

Sur cette liste de dix noms de grades bien attestés dans les récits et traités de droit de l’Irlande médiévale, nous en avons donc six (*cli*, *dos*, *fochloc*, *drisac*, *taman*, *oblaire*) dont l’étymologie entretient un lien métaphorique avec un nom végétal (plante, arbre, bois). Deux semblent y échapper (*ollam* et *cana*), tandis que *anruth* a une étymologie ouverte qui nécessite une nouvelle recherche, et *mac fuirmid* préserve la possibilité d’un sème végétal associé à la notion de /poussée/.

D’ores et déjà, après un simple examen de quelques textes, du glossaire de l’ouvrage francophone le plus connu sur le sujet et d’une annexe sur les noms des grades, nous avons une triple confirmation :

- celle de lexicalisations diverses de l’association /savoir || arbre/ dans la mesure où chaque nom d’un grade est associé à un volume de savoir et, pour la plupart des cas, à une métaphore végétale ;

- celle du lien entre cette association /savoir || arbre/ et une classe sociale historique et/ou mythique de poètes et savants, puisque chaque nom d’un grade désigne un membre de cette classe qui est, symboliquement, un végétal ;

- celle d’une structuration logique et progressive allant de la ‘pomme’ au grade le plus bas (*oblaire*), jusqu’au ‘pilier-pommier’ (*cli*), en passant par des étapes intermédiaires, ce qui indique un plan d’ensemble probablement intentionnel, du fait même de la répétition et donc de la continuité sémantique. Selon Piotrowski, parce qu’il y a différenciation il y a intentionnalité, or les noms de grade concernés véhiculent à la fois un sème générique /végétal/ et un /sème spécifique/, ou plusieurs, les différenciants. Le sème générique participant aussi d’une différenciation au niveau macrosémantique.

Cette première approche de ces textes suscite de notre part une nouvelle remarque sur la différence entre l'interprétation historique et l'analyse sémantique. L'historien recherche un critère de véracité, il lui faut savoir s'il est bien vrai que Saint Patrick a légiféré sur le statut et les compétences des *filid*, il lui faut encore savoir si les « degrés de sagesse » glosés dans le *Crith Gablach* et d'autres textes ont bien eu une manifestation sociale. Ce que des textes seuls ne pourront jamais prouver, imposant à l'historien la spéculation théorique sur le degré de validité historique de tel ou tel récit ou la recherche d'autres preuves. Le sémanticien est au moins sûr des diverses attestations des formes sémantiques qu'il décrit et, de ce fait, peut constater que *cela* a bien été conçu, pensé, exprimé, ce qui est déjà une activité culturelle et sociale.

Les questions intermédiaires qui se posent du point de vue sémantique sont de savoir si, face à l'intuition d'une cohérence d'ensemble du modèle du *déploiement de l'arbre-savoir* (*oblaire => cli*), il est possible d'y trouver un appui pour :

- résoudre les incertitudes étymologiques de certains noms des degrés, en particulier les quatre qui semblent faire exception à la métaphore végétale ;
- reconstruire avec plus de précision un modèle, afin de décrire cette *(re)-présentation* du savoir par la pousse d'un arbre.

Cela permettrait au moins d'amender l'étymologie de la lexie *druid-* puis, éventuellement, d'avoir un aperçu sur un pan de la conception celtique du savoir. Pour cela il faut compléter les informations textuelles afin de préciser la structure de ce *déploiement de l'arbre-savoir* et glaner quelques attestations complémentaires.

## 1.2- Les noms des grades d'après le *Bretha Nemed* et l'*Uraicecht na Ríar*

Le second poème du *Bretha Nemed* édité et étudié par Breatnach en première partie de l'*Uraicecht na Ríar*<sup>332</sup>, nous livre deux comparaisons très claires entre les *poètes-savants* que sont les *filid* et l'*arbre*.

La première concerne le plus haut grade :

Is-bera ollamuin ogdire righ,

(Morand) déclare pour un *ollam* le prix d'honneur complet d'un roi ;

ro-fer is alados do tuathibh toirtech.

Il est connu qu'il est l'un des deux arbres fructueux pour les membres de la cité.<sup>333</sup>

---

<sup>332</sup> Breatnach, Liam, *Uraicecht na Ríar: The poetic grades in early Irish law*, Early Irish Law Series 2 (DIAS, 1987). Comme le plus célèbre *Auraicept na nÉces* le « rudiment du poète », l'*Uraicecht na Ríar* est un traité d'*instruction élémentaire* sur la rétribution et les attributions des *filid*. Breatnach traduit le titre "The Primer of the Stipulations" p. 78. Le *Bretha Nemed* et l'*Uraicecht na Ríar* seraient du 8<sup>ième</sup> siècle, voir le commentaire de l'éditeur p. 77 sous Dating.

La seconde est générale car elle intervient après une liste des rétributions de tous les poètes selon leur grade :

*Ach tar caruid crich,*  
 Sauf au-delà des murs d'enceinte des territoires,  
*ceile righ, ceile briughuid,*  
 les clients<sup>334</sup> d'un roi, les clients d'un *briugu* (fermier-aubergiste),  
*bethemuin, goibnenn,*  
 d'un intendant, d'un forgeron,  
*caruid cach nemed,*  
 ni les familles de toutes les autres personnes nobles,  
*nis n-eges n-imdich,*  
 un poète ne (les) protège pas,  
*ar ni leta dtar daruid dos,*  
 car un buisson ne recouvre pas toute une chênaie,  
*no tar dairbre dris.*  
 ni une ronce un bosquet de chênes.<sup>335</sup>

Le contexte d'une métaphore végétale est ici explicite : *l'ollam* est désigné comme un « arbre fructueux », tandis que l'ensemble des poètes est comparé à un *dos* « buisson » ou même un « arbre touffu »<sup>336</sup>, puis à une « ronce » *dris* ? Ces deux derniers mots correspondent directement à deux grades des *filid*. Le pouvoir de protection du poète sur d'autres personnes est comparé au pouvoir de couverture d'un arbre, sans doute à l'étendue de ses branches, image qui évoque les analogies du *Glossaire de Cormac* [ci-dessus] à propos du *Cli* « il couvre et est couvert ». D'ailleurs ici, c'est l'ensemble des personnes *nemed* (sacrées, privilégiées) qui est comparé à une forêt ou un bosquet de chênes.

Cette comparaison est intentionnelle, notamment parce qu'elle est répétée, marquant une volonté d'insistance et/ou de clarté pédagogique. Mais cette double formulation autorise aussi l'hypothèse d'une catégorisation entre la première liste de « personnes libres » (clients de rois, hôtes, petits chefs, de forgerons) qui, par son nombre, serait associée à la « chênaie », et la seconde liste de « personnes nobles, privilégiées » (*nemed*) qui serait comparée au « bosquet de chênes ».

<sup>333</sup> *Ibid*, p. 28, vers 3-4. Traduction de Breatnach : « Declare for an *ollam* the full honour-price of a king; it is known that he is one of two trees (protectors), fruitful for members of a *túath* ». Pour l'interprétation des termes en vieil-irlandais, voir le corpus.

<sup>334</sup> « Client » au sens ancien soit, selon le TLF « Citoyen pauvre se dévouant durablement corps et biens à un patron, celui-ci lui assurant en retour, protection et subsistance ».

<sup>335</sup> Breatnach, 1987, p. 29, vers 25-31. Sa traduction : « Except beyond the boundary wall of territories, [a poet does not protect =\*] the clients of a king, the clients of a hospitalier, of a (steward), of a smith, the relatives of ail other *nemed*'s, [\*] for a tree does not spread throughout an oakwood, nor a briar throughout an oakgrove.

<sup>336</sup> D'après le e-DIL c'est le sens premier de *dos* « Bushy tree; a tall tree with a thick branching head, also... a bush, bramble or thicket ».

Quoiqu'il en soit, en intégrant la relation actantielle, cette analogie peut être formalisée ainsi :

- Pour l'*ollam* : /ollam = arbre fructueux/ → /cité/,

où la → indique une relation de générosité, ce qui confirme l'analogie /abondance de savoir || abondance de nourriture/ envisagée au chapitre précédent.

- Pour l'ensemble des poètes :

/poète = buisson/ → /clients = chênaie/

/poète = ronce/ → /personnes nobles = bosquet/

Où la → indique une relation de non-protection.

Par ailleurs, sans doute faut-il entendre derrière cette notion de *céile* « servant, vassal, sujet, client », le sens de « suite » car, en plus de leur rétribution, les poètes ont une suite plus ou moins importante selon leur grade et leur prestige personnel : qu'on se souvienne des nombreuses personnes accompagnant Fintan lors de son arrivée à Tara. Cette négation de leur pouvoir de protection sur certaines catégories de personnes, sauf semble-t-il pour l'*ollam* qui est au niveau du roi, indique une différenciation avec les autres *nemed*, clercs et chevaliers.

Pour la liste des noms des degrés, l'*Uraicecht na Ríar*<sup>337</sup> confirme, dès son premier alinéa, la liste des *sept degrés de la sagesse* :

§1. Cis lir gráda filed ?

Combien y a-t-il de grades de poètes ?

Ní hansae : a secht : *ollam, ánruth, clí, cano, dos, macfuirmid, fochloc*.

Ce n'est pas difficile : sept : ...

Trí fográd leo, .i. *taman, drisiuc, oblaire*

Il y a trois sous-grades, à savoir : ...<sup>338</sup>

Ce qui permet de préciser que les trois grades inférieurs (*taman, drisac, oblaire*) sont ceux de poètes non-qualifiés et, pour cette raison ou d'autres : « non-libres ». Le e-DIL mentionne leur statut de *doérbard* « barde servile », ils ne sont donc pas *filid* car ils ne font pas partie des *nemed*.

Par ailleurs un passage du *Livre de Balymote*, décrivant un rituel de malédiction d'un roi, semble indiquer que seuls les sept grades « qualifiés » peuvent y participer : *fochloc, mac fuirmid, doss, cana, clí, anrad, ollam*. La hiérarchie de la puissance du rite de malédiction est sans doute significative, puisque ce texte nous apprend que : « La malédiction du *mac fuirmid* tombait sur le chien (du roi) ; la malédiction du *fochloc* sur l'équipement ; la malédiction du *doss* sur les armes ; la malédiction du *cana* sur la femme ; la malédiction du *clí* sur le fils ; la malédiction de l'*anrad* sur le pays et la malédiction de l'*ollam* sur le roi lui-même » [Guyonvarc'h, 1986, p. 176-177]. Nous observons donc une coupure entre les trois grades

<sup>337</sup> Breatnach, Liam, *Uraicecht na Ríar*, p. 102-103.

<sup>338</sup> Traduction de Breatnach, *Op. Cit.* p. 103 : How many grades of poets are there? Not difficult ; seven : ... They have three sub-grades, i.e. ...

inférieurs et celui de *fochloc*, le premier qui soit associé aux *sept degrés de la sagesse* et qui soit qualifié pour participer à un rituel.

La quantité de savoir associée à chaque niveau de la hiérarchie est aussi précisée par l'*Uraicecht na Ríar* avec quelques nuances par rapport au *Senchus Mor* :

L'*ollam* :

dán ollaman cétomus :

la compétence d'un ollam tout d'abord

secht cócait drécht lais,

(il a) sept cinquante (350) ensembles de poèmes

.i. cóca cach gráid ;

c'est-à-dire : cinquante pour chaque grade.<sup>339</sup>

L'*ánruth* :

Trí cócait drécht 7 lethdrécht lais.

(il a) trois cinquante (150) ensembles et un demi-ensemble (25) de poèmes.<sup>340</sup>

Ces deux passages permettent de comprendre, sur la base du dénombrement, que le *drécht* « part, portion, section » représente ici un ensemble de cinquante poèmes, peut-être correspondant à un type de composition, en accord avec le second sens de *drécht* « denoting either a species of composition ». D'où ma traduction plus littérale que celle de Breatnach.

Le *clí* :

Secht ndréchta ochtmogat lais do dréchtaib.

Sept ensembles et quatre-vingts poèmes par ensemble.

Le *cano* :

Sesca do dréchtaib lais.

Soixante pour ensemble de poèmes.

Le *dos* :

Coíca drécht lais.

Cinquante (pour) ensemble de poèmes.

Le *macfuirmid* :

Cethorcha drécht lais.

Quarante (pour) ensemble de poèmes.

Le *fochloc* :

Trícha drécht lais.

Trente (pour) ensemble de poèmes.

Le *taman* :

fiche drécht lais

Vingt (pour) ensemble de poèmes.

---

<sup>339</sup> Breatnach, 1987, p. 102, § 2 : the competence of an *ollam* first: he has three hundred and fifty compositions, that is fifty for each grade.

<sup>340</sup> *Ibid.*, p. 109, § 12 : He has one hundred and seventy five compositions.

Le *drisiuc* :

Deich ndréchta lais

Dix (pour) ensemble de poèmes.

L'*oblaire* :

cóic dréchta lais

cinq (pour) ensemble de poèmes<sup>341</sup>.

Si nous comparons ce parallèle entre la quantité de savoir et les grades selon le *Senchus Mor* puis l'*Uraicecht na Ríar*, nous obtenons le tableau suivant :

Grades	<i>Senchus Mor</i>	<i>Uraicecht na Ríar</i>
<i>ollam</i>	350	350
<i>ánruth</i>	175	175
<i>clí</i>	80	87
<i>cano</i>	60	60
<i>dos</i>	50	50
<i>macfuirmid</i>	40	40
<i>fochloc</i>	30	30
<i>taman</i>	10	20
<i>drisiuc</i>	20	10
<i>oblaire</i>	7	5

Tableau 26 : Quantité de savoir par grade

Les nuances sont infimes, mais l'*Uraicecht na Ríar* est à la fois plus précis et plus logique, d'abord dans le respect de la hiérarchie (dans les autres textes le *taman* est supérieur au *drisiuc*), ensuite dans la répartition mathématique par division pour les trois plus hauts grades.

### 1.3- Les grades dans l'*Immacallam in dá Thúarad*

L'*Immacallam in dá Thúarad* « Dialogue des deux sages »<sup>342</sup>, met en scène une « dispute » entre un jeune *ánruth* (Néde), fraîchement sorti de son apprentissage, et un vieil

<sup>341</sup> *Ibid*, p. 109, § 13 : He has eighty seven compositions ; p. 111, § 14 : He has sixty compositions ; p. 111, § 15 : He has fifty compositions ; p. 111, § 16 : He has forty compositions ; p. 111, § 17 : He has thirty compositions ; p. 113, § 18 : He has twenty compositions ; p. 113, § 19 : He has ten compositions ; p. 113, § 20 : He has five compositions.

*ollam* (Ferchertne) pour l'obtention d'une chaire. Ce texte comprend une partie narrative en introduction, puis un long dialogue entre les deux acteurs. Sa langue est du moyen-irlandais « vraisemblablement antérieur au 12<sup>ième</sup> siècle » [Guyonvarc'h, 1999, p.15]. Stokes précise qu'il en existe treize copies, deux du 12<sup>ième</sup> siècle, une du 14<sup>ième</sup>, et les autres du 15<sup>ième</sup>, son édition est basée sur les « three oldest copies » [Stokes, 1905, p.3]. Ce texte nous apporte des précisions sur le haut de la hiérarchie. Le thème central de ce récit, composé principalement d'un dialogue, est celui de la comparaison des savoirs des deux protagonistes, sous la forme d'une joute verbale. C'est tout d'abord à cause de sa méconnaissance de trois plantes (digitale, roseau et sanicle) que Néde doit retourner à trois reprises chez son instructeur Eochu.

Puis le sixième alinéa nous apprend que Néde est arrivé près du lieu de la dispute :

IS amlaid dano documlai in mac,  
 C'est donc ainsi qu'allait le garçon,  
 7 craeb airgdide uaso,  
 [avec] une branche d'argent au-dessus de lui,  
 uair issed no bíd uasna hanrothaib.  
 car c'est ce qui était au-dessus des *anruth*.  
 Craeb óir immorro uasna ollamnaib.  
 une branche d'or au-dessus des *ollam*.  
 Craeb umai uasna filedaib archena.  
 une branche de bronze au-dessus des autres *filid*.

Ainsi les sept degrés des *filid* sont ici décomposés en trois catégories dont l'une semble regrouper les cinq premiers degrés (*fochloc*, *mac fuirmid*, *doss*, *cana*, *clí*), et Néde n'est désigné comme *anruth* qu'en sortant de son apprentissage :

Grades	Insigne
<i>ollam</i>	Branche d'or
<i>ánruth</i>	Branche d'argent
<i>clí</i>	Branche de bronze
<i>cano</i>	
<i>dos</i>	
<i>macfuirmid</i>	
<i>fochloc</i>	
<i>taman</i>	?

<sup>342</sup> Ce texte a été traduit en français par C.-J. Guyonvarc'h en 1999, mais édité dans une version bilingue par Whitley Stokes en 1905. Voir la version interlinéaire dans l'Annexe 5 : Corpus d'étude, p.219. La traduction en bleu est de Guyonvarc'h.

<i>drisiuc</i>	
<i>oblaire</i>	

Tableau 27 : Les trois branches des *filid*

Relevons donc au passage une nouvelle métaphore végétale, puisque chaque catégorie de la hiérarchie est signalée par une branche : *cráeb* signifiant en vieil-irlandais « branche, baguette, buisson, arbre »<sup>343</sup>.

Le prétexte de la dispute semble être dû à un jeu de mot sur *ollam* car, suite à une divination réalisée par Néde, Eochu lui dit qu’il est *ollam ar eolas* ‘ollam en connaissance’, ce qui entre immédiatement en contradiction avec l’information de la *branche d’argent* des *anruth*, mais aussi avec sa méconnaissance de trois plantes sur le chemin du départ. Il faut donc comprendre que sa connaissance n’est pas *complète*, donc non conforme à ce qu’indique l’étymologie d’*ollam*. Être ‘ollam en connaissance’ ne serait donc pas la même chose qu’être *ollam* soi-même : jeu de mot étymologique, erreur d’appréciation ou éloge présomptueux de la part d’Eochu l’initiateur, cela constitue simplement le déclencheur de ce récit dialogué, le prétexte de cette dispute liée à la prétention de Néde d’obtenir un siège revenant à un authentique *ollam*. Au sens strict de l’obtention d’un siège, ce texte évoque une *intronisation*, sous la forme d’un jeu de questions et de réponses sibyllines, qui pourrait bien avoir un caractère rituel.

Il y a d’autres métaphores végétales instructives dans ce dialogue savant. Notons tout d’abord qu’à l’alinéa 282, lorsque Néde reconnaît la supériorité et la dignité d’*ollam* de Ferchertne, il lui dit :

IMmusbé fadein fon oen garmaim,  
 Que tu sois toi-même sous le même titre,  
 crann n-oenbona,  
 un arbre d’un seul bout<sup>344</sup>.

Ce qui nous fournit une seconde occurrence attestant de l’assimilation de l’*ollam* à un arbre<sup>345</sup>, probablement un arbre fruitier. Cela le place dans la continuité de l’*oblaire* ‘pomme’ et du *cli* ‘pommier’. De plus l’idée d’unité, suggérée par « d’un seul bout », pourrait intégrer

<sup>343</sup> eDIL : *cráeb* ā, f. (a) branche ; brin ; tige, baguette ; poteau ; (b) arbre, buisson.

<sup>344</sup> Whitley Stokes traduit l’expression *crann n-oenbona* par “a tree of one butt”, Guyonvarc’h par “un arbre à une seule souche”. D’après l’e-DIL *crann* a pour sens premier ‘arbre, arbre fruitier’ ; *oen* ‘un, unique, seul’ et *bona* a plusieurs sens dont ‘base, bout, tronc’.

<sup>345</sup> Pour rappel ci-dessus dans le *Bretha Nemed*, l’*ollam* est présenté dans une équivalence avec le roi, comme l’un des deux arbres (ala-dos) fructueux pour les membres de la communauté. Voir p. 245, note 333.

le sème /totalité/ et/ou /complétude/ compris dans l'étymologie d'*ollam*<sup>346</sup>, puisque l'on peut comprendre que les apprentis poètes et l'*anruth* n'ont pas une connaissance complète, finie, comme s'il leur manquait des « bouts » ; ce qui est très clair lorsque l'on prend le modèle de la croissance végétale.

Le *dialogue* nous livre par ailleurs deux allusions à des « coudriers de l'art poétique » *caillib crínmond* ou « coudrier de poésie » *choll creth*<sup>347</sup> et des « bois et/ou forêts qui sourient »<sup>348</sup> : *tibit fídraid*. Ce dernier terme manifestant une ambiguïté, puisque *fídraid* - *fídrad* signifie, d'après l'e-DIL : 1- 'arbre, bois, forêt' ; 2- 'lettres' (de l'alphabet ogamique)<sup>349</sup> ; 3- 'signification, explication' ; ce à quoi il faut ajouter deux variantes de *fídrad* assimilées à *fígrad* et signifiant 1- 'coutume', 2- 'présage'.

Cela soulève une question quant à la traduction et l'interprétation puisque, dans ces énumérations dont se compose le *Dialogue des deux sages*, formées de propositions très courtes, souvent de deux ou trois mots dont deux substantifs, et compte tenu du contexte qui fait de fréquentes allusions végétales alors même que le thème central est la comparaison du savoir d'un jeune *anruth* et d'un vieil *ollam*, il est de fait impossible de choisir quel sens attribuer à *fídrad*, si tant est que le jeu sur la polysémie ne soit pas systématique et intentionnel.

Ainsi par exemple, à la question :

108. *Une question, ô jeune homme d'instruction, par quel chemin es-tu venu ?*

Néde répond : 111. *for fídrad n-ais,*

soit : *on a wood of age* [Stokes, 1905],  
*sur la forêt de l'âge* [Guyonvarc'h, 1999]

puis Ferchertne : 122. *for folt feda,*

soit *on the hair of a wood* [Stokes, 1905],  
*sur la chevelure d'un bois* [Guyonvarc'h, 1999].

<sup>346</sup> En complément de l'étymologie proposée par Guyonvarc'h, sur la base d'un superlatif de *oll* 'tout', signalons un homonyme : *ellam, ullam, ollam* [dil.ie/19975](http://dil.ie/19975) adj (a) ready, prepared, finished (b) finished, complete.

<sup>347</sup> D2S, respectivement aux alinéas 24 et 270 de l'édition Stokes 1905.

<sup>348</sup> *Ibid*, alinéa 152. Qui pourraient bien être aussi des « significations souriantes » ou des « présages souriants » compte tenu du contexte de la question, alinéa 148 : *Une question, ô jeune homme d'instruction, as-tu des récits (des nouvelles) ?*

<sup>349</sup> C'est un fait bien connu de la tradition irlandaise, que chaque lettre de l'alphabet ogamique ait un nom d'arbre. Déjà en 1881, Henry d'Arbois de Jubainville pouvait enseigner que « l'alphabet ogamique a l'aspect d'un arbre grossièrement dessiné : chaque lettre porte le nom d'un arbre ou d'un arbuste », *L'alphabet irlandais primitif et le dieu Ogmios*. In: Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 25e année, N. 1, 1881. p. 20-26.

Il est remarquable que, mis à part la préposition *for* ‘on, over’<sup>350</sup>, les quatre mots utilisés présentent une ambiguïté sémantique. Ainsi, outre *fidrad* :

- *ais* (*aes*), signifie 1- ‘période’<sup>351</sup> et 2- ‘ensemble humain’ ;

- *folt* signifie 1- ‘cheveux/chevelure’ et 2- ‘feuillage’ au « fig. and poetic uses » selon l’e-DIL ;

- *fedra* est un mot attesté avec le sens de ‘guide’ ; et comme variante graphique de *fid*<sup>352</sup> avec les sens de ‘bois, arbre’ et ‘lettre ogamique’ ; ou comme variante graphique de *fiada* ‘savant, maître’ ; pour diverses sources<sup>353</sup> *fedra* est le nom de l’ensemble des lettres ogamiques.

La métaphore étant ici constitutive du lexique, rien ne permet de choisir entre :

- pour Néde : *111. for fidrad n-ais,*  
sur la forêt de l’âge/ d’un groupe
- ou : sur la lettre de la jeunesse
- ou : sur le sens de la jeunesse etc.
- pour Ferchertne : *122. for folt fedra,*  
sur la chevelure d’un bois/ d’un savant
- ou : sur le feuillage des lettres
- voire sur le feuillage du savoir etc.

Notons pour mémoire l’opinion de l’éditeur et traducteur de la version française du *Dialogue*, Guyonvarc’h : « Au départ, donc, il faut penser à un texte hermétique appris par cœur par les candidats-*filid* ou candidats-druides, et leur devenant compréhensible au fur et à mesure que le maître en expliquait et en commentait les termes. Il reste une trace de ce mode d’enseignement dans les gloses »<sup>354</sup>.

Un aspect du double sens étymologique se perçoit dans la construction de la lexie *fidrad*, composée comme *fidchell* 1- ‘jeu d’échec’, 2- ‘jeu d’esprit’, dans laquelle les celtisants reconnaissent deux éléments *fid* + *ciall* ‘bois + intelligence’. Sur cette base<sup>355</sup> il est possible de décomposer *fidrad* en *fid* + *rad* avec : *fid*, à la fois nom du bois, de l’arbre, des lettres et du savoir ; tandis que les sens 2- et 3- de *fidrad* incitent, sur le modèle de *imrad* – *imraid* ‘réfléchir, penser’, à choisir le nom verbal *rad* « fait de dire » désignant l’acte de

<sup>350</sup> Thurneysen, Rudolf, *A Grammar of Old Irish*, D.I.A.S., Dublin, 1946; § 838. *for*, p. 513.

<sup>351</sup> Notamment ‘période de vie’ et ‘jeunesse’; cf. Annexe 4 : Lexique vieil-irlandais.

<sup>352</sup> Thurneysen, *Op.Cit.* § 307. p. 195 : “nom.acc. *fid* ‘wood’ (gen. *fedo fedra*, dat. pl. *fedraib*)”. Le vieil-irlandais *fid* est la continuation des racines gauloises *uidu-* ‘arbre, bois’ et *uid-* ‘connaissance, savoir’ (DLG, p. 318-319). Il prouve que, au moins en vieil-irlandais, les deux sens sont parfaitement associés dans une même et unique lexie.

<sup>353</sup> Notamment Le Roux-Guyonvarc’h, 1986, p. 431 : « En Irlande (...) les lettres ogamiques, groupées par familles, s’appellent des *fedra* (RIAD, F/1, 125-127), pluriel de *fid* ‘arbre’ ».

<sup>354</sup> Guyonvarc’h, 1999, p. 22-23.

<sup>355</sup> Nous recensons dans l’annexe 4.4 des composés de *fid-* (*fidba*, *fidlann*, *fidbocc*, *fidrath*) et des composés de *-rad* (*clesrad*, *echrad*, *imrad*, *mac(c)rad*, *mem(m)rad*, *muc(c)rad*, *samrad*) avec les liens vers l’e-DIL.

parler, le discours avec une idée d'ordre<sup>356</sup>. Ce terme *fidrad* nous permet d'entrevoir des déclinaisons de la métaphore /savoir || arbre/ telles que : /lettres || arbre/ et / discours || arbre/, d'ailleurs les associations /bon savoir = douce parole/ sont récurrentes dans les *scél*<sup>357</sup>.

Outre qu'il constitue un élément particulièrement intéressant des diverses lexicalisations de la métaphore /savoir || arbre/, ce mot composé nous fournit un modèle qui pourrait nous aider à interpréter *anrad*, le second grade en dignité après *ollam*. Nous avons vu plus haut que Guyonvarc'h analysait implicitement cette lexie en *an-rad*, en admettant qu'il existait bien des termes pouvant correspondre à ces deux éléments, mais justifiant son hésitation à donner une hypothèse étymologique par la difficulté d'établir un lien avec les deux sens établis de 'poète' ou de 'guerrier'.

Toutefois, nous avons l'exemple des autres noms de grades, dont le sens étymologique est métaphorique et sans lien direct avec la fonction ou le sens « social ». De plus nous pouvons envisager l'hypothèse fournie par le contexte sémantique c'est-à-dire, outre la possibilité d'un sème /végétal/, celle d'un lien avec la /parole/, le /discours/ savant et poétique, ou le /savoir/.

Mais auparavant, il faut revenir sur la question des diverses formes sous lesquelles a été transcrit ce terme : *ánrad*, *anrada*, *anrai*, *ánradh*, *ansruth*, *anruth*, *anrath* et d'autres éventuelles. Outre les erreurs possibles et les imprécisions d'une pratique orthographique liée à la transcription d'une langue orale<sup>358</sup>, Thurneysen nous apprend à propos du *th* final : « it alternates frequently with *d* in writing » [*Op. cit.* p. 76, § 122]. Et l'e-DIL nous livre des *ruth* qui sont des variantes de *rith* ou de *roth*. Tant et si bien qu'il est, encore et toujours, difficile de se fier au seul formalisme du signifiant pour identifier un signifié. À cela peuvent s'ajouter des faits d'attraction paronymique liés à l'interprétation du transcripateur médiéval : c'est ainsi que la variante *ansruth* peut avoir été attirée par le mot *sruth* 'stream; river; current' pour produire l'interprétation du *Crith Gablach* : « le noble flot, c'est le beau flot de louange qui vient de lui et le flot de richesse qui va vers lui » [Guyonvarc'h, 1986, p. 52]. Guyonvarc'h l'a un temps retenu : 'ruisseau brillant'. Enfin, les jeux de mots du *Dialogue* comme de toute pratique poétique, et les ambiguïtés de sens du modèle *fidrad*, nous incitent à ne pas rejeter une explication incluant la polysémie intentionnelle des deux éléments an-/án- et -rad/-radh/-rath/-ruth.

<sup>356</sup> LEIA, R-3 : *rad*- « Il faut partir d'une racine \**rēdh*-, \**rōdh*- qui au sens de 'parler' joint celui de 'mettre en ordre' ».

<sup>357</sup> Dans un cortège de *La Razzia des Vaches de Cooley*, nous retrouvons l'*Ollam Ferchertne* avec un proche dont « il est dit Ailill à la langue de miel parce que les mots de science qui viennent de lui sont doux comme du miel », Guyonvarc'h, 1994, p. 243-245.

<sup>358</sup> Voir Guyonvarc'h, 1999, p.35 : « c'est cette oralité qui est la cause profonde que les récits nous ont été transmis souvent dans des versions ou des rédactions parfois très différentes, si ce n'est très divergentes ou entachées de lacunes (...) ».

Une première solution assez *parlante*, compte tenu du contexte, pourrait interpréter *ánrad* par 1 *án*<sup>359</sup> ‘act of driving (animals etc.)’ et/ou 2 *án* ‘brillant, splendide’ et/ou *an- c)* ‘as intensive prefix great, very’, puis *rád* ‘fait de parler, avec une idée d’ordre’<sup>360</sup>. Ce qui ferait de l’*ánrad* un ‘brillant/grand conducteur de la parole bien ordonnée’, tout en correspondant assez bien à la vocation de l’*ánrad* Néde lorsqu’il répond à la question ‘quel art pratiques-tu ?’ par les expressions ‘nourriture de la poésie / art pour chaque bouche / dépouillement de la parole / légendes bien arrangées’ (D2S, alinéas 54, 59, 62, 64, 69).

Cependant, l’attestation d’un druide épique Mog Ruith (var. Mug Ruith / Mogh Roith) dont le nom signifie « serviteur de la Roue » et qui est lié à une Roth Rámach ‘Roue ramante et/ou branchue’ [Guyonvarc’h, 1986, p. 415b] nous offre une piste pour retrouver la métaphore /savoir || arbre/. Avec une possible explication par 5 *an* ‘Saves, protects; serves, avails (utilité); takes care, heeds (consideration)’ et 4 *ruth* (= *roth*) ‘wheel (of a vehicle), disc’, qui ferait de l’*anruth* un « serviteur de la Roue », strict équivalent de Mog Ruith. Mais cela implique une piste mythologique qu’il faudrait justifier par des liens textuels directs.

Si le lien entre ‘discours ordonné’ et ‘roue’ n’est pas évident au premier abord, il faut constater que la notion de roue (étymologiquement liée dans les langues celtiques à la notion de ‘course’<sup>361</sup>) apparait expressément dans plusieurs termes pouvant correspondre à la seconde partie de notre *ánrad*, *anruth*, *anrath*, ainsi : 1 *ruth* (var. *riuth*, *rith*) ‘a run / career, life’; 4 *ruth* (var. *rhod*, *routh*, *roith*, *rotha*, *roth*) ‘something circular, wheel, disc or sphere’ et ‘fig. uses: *roth creth* = circle of science’. De plus le mot 2 *ráth* (var. *ráith*) contient le sème /circulaire/, car il désigne un rempart en terre entourant une résidence et, à ce titre, est lié aux dérivés : 1 *ráth* (var. *ráith*, *raith*, *rátha*, *rath*) ‘a surety, guarantee, pledge (gage)’ ; 2 *rath*<sup>362</sup> ‘Goods, chattels (possessions), property’ ; 1 *rath* (var. *ratha*, *rath*, *rad*) ‘grace, good luck, fortune, prosperity’. Avec les divers préfixe *an-/án-* possibles, dans leur sens mélioratif, cela suffirait, d’un point de vue lexicologique, pour fonder l’hypothèse d’une étymologie d’*ánrad*, *anruth*, *anrath* par « conducteur de la roue rayonnante » ou simplement « splendide roue ».

Ce sont les indo-européanistes qui établissent le lien entre les notions de ‘roue’, ‘course du soleil’ et ‘ordre cosmique’ autour d’une racine *\*r-t*, par comparaison avec les mots sanskrits : *ṛtá* ‘ordre cosmique immuable’, *ritu* ‘saison’<sup>363</sup>, *ratha* ‘roue’<sup>364</sup>. Nous touchons là

<sup>359</sup> Numérotation eDIL.

<sup>360</sup> Tous les termes attestés, avec leurs définitions et références, sont présentés dans l’annexe 4.

<sup>361</sup> Cf. Alinéi, 2004, pour qui l’idée de ‘roue rayonnante’ est apparue d’abord en contexte celtique, tant pour des raisons techniques (leur réputation d’excellents charrons) que de ‘densité sémantique’ et pour qui le terme technique ‘roue’ y a dérivé du sens premier ‘course’ : « As a consequence, the initial motivation ‘run’ appears exclusively in Celtic, and only in Celtic does the development from ‘run’ to ‘wheel’ correspond to regular morphological rules. Also the principle of ‘morphosemantic density’ (Alinéi, 1967, 1971, 1974, 1996a), applied to the *rota* word family, leads one to conclude that the *rota* family may in fact be the result of the spread (diffusion) of a Celtic loanword ».

<sup>362</sup> Pour l’e-DIL : « prob. orig. same word as 1 *rath*, from which it is not always to be easily distinguished ».

<sup>363</sup> Qui a sa correspondance dans le vieil irlandais *ráithe* et *-rad* (*samrad*) ‘quart de l’année, saison’.

de très anciennes notions et un possible paradigme indo-européen, formel et sémantique, déclinant des variations de la racine *\*r-t* en vertu du principe de l'alternance vocalique démontré par Benveniste. Tandis que ces notions de *roue*, de *saison* et d'*ordre cosmique* évoquent la possibilité d'un lien avec le système de correspondances spatio-temporelles que nous avons analysé au chapitre précédent.

Il est bien entendu impossible d'établir avec certitude le maintien de toute cette richesse sémantique dans l'élaboration de la lexie *ánrad*, pas plus que de l'exclure. Retenons pour le moins que le sème /roue/ permet d'intégrer toute la symbolique de cette image.

Il reste à mentionner cet arbre qui est comparé à une *roue de roi*<sup>365</sup>, mais aussi à un *homme à la parole pure*, à un *esprit de maître*, à une *sentence de justice*, et à une *incantation de science* dans un poème en vers du *Dindshenchas*. Car cet arbre est précisément un « arbre du savoir », qui compte parmi ceux qu'a semés Fintan à l'issue de la *Fondation du domaine de Tara* et dont l'évocation poétique rassemble la plupart des thèmes que nous avons glanés au sujet des grades des *filid* :

L'arbre de Ross,  
roue de roi,  
droit de prince,  
bruit de vague,  
le meilleur des éléments,  
arbre fort et droit,  
dieu fort et fier,  
porte du ciel,  
force d'un édifice,  
homme à la parole pure,  
(...) honneur de beauté,  
esprit de maître,  
diadème d'anges,  
cri du monde,  
gloire de Banba (= Irlande),  
hauteur de triomphe,  
jugement de l'origine,  
sentence de justice,  
faisceau de sages,  
le plus noble des arbres,

---

<sup>364</sup> Voir aussi Alinéi, *Op. cit.* Et surtout Benveniste, *Vocabulaire*, 1969, p.100 : « On peut poser, dès l'état i.-e., un concept extrêmement important : celui de l'*Ordre*. Il est représenté par le védique *ṛtá*, iranien *arta* (...) c'est l'*Ordre* qui règle aussi bien l'ordonnance de l'univers, le mouvement des astres, la périodicité des saisons et des années que les rapports des hommes et des dieux, enfin des hommes entre eux ».

<sup>365</sup> L'arbre est une roue si on le regarde dans l'axe du tronc.

gloire des Gailioin,  
le plus doux des buissons,  
(...) force de la vie,  
incantation de science,  
arbre de Ross [Guyonvarc'h, 1980, p. 185].

Le sens d'un arbre qui 'rayonne par ses branches à partir de son tronc' est en outre suggéré par un passage du *Bretha Nemed* sur la question sensible de la rétribution. Indépendamment des problèmes de syntaxe et de la difficulté à choisir le sens des mots grammaticaux (*tar, do*), il y est question d'une rétribution *gablad* 'ramifiée, étendue':

Ansrúith tar sét  
d'un anrúth la rétribution,  
(In distinction to) an ánrúth's sét,  
do sétuibh gablad  
rétribution ramifiée (étendue)  
of branched sét's [Breatnach, 1987, p. 29, v 34-35]

Sur la base de tous ces éléments, il reste difficile de donner un sens premier parfaitement défini à la lexie *ánrúth*. Toutefois, nous ne pouvons exclure que, entre le *cli* qui est un *pilier-pommier, fort et droit* et l'*ollam* qui est un *un arbre fructueux d'un seul bout*, il y ait un *ánrúth / ánrá* qui soit une *brillante roue*, dont le rayonnement serait analogue au rayonnement des branches de l'arbre. C'est même cette intégration à l'ensemble des noms des grades et à l'afférence du sème /végétal/ qui constitue le plus solide argument pour sélectionner ce sens parmi toutes les significations rassemblées. Cela sans perdre de vue qu'ambiguïté et richesse sémantique auraient pu être intentionnelles.

Parmi les noms de ce *paradigme* des degrés de la hiérarchie des *filid* qui ne semblaient pas avoir d'étymologie liée au sème /végétal/, outre l'*ollam* et l'*ánrúth* qui viennent d'être traités, il reste le grade de *cana* pour lequel les étymologistes proposent une dérivation de « *canaid*, 'il chante' » (D2S, p. 180).

De fait, s'il y a une relative évidence qui permet d'établir un lien entre la récitation d'un texte en vers et le chant, par l'intermédiaire de la psalmodie, d'une part il n'est pas clairement établi que ce soit une pratique régulière des *filid*, mais surtout il est difficile de comprendre pourquoi cela ne concernerait que le *cana*.

Le LEIA de Vendryes, qui donne sensiblement la même explication, fait suivre ce mot *cana* de *canach* 'duvet des plantes, substance laineuse d'origine végétale'. Un rapprochement qui permet au moins de retrouver la possibilité d'un sème /végétal/. Il admet aussi le

rapprochement de *canach* avec le gaulois *caneco* de l'expression *canecosedlon* [LEIA, C-32]. Delamarre reprend les principales hypothèses produites pour expliquer ce terme de l'inscription d'Autun [DLG, p. 102], en restant prudent sur le sens incertain de *caneco-* tout en rappelant que celui de *sedlon* « siège » est plus clair. Le DLG fournit pourtant, à proximité, un gaulois *cano-* qui est expliqué par sa correspondance directe avec le gallois *cawn* 'roseau'. Ces éléments permettent donc d'envisager l'hypothèse d'une interprétation de *caneco-* comme une variante sémantique ou morphologique de *cano*, avec un élément *-co-/ca-* suffixant plusieurs noms gaulois de plantes<sup>366</sup>, et de proposer pour l'expression *canecosedlon* le sens de 'siège canné' soit 'siège en roseau'<sup>367</sup>.

À tout le moins, il est possible d'envisager l'hypothèse d'un terme *cano-* 'roseau' dont le sens premier aurait évolué ou disparu en vieil-irlandais<sup>368</sup>, mais se serait figé comme simple nom d'un grade des *filid*, du fait d'un usage traditionnel.

Cette exploration confirme donc plusieurs données, même si les étymologies de certains mots isolés comme *anruth* et *cana* restent incertaines. Tout d'abord, la métaphore /savoir || arbre/ est très vivante en contexte vieil- et moyen-irlandais, aussi bien au niveau lexical<sup>369</sup>, ce qui montre un niveau d'intégration au système langue qui s'inscrit nécessairement dans une longue durée, qu'au niveau de propositions qui rendent explicite la métaphorisation : ainsi de l'*ollam* désigné comme un 'arbre d'un seul bout' et un 'arbre fructueux' ou de l'ensemble des poètes comparé à un 'arbre touffu' ou une 'ronce'. De plus, à l'échelle textuelle supérieure c'est tout un récit, le *Dialogue des deux sages*, qui commence par une *méconnaissance* végétale et finit par la *reconnaissance* de l'arbre complet qu'est l'*ollam*.

## 2- Système, structures et perspectives de résolutions sémantiques

En complément de ces manifestations syntagmatiques que sont les lexies et les textes, la récurrence de l'association /savoir || arbre/ dans la plupart des noms des grades des *filid* ouvre une perspective sur un fait qui pourrait être d'ordre paradigmatique, c'est-à-dire relever des *parallélies* de la parole potentielle selon Saussure : en tant qu'elle décline cette métaphore dans diverses variations, la série *ollam, anruth, clí, cano, dos, macfuirmid, fochloc, taman, drisiuc, oblaire* constitue bien une sorte de paradigme, non pas au sens formel, mais sur le

<sup>366</sup> Cf. : *adarca, atinca, drāuoca, odocos, uroica*, cf. DLG p.424-425.

<sup>367</sup> Il existe plusieurs variétés de roseaux qui ont été utilisées dès la protohistoire pour la vannerie.

<sup>368</sup> Il est toutefois notable que, après la floraison, la masse brune qui forme la tête du roseau s'effiloche et forme une sorte de duvet blanchâtre. Autrefois, on se servait des aigrettes blanches des graines comme rembourrage ou comme substitut au jute. Ce qui pourrait expliquer le sens de l'irlandais *canach*.

<sup>369</sup> Cf. *fid, fidrad*, et les noms de grades au sens végétal explicite.

plan sémantique. Surtout, nous pouvons constater son usage et sa reprise dans des textes variés, allant du traité de droit versifié jusqu’au récit épique en prose en passant par la chronique historique ou le commentaire grammatical, et ce sur plusieurs siècles de distance : si certains termes sont du vieil-irlandais antérieur au 10<sup>ième</sup> siècle (le *Senchus Mor* contenu dans le recueil des *Ancient Laws of Ireland* est même daté du 5<sup>ième</sup> siècle dans la préface de l’édition en ligne), le manuscrit du *Dialogue des deux sages* apparaît dans le *Book of Leinster* daté du 12<sup>ième</sup> siècle, le *Livre de Ballymote* est du 14<sup>ième</sup> et les traités de droit *Bretha Nemed* et *Uraicecht na Riar* sont datés du 8<sup>ième</sup> siècle, mais leurs manuscrits des 15<sup>ième</sup> ou 16<sup>ième</sup> 370.

Cela nous met en présence d’une réalité d’ordre intertextuel et mémoriel car nous sommes en présence d’un fait de transmission diachronique entre divers textes. Avec l’analogie, nous observons aussi un phénomène qui pourrait faciliter aussi bien la mémorisation que la production des variations de sens, donc la transmission, et par-là l’expliquer : l’image de l’arbre et la structure simplifiée de sa croissance qui restent toujours assimilables et compréhensibles. Nous touchons là l’objet même de notre étude : une réalité sémantique durable parce que *mémorable*, et dynamique, donc créatrice, parce que perçue comme *pertinente* du fait de la cohérence de sa structure d’ensemble.

C’est précisément la description de cette *structure d’ensemble cohérente* de la métaphore /savoir || arbre/ et ses déclinaisons à tous les niveaux de l’expression qui doit nous permettre d’avancer une réponse à nos deux questions intermédiaires sur, d’une part la résolution des incertitudes étymologiques de certains noms des degrés ; et d’autre part la reconstruction de ce modèle (*re*)-présentant le savoir par la pousse d’un arbre, afin d’amender l’étymologie de *dru-uid*.

Il nous faut tout d’abord récapituler les faits recueillis sous la forme d’un tableau :

Noms des grades	Étymologie attestée	Attestation textuelle du sens	Quantité de savoir	Sens reconstitué
<i>Ollam</i>	‘totalité’	‘arbre d’un seul bout’ D2S ‘arbre fructueux’ BN	7 X 50 histoires (350)	‘(arbre) le plus complet’
<i>Ánruth</i> <i>Ánrad</i>	Incertaine, polysémique	Indirecte : ‘arbre = roue’ ‘arbre = homme à parole pure’	175 histoires la moitié	‘grande roue ramante, branchue’
<i>Clí</i>	‘pommier’	‘la nature des piliers est d’être forts et droits’ CG	87 histoires le quart	‘pilier’
<i>Cano</i>	Incertaine ‘roseau’	Non	60 histoires	‘roseau’
<i>Dos</i>	‘arbre touffu, buisson’	‘c’est de sa ressemblance à un arbre/buisson qu’il est nommé... Car l’arbre d’un an est un <i>dos</i> qui porte quatre feuilles’ CG	50 histoires	‘arbuste buissonnant’

<sup>370</sup> Voir Le Roux – Guyonvarc’h, *Les Druides*, p. 354 et p. 357, et Breatnach, *Uraicecht na Riar*, p. 63.

<b>Macfuirmid</b>	‘fils -poussée’	Non	40 histoires	‘produit d’une forte pousse (printanière ?)’
<b>Fochloc</b>	‘cresson, plante aquatique’	‘nommé à la ressemblance d’un brin de cresson à deux feuilles’ CG	30 histoires	‘brindille à deux feuilles, liée à l’eau’
<b>Drisiuc</b>	‘ronce’	Indirecte	20 histoires	‘épine’
<b>Taman</b>	‘bâton’, ‘bloc de bois’	Indirecte	10 histoires	‘brin sans vie’
<b>Oblaire</b>	‘pomme’	Indirecte	7 histoires	‘fruit, graine’

Tableau 28 : Noms des grades et données textuelles

Pour tenter une reconstruction de cet ensemble sémantique, nous disposons à la fois d’un plan structuré et de nuances de sens, qui sont autant de *différences* analysables. Ainsi, sur la seule base des étymologies attestées des noms des grades *oblaire*, *fochloc*, *dos*, *clí*, auxquelles il convient désormais d’ajouter l’*ollam* effectivement assimilé à un arbre, nous percevons une progression de la croissance de l’arbre, qui forme un scénario appelant des étapes complémentaires : entre le *fochloc* et le *dos* il y a la nécessité logique d’une croissance dans toutes les directions, ce qui légitime la notion de « pousse » entendue dans l’étymologie de *macfuirmid* ; entre le *dos* et le *clí* il y a aussi la nécessité logique d’une extension verticale, d’une élévation, ce qui légitime l’idée d’une ‘mince tige’ poussant rapidement vers le haut comme celle du ‘roseau’ que peut être le *cana* ; par différence avec l’étape précédente, nous pouvons percevoir entre le *clí* et l’*ollam*, la possibilité d’une extension horizontale qui correspond aux branches rayonnantes de l’*anruth*.

Parce que le *sens global détermine le sens local*, le sème /végétal/ qui se propage tout au long de cette progression induit le choix d’une étymologie incluant ce sème, lorsque plusieurs solutions incertaines sont proposées comme pour *macfuirmid*, *cana* et *anruth*. En parlant ici d’un sème qui se propage, l’hypothèse est faite d’un *syntagme originel* où cette propagation aurait pu être le fait d’une isotopie ; mais après coup, tout ce que nous pouvons constater c’est qu’il y a un *paradigme* des degrés de l’apprentissage qui est construit sur un parallèle entre un taxème relevant d’une pratique sociale //hiérarchie des filid//, donc du domaine //droit institutionnel//, et un taxème //arboriculture// relevant du domaine //agricole//.

Cela peut être représenté ainsi dans le tableau suivant :

Taxème //arboriculture//		Parallèle	Taxème //hiérarchie filid//	
Sème générique /végétal/	Noms des grades		Rang dans la hiérarchie	Quantité de savoir
‘(arbre) le plus complet, fructueux’	<i>Ollam</i>	=	1 <sup>er</sup>	7 X 50 histoires (350)
‘grande roue ramante, branchue’	<i>Ánruth Ánrad</i>		2 <sup>ième</sup>	175 histoires la moitié
‘tronc, pilier’	<i>Clí</i>		3 <sup>ième</sup>	87 histoires le quart
‘roseau’	<i>Cano</i>		4 <sup>ième</sup>	60 histoires
‘arbuste buissonnant’	<i>Dos</i>		5 <sup>ième</sup>	50 histoires
‘produit d’une forte pousse (printanière ?)’	<i>Macfuirmid</i>		6 <sup>ième</sup>	40 histoires
‘brindille à deux feuilles, liée à l’eau’	<i>Fochloc</i>		7 <sup>ième</sup>	30 histoires
‘épine’	<i>Drisiuc</i>		8 <sup>ième</sup>	20 histoires
‘brin sans vie’	<i>Taman</i>		9 <sup>ième</sup>	10 histoires
‘fruit, graine’	<i>Oblaire</i>		10 <sup>ième</sup>	7 histoires
<i>Virtualisation</i>	<i>Transfert</i> ↘		<i>Actualisation</i>	
<b>Domaine //agricole//</b>	<b>Domaine //droit institutionnel//</b>			

Tableau 29 : Parallèle //hiérarchie des filid || arboriculture//

D’autres différences sont *signifiantes* :

Entre les trois premiers « sous-grades » et les autres, la différence est liée à l'apparition des feuilles. Les deux feuilles du *fochloc* évoquent les cotylédons d'un germe, ce qui renforce la distinction avec la graine que contient la pomme de l'*oblaire*. Et l'accentuation du sème /liquide/ par le caractère aquatique du *fochloc* signale l'opposition avec le caractère /sec/ des trois premiers grades : on pense à ces petites branches ou brindilles (*taman*) et épines (*drisac*) qui se dessèchent à la base d'un tronc, ou à des germes qui sèchent avant de se développer. Les « sept degrés établis de la sagesse » que sont les sept grades des *filid* se distinguent donc parce qu'ils sont irrigués, parce qu'ils ont de la sève, soit une /vitalité/.

La multiplication de la connaissance au niveau des deux derniers grades confirme la distinction du *dialogue des deux* sages entre l'*ollam* et sa branche d'or, l'*anruth* et sa branche d'argent et « tous les autres poètes » avec une branche de bronze. De fait le nombre de récits connus progresse régulièrement de l'*oblaire* au *clí* pour ensuite se multiplier, ce qui renforce l'idée d'un /déploiement/ à partir du pilier central faisant suite à une croissance linéaire.

L'indication numérique pourrait donner un autre indice renforçant le schème général de la germination puis du déploiement : l'*oblaire* se distingue par un nombre de récits qui n'est pas décimal, le chiffre *sept* (ou *cinq*) se dissociant de la progression numérique régulière 10 > 20 >30 >40, etc. À l'opposé, les trois cent cinquante récits de l'*ollam* sont clairement exprimés en *sept* fois *cinquante* alors même que le vieil-irlandais dit *coíca ar trib cétaib* « cinquante et trois cents »<sup>371</sup>. Il y a donc une volonté de souligner les chiffres *sept* et *cinquante*. On observe que, au milieu de la progression, le *dos* avec ses cinquante récits en connaît sensiblement *sept* fois plus que l'*oblaire* et *sept* fois moins que l'*ollam*. Sans être obligé de spéculer sur une *symbolique des nombres*, le contexte suffit à mettre en relation ce chiffre *sept* avec les « sept degrés de la sagesse », c'est-à-dire les sept grades des *filid* que confirment les divers textes. Ce qui, pour justifier la différence du nombre *sept* par rapport aux autres qui sont tous des multiples de *dix*, permet de concevoir que la « graine – *oblaire* » contient virtuellement les « sept degrés de la sagesse », lesquels devront être *arrosés* pour se déployer.

Ces différences rendent visibles les *dimensions* qui les structurent :

- la force du pouvoir de protection des trois plus hauts grades s'oppose à la fragilité des grades inférieurs, soit une polarité : //solidité// vs //fragilité// ;
- la croissance des sept grades libres implique une vitalité, symboliquement liée à l'eau dans le *fochloc* (et peut-être aussi pour le *cana*, le roseau étant aquatique), qui s'oppose à la sécheresse sans vie des trois grades non-libres, soit une polarité : //vitalité// vs //léthargie// ;

---

<sup>371</sup> Thurneysen, *Op.Cit.* § 391. p. 245 et : *deichenbor ar dib fichtib ar trib cétaib* « dix et deux-vingt et trois-cent personnes ».

- l'élévation et le rayonnement de l'arbre se distinguent, mais sont constitutifs d'un déploiement dynamique qui s'oppose à la contraction de la graine et de l'épine, soit une polarité :

// déploiement// vs //contraction // ;

- la multiplication du savoir au niveau des hauts grades s'oppose à leur croissance additionnelle au niveau des grades inférieurs, ce qui pourrait être lié à l'opposition entre le tronc unique s'élevant lentement et les multiples branches rayonnant dans toutes les directions, soit une polarité : //multiplicité// vs //unicité // ;

- enfin l'opposition entre le savoir conçu comme complet, voire total, de *l'ollam* et celui des autres poètes qui n'en ont que la moitié, ou le tiers, ou le quart, etc. permet de concevoir une polarité //complétude// vs //incomplétude //.

Bien entendu il restera toujours un doute pour les étymologies de *macfuirmid*, *cana* et *anruth*, mais l'ensemble « fait sens » et cette démarche globale offre au moins la possibilité de nouvelles hypothèses s'appuyant sur l'organisation de tout un système.

Ces différences et leurs dimensions<sup>372</sup> permettent de produire ci-après le tableau du système reconstitué :

Noms des grades	Sens reconstitué	Progression sémantique	Structure fonctionnelle		Dimensions				
					//solidité//	//multiplicité//	//complétude//	//rayonnement//	//vitalité// et //déploiement//
<i>Ollam</i>	'le plus complet'	/arbre accompli/	Poète et savant accompli, sans frontière	branche d'or					
<i>Ánruth - Ánrad</i>	'brillante roue ramante, branchue'	/arbre aux branches rayonnantes et ordonnées/	Poète et savant exerçant à l'intérieur d'une frontière	branche d'argent	//incomplétude//				
<i>Clí</i>	'pilier'	/pommier au tronc solide, fort et droit/			//solidité//	//unicité//		//élévation//	
<i>Cano</i>	'roseau'	/tige élevée, frêle/	Poètes et savants, apprentis	branche de bronze			//fragilité//		
<i>Dos</i>	'arbuste buissonnant'	/buisson dont les branches poussent dans tous les sens/	initiés rattachés à un						

<sup>372</sup> Dimensions au sens de la SI, cf. Chapitre 3 p. 91-92.

<b>Macfuirmid</b>	‘produit d’une forte pousse (printanière ?)’	/brindille vivace s’élevant/	maître						
<b>Fochloc</b>	‘brindille à deux feuilles, liée à l’eau’	/plantule arrosée/ soit /tigelle + 2 cotylédons/							
<b>Drisiuc</b>	‘brin sans vie’	/épine/	Poètes serviles, non initiés.						
<b>Taman</b>	‘bâton sans vie’	/brin sec figé/							
<b>Oblaire</b>	‘fruit, graine’	/graine en dormance/							
									//léthargie// et //contraction//

Tableau 30 : Noms des grades : système reconstitué

Nous pouvons donc opérer une modélisation en tentant de transposer le système de la croissance de l’arbre établi dans le tableau précédent à une reconstruction hypothétique de la croissance du savoir :

Noms des grades	Étapes reconstituées du savoir	Dimensions				
<b>Ollam</b>	‘savoir complet, accompli, fécond’	//solidité//	//multiplicité//	//complétude//	//rayonnement//	//vitalité// et //déploiement//
<b>Ánruth - Ánrad</b>	‘savoir étendu, rayonnant et ordonné’			//incomplétude//		
<b>Clí</b>	‘savoir solide, fort et droit’					
<b>Cano</b>	‘savoir élevé, mais mince et frêle’	//fragilité//	//unicité//		//élévation//	
<b>Dos</b>	‘savoir croissant dans tous les sens’					
<b>Macfuirmid</b>	‘savoir vivace s’élevant’					
<b>Fochloc</b>	‘savoir naissant’					
<b>Drisiuc</b>	‘savoir figé’					
<b>Taman</b>	‘savoir figé et mince’					
<b>Oblaire</b>	‘savoir dormant, virtuel’					//léthargie// et //contraction//

--	--	--	--	--	--

Tableau 31 : Modélisation croissance de l'arbre > croissance du savoir

Au niveau du système de valeurs, les sèmes /solidité/ et /fragilité/ peuvent être transposés en s'appuyant sur les thèmes véhiculés par Fintan dans la *Fondation du domaine de Tara* : la solidité de son savoir est vérifiée par ses interlocuteurs qui lui demande de justifier sa mémoire et la valeur de son jugement. La /solidité/ se transpose donc en /exactitude/ et /discernement/. Et la /fragilité/ du savoir des apprentis se comprend par opposition : /inexactitude/ et /indécision/.

Le sème /rayonnement/ peut se concevoir à travers l'étendue de la suite d'un *file*, c'est-à-dire des nombreux disciples qui sollicitent son enseignement. Ainsi de la nombreuse suite de Fintan et des *troupes* escortant le *file* Ferchertne et son collègue le druide Cathbad dans la *Tain Bo Cualnge* [Guyonvarc'h, 1986, p. 45-46]. Les autres valeurs /multiplicité/ et /complétude/ se transposent directement dans le domaine du //savoir//.

Il y aurait sans doute une piste supplémentaire à creuser pour approfondir la compréhension de la relation //arbre// ↔ //savoir// ; nous pensons à celle de la *semence* et par là de la *filiation*. Dans le chapitre précédent nous avons souligné que Fintan est à la fois un généreux dispensateur du savoir et un semeur de graines d'arbres. Ci-dessus nous avons relevé que l'*ollam* est comparé à un 'arbre fructueux', c'est-à-dire concrètement : 'donnant des fruits nombreux'. Il est difficile de ne pas faire le lien avec l'*oblair* qui est une 'pomme', c'est-à-dire une graine d'arbre.

Fintan est doublement semeur, puisqu'il nous est dit des nombreuses 'compagnies' qui l'accompagnent lors de son arrivée à Tara [Sq.3 Pr.8 : L'arrivée de Fintan] :

& ní roibi andsin acht síl Findtain uile

Il n'y en avait pas une qui ne fût toute de la semence de Fintan,

Et nous avons déjà signalé que le tuteur, le maître d'apprentissage, est un 'père nourricier'.

La revendication d'une *filiation* toute intellectuelle est d'ailleurs énoncée très complètement par Néde dans le Dialogue des deux sages<sup>373</sup> :

macsa Dana,

[je suis] fils de Poésie,

Dân mac Osmenta,

Poésie, fille d'Examen,

Osmenad mac Imráti,

Examen, fils de Méditation,

IMradud mac Rofís,

Méditation, fille de Grand Savoir,

Rofís mac Fochmairc,

Grand Savoir, fils de Recherche,

Fochmorc mac Rochmairc,

Recherche, fille d'Investigation,

Rochmorc mac Rofessa,

Investigation, fille de Grand Savoir,

Rofís mac Rochuind,

Grand Savoir, fils de Grand Bon Sens,

Rochond mac Ergnai,

Grand Bon Sens, fils de Compréhension,

Ergna mac Ecnai,

Compréhension, fille de Sagesse,

Ecna mac na trí nDea nDâna,

Sagesse, fille des trois dieux de Dana.

---

<sup>373</sup> Annexe 5 - 2- Corpus Chapitre 5 : Arbre / Savoir, *Immacallam in dá Thúarad*, p. 239.

Et pour compléter notre modèle du savoir il est tentant d’associer, comme nous le faisons dans le tableau suivant, les dix phases de cette filiation aux dix degrés de la hiérarchie arborescente des *filid*. Il s’agit, d’une part, de consigner ici une traduction alternative à celle de Guyonvarc’h, citée ci-dessus : d’autre part, de proposer une hypothèse de correspondance à vérifier.

Noms des grades	Étapes reconstituées du savoir	Filiation de Néde
<b>Ollam</b>	‘savoir complet, accompli, fécond’	Sagesse <i>Ecnai Ecna</i> ‘instruction éclairante’
<b>Ánruth - Ánrad</b>	‘savoir étendu, rayonnant et ordonné’	Compréhension <i>Ergnai Ergna</i> ‘discernement’
<b>Clí</b>	‘savoir solide, fort et droit’	Grand Bon Sens <i>Rochuind Rochond</i> ‘grande intelligence’
<b>Cano</b>	‘savoir élevé, mais mince et frêle’	Grand Savoir <i>Rofessa Rofis</i> ‘grande recherche’
<b>Dos</b>	‘savoir croissant dans tous les sens’	Investigation <i>Rochmairc Rochmorc</i> ‘grand témoignage’
<b>Macfuirmid</b>	‘savoir vivace s’élevant’	Recherche <i>Fochmairc Fochmorc</i> ‘(faible) interrogation’
<b>Fochloc</b>	‘savoir naissant’	Grand Savoir <i>Rofis</i> ‘grande recherche’
<b>Drisiuc</b>	‘savoir figé’	Méditation ‘réflexion’ <i>Imráti IMradud</i>
<b>Taman</b>	‘savoir figé’	Examen ‘étude’ <i>Osmenta Osmenad</i>
<b>Oblaire</b>	‘savoir dormant, virtuel’	Poésie ‘pratique poétique’ <i>Dana Dán</i>

Tableau 32 : Modélisation étapes du savoir > filiation de Néde

Mais les correspondances ne sont pas faciles à établir et ne présentent pas une réelle cohérence ni même une pertinence, particulièrement au niveau des grades les plus bas. Ceci n’enlève rien à la valeur de la métaphorisation de la *semence* végétale comme modèle de la transmission du savoir, car au fond, c’est bien ce que nous dit cette hiérarchie arborescente : dans cette conception *celtique* le savoir n’est pas ‘remplissage’ d’un contenant vide, mais

éveil, croissance et consolidation d'un potentiel en dormance. Il y a peut-être là la trace d'une conception de la pédagogie des *filid*, voire des druides, qui en elle-même pourrait intéresser l'historien.

Pour clore ce chapitre, nous pouvons faire les constats suivants :

- L'analogie /arbre || savoir/ est abondamment vérifiée en contexte irlandais où elle reste particulièrement féconde par diverses créations de mots composés (cf. *fid-rad*).
- Le parallèle est double : c'est le 'poète-savant' qui est assimilé aux divers états de la croissance d'un arbre, mais chaque degré est associé à un niveau de savoir, soit la forme : /arbre = poète || savoir/.
- Il existe des formulations explicites de cette association, notamment pour l'*ollam* ou pour l'ensemble des *filid*.
- La notion de 'vigueur' est encore présente dans le sème /vitalité/ et très clairement dans l'étymologie de *fuirmid*, celle de 'force' et/ou 'solidité' est confirmée pour les trois plus hauts grades des poètes-savants médiévaux.

Ces éléments permettent d'amender temporairement la formulation étymologique de cette métaphore qui pourrait faire du *dru-uid* :

'(celui dont) le savoir croît vigoureusement à la manière d'un arbre : il germe, s'élève, se consolide puis rayonne, pour couvrir toutes les directions'.

Il n'est pas question ici d'envisager une identité historique entre le *druide* et le *file*, celle-ci devant être démontrée par d'autres apports, mais de constater l'identité de ces significations : fixée sous une forme ramassée dans la lexie *druid-*, l'analogie /arbre || savoir/ se déploie dans les variantes de la hiérarchie des *filid* où elle est reconnaissable.

Mais le plus important n'est peut-être pas la formulation d'une parole initiale pour toujours inatteignable. Le plus important est de savoir si cette métaphorisation du /savoir/ par un /arbre/ qui 'croît vigoureusement' permet de mieux appréhender la conception du savoir propre à ces cultures celtiques<sup>374</sup>.

Il ne s'agit pas tant de s'interroger sur la valeur pédagogique de cette *germination rayonnante*, même si cela pourrait être passionnant, que de se demander si cette structure

---

<sup>374</sup> Par ailleurs, ce modèle arborescent pourrait être intéressant pour d'autres domaines que le seul savoir, tant il semble avoir eu de l'importance au sein de la culture celtique. On pense en particulier à ces figures végétales aux subtiles ramifications de l'art dit celtique, principalement celui de la Tène et ses prolongements insulaires.

arborescente est exactement transposable dans le domaine sémantique du //savoir//. Autrement dit : si le détail du schéma d'ensemble de croissance de l'arbre, avec tous les seuils qui distinguent chaque étape, et donc les valeurs qui les spécifient, constitue un modèle du savoir celtique. Dans l'absolu, il nous faudrait une attestation textuelle des différentes lexicalisations du savoir, dont nous savons au moins que le vocabulaire est riche en vieil-irlandais. Cela appelle la possibilité d'une modélisation, plutôt que d'une reconstruction, qui pourrait s'appuyer sur les résultats de l'analyse des formes sémantiques du précédent corpus (chapitre 4).

## Chapitre 6

### Synthèse et perspectives

Dans ce dernier chapitre, nous allons répondre à la problématique de recherche et vérifier les hypothèses qui avaient été proposées, puis tracer quelques perspectives de recherches complémentaires.

Il convient de rappeler que, au fil des trois premiers chapitres, a été exposé le cheminement d'une problématique très générale vers une problématique sémantique. Il s'agissait de légitimer une démarche spécialisée qui souhaite néanmoins intéresser le champ des disciplines historiques dans le cadre du projet de sémiotique des cultures. C'est la globalité de ce questionnement qui fonde la transversalité de la problématique sémantique et sa capacité à jeter un nouvel éclairage sur l'ensemble de ces questions.

Le choix a été fait d'une problématique pouvant regrouper toutes ces interrogations :

*Quelles sont les faits sémantiques descriptibles, qui permettent d'authentifier et d'interpréter de façon pertinente un rapport de comparaison au sein de poly-isotopies pouvant constituer des formes sémantiques stables dans un texte et un intertexte ?*

À partir du *rapport de comparaison* décrit dans les analyses des formes sémantiques perçues dans le corpus, il nous incombe de proposer des réponses concernant les *conditions sémantiques* de l'*authentification* et de l'*interprétation*.

Cela doit passer tout d'abord par l'examen des hypothèses proposées, qui se répartissent sur deux niveaux :

La première suggérait de répondre à la question de l'authentification par l'interprétation : *la question de l'authentification et celle de l'interprétation attendent la*

*même réponse, dans la mesure où l'intuition, en première lecture, d'une analogie, nécessite la vérification de la mise en œuvre de tous les procès sémantiques qui la caractérisent : connexion de deux ou plusieurs domaines (éventuellement taxèmes) et expression d'une équivalence (le contexte équatif).*

La seconde visait plus spécifiquement le *rapport de comparaison* dans ses *conditions sémantiques* : la *comparaison* et *l'expression d'une équivalence, explicite ou implicite, se marquent par un transfert du système de valeurs (signifié par ses dimensions et/ou ses sèmes spécifiques) du domaine comparant vers le domaine comparé.* Elle implique les précisions apportées au chapitre 3 sur la notion de *système de valeurs*, et elle constitue le cœur de cette recherche.

Ainsi ces deux hypothèses correspondent directement à la question sémantique qui fera l'objet des principaux développements de ce chapitre, tandis que d'autres hypothèses complémentaires donneront lieu à des mises en perspectives pour le rapport aux sciences historiques. Il conviendra aussi faire le point des quelques apports aux études celtiques qui peuvent ressortir de nos analyses des corpus mis à l'épreuve de ces méthodes. Ce chapitre est donc structuré en suivant cet ordre.

Rappelons enfin, au titre des choix méthodologiques ayant présidé à l'établissement des deux corpus de travail, que leur différence même avait pour but de tester ces hypothèses de deux manières différentes :

- Le premier corpus (*Tara* et son intertexte) devait permettre de travailler sur un texte complet afin de produire une analyse aussi précise que possible, sinon exhaustive, et de travailler sur des poly-isotopies explicites, c'est-à-dire clairement exprimées dans l'énonciation. Cela permettait de faire porter l'effort sur la seconde partie de la problématique, celle *des conditions sémantiques* de l'interprétation du *rapport de comparaison*.

- Le second (les noms de la hiérarchie des *filid*), plus fragmentaire, devait permettre de confronter ces méthodes sémantiques aux difficultés d'un corpus ancien et incomplet et à des poly-isotopies supposées mais moins explicites. Cela permettait d'une part de faire porter l'effort sur la première partie de la problématique, celle *des conditions sémantiques* de l'authentification d'une poly-isotopie, et d'autre part d'envisager la question de la *reconstruction* sur la base d'une modélisation.

### **1- Authentification et interprétation des poly-isotopies**

Comme nous l'avons précisé au chapitre 3, la recherche de David Piotrowski nous a fourni un modèle de la perception sémantique en trois phases, basées sur un rapprochement

entre les analyses husserliennes, les propositions saussuriennes et leur test par des procédures EEG<sup>375</sup>. Ces trois phases consistent en : 1- la perception d'une suite phonique (ou graphique), 2- de façon presque simultanée, la perception d'une *intentionnalité signifiante*, assimilable à la saisie d'un *signifié* par différenciation, qui donne à la suite phonique son caractère signifiant, 3- un « processus additionnel », le *remplissement* actualisant les composantes de l'objet visé (chez Husserl) et correspondant à l'identification actualisée des traits sémantiques dans la perspective saussurienne.

Dans le cas d'une approche textuelle d'objets sémantiques, l'enjeu porte sur les deuxième et troisième phases, dès lors que les signes graphiques sont identifiés et perçus comme signifiants. De fait, la réalité de la lecture place d'emblée l'interprète dans la situation d'une saisie des signifiés et de leurs articulations différentielles. Le problème est alors de reconnaître la complexité de l'intention signifiante dans le cas des poly-isotopies, donc de valider la réalité d'un signifié complexe, puis de mettre en œuvre une interprétation qui permettra d'actualiser les sèmes pertinents. Ce sont ces deux phases que nous allons décrire.

### 1.1- Perception différentielle et repérage des poly-isotopies

C'est parce que l'enjeu se situe au niveau de la saisie de la complexité du signifié que nous proposons de répondre à la question de l'authentification par l'interprétation, puisque cette dernière est déjà engagée par la perception de l'intention signifiante assimilable, d'après Piotrowski, à la manifestation différentielle : le fait de mettre en parallèle deux isotopies constitue bien, et une différence et une intention.

Dans le cas de la plupart des exemples du premier corpus (chapitre 4) cette étape d'identification de la poly-isotopie ne fait pas de difficulté, car la mise en parallèle des isotopies génériques //organisation spatiale// et //fonctions sociales// est explicite puisqu'énoncée : annoncée par Fintan puis confirmée avec insistance par Trefuilngid. Il en va de même pour la mise en parallèle des trois domaines //organisation spatiale//, //fêtes saisonnières// et //fonctions sociales// dans le texte de Keating.

Le cas de l'analogie /savoir || arbre/ du second corpus (chapitre 5) est plus exemplaire pour notre problème de l'authentification : comment assurer que derrière l'hypothèse d'une étymologie par un sème /végétal/ d'un nom de grade de la hiérarchie des *filid*, il y ait bien une intention signifiante de mise en parallèle voire d'analogie ? Autrement dit : comment démontrer que la rencontre entre un sème /végétal/ et un sème /hiérarchie/ plus un sème /savoir/ n'est pas le fruit d'une simple coïncidence ? Comme nous l'avons montré, c'est le recours à l'intertexte, donc à l'érudition, qui a permis de reconstituer les fils d'une tradition

---

<sup>375</sup> Voir ci-dessus chapitre 3 : 2- Phénoménalité linguistique et corrélations neurologiques, p. 103-108.

qui s'était figée, en ce sens que ces éléments étaient toujours identifiables dans les textes et le lexique, mais ne faisaient que rarement l'objet d'une comparaison intentionnelle entre ces domaines.

La procédure d'*authentification* a consisté en un ensemble d'interprétations :

1- Au niveau microsémantique : d'abord par la confirmation des étymologies végétales du sens premier des noms de la hiérarchie des filid et la prise en compte de leur récurrence qui n'en fait pas un cas isolé dans un seul lexème ; ensuite par la prise en compte d'autres faits du lexique, notamment des compositions actives en vieil-irlandais, qui attestent d'une intégration au lexique du double sens /arbre + savoir/, particulièrement dans la lexie *fid* et ses dérivés *fidrad*, *fidchell*, *fidlann*, *fidbocc*, *fidrath*.

2- Au niveau mésosémantique : par l'analyse de passages présentant soit une ambiguïté sémantique de l'ordre de la polysémie, ainsi des allusions poétiques de l'*Immacallam in dá Thúarad* (D2S), soit une poly-isotopie explicite, ainsi ce passage du *Bretha Nemed* faisant de l'Ollam un « arbre fructueux » et de l'ensemble des poètes un « buisson » ou « arbre touffu ». En précisant que ce *recueil* fait appel à un intertexte assez dispersé au niveau des types de textes.

3- Au niveau macrosémantique : par le recours à la tradition attestée juridiquement et historiquement d'un ensemble cohérent de termes formant un paradigme régulier : le taxème de la hiérarchie des filid et la reconstitution de l'ensemble des étymologies par des critères de cohérence sémantique globale.

Autrement dit : c'est l'ensemble et la complémentarité des éléments rassemblés à tous les paliers de l'expression qui, par des attestations explicites, par des faits de récurrence systématique et par un constat de cohérence sémantique, a permis d'authentifier la réalité d'une association /savoir || arbre/. Autant de procédés interprétatifs qui relèvent du principe différentiel en mettant en œuvre, par comparaison, les principes de *contextualité* et d'*intertextualité*. Cela confirme un aspect de la première hypothèse, à savoir que c'est bien le recours à un procédé interprétatif global, en complément d'un rassemblement documentaire, qui permet une authentification ne pouvant se satisfaire de l'intuition et/ou de la première *perception sémantique*.

## 1.2- Analogie et transfert sémique : d'un système de valeurs, l'autre

L'actualisation des *sèmes pertinents* constitue donc l'enjeu essentiel de toute interprétation, particulièrement d'une interprétation à vocation scientifique dont les résultats doivent être évalués à l'aune de leur valeur épistémique. Car produire une connaissance en sémantique diachronique et en vertu de ce que nous avons rappelé au sujet de la nature d'un sens *différentiel* mais non *référentiel* ni *inférentiel*, ce n'est pas s'appuyer exclusivement sur des critères de vérité (adéquation entre le sens produit et la réalité décrite) ni des critères logiques (cohérence de l'ensemble et relations inductives ou déductives, etc.), mais rechercher des critères d'authenticité, c'est-à-dire de cohérence avec le système de valeurs propre au texte et au corpus. Notamment en évitant de projeter sur les signes interprétés notre propre système de valeurs, voire notre éthique ou notre idéologie.

Autrement dit : la description du sens, donc des différences relevées, doit se faire en conformité avec le système de valeurs de la parole attestée et étudiée. Cela suppose que, par les procédures mêmes, celui-ci soit décrit comme partie constitutive du sens, conformément aux précisions apportées à cette notion de *système de valeurs* et son lien avec la *situation historique* au chapitre 3.

D'autant que la seconde partie de notre hypothèse, ambitionnant de répondre à la problématique en apportant des précisions sur les *conditions sémantiques* du *rapport de comparaison* constitutif de certaines poly-isotopies, propose que *la comparaison et l'expression d'une équivalence, explicite ou implicite, se marque par un transfert du système de valeurs du domaine comparant vers le domaine comparé.*

### 1.2.1- Rappels sur le système de valeurs et les conditions de la démonstration

Avant donc de vérifier cette hypothèse par une description renouvelée de quelques objets sémantiques extraits des analyses du chapitre 4, rappelons ce que l'on peut désormais entendre par *système de valeurs*. Nous avons proposé au chapitre 3<sup>376</sup> de comprendre le *système de valeurs* comme constitué de l'ensemble de trois réalités sémantiques, afin de le décrire en distinguant deux niveaux de pratique et trois types de *valeurs* :

Au niveau du principe différentiel : la *valeur relationnelle*, pure valeur, qui sera marquée par des *seuils* (en rouge dans les tableaux suivants).

---

<sup>376</sup> Chapitre 3, 1.2.5- Précisions sur le système de valeurs, p. 100-102.

Au niveau de la pratique culturelle, entendue comme ensemble de pratiques sociales et sémiotiques manipulant et renouvelant des associations héritées, où l'on peut distinguer à nouveau :

- la *valeur sémique* : sèmes de l'élément distinct (ci-dessous en vert), qui intègrent les sèmes génériques et spécifiques, mais où /sème spécifique 1/ (en jaune dans les tableaux ci-dessous) désigne un premier sème spécifique, d'autres étant possibles ;

- la *valeur doxale* : sèmes marquant la position dans les dimensions entre deux pôles. Soit sème 1 et sème -1 pour marquer la polarité, par exemple : bon <vs> mauvais, etc. (en orange dans les tableaux ci-dessous).

Cette description peut être présentée sous la forme du tableau proposé au chapitre 3, que nous rappelons ci-dessous. Les résultats seront donnés plus loin dans le tableau 32.

Principe différentiel = seuils					
Domaine des institutions du savoir					Autres domaines
Taxème des <i>filid</i>				Taxème des clercs	
Dimension -1	Sème générique /arbre    hiérarchie/			Dimension 1	/sème gén./
	Anruth		Ollam		Évêques, prêtres, etc.
	/sème spécifique 1/ /rayonnement/		/sème spécifique 2/ /accomplissement/		
<i>incomplétude</i>			<i>complétude</i>		

Tableau 4 bis : Structure du système de valeurs

Pour préciser sa compréhension, nous l'avons amendé en intégrant ici un exemple issu du chapitre 5 : le *domaine des institutions du savoir* et représenté par deux taxèmes, celui des *filid* dont les noms de la hiérarchie ont été étudiés, et celui des *clercs*, qui est attesté historiquement et juridiquement. Les sèmes spécifiques pris en exemples sont tirés du tableau 29 : Noms des grades : système reconstitué<sup>377</sup>.

Rappelons une condition de la vérification que nous avons soulignée : en tant qu'il est intégré à la description, le système de valeurs dans son aspect différentiel valide la réalité sémantique de l'objet perçu et décrit ; mais en tant qu'il intègre les normes doxales, le système de valeurs témoigne du contexte culturel historique. Il a donc un rôle fondamental dans la justification de la pertinence des interprétations proposées et par là dans la réponse apportée aux questions qui constituent la problématique, car le *transfert du système de valeurs*

<sup>377</sup> Chapitre 5, p. 263.

*du domaine comparant vers le domaine comparé* constitue, selon notre hypothèse, la principale des *conditions sémantiques qui permettent d'authentifier et d'interpréter un rapport de comparaison*.

Ainsi, au niveau de l'authentification, le système de valeurs valide la réalité sémantique de l'objet décrit, et au niveau de l'interprétation, le système de valeurs atteste le contexte culturel historique, donc notre capacité à comprendre un sens ancien. Ce à quoi il convient d'ajouter que la démonstration de la validité de l'interprétation de la poly-isotopie sera effective du fait du constat du transfert global de la structure du système de valeurs, et du constat d'un transfert effectif de sèmes marquant la réalité sémantique de l'analogie, c'est-à-dire marquant le caractère effectif d'un processus sémantique de comparaison, par afférence de sèmes communs qui expriment la ressemblance perçue ou décidée.

### **1.2.2- Vérification des hypothèses sur les formes sémantiques**

Compte tenu de la spécificité des deux corpus, la forme sémantique des degrés de la hiérarchie ayant été reconstituée et l'association //arbre// ↔ //savoir// restant hypothétique quant à l'attestation de la forme du domaine comparé //savoir//, nous allons procéder à des vérifications de ce fonctionnement sémantique sur les formes sémantiques du premier corpus qui constituent l'ensemble des correspondances formant un système intertextuel.

La première vérification porte sur l'hypothèse de mises en parallèle systématiques entre des taxèmes de domaines distincts. Ces poly-isotopies ont été pour la plupart observées dans les textes. Nous les reprenons en partie du Tableau 24 [Récapitulation des mises en parallèles, p. 242] produit à la fin du chapitre 4. Pour valider une première observation, nous gardons ici les analogies qui avaient paru les mieux établies au cours de l'analyse. Le tableau du système de valeurs est refondu ci-après sur un plan horizontal, pour pouvoir intégrer tous les domaines. Soit, ci-après, le tableau 32.

	Domaines	Espace	Cycles du temps			Fonctions sociales		Dimension	
	Taxèmes	Point	Jour	Vie	Fête - saison	Activités	Thèmes		
<b>Seuils</b>	Sème action	Début – nouveauté						<b>Bon</b>	
	Sème 1	Est    Matin	<i>Enfance</i>	Beltaine <i>printemps</i>	Artisanat élevage échanges	Prosperité			
	<b>Seuil 1</b>								
	Sème action	Activités – jeux							
	Sème 2	Sud    Midi	Jeunesse	Lugnasad <i>été</i>	Jeux musique commandement	Harmonie			
	<b>Seuil 2</b>								
	Sème action	Fin – mémoire							
	Sème 3	Ouest    Soir	Vieillesse	Samain <i>automne</i>	Paroles jugements	Savoir			
	<b>Seuil 3</b>								
	Sème action	Inactivité – destruction							<b>Mauvais</b>
	Sème 4	Nord    Nuit	<i>Mort</i>	Nuit-Samain <i>Imbolc</i> <i>hiver</i>	Batailles Attaques	Guerre			

Tableau 33 : Poly-isotopies et système de valeurs de la *Fondation*

Sur l'axe vertical, nous retrouvons les isotopies génériques observées dans les textes, elles sont liées à leurs domaines et taxèmes respectifs : /point(cardinal)/ étant le sème générique du taxème des //directions// Est, Sud, Ouest, Nord. Pour des raisons d'intelligibilité nous reprenons un ordre qui correspond à notre perception du cycle solaire, Est = lever étant ainsi au début.

La première poly-isotopie étant basée sur l'analogie initiale qui est liée au mouvement solaire, les éléments /Est || Matin/, /Sud || Midi/, etc. sont regroupés dans une même colonne, bien que chaque terme mis en parallèle relève d'un domaine et taxème différent //Espace (points cardinaux)// ≠ //Cycles temporels (journalier)//. Les éléments structurants du système de valeurs, c'est-à-dire les seuils en rouge et la dimension retenue<sup>378</sup> en orange, confirment les différences internes aux taxèmes.

La mise en tableau, qui permet de visualiser les poly-isotopies, fait apparaître un *transfert* au niveau de la valeur sémique : les sèmes du taxème //action// qui avaient été proposés au cours de l'interprétation comme une isotopie pouvant être déduite de l'analogie initiale entre les points cardinaux et les moments du cycle journalier, sur la base du mouvement solaire, semblent se propager entre les éléments de même position des différents

<sup>378</sup> Au chapitre 4, une autre dimension possible //intelligence vs force// a été signalée, mais elle recoupe les mêmes positions, voir le Tableau 24 : Récapitulation des mises en parallèles p. 234.

taxèmes. Ils ont été intégrés au domaine //Temps//, en tant qu'éléments d'un scénario d'action se déroulant dans une période délimitée : //début > activités (série d'actions) > fin vs inactivité//<sup>379</sup>.

Ainsi le sème /début/ lié à l'analogie /Est || Matin/, justifie le sème /enfance/, de façon complémentaire à la déduction possible sur l'axe vertical par l'opposition avec /jeunesse/ et /vieillesse/, et se retrouve dans *Beltaine* qui contient le sème /printemps/. Par afférence il permet d'activer un sème /nouveau/, qui avait été retrouvé dans la liste de l'Est associée à la Prospérité, et s'actualise dans les sémèmes *artisanat, élevage et échanges*.

Le même phénomène s'observe sur les autres positions.

Le sème /activités/ (= série d'actions) associé dans le texte au Sud par opposition avec l'inactivité sociale du Nord est, toujours dans le texte, associé aux activités ludiques du Sud : musique et jeux. Et nous avons signalé les correspondances avec Lugnasad et le sème /jeunesse/. Ce sème /activités/, qui participe ainsi de l'analogie, est lui-aussi affecté de la valeur doxale /bon/.

Le sème /fin/, connecté dans le texte à l'Ouest par analogie avec le coucher du soleil, est explicitement associé à travers la figure de Fintan à la vieillesse et à la mémoire accumulée au fil du temps, donc au savoir et à son exercice par la parole, notamment celle des sentences des jugements.

Le sème /inactivité/ a été associé à la lexie *dímhaine* 'inactivité, paresse'<sup>380</sup> de la liste du Nord, et légitimé par l'opposition différentielle avec le sème /activités (sociales)/ du Sud. Il se propage assez logiquement sur les premiers éléments de l'analogie : /Nord || Nuit + Mort/. Le thème de la /nuit hivernale/ suffisant à faire le lien avec les deux événements rituels de la Nuit de Samain et son feu sur la colline de Tlachtga ou la fête d'Imbolc. Pour la suite de l'analogie avec les termes liés à la violence et à la guerre, le sème /inactivité/ ne se comprend que de façon négative par rapport aux activités bénéfiques et créatrices (au sens artistique, artisanale, et agricole) des trois autres points ; en ce sens il s'agirait plutôt d'une /anti-activité/ affectée de la valeur doxale /mauvais/ et, pour ces raisons, associée à un sème /destruction/ qui s'opposerait au sème /procréation/. La double mention, Nuit de Samain - Imbolc appelle une précision nécessaire : si le rite de feu et d'offrande évoqué pour la première sur la colline de Tlachtga peut éventuellement intégrer le sème /destruction/, la distinction avec les autres positions se fait sans doute sur la base d'une non-activité sociale, s'agissant d'un rite tourné vers les dieux et non vers les hommes pour le feu de Tlachtga, tandis qu'Imbolc se caractérise justement par l'absence de rassemblement social.

<sup>379</sup> Voir chapitre 4 : 2.7.7- Le système spatial irlandais synthèse, tableau 16 et note 295, p.219.

<sup>380</sup> Voir chapitre 4 : 2.4- Axe Nord-Sud - au nord la bataille, p. 198, tableau 12 et Annexe 4 – Analyses lexicales, *dímhaine*, p. 30.

Comme on le voit la propagation du sème marquant l'analogie se fait assez directement sur l'axe Est – Ouest, par contre sur l'axe Nord – Sud elle appelle systématiquement une justification par le processus différentiel. Cela marque le caractère intentionnel de l'analogie, qui n'existe pas en soi dans la réalité ou dans une entité cognitive préconçue, mais qui procède du rapprochement voulu dans l'énonciation, reprise dans les reformulations, et de la nécessaire adaptation au cadre élaboré par les premières analogies. Il s'agit d'une illustration du principe de la thèse de Piotrowski selon qui différence = intentionnalité.

Ces transferts d'un sème commun respectent donc la structure, d'une part parce qu'ils sont en quelque sorte *canalisés* par les seuils, et d'autre part parce qu'ils reçoivent par afférence, de la dimension, la valeur doxale : /bon/ pour les trois premiers, /mauvais/ pour la dernière.

En somme un phénomène assez logique se manifeste là : les seuils en tant qu'ils ne représentent que les positions et un processus négatif ne propagent rien, ils signalent une différence ; tandis que les valeurs *positives* exprimables en sèmes ou associations de sèmes participent du transfert qui produit l'analogie.

Pour compléter ces observations, un dernier tableau (ci-après, numéro 33) présente de façon plus exhaustive les isotopies mises en parallèles identifiées dans l'ensemble du premier corpus, notamment en intégrant les éléments associés aux fêtes chez Keating et son intertexte. Surtout, il permet de visualiser les paires d'oppositions correspondant aux axes Est-Ouest / Nord-Sud :

Domaines	Sèmes génériques (taxèmes)	Oppositions (marquées par des seuils)					
		Ouest	Est	Sud	Nord		
//Espace//	Points	Ouest	Est	Sud	Nord		
	Coiced	Connaught	Leinster	Munster	Ulster		
	Lieux	Uisneach	Tara	Tlachtgha	Tailtiu		
//Temps//	Jour	Soir -coucher	Matin -lever	<i>Midi</i>	<i>Nuit</i>		
	Année	Automne	Printemps	<i>Été</i>	<i>Hiver</i>		
	Fêtes	Samain	Beltaine	Lugnasad	<i>Imbolc</i> Nuit Samain		
	Vie	Vieillesse	<i>Enfance</i>	Jeunesse	<i>Mort</i>		
	Action	Fin	Début	Activité(s)	Inaction		
//Fonctions//	Activités	Jugements	Langues coupées	Jeux, musique commandement	Batailles attaques		
		Parole		Militaire			
	Impôts	Don	Achat	Scrupule (d'or) trois pence	Once argent or		
		Biens mobiliers		Monnaie			
	Thèmes génériques	Savoir	Prosperité	Harmonie	Guerre		
		Abondance		Ordre			
//Valeurs//	/vertus/	Eloquence mémoire	Organisation nouveau	Expertise respect	Bravoure dureté		
		Création		Comportement			
	Dimensions	//ancien...	...nouveau//	//maîtrise...	...furie//		

Tableau 34 : Poly-isotopies et système de valeurs premier corpus (synthèse)

Ce tableau est directement adapté du Tableau 25 : Récapitulation des oppositions duelles [chapitre 4, p. 238]. Il reprend le même code couleur que dans les deux précédents, mais un vert contrasté signale les couples d'oppositions qui posent question et paraissent particulièrement signifiants. Une cellule jaune mentionne le sème qui les relie, elle souligne ces couples d'oppositions. Sur le modèle de l'opposition très claire entre les *jugements* et *récits* des druides ou filid à Samain et leurs *langues coupées* à Beltaine, thèmes qui se différencient autour du sème /parole/, nous avons à la fois une opposition tranchée et, malgré cela, une afférence d'un sème commun signalant une identité constitutive de l'analogie.

Ces oppositions constituent en quelque sorte les deux pôles du même thème. Ce principe est observable dans les autres couples qui sont exprimés clairement dans les textes, sur le modèle : /jugements + récits < parole > langues coupées/, ainsi les exemples ci-dessous :

- /scrupule < monnaie > once/,
- /don < biens mobiliers > achat<sup>381</sup>,
- /savoir < abondance > prospérité/,

Ce principe est transposable, par comparaison, avec les autres couples qui restent à première vue moins facilement interprétables :

- /éloquence + mémoire < création > organisation + nouveauté/,
- /jeux + musique < militaire > batailles + attaques/,
- /harmonie < ordre > guerre/,
- /expertise + respect < comportement > bravoure + dureté/.

Ces éléments confirment la réalité d'un principe d'*analogie des contraires* ou d'*analogie paradoxale* correspondant au phénomène de *coincidentia oppositorum* signalé par les mythologues<sup>382</sup>, et qui explique les motifs du *druide borgne* et du *roi manchot* [Guyonvarc'h 1986, p. 102 et note 132]. Le *dictionnaire critique de mythologie* consacre un long article à ce principe d'*inversion* :

la Transformation d'une chose en son contraire (...) est l'un des phénomènes les plus courants de la pensée humaine. (...) Propp fut le premier à en faire un usage mythologique (...), et il la définit ainsi : 'la forme fondamentale se transforme souvent en son opposé. Par exemple, on remplace les images féminines par des images masculines, et inversement' [Le Quellec-Sergent 2017, p. 667-670].

Ce principe relève lui aussi d'une intentionnalité liée au processus différentiel : ces analogies expriment un système de valeurs bien situé dans ces textes et ce contexte culturel.

En conclusion de ces vérifications et observations complémentaires, nous pouvons souligner et récapituler plusieurs points :

Tout d'abord, les sèmes pris en compte dans ces tableaux ont tous : soit une réalité textuelle, soit une légitimité différentielle et/ou analogique, ce qui fonde leur authenticité.

La propagation d'un sème marquant l'analogie de plusieurs éléments mis en parallèle confirme la réalité d'un procès sémantique. Cela est un point essentiel de la démonstration de l'aspect sémantique de l'analogie. Une détermination neurologique n'est donc pas nécessaire, mais juste une capacité cognitive qui peut être celle de la mémoire de travail et de ses interactions avec la mémoire sémantique. Cette propagation analogique signale aussi

---

<sup>381</sup> Pour mémoire : c'est un point de parfaite convergence entre le MS H.3.17 et la *Fondation*, puisque dans la liste de l'Ouest associée au savoir apparaît le terme *hindmus* 'richesse mobilière', qui fait écho aux listes de productions artisanales de l'Est associé à la prospérité.

<sup>382</sup> Voir chapitre 4 note 306, p. 226.

l'intention signifiante : il n'y a pas une simple juxtaposition plus ou moins hasardeuse, mais volonté d'assimiler par un élément commun.

Cette intention même justifie des imprécisions : l'analogie n'existe pas en-soi dans le monde réel, elle ne relève donc pas d'une observation naturaliste, au mieux nous avons la correspondance solaire /lever = est/, etc. Mais les autres analogies, légitimées par cette première, relèvent d'une décision. C'est pourquoi, parce qu'il s'agit d'une intention d'appliquer un cadre, un modèle, nous trouvons des sèmes dont l'actualisation procède de cette seule volonté, pas d'un sens préexistant. Ce qui explique aussi que l'actualisation puisse paraître parfois forcée : l'analogie assemble et classe, mais dans ce type de contexte culturel elle ne relève pas d'une observation scientifique ni d'une mesure mathématique. Pour autant, mis à part quelques détails signalés (fête hivernale d'Imbolc), l'ensemble forme un tout remarquablement cohérent.

Cette impression de complexité, de richesse thématique et de complétude de l'ensemble nécessite le recours à l'explication d'une accumulation mémorielle. Même si le génie d'un seul homme, druide ou file, pourrait avoir conçu l'ensemble, celui-ci est définitivement oublié. L'explication la plus probable est donc celle de l'addition des comparaisons qui ont pu être formulées au fil du temps par des générations de savants et de conteurs, à partir de la première et évidente analogie solaire. Cette même accumulation historique et les réinterprétations qui ont été produites rendent compte d'éventuelles variations pouvant apparaître moins cohérentes, bien que l'on puisse toujours trouver un élément sémantique la justifiant : par exemple le sème /nuit/ dans le remplacement d'Imbolc par le feu de Tlachtga au cours de la nuit de Samain, associé à l'opposition /feu vs eau/.

La réponse à la problématique sémantique est donc validée par :

- La description du *système de valeurs* comme élément principal et constitutif des *conditions sémantiques qui permettent d'authentifier et d'interpréter* une poly-isotopie.
- L'observation du *système de valeurs* dans un corpus de textes situés, lequel atteste la trace sémantique d'un contexte social et historique qui contraint, et par là légitime, l'interprétation, ce qui relève aussi des *conditions sémantiques*.
- L'observation des *transferts* opérés, dans le cadre de ce système de valeurs, entre le *domaine comparant* et le *domaine comparé*. Cette observation valide les précisions descriptives sur l'organisation du système de valeurs en trois catégories : *valeur relationnelle (seuils)*, *valeur sémique* (sèmes génériques + spécifiques), *valeur doxale* (position dans les dimensions).
- L'observation que seules les valeurs culturelles (*sémiques + doxales*) se propagent dans le cadre de l'analogie, mais qu'elles sont en général contraintes par la *position* des valeurs relationnelles et doxales du modèle (domaine comparant).

- Toutefois, dans certains cas, l'*intention différentielle* permet de franchir les seuils en propageant des sèmes permettant de produire des analogies *paradoxaes*.

Ces éléments de description de parallèles (au plan paradigmatique) exprimées par des poly-isotopies (au plan syntagmatique) sont sans doute transposables dans d'autres corpus. Ils constituent notre principale contribution à l'étage sémantique de cette recherche.

## 2- Durées et transmissions : du sens dans l'histoire

Nous allons traiter maintenant plus rapidement des hypothèses complémentaires qui intéressent la dimension mémorielle de l'activité sémantique, et tracer quelques perspectives sur les apports possibles de la sémantique textuelle aux sciences historiques.

### 2.1- Paroles mémorielles et intertexte<sup>383</sup> :

Comme cela a été avancé ci-dessus, cette activité mémorielle est nécessaire au déploiement de l'activité sémantique dans toute son ampleur : il est admis qu'il n'y a pas d'activité culturelle sans mémoire. Toutefois, face aux objections de certains protohistoriens qui, en dehors des faits d'une linguistique souvent limitée à la phonétique, à la grammaire et au lexique, nient la possibilité même d'une comparaison dans la durée entre des faits culturels gaulois et des faits culturels irlandais<sup>384</sup>, la possibilité d'une refondation du comparatisme intra-celtique est envisageable en prenant en compte les éléments apportés, au fil de ces analyses, à la résolution de la question de la *durabilité* des objets sémiotiques. Ce type de comparaison et d'observation d'objets sémiotiques dans la durée pourrait être étendu à d'autres aires culturelles.

Le premier point de ce nouveau comparatisme pourrait concerner la conception même de la temporalité. Christian Goudineau concluait le *Colloque de synthèse*, abondamment cité au premier chapitre, par cette nécessité de mieux prendre en compte la réalité « des rythmes, des décalages » en suggérant qu'un « débat intéressant peut s'approfondir autour de ces *rythmes*, soit en utilisant le modèle *braudélien*, soit en le contestant pour adopter les schémas plus récents relevant du mouvement brownien ! » [Goudineau 2010, pp.235-236]. Nous laissons de côté la question du mouvement brownien<sup>385</sup>, qui ne concerne pas notre démarche

---

<sup>383</sup> Par paroles mémorielles, nous entendons l'ensemble des paroles, au sens saussurien, transmises au sein d'une société.

<sup>384</sup> Voir chapitre 1, p. 32-33.

<sup>385</sup> Concernant cette croyance en la pertinence des modèles des sciences dures dans les sciences humaines, nous renvoyons à l'ouvrage de Jacques Bouveresse, *Prodiges et vertiges de l'analogie*, 1999, qui ne vise pas nos analogies sémantiques, mais l'usage hasardeux et imprécis qui est fait de modèles biologiques ou physiques par

sémiotique, pour nous intéresser à l'allusion aux trois rythmes temporels de Braudel. Il convient de mettre cette suggestion en relation avec la faiblesse, dénoncée par Laurent Olivier, de la prise en compte par les archéologues des renouvellements initiés par la *Nouvelle Histoire* de Fernand Braudel<sup>386</sup>.

Face à cette croyance en un temps linéaire qui ferait tout disparaître, nous avons proposé au chapitre 3 une corrélation entre les trois rythmes braudéliens et les différences de temporalités envisagées par Rastier, telles qu'elles rythment l'évolution des différentes composantes de l'activité sémiotique<sup>387</sup>. Une distinction est donc à faire, au titre même de la méthode comparatiste, entre des objets différents selon leur rythme d'évolution : les plus durables étant ces structures simples qui constituent les *dimensions* du système de valeurs et sans doute aussi les structures simples des formes sémantiques attestées dans une mémoire textuelle comme celles décrites.

Cette idée d'une mémorisation longue et collective, donc culturelle, de ces *structures simples* peut être renforcée par ce que nous apprennent les psychologues cognitivistes qui travaillent sur la mémoire individuelle. Même s'ils ne mesurent pas la durée historique d'une mémoire collective, ils nous enseignent néanmoins que les processus de mémorisation sont d'autant plus performants que les objets à mémoriser sont structurés de façon assez simple et cohérente. En sorte que, une structure comme celle découverte par Dumézil, attestée par de multiples reformulations dans la très longue durée des mythes et langues de la famille indo-européenne, est précisément celle qui a le plus de chance d'être mémorisée et, de ce fait, transmise.

Il en va sans doute ainsi des formes sémantiques qui ont été décrites ici même : malgré l'apparente complexité des résultats de la description, il ne faut pas perdre de vue que ces analogies et associations s'appuient sur des structures de quatre ou cinq items, ce qui correspond aux capacités de la mémoire de travail. Si l'on ajoute à cela que les jeux d'analogie entre plusieurs structures constituent une reproduction associative, nous avons là un élément de corrélation avec les processus de mémorisation par association<sup>388</sup> qui pourrait expliciter le maintien dans la durée de ces formes. Cela peut être complété par l'hypothèse du rôle possible de l'analogie dans la transmission, au titre de la compréhension qu'elle permet et donc de la mémorisation qu'elle facilite.

Au titre de notre projet de recherche nous avons supposé que *le modèle d'une circulation entre deux ou trois textes* pouvait être reproduit et évalué à une plus grande

---

certain auteurs pour tenter, sinon d'expliquer des faits humains, à tout le moins de donner un caractère scientifique à leurs propos.

<sup>386</sup> Voir chapitre 1, p. 34.

<sup>387</sup> Voir le tableau 2 : Les trois temporalités historiques et sémantiques, chapitre 3, p. 94.

<sup>388</sup> Sur ces questions de mémoire associative voir : Alain Lieury, *Psychologie de la mémoire*, 2005, p. 120-131.

*échelle et dans une plus grande durée.* C'est pourquoi nous avons cherché à décrire des formes sémantiques situables dans un intertexte. La distance temporelle est de trois ou quatre siècles pour le premier corpus, donc pour la durée minimale de transmission du système spatio-temporel irlandais, lequel intègre cependant des éléments de la tripartition indo-européenne sans doute hérités d'un fond très ancien. Cette distance est de près d'un millénaire pour les divers textes attestant de la série des noms des degrés des filid. Son lien sémantique avec le lexème *\*dru-uid*, qui contient la même analogie /savoir || arbre/ et dont les morphèmes et sémèmes sont identifiés et attestés en langue gauloise, laisse entrevoir une très longue durée.

Un aspect essentiel d'une possible refondation du comparatisme dans la longue durée est lié à un hypothèse complémentaire qui pourrait viser la reconstruction d'éléments appartenant à l'ordre paradigmatique de la mémoire intertextuelle, sur la base de *l'observation des mêmes procès analogiques mis en œuvre pour la même forme sémantique dans deux ou plusieurs textes.* Cette reconstruction, légitimée par le recours aux procédures sémantiques validées par les réponses aux deux premières hypothèses, doit permettre à son tour de proposer *des modèles pour des comparaisons avec d'autres objets textuels ou sémiotiques appartenant au temps long des cultures.* C'est précisément à ce type de reconstruction que nous avons abouti par les analyses des deux corpus, mais aussi par la proposition d'un modèle du système de valeurs qui permet d'organiser la méthode de description et de comparaison.

Le point qui doit être précisé porte sur la distinction entre modélisation et comparaison. Dans l'absolu les procédures sont très proches et ce qui a été reproché parfois aux comparatistes, c'est de transposer directement des éléments pris dans une culture donnée à une culture moins documentée, par exemple des données mythologiques irlandaises pour étoffer et/ou expliquer les dossiers des dieux gaulois. De fait, parfois encore, des rapprochements sont proposés sur la base fragile d'un nom isolé, ainsi dans l'exemple du Lugh irlandais qui pourrait correspondre au Lug gaulois des toponymes *Lugdunum* (Lyon, Laon, etc.) et au Lleu gallois, sans qu'une structure textuelle (thématique ou actantielle) ne vienne confirmer cette analogie exclusivement phonétique. C'est pourquoi il faut garder à l'esprit l'exemple de la méthode dumézilienne, qui portait sur la comparaison de grands ensembles structurés, et permettait ainsi d'éviter les comparaisons trop hasardeuses.

La notion de modélisation, qui procède aussi par analogie, est bien admise dans les procédures scientifiques en tant qu'elle relève de l'heuristique. Comme le soulignait Ricœur : « dans le langage scientifique, le modèle est essentiellement un instrument heuristique qui vise, par le moyen de la fiction, à briser une interprétation inadéquate et à frayer la voie à une interprétation nouvelle plus adéquate » le modèle étant « un instrument de re-description » qui appartient « non à la logique de la preuve, mais à la logique de la découverte » [Ricœur 1997,

p.302]. Par la méthodique analyse sémantique des corpus et par l'attestation intertextuelle de formes sémantiques, il s'agissait de produire des objets qui, au-delà de la connaissance qu'ils apportent en eux-mêmes pour les faits irlandais, puissent servir de modèles pour de nouvelles comparaisons au sein des études celtiques et, en tant que démarche méthodologique, pour d'autres domaines de l'histoire ou de l'anthropologie culturelle.

Pour ces comparaisons en diachronie, les formes sémantiques décrites pourraient, à notre avis, avoir une triple légitimité : celle de leur durée et de leur réalité mémorielle qui confirment leur transmission et leur relative stabilité au sein d'une culture, celle de la prise en compte du système de valeur qui légitime la pertinence différentielle et contextuelle du sens, celle enfin d'une description correspondant aux critères de scientificité de la SI.

Sur cette base, il doit être possible de se servir de ces formes sémantiques pour des reconstructions : par exemple face au caractère épars des attestations du lexique gaulois, elles pourraient permettre de construire des hypothèses de classes sémantiques qui ne seraient pas que des amas liés à quelques sèmes communs, mais qui seraient structurées de manière à faire des hypothèses différentielles sur les lexies attestées, y compris en intégrant des étymons reconstruits à partir des langues celtiques insulaires. De telles reconstructions de taxèmes ou domaines devraient permettre de mieux décrire les composantes sémantiques d'une langue ancienne.

## 2.2- Épaisseur temporelle et sémantique des signes :

La confirmation de la dimension mémorielle des systèmes de valeurs et des paradigmes qu'ils structurent vient apporter un élément supplémentaire à ce qui a été appelé, de façon métaphorique, l'*épaisseur du signe*. Dans sa visée du réel mondain, l'historien cherche dans les textes des témoignages de la réalité passée, sans trop interroger la réalité même du signe sauf dans le cadre des débats du *linguistic turn*<sup>389</sup>. En prenant en compte cette réalité qui fait écran entre le réel et les représentations, la SI ne nie pas la possibilité d'atteindre ce réel, mais elle nous donne la possibilité de mieux comprendre et de mieux distinguer ce qui relève du fait sémiotique de ce qui relève d'une évocation de la situation historique.

Or ce contenu des signes complexes est pour une grande part un héritage culturel, c'est pourquoi à une épaisseur sémantique du signe, c'est-à-dire l'ensemble des signifiés qu'il actualise dans une situation, s'ajoute une épaisseur temporelle qui impose une nouvelle contrainte à la réflexion historique et à la compréhension d'un *sens ancien* : ce qui surgit là,

---

<sup>389</sup> Chapitre 1, p. 24-25.

dans un texte en vieil-irlandais datable du Haut-moyen-âge ou dans un épigraphe gaulois, c'est l'accumulation continue d'une activité mémorielle difficilement datable qui impose le poids de la diachronie dans la synchronie. Même situable par et dans la matérialité de l'archive au sein d'une séquence historique de quelques siècles, la forme sémantique /points cardinaux || repères temporels || activités sociales/ impose une temporalité plus longue car, très certainement, elle n'est pas le produit d'une *génération spontanée* liée à sa première attestation dans un texte, mais bien plus sûrement le produit d'une accumulation.

Si nous prenons l'exemple du calendrier gaulois de Coligny découvert dans le Revermont jurassien, la datation matérielle par le support en bronze ou par le type d'écriture en fait une épigraphe datable de l'époque dite gallo-romaine, en l'occurrence du deuxième siècle B.C. Mais, parce que sa langue est identifiée comme celtique, parce que ses structures et son organisation ne correspondent à aucun calendrier classique, c'est-à-dire méditerranéen, qui aurait pu l'influencer directement et tardivement, il faut bien constater une création originale liée à une culture originale et antérieure à la romanisation. Cela a pour conséquence, pour l'historien, de devoir prendre en compte l'épaisseur temporelle de ce signe particulièrement complexe dont la genèse, sinon l'origine, suppose au moins une antériorité de quelques générations.

Cet exemple est intéressant aussi pour la question de l'épaisseur sémantique du signe. En effet, il a été facile de reconnaître dans le calendrier gaulois de Coligny une *référence* à la réalité des cycles solaires et lunaires ; le fait que les hypothèses étymologiques ouvrent des perspectives symboliques, donc poly-isotopiques, et le fait que des analogies soient observables entre les mois, mais aussi entre le cycle annuel et les mois intercalaires pour ne citer que les plus facilement constatées, montrent qu'il est aussi composé de différences intentionnelles qui relèvent de l'activité sémantique. Les cycles lunaires et solaires n'y sont pas seulement relatés de façon réaliste, ils y sont aussi interprétés dans et par un système de valeurs qui peut nous apporter de précieux renseignements sur la vision des cycles temporels de cette culture. Cela signifie, une fois encore, que le plus intéressant n'est pas tant dans la relation à un réel bien connu (les cycles lunaires et solaires), mais dans la doxa qui l'interprète.

L'apport d'une sémantique textuelle aux sciences historiques, dans le cadre plus vaste d'une sémiotique des cultures, peut donc s'envisager en deux temps :

En amont de l'interprétation historique l'analyse sémantique peut permettre de mieux préciser le genre, notamment en précisant le rôle des composantes textuelles, qu'il s'agisse du fonctionnement dialogique et de l'organisation dialectique et tactique ainsi que des contenus thématiques. Cela doit permettre de mieux faire le départ entre des témoignages pouvant avoir

une *valeur* historique et d'autres faits sémiotiques ayant une valeur plus généralement doxale. L'exemple de la découverte par Dumézil de structures mythologiques dans des récits réputés historiques jusqu'alors a ainsi réorienté la compréhension de l'idéologie romaine de la fondation, tout en permettant de prendre une nouvelle distance critique avec la croyance en une histoire réelle. Ce phénomène d'interprétation peut être transposable à bien d'autres mythes religieux.

En aval, la précision de la description des structures sémantiques attestées dans les corpus peut apporter à l'historien une vision plus précise et plus complète des phénomènes culturels que l'on a tenté d'aborder sous l'angle des idéologies, des doctrines, des croyances voire des mentalités<sup>390</sup>.

Un dernier point à évoquer, quant à un éventuel apport de ces méthodes aux sciences historiques, est celui qui pose la question du passage *du sens à l'action*<sup>391</sup>. Nous avons vu la difficulté que certains archéologues avaient à admettre que la tripartition dumézilienne puisse avoir eu une incidence sur la structuration des sociétés protohistoriques, même si les Celtes avec leurs druides, chevaliers et artisans sont ceux qui réunissent le plus de conditions, en Europe antique, pour avoir réalisé cette structure mythologique dans leur organisation sociale. Il nous semble que la structuration sémantique très élaborée des activités sociales que révèle le premier corpus mériterait d'être confrontée à des données historiques et archéologiques. D'autant que celle du second corpus sur les degrés hiérarchiques de la classe des filid bénéficie bien d'attestations historiques et d'une institutionnalisation fixée par des traités de droit. Un autre point serait de voir en quoi ces étapes de la croissance métaphorique de l'arbre pourraient livrer les éléments d'un scénario initiatique.

D'une manière plus générale, la description sémantique des systèmes de valeurs et des topoï témoigne de la doxa d'une culture et d'une société donnée. Outre que c'est en soi un élément riche d'informations sur cette culture, la confrontation à des phénomènes sociaux avérés permettrait sans doute de donner à ces derniers un éclairage nouveau. La piste soulevée par Jacques Le Goff<sup>392</sup> d'une transmission du motif mythologique irlandais du voyage dans l'Autre monde, via le texte christianisé du purgatoire de saint Patrick, jusque dans l'élaboration de l'imaginaire médiéval du Purgatoire, peut témoigner de la puissance de ces inerties culturelles et d'influences qui ne sont pas nécessairement à sens unique. Sans oublier le séminaire de Georges Duby, auquel ont été associés Le Goff et Dumézil. Ce séminaire a abouti à son livre sur *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, qui constitue un exemple de la prise en compte de la théorie dumézilienne par des historiens de renom.

---

<sup>390</sup> Voir Michel Vovelle, *Idéologies et mentalités*, Gallimard 1992.

<sup>391</sup> Par allusion à un titre d'ouvrage de Ricœur : Seuil, Paris, 1986.

<sup>392</sup> Voir mon introduction, p. 9.

L'équivalent ne semble pas envisageable dans le domaine de la protohistoire sans doute parce que, faute de textes abondants, il manque encore une sémiologie des faits symboliques, nombreux quant à eux.

### 3- Sémantique de l'archive celtique : quelques perspectives

La référence abondante à des textes irlandais et à des problématiques des études celtiques ne doit pas faire oublier que cette thèse s'inscrit essentiellement en sémantique textuelle. Toutefois, dans la perspective du projet de sémiotique des cultures auquel contribue la SI, et en complément des apports aux sciences historiques évoqués ci-dessus, nous pouvons faire ici un bref bilan de l'apport de ces analyses aux études celtiques.

Sur les thèmes du premier corpus, lié principalement à la cité historique et mythique de Tara et à la province de Mide, il existe bien entendu des études historiques et des études relevant de l'histoire de la religion celtique. L'ouvrage majeur sur ces thèmes est celui de Proinsias Mac Cana, *The Cult of the Sacred Centre : Essays on Celtic Ideology* où, dans une perspective comparatiste assez proche de celle de Dumézil, il a étudié les thèmes de l'unité politique et du centre sacré chez les Celtes. Christian Guyonvarc'h et Françoise Le Roux ont abondamment publié sur ces thèmes, traitant séparément les questions géographiques, celles du centre supposé sacré et celles des fêtes. À notre connaissance et sauf erreur bibliographique, les correspondances entre les points cardinaux, les fêtes saisonnières et les fonctions sociales n'avaient pas été abordées dans une approche systématique et encore moins sémantique.

Que ces correspondances fassent *système* est en soi un élément nouveau, mais surtout permet d'aborder la question même du fonctionnement intellectuel de ces populations, tout au moins de leurs *savants*. Sans ferrailler contre les clichés sur les *barbares* et les civilisations *supérieures*, il faut avoir à l'esprit que le défaut des études celtiques, comparativement aux études helléniques ou latines, c'est de ne pas disposer de textes de philosophes explicitant leurs doctrines, ce qui livre celles supposées des druides à toutes sortes de spéculations. Pour autant, la pensée de tel ou tel philosophe, aussi précieuse soit-elle, reste très circonstanciée.

En accédant au niveau des paradigmes d'une parole potentielle et mémorielle, nous pensons avoir ouvert une fenêtre sur un ensemble collectif donc, à ce titre, d'autant plus signifiant pour notre représentation de la doxa de cette culture à une période donnée. Ces paradigmes contraignant la pensée et son expression, et ayant une durée estimable, nous avons là une possibilité méthodique de contribuer à la compréhension d'un univers intellectuel qui jusque-là semblait inaccessible aux premiers historiens qui se sont penchés sur ces questions.

Cet univers, c'est celui de la doxa, c'est-à-dire d'un ensemble de topoï et de motifs structurés par un (ou des) système(s) de valeurs, qui nous donnent de précieuses indications sur la façon dont on se représentait alors le monde, ses cycles, les activités humaines, et comment ces éléments étaient valorisés les uns par rapport aux autres. Il en est ainsi de la valorisation du savoir, de la mémoire, de la justice, de l'artisanat et de l'art sous toutes ses formes, dont la musique et la poésie, etc., mais aussi de cette opposition entre la réalité brutale de la guerre et une chevalerie courtoise respectueuse des autres activités. Autant d'éléments qui mériteraient d'être développés.

En complément, nous pouvons avoir un aperçu sur une certaine appréciation du monde, qui relève de la cosmologie plus que de la cosmogonie. D'autres récits montrent que, antérieurement aux apports de la Genèse biblique, les Irlandais préchrétiens ne se préoccupaient pas tellement de la question de l'origine du monde, mais bien plus de celle de son fonctionnement cyclique. Quand bien même des dieux peuvent intervenir ponctuellement dans ce monde, et réciproquement des héros dans l'*Autre monde*<sup>393</sup>, c'est pour livrer un savoir avec lequel les humains devront organiser leur société et leurs transmissions.

Par les thèmes du second corpus, nous avons apporté un élément essentiel à la résolution du problème de l'étymologie de la lexie *druid-*, mais plus encore en montrant quelques-uns des développements sémantiques de cette métaphore /savoir || arbre/. Elle ouvre des perspectives sur la relation entre le thème de l'arbre et ceux de la mémoire, de l'abondance et même du centre et du temps.

Au-delà, ce second dossier a permis de proposer un renouvellement de la méthode étymologique, ce qui intéresse globalement la sémantique, et particulièrement l'étude du lexique gaulois. Nous pensons en particulier au domaine de la toponymie. L'impossibilité de résoudre la question du sens d'un mot ancien isolé, mais pourtant bien attesté comme *druide*, est exemplaire des problèmes de la lexicologie historique dans ce secteur, bien que ces problèmes ne soient pas toujours explicitement formulés.

Les pratiques actuelles sont basées sur la croyance que les *lois phonétiques* permettent de déterminer avec un bon niveau de certitude la forme d'un étymon reconstruit ou la morphologie d'un mot attesté, et que l'on peut ensuite interpréter le *signifié* sur la seule base du *signifiant* ainsi identifié. Mais outre que ces lois phonétiques ne sont probablement que des régularités acceptant de fait de nombreuses variations, les toponymistes connaissent bien le phénomène d'*attraction paronymique*, qui consiste en la transformation de la forme d'un lexème à cause d'une réinterprétation de son sens. Ainsi de toponymes qui ont une apparence très française, comme *Millevaches* qu'il est tentant d'interpréter par la référence à l'élevage

---

<sup>393</sup> Ainsi Cuchulainn dans le récit de la *Maladie de Cuchulainn et l'unique jalousie d'Emer*, trd. C.J. Guyonvarc'h, in OGAM Tome X, Rennes 1958, p. 285-310.

limousin, mais dont la forme ancienne renvoie plutôt à un gaulois *mello* ‘hauteur’ suffixé par le latin *vacius* ‘vide’ [Vial 1983, p. 43]. Cette modification de la forme d’un mot à cause d’une réinterprétation de son sens, outre qu’elle évoque les analogies que Saussure considérait comme la principale cause de l’évolution des langues, ainsi que les logatomes interprétés en contexte signifiant dans les tests de Piotrowski, montre que les seules évolutions phonétiques ne suffisent pas à rendre compte des multiples transformations des mots qui nous sont parvenus, quel que soit le moment de leur fixation sur un support : un mot gaulois attesté sur un épigraphe d’époque gallo-romaine peut avoir derrière lui une très longue histoire de transformations et de déformations. Dès lors on peut apercevoir la montagne d’incertitudes qui obstruent ce type de recherches étymologiques.

La place prééminente du signifié sur le signifiant, telle que le démontrent les tests de Piotrowski et de nombreuses attractions paronymiques connues, nous oblige à chercher une voie complémentaire par la reconstruction des formes sémantiques qui peuvent correspondre à des hypothèses étymologiques. Cela dans la mesure où d’autres attestations de ces formes sémantiques sont accessibles et attestées, comme nous l’avons montré avec les éléments du second corpus. En somme, la méthode comparative ne peut se contenter de travailler sur la forme des signifiants, elle ne peut pas non plus se contenter de travailler sur des sémèmes d’échelle microsémantique : il faut rechercher, autant que faire se peut, des perspectives *globales* qui légitimeront les interprétations locales.

Une perspective intéressante peut ainsi être ouverte par un travail sur ce qui pourrait être une forme de cooccurrences thématiques en toponymie. Les toponymes, devenus des noms propres figés, sont l’exemple même de lexèmes que l’on considère comme isolés. Pourtant ils sont interprétables comme des noms qui étaient communs à l’origine et, à ce titre, qui étaient inclus dans des classes sémantiques voire, dans des formes sémantiques.

Dans une modeste publication au sein d’une revue d’érudition comtoise, nous avons rassemblé il y a quelques années des éléments autour de l’hypothèse du rapprochement d’un couple de toponyme : Ivory et Molain dans le Jura près de Salins-les-Bains, dans le contexte de l’abondante archéologie celtique du camp du Château et de la forêt des Moidons. Ivory s’explique par le nom gaulois de l’if *eburo*, et Molain<sup>394</sup> est un cas attesté des antiques *mediolanon* dont une quarantaine sont connus, toponyme celtique basé sur la racine *med-* ‘centre’, qui en fait un strict équivalent gaulois du thème du /centre/ associé au nom de la province de Mide, amplement évoqué dans le récit de la *Fondation du domaine de Tara*. Et dans ce même récit nous avons découvert un savant planteur d’arbre, Fintan, et en particulier

---

<sup>394</sup> Pour ces données étymologiques et toponymiques assez sûres, voir : G. Taverdet, *Les noms de lieux du Jura*, ABDO, Dijon, 1986.

planteur d'un if symbolisant sa propre mémoire, puis de l'if de Mugna qui est un des arbres de la connaissance de la tradition irlandaise qu'il plantera avec quelques autres dans Mide.

Ces éléments permettent de faire l'hypothèse d'une évocation de ce motif de l'if du centre/ dans nos deux toponymes. Toutefois, faute d'attestation mythologique gauloise, il faut étayer cette piste de recherche par d'autres attestations de couples toponymiques équivalents, disposant d'un aussi solide contexte archéologique celtique. Quelques-uns sont rapidement repérables grâce aux recensements toponymiques : Embrun – Méolans (Hautes-Alpes et Alpes de Haute-Provence), Averdon – Mesland (Loir-et-Cher), Ivry-en-Montagne – Montmélian (lieu-dit de la commune d'Auxey-Duresses au riche contexte gaulois et gallo-romain), Evry-les-Châteaux – Meillant (Seine-et-Marne). Nous pouvons leur adjoindre deux exemples moins certains pour l'étymon *mediolanon*, mais dont les noms ont pu être déformés : Avrée – Maulaix (Nièvre) dans le contexte de Bibracte, et Evry – Malay (Yonne)<sup>395</sup>.

La numérisation de la base de données de l'IGN rend accessible des milliers de toponymes et microtoponymes dans leur forme actuelle, et ouvre un champ intéressant pour ce type de recherches. En l'absence d'attestations antiques de tous ces noms, donc de la morphologie de leurs étymons, la possibilité d'une explication par une forme sémantique liée à un motif mythologique doit pouvoir permettre de construire des hypothèses sur des associations de toponymes, et sur un sens qui, ainsi, ne dépendrait plus des seules spéculations sur les étymologies et les évolutions phonétiques. Au mieux, la reconstruction phonétique permet d'atteindre une hypothèse de *signifiant* et l'étymologie une hypothèse de *signifié*, mais il manque toujours la troisième étape, celle du *remplissement* ou plutôt de l'actualisation des sèmes dans un contexte différentiel, ce que doit permettre l'appui sur une hypothèse de ce niveau : celle d'une forme sémantique appartenant à une parole mémorielle et lexicalisée dans une association de toponymes.

La validation ou la consolidation d'une telle hypothèse ouvrirait une perspective heuristique sur l'organisation du territoire de la Gaule celtique, et sur d'autres possibles vestiges mythologiques exprimés dans la toponymie, l'Irlande étant en la matière un immense réservoir de sources où bien des motifs mythologiques et épiques produisent des noms de lieux.

En 1861 un érudit comtois dénommé H. Monin publiait, à Besançon et Paris, un livre de 310 pages intitulé *Monuments des anciens idiomes gaulois*, dans lequel il recensait les épigraphes alors connus et proposait quelques hypothèses. Il s'agissait déjà de linguistique descriptive. Cet ouvrage précédait d'une vingtaine d'années les premières publications de ceux qui posèrent les bases des études celtiques en France : Henri d'Arbois de Jubainville,

---

<sup>395</sup> Guyonvarc'h 1960 et 1961, Vial 1983, Dauzat-Rostaing 1963, Billy 2011.

Joseph Loth, Georges Dottin et Émile Ernault. Cent-cinquante-six ans après nous espérons avoir contribué, toujours à Besançon, au renouvellement de ces recherches.

## Conclusion générale

Au terme de ce parcours, et dans le prolongement de la synthèse du chapitre 6 qui reprenait tous les éléments du triple objectif de recherche proposé en introduction, nous rappelons et soulignons ici les principaux résultats de notre recherche.

Du point de vue des études celtiques, si la thématique du centre de l'Irlande avait déjà été abordée par les historiens, le rapprochement des thèmes de l'orientation spatiale avec ceux des cycles saisonniers et des fonctions sociales n'avait pas, à notre connaissance, été envisagé. La démonstration que cette association est le produit d'un système sémantique très élaboré est un résultat assez nouveau, qui ouvre une possibilité d'accès à la compréhension d'un système de pensée.

Il en va de même pour les rapprochements textuels qui ont permis, au sujet de l'étymologie de la lexie *druid-*, de dépasser les difficultés d'une lexicologie qui isolait le mot, pour accéder à une perspective discursive et culturelle : l'association /savoir || arbre/ a de nombreuses autres expressions, à la structuration cohérente, qui attestent de sa circulation intertextuelle à l'échelle des siècles et lui donnent sa dimension culturelle et sociale par son institution médiévale.

Du point de vue d'une sémantique textuelle, l'étude menée sur deux corpus apporte la confirmation que c'est par une approche globale, qui étudie les circulations intertextuelles et intratextuelles à tous les paliers du texte, que l'on peut construire une démonstration linguistique prenant en compte la réalité de la *parole*, c'est-à-dire depuis Saussure et grâce aux apports de Rastier, celle d'énoncés d'une taille généralement supérieure à la simple phrase. Ainsi d'une parole qui ne procède pas par mots isolés, mais par discours et circulations de formes sémantiques au sein d'activités sociales et, par là même, au sein des cultures.

Si l'objectif de « contribuer à la réflexion sémantique générale » était placé en troisième position, c'est parce que son caractère *ambitieux* paraissait plus difficilement

atteignable. Toutefois, en rapprochant les notions de *doxa* et de *système de valeurs*, sans décider de les assimiler l'une à l'autre de façon trop prématurée, et en observant les composantes de ce dernier, nous avons tenté d'apporter une contribution à la sémantique interprétative, d'une part en participant à la description d'un aspect essentiel de son objet, le sens différentiel, d'autre part en testant ses méthodes à l'aune d'une pertinence liée à la compréhension du *système* et ce, sur un corpus peu exploité pour ce type d'investigations.

Du point de vue des sciences historiques, une perspective a été ouverte par la proposition de ce nouveau critère de pertinence des interprétations en diachronie : la compréhension d'un *système de valeurs* incluant nécessairement la prise en compte de la situation historique, car il fixe en lui les contraintes sous la forme de normes conscientes ou inconscientes. À partir de cela, il est aussi possible de légitimer de nouvelles comparaisons entre les données textuelles irlandaises et les données linguistiques ou iconographiques de l'aire celtique continentale. Par exemple, le système différentiel des analogies qui structurent les cycles temporels de la tradition irlandaise pourra permettre d'opérer des modélisations, pour renouveler l'interprétation du calendrier gaulois de Coligny par une approche sémiologique et globale.

Dans la perspective d'une sémiotique des cultures, nous pensons avoir défriché un nouveau domaine d'investigation en ouvrant aux méthodes de la SI le vaste champ de l'archive irlandaise, dont l'abondance et l'originalité peuvent nourrir les approches différentielles. En effet, affronter toutes les difficultés de l'accès à ces sources est un moyen d'illustrer l'idée que les « sciences de la culture doivent être différentielles et comparées »<sup>396</sup>, pour participer à une « anthropologie de la diversité ».

Concluons ce travail en essayant de valider la légitimité même de cette matière celtique pour des recherches sur la doxa. Dans notre deuxième chapitre, les enjeux idéologiques qui affectaient ce domaine depuis le 19<sup>ième</sup> siècle ont été signalés, tout en rappelant que le mythe de *nos ancêtres les gaulois* avait été plutôt de gauche car républicain, et avait eu un étonnant succès populaire qui se mesure encore à travers certaines publications ou tentatives de récupérations politiques. Il y a donc une différence notable entre la relation à ce passé protohistorique qui a été celle de la France républicaine, et celle qui a pu être établie

---

<sup>396</sup> Rastier, 2002, p. 5.

par l'Italie fasciste avec la Rome antique ou par l'Allemagne nazie avec les Aryens et la Grèce<sup>397</sup>.

Une vision opposée du passé et de sa grandeur s'exprime dans les deux *doxas* qui dominant et structurent la pensée française depuis environ deux-cents ans : à une nostalgie romaine catholique qui veut voir dans la France la fille aînée de Rome et de l'Église s'oppose une revendication humaniste laïque ouvertement rabelaisienne.

Nous en trouvons un exemple explicite dans la préface de l'auteur comtois Louis Pergaud à sa fameuse *Guerre des boutons*, lorsqu'il déclare après une double référence à Rabelais :

Foin des pudeurs (toutes verbales) d'un temps châtré qui, sous leur hypocrite manteau, ne fleurissent trop souvent que la névrose et le poison ! Et foin aussi des *purs latins* : je suis un Celte. C'est pourquoi j'ai voulu faire un livre sain, qui fût à la fois gaulois, épique et rabelaisien ; un livre où coulat la sève, la vie, l'enthousiasme ; et ce rire, ce grand rire joyeux qui devait secouer les tripes de nos pères : beuveurs très illustres ou goutteux très précieux. Aussi n'ai-je point craint l'expression crue, à condition qu'elle fût savoureuse, ni le geste leste, pourvu qu'il fût épique. (...) On conçoit qu'il eût été impossible, pour un tel sujet, de s'en tenir au seul vocabulaire de Racine<sup>398</sup>.

C'est donc non seulement, selon Pergaud, un esprit gaulois qui s'oppose à une *pure latinité*, mais c'est une autre langue que celle de Racine qu'il faut pour l'écrire : en l'occurrence celle de Rabelais, cité en exergue et imité.

De l'autre côté de l'échiquier idéologique, on trouve une préoccupation semblable mais opposée en tous points, tant et si bien que le texte de l'instituteur républicain Louis Pergaud pourrait bien relever d'un intertexte polémique prenant à partie le discours de l'Action Française. Dominique Maingueneau, pour montrer comment le lexique peut exprimer un positionnement idéologique, cite un texte de Charles Maurras chantant les louanges de la langue classique, donc celle de Racine, dans lequel le fondateur de l'Action française produit un néologisme, le verbe *cohérer*, qui est en fait un latinisme basé sur la paire *cohaerere – cohaerens* qui n'a conservé en français que *cohérent*<sup>399</sup>. Cette démarche littéraire est mise en lumière par une citation de Léon Daudet affirmant que :

les conséquences d'une rupture des ponts qui subsistent entre les Latins, les Grecs et nous, auraient une portée incalculable, dans le sens de l'obscurcissement et de la confusion barbares. En outre, privé de ses supports linguistiques et syntaxiques, le style français lui-même s'écroulerait, s'éparillerait.

Ce que Maingueneau explicite ainsi :

il faut assurer [pour les auteurs de l'Action française] le lien entre le français et le latin (...). Renforcer dans sa propre énonciation le lien avec le latin, c'est résister aux forces de

---

<sup>397</sup> Sur cette question de la fascination des nazis pour la Grèce et l'Antiquité gréco-latine, voir l'ouvrage de Johann Chapoutot *Le national-socialisme et l'Antiquité*, en particulier le chapitre 2 : *Une Méditerranée nordique : la Grèce, Rome et le Nord, entre cousins germains*, PUF 2008.

<sup>398</sup> Louis Pergaud, *La guerre des boutons*, Mercure de France, Paris 1976, p. 9-10.

<sup>399</sup> Pour tous ces éléments et les citations, voir Maingueneau 1991, p 45.

dissolution mortelle (...). Ce néologisme accomplit donc ponctuellement dans l'énoncé ce que revendique la doctrine politique<sup>400</sup>.

Ainsi chez l'écrivain, la doxa devient sciemment langue par la parole, car il traduit sa conception du passé dans ses choix de vocabulaire et d'effets stylistiques. Cependant le mouvement est double. Il y a d'abord une représentation valorisée d'un certain passé selon la doxa de l'auteur, puis actualisation de modèles supposés issus de ce passé, qu'il s'agisse de lexique ou de *geste épique* : la nudité des jeunes héros de Pergaud évoquant celle des guerriers celtes et prenant le contrepied des « pudeurs » religieuses.

Bien entendu, outre qu'il existe aussi des interprétations humanistes de l'héritage gréco-latin, la question reste posée de la valeur historique de ces représentations, de ces modèles tirés du passé et introduits dans le présent de l'énonciation, qu'ils soient lexicalisés ou imagés. Cependant, il ne faut pas perdre de vue que, s'il est devenu rituel chez les protohistoriens de dénoncer la récupération politique du passé celtique, au risque de ne véhiculer que des clichés pour en révoquer d'autres, ces débats idéologiques ne dispensent pas d'une réflexion épistémologique sur la compréhension des signes du passé, comme nous avons tenté d'en souligner l'importance pour les sciences historiques. Tant et si bien qu'il a fallu réfléchir ici même à des critères d'authenticité qui ne soient pas seulement des critères de véracité, la vérité étant trop souvent impossible à fonder, faute d'une réalité historique qui soit directement observable<sup>401</sup>.

Pour autant, lorsque des archéologues utilisent des termes latins pour désigner des types d'habitats gaulois (*oppidum*, *arx*, *villa*, etc.), ils font, consciemment ou non, sensiblement la même chose que Maurras. Cela alors même que le vocabulaire gaulois de l'habitat n'est pas si indigent, que ses correspondances avec le vocabulaire irlandais est établi et ouvre par là la possibilité de modéliser des classes sémantiques. Leur usage *purement latin* oblige à renoncer à la compréhension même des paradigmes gaulois, donc du système de valeurs qui organisait les représentations de leurs types d'habitats. Et il en est ainsi pour d'autres domaines dont ceux du temps, de l'organisation de l'espace, des activités sociales et du savoir sur lesquels nous avons cherché à ouvrir ici de nouvelles fenêtres.

L'intuition d'un autre système de valeurs traverse pourtant, sans nécessaire nostalgie, une part de notre littérature la plus exigeante. Dans sa préface à son unique pièce de théâtre, *Le Roi pêcheur*, Julien Gracq soulevait la question de la fascination des « tragiques français, de Racine à Anouilh » [Gracq 1948, p. 9] pour les mythes grecs. Pour l'écrivain, ces « mythes

---

<sup>400</sup> Les textes cités par Maingueneau sont des années 1925 et 1927 alors que Pergaud écrivait sa préface vers 1912, toutefois l'idéologie de l'Action française, mouvement royaliste et catholique ouvertement antiparlementaire fondé en 1898, était déjà très connue et influente dans les milieux conservateurs autour de 1910.

<sup>401</sup> Voir ci-dessus p. 101 la citation de F. Rastier.

fermés, ces procès-verbaux implacables d'échec sont bien pour la plupart des 'machines infernales' montées par les dieux pour l'anéantissement mathématique d'un mortel ». Il leur opposa le « trésor jusqu'ici si négligé, si peu utilisé des mythes du Moyen Age » (c'est-à-dire le cycle arthurien et la quête du Graal) qui, à ses yeux, « ne sont pas des mythes tragiques mais des histoires 'ouvertes' » [p. 10] qui ne parlent pas de « punitions gratuites, mais de tentations ouvertes et récompensées (...) vus sous un certain angle, ils sont un outil forgé pour briser idéalement certaines limites » [pp. 10-11]. Bien qu'il se défende de « tout acquis scientifique en cette matière » [p. 10], il sait y reconnaître que « par beaucoup de leurs racines ils sont pré-chrétiens » [p. 11]. Malgré cette précision, chez Gracq l'opposition est plus géographique qu'historique « l'air que je respire n'est plus le même, la direction a changé inexplicablement – en pleine mer, les voiles tout à coup s'inclinent à je ne sais quel alizé de bon augure ». À la fermeture des dogmes et du sentiment de la fatalité tragique des mythes classiques, Gracq présente pouvoir opposer l'*air du grand large* de cette « matière de Bretagne » qui « brise les limites ».

Il s'agit, encore et toujours, de doxa, celle de l'auteur comme celles supposées des mythes ici différenciés, mais aussi d'une aspiration à un système de valeurs ouvert, au moment même (1948) où les perspectives les plus tragiques oppressent la vision de l'humanité après la découverte de la Shoah et de la bombe atomique, tandis que se maintiennent divers systèmes totalitaires.

De nos jours, les neurologues explicitent les réalités de l'*altricialité secondaire* et de la *plasticité* du cerveau, ainsi que le rôle du langage et de l'activité sémiotique dans l'organisation et la formation de cet organe essentiel de notre humanité. C'est pourquoi, face aux croyances réductrices et dans la perspective des mises en cause des déterminismes linéaires, qu'ils soient biologiques ou économiques, il faudra bien s'interroger sur le rôle de ces *systèmes de valeurs* dans la construction de nos représentations du monde et des autres et, par là peut-être, sur leur influence plus ou moins directe sur les comportements.

Ainsi, plutôt que de rechercher des explications des phénomènes sémiotiques dans l'observation, encore aléatoire, de l'activité neuronale, la voie ouverte par David Piotrovski permet un renversement de perspective. De la même façon qu'il utilise des modèles linguistiques pour décrire et expliquer des phénomènes observés par des moyens électroencéphalographiques, il devrait être possible d'utiliser des modèles sémantiques, dont les formes sémantiques et la structuration des systèmes de valeurs, pour renouveler la compréhension des phénomènes d'apprentissage et de mémorisation, voire de comportement, en psychologie cognitive, là où les schémas de la logique simulée de l'intelligence artificielle font encore référence.

Retenons au moins que, à la suite de Gracq et de quelques autres, il semblerait que la matière celtique, bien plus qu'une matière nouvelle à travailler, puisse être une ressource intellectuelle et littérairement féconde. Le passage d'une perception intuitive de son système de valeurs à une conscience effective de sa doxa pourrait lui rendre une place plus juste au sein d'une archive nécessairement plurielle. Car, dans le projet d'une sémiotique des cultures, il s'agit désormais de « reconstruire le concept d'humanité hors de la théologie dogmatique et de la biologie qui voudrait rivaliser de déterminisme avec elle » pour « construire l'humanité à partir des humanités » [Rastier 2002, p. 245].

Et celle du vieux savant de Dún Tulcha, qui du Couchant reste toujours ouvert au Levant, gardien d'une ancienne mémoire, ne saurait en être exclue, tant elle habite encore notre imaginaire malgré toutes les ignorances organisées par les hiérarchisations arbitraires de l'archive.

## Bibliographie

### Corpus

Breatnach, Liam, *Uraicecht na Ríar: The poetic grades in early Irish law*, Early Irish Law Series 2, Dublin Institute for Advanced Studies (DIAS), 1987.

Collectif, *Corpus of Electronic Texts Edition (CELT)*, <http://www.ucc.ie/celt/>, Université de Cork.

Collectif, *Electronic Dictionary of the Irish Language (eDIL)*, <http://www.dil.ie/about.asp>, Arts & Humanities Research Council, Londonderry.

Guyonvarc'h, Christian-J., *Textes mythologiques irlandais I (TMI)*, Ogam - Celticum, Rennes, 1980.

Guyonvarc'h, Christian-J., *Le dialogue des deux sages*, Payot, Paris, 1999.

McCaughey, T.P., *Tract on the chief places of Meath*, in *Celtica* vol. V, p. 172-176, Dublin 1960.

Stokes, Whitley, *The colloquy of the two sages* (anglais – irlandais), Bouillon, Paris, 1905.

### Références

Ablali, Driss, et Ducard, Dominique, *Vocabulaire des études sémiotiques et sémiologiques*, Honoré Champion, Paris, 2009.

Ablali, Badir et Ducard (Dir.), *Documents, textes, œuvres, perspectives sémiotiques*, Actes du colloque de Cerisy-la-Salle (juillet 2012), Presse Universitaires de Rennes, Rennes, 2014.

Adam, Jean-Michel, *Le récit*, Que sais-je – PUF, Paris, 1994.

Alinei, Mario, *The Celtic Origin of Lat. rota and Its Implications for the Prehistory of Europe*, "Studi Celtici" 3, 2004, p. 13-29; [http://www.continuitas.org/texts/alinei\\_rota.pdf](http://www.continuitas.org/texts/alinei_rota.pdf).

- Arbois (d') de Jubainville, Henry, *L'alphabet irlandais primitif et le dieu Ogmios*, in: Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 25e année, N. 1, 1881. p. 20-26 ; [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/crai\\_0065-0536\\_1881\\_num\\_25\\_1\\_68682](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/crai_0065-0536_1881_num_25_1_68682).
- Baylon, Christian, et Mignot, Xavier, *Initiation à la Sémantique du langage*, Nathan université, Paris, 2002.
- Barthes, Roland (dir.), *L'analyse structurale des récits*, Communications 8 – 1966, Points – Seuil, Paris, 1981.
- Béguin, Albert, Préface à *La Quête du Graal*, édition présentée et établie par Albert Béguin et Yves Bonnefoy, Seuil, Paris, 1965.
- Benveniste, Emile, *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1969.
- Benveniste, Emile, *Problèmes de linguistique générale 1*, Gallimard coll. Tel, Paris, 2006.
- Benveniste, Emile, *Problèmes de linguistique générale 2*, Gallimard coll. Tel, Paris, 2005.
- Bonnefoy, Yves, *Les romans arthuriens et la légende du Graal*, in *La Quête du Graal*, édition présentée et établie par Albert Béguin et Yves Bonnefoy, Seuil, Paris, 1965.
- Boron (de), Robert, *Le roman du Graal*, texte établi et présenté par Bernard Cerquiglini, 10/18- Union Générale d'Édition, Paris, 1981.
- Bouquet, Simon, et Rastier, François, (dir.), *Introduction aux sciences de la culture*, PUF, Paris, 2002.
- Bouveresse, Jacques, *Prodiges et vertiges de l'analogie*, Editions Raisons d'Agir, Paris, 1999.
- Braudel, Fernand, *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion coll. Champs, 1969.
- Bronckart, Jean-Paul, *La culture, sémantique du social formatrice de la personne*, in *Introduction aux sciences de la culture*, PUF, Paris, 2002.
- Brunaux, Jean-Louis, *Les religions gauloises*, éd. Errance, Paris, 2000.
- Buchsenschutz, Olivier et Bailly, Christophe, *Recherche sur la morphologie des vases de La Tène*, in *Décors, images et signes de l'âge du fer européen* (actes du XXVI<sup>e</sup> colloque de l'Association Française pour l'Étude de l'Age du Fer), FERACF, Tour, 2003.
- Buchsenschutz, Olivier, *Nature, lecture et signification des images dans le monde celtique*, in *Décors, images et signes de l'âge du fer européen* (actes du XXVI<sup>e</sup> colloque de l'Association Française pour l'Étude de l'Age du Fer), FERACF, Tour, 2003.
- Buchsenschutz, Olivier, *Les Celtes*, Armand Colin, 2008.
- Chapoutot, Johann, *Le national-socialisme et l'Antiquité*, PUF, Paris 2008.
- Courtès, Joseph, *Le conte populaire : poétique et mythologie*, PUF, Paris, 1986.
- Delacroix, Christian, « Linguistic turn », in *Historiographies I*, Gallimard, Paris, 2010.
- Delamarre, Xavier, *'Rois du Monde' celtiques et le nom des druides*, Historische Sprachforschung, 1999.
- Delamarre, Xavier, *Dictionnaire de la langue gauloise*, éd. Errance, Paris, 2003.
- Demoule, Jean-Paul, *Mais où sont passés les indo-européens ?*, Seuil, Paris, 2014.

- Depecker, Loïc, *Le concept de 'valeur' dans les manuscrits saussuriens*, in *Langages* 185, Paris, mars 2012.
- Descola, Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.
- Dilks, Charlotte, *Approches théoriques : la métaphore, la sémantique interprétative et la sémantique cognitive*, [En ligne], Volume XVI - n°2 (2011). Coordonné par Céline Poudat, URL : <http://www.revue-texto.net/index.php?id=2857>.
- Dillon, Myles et Chadwick, Nora, *Les royaumes celtiques*, Armeline, Crozon, 2001.
- Droixhe, Daniel, *L'étymon des dieux*, éd. Droz, Genève, 2002.
- Duby, Georges, *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, in *Féodalités*, Gallimard, 1996.
- Dubois, Jean, *et al. Dictionnaire de linguistique*, Larousse-Bordas / VUEF, 2002.
- Ducrot, Schaeffer, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Points Seuil, Paris, 1999.
- Dumézil, Georges, *L'idéologie tripartite des Indo-européens*, Latomus, Bruxelles, 1958.
- Dumézil, Georges, *Mythes et dieux des indo-européens*, Champs Flammarion, Paris, 1992.
- Dumézil, Georges, *Mythe et épopée I-II-III*, Quarto Gallimard, Paris, 1995.
- Dumézil, Georges, *Esquisses de mythologie*, Quarto Gallimard, Paris, 2003.
- Duteil-Mougel, Carine. *Introduction à la sémantique interprétative. Texto !* décembre 2004.
- Duval, Paul-Marie et Pinault, Georges, *Le calendrier gaulois de Coligny*, Volume III du *Recueil des Inscriptions Gauloises (R.I.G.)*, XLV<sup>ième</sup> supplément à GALLIA, Paris, 1986.
- Eliade, Mircea, *Traité d'histoire des religions*, Payot, Paris, 1986.
- Foucault, Michel, *L'archéologie du savoir*, Gallimard, Paris 1969.
- François, Stéphane, *Au-delà des vents du nord*, PUL, Lyon, 2014.
- Gallay, Alain, *Pour une ethnoarchéologie théorique*, Errance, Paris, 2011.
- Garcia Quintela, Marco, *Dumézil – Une introduction*, éditions Armeline, Crozon, 2001.
- Gardes-Tamine, Joëlle, *Au cœur du langage. La métaphore*, Paris, Champion, 2012.
- Ginzburg, Carlo, *Le Fromage et les Vers*, Flammarion, coll. Aubier Histoires, Paris, 1980.
- Ginzburg, Carlo, *Les contraintes invisibles*, entretien avec Florent BRAYARD, [laviedesidees.fr](http://www.laviedesidees.fr), 11 mai 2010, <http://www.laviedesidees.fr/Les-contraintes-invisibles.html>.
- Godel, R., 1969 : *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F ; de Saussure*, Droz, coll. *Publications Romanes et Françaises*, 61, Genève.
- Goudineau, Christian, *Paul-Marie Duval (1912-1997)*, *Annuaire du Collège de France 1997-1998*.
- Goudineau, Christian, *et al., Celtes et Gaulois, l'Archéologie face à l'Histoire, Colloque de synthèse au Collège de France (2006)*, éd. Bibracte 12/6, Glux-en-Glenne 2010.
- Greimas, Algirdas Julien, *Du sens II*, Seuil, Paris, 1983.
- Guilaine, Jean, *Les racines de la Méditerranée et de l'Europe*, Collège de France – Fayard, Paris, 2008.
- Guyonvarc'h, Christian-J., (trad.) *La maladie de Cuchulain et l'unique jalousie d'Emer*, in *Ogam X*, Rennes 1958.
- Guyonvarc'h, Christian-J., *L'Ivresse des Ulates (Mesca Ulad)*, *OGAM XII*, Rennes, 1960.

- Guyonvarc'h, Christian-J., *Mediolanum Biturigum*, OGAM XIII, Rennes, 1961.
- Guyonvarc'h, Christian-J., *La Razzia des Vaches de Cooley*, Gallimard, Paris, 1994.
- Guyonvarc'h, Christian-J., et Le Roux, Françoise, *Les Druides*, édition OGAM – Celticum, Cesson-Sévigné, 1978 (3<sup>ième</sup> édition en 1982).
- Guyonvarc'h, Christian-J., et Le Roux, Françoise, *La civilisation celtique*, Celticum 24, Rennes 1978 (4<sup>ième</sup> édition en 1983).
- Guyonvarc'h, Christian-J., et Le Roux, Françoise, *Les Druides*, Ouest-France Université, 1986.
- Guyonvarc'h, Christian-J., et Le Roux, Françoise, *La civilisation celtique*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1995.
- Guyonvarc'h, Christian-J., et Le Roux, Françoise, *Les fêtes celtiques*, Ouest-France Université, 1995.
- Hamon, Kristian, *Agents du Reich en Bretagne*, éditions Skol Vreizh, Morlaix, 2011.
- Hébert, Louis, *La Sémantique interprétative en résumé. Texto !* juin 2002, [http://www.revue-texto.net/Reperes/Themes/Hebert\\_SI.html](http://www.revue-texto.net/Reperes/Themes/Hebert_SI.html).
- Hofstadter, Douglas et Sander, Emmanuel, *L'Analogie Cœur de la Pensée*, O.Jacob, Paris, 2013.
- Hombert, Jean-Marie (dir.), *Aux origines des langues et du langage*, Fayard, Paris, 2005.
- Jisa, Harriet, *La langue façonne-t-elle le monde ?* in *Aux origines des langues et du langage*, Fayard, 2005.
- Klinkenberg, Jean-Marie, *Précis de sémiotique générale*, Points-essais, Paris, 2000.
- Kruta, Venceslas, *Les Celtes, histoire et dictionnaire*, coll. Bouquins, Laffont, Paris, 2000.
- Lambert, Pierre-Yves, *Les Littératures celtiques*, PUF coll. « Que sais-je ? », Paris, 1981.
- Lambert, Pierre-Yves, *Les Quatre Branches du Mabinogi*, Gallimard, Paris, 1993.
- Lambert, Pierre-Yves, *La langue gauloise*, éd. Errance, Paris, 2003.
- Lambert, Pierre-Yves, *Qu'est-ce que les études celtiques ?* Working paper - Série C : Conférences WP-C-18-IFRJC-Lambert-10-04.pdf, UMIFRE 19 CNRS- MAEE, 2009.
- Le Goff, Jacques, *Un Autre Moyen-âge*, Quarto-Gallimard, Paris 1999.
- Le Quellec, Jean-Loïc, *Jung et les archétypes*, Éditions Sciences Humaines, Auxerre 2013.
- Le Quellec, Jean-Loïc, et Sergent, Bernard, *Dictionnaire critique de mythologie*, CNRS Éditions, Paris 2017.
- Le Roy Ladurie, Emmanuel, *Histoire de France des régions : la périphérie française, des origines à nos jours*, Seuil, Paris, 2005.
- Lévi-Strauss, Claude, *La Pensée sauvage*, Plon, Paris, 1962.
- Lévi-Strauss, Claude, *Mythologiques*, Plon, Paris, 1988.
- Lévi-Strauss, Claude, et Eribon, Didier, *De près et de loin*, Paris, Odile Jacob, 1988.
- Lévi-Strauss, Claude, *Anthropologie structurale*, Plon, Paris, 2008.
- Lewuillon, Serge, « La Mal-mesure des Celtes », in *Celtes et Gaulois dans l'Histoire, l'historiographie et l'idéologie moderne*, Bibracte 12/1, Glux-en-Glenne, 2006.
- Lieury, Alain, *Psychologie de la mémoire*, Dunod, Paris, 2005.

- Luginbühl, Thierry, *Cuchulainn, mythes guerriers et sociétés celtiques*, éd. Infolio, Gollion (CH) 2006.
- MacCana, Proinsias, *The Cult of the Sacred Centre : Essays on Celtic Ideology*, Dublin, 2011.
- MacNeill, Eoin, *The Law of Status or Franchise*, Proceedings of the Royal Irish Academy, 36 C (1923).
- Mangueneau, Dominique, *L'Analyse du Discours*, Hachette, Paris, 1991.
- Marchese, Maria Pia, *Linguistique indo-européenne et linguistique générale chez Saussure*, in *Langages 185*, Paris, mars 2012.
- Marx, Jean, *La légende arthurienne et le Graal*, Paris, Presses Universitaires de France, 1952.
- Millotte, Jean-Pierre, et Thévenin, André, *Les racines des européens, des origines aux Celtes*, Horvath, 1988.
- Mortureux, Marie-Françoise, *La lexicologie, entre langue et discours*, Armand Colin, Paris, 2001.
- Morvan, Françoise, *Le monde comme si*, Actes-Sud, Arles, 2002.
- Morvan, Françoise, *Miliciens contre maquisard*, éditions Ouest-France, Rennes, 2010.
- Olivier, Laurent, *Il faut défendre la Gaule*, in *Celtes et Gaulois dans l'Histoire, l'historiographie et l'idéologie moderne*, Bibracte 12/1, Glux-en-Glenne 2006.
- Picoche, Jacqueline, *Dictionnaire étymologique du français*, Robert, Paris, 1985.
- Piotrowski, David, *Phénoménalité et objectivité linguistique*, Paris, Honoré Champion, 2009.
- Propp Vladimir, *Morphologie du conte*, Points – Seuil, Paris, 1970
- Prost, Francis, *Archéologie*, in *Historiographies I*, Gallimard, Paris, 2010.
- Rapin, André, *Les analyses sémiologiques de l'image : l'iconographie du deuxième âge du fer*, in *Décors, images et signes de l'âge du fer européen (actes du XXVI<sup>e</sup> colloque de l'Association Française pour l'Étude de l'Age du Fer)*, FERACF, Tour, 2003.
- Rastier, François, *Sens et textualité*, Hachette, Paris, 1989.
- Rastier, François, *Sémantique et recherches cognitives*, PUF, Paris, 1991.
- Rastier, François, *La sémantique des thèmes ou le voyage sentimental*, Texto! 1997, [en ligne].
- Rastier, François, *Arts et sciences du texte*, PUF, Paris, 2001.
- Rastier, François, *L'action et le sens pour une sémiotique des cultures*, Texto! 2001, [en ligne].
- Rastier, François, et Bouquet, Simon, (dir.), *Introduction aux sciences de la culture*, PUF, Paris, 2002.
- Rastier, François, *Doxa et lexique en corpus - pour une sémantique des idéologies*. Texto ! décembre 2004, [en ligne]
- Rastier, François, *De la sémantique cognitive à la sémantique diachronique : les valeurs et évolutions des classes lexicales*. Texto ! septembre 2005 [en ligne].
- Rastier, François, *La microsémantique*. Texto ! juin 2005, [en ligne].
- Rastier, François, *Mésosémantique et syntaxe*. Texto ! septembre 2005, [en ligne].

- Rastier, François. *De la signification lexicale au sens textuel : éléments pour une approche unifiée*. *Texto!* mars 2006, [en ligne].
- Rastier, François. *Conditions d'une linguistique des normes*, *Texto !* juillet 2008, [en ligne]
- Rastier, François, *Sémantique interprétative*, PUF, Paris, 2009 (1<sup>ière</sup> éd.1987).
- Rastier, François, *La mesure et le grain*, Honoré Champion, Paris, 2011.
- Rastier, François, *La sémantique interprétative et les textes*, in Documents, textes, œuvres, perspectives sémiotiques, Actes du colloque de Cerisy-la-Salle (juillet 2012), Presse Universitaires de Rennes, Rennes, 2014.
- Rees, Alwyn et Rees, Brinley, *Celtic Heritage*, Thames and Hudson, London, 1961.
- Ricœur, Paul, *Du texte à l'action, essais d'herméneutique II*, Seuil, Paris, 1986.
- Ricœur, Paul, *De l'interprétation – Essai sur Freud*, Points Seuil, Paris, 1995.
- Ricœur, Paul, *La métaphore vive*, Points Seuil, Paris, 1997.
- Rieckhoff, Sabine, dir., *Celtes et Gaulois dans l'Histoire, l'historiographie et l'idéologie moderne*, éd. Bibracte 12/1, Glux-en-Glenne, 2006.
- Riffard, Pierre-A., *L'ésothérisme*, Laffont - Bouquins, Paris, 1990.
- Rignol, Loïc, *Augustin Thierry et la politique de l'histoire. Genèse et principes d'un système de pensée*, in Le temps et les historiens, *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 25 (2002).
- Samoyault, Tiphaine, *L'intertextualité*, Nathan coll. 128, 2001.
- Saussure, Ferdinand, *Écrits de linguistique générale (ELG)*, Gallimard, Paris, 2002.
- Saussure, Ferdinand, *Cours de linguistique générale (CLG)*, Payot-Rivages, 2005.
- Savatier, François, *Les Gaulois d'aujourd'hui. Analyse d'un milieu scientifique français*, in *Celtes et Gaulois, l'Archéologie face à l'Histoire*, Bibracte 12/6, Glux-en-Glenne 2010.
- Sergent, Bernard, *Penser — et mal penser — les Indo-Européens*. In. *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 37e année, N. 4, 1982. p. 669-681. doi : 10.3406/ahess.1982.282879.
- Taverdet, Gérard, *Les noms de lieux du Jura*, ABDO, Dijon, 1986.
- Testart, Alain, *Langue et peuples, ou la rencontre hasardeuse de l'archéologie et de la linguistique historique*, in *Celtes et Gaulois, l'Archéologie face à l'Histoire*, Colloque de synthèse au Collège de France (2006), éd. Bibracte 12/6, Glux-en-Glenne, 2010b.
- Testart, Alain, *La Déesse et le Grain*, éd. Errance, Paris, 2010.
- Thomas, Ph., *Histoire et philologie*, in *Revue belge de philologie et d'histoire*. Tome 2 fasc. 2, 1923. pp. 183-187. [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rbph\\_0035-0818\\_1923\\_num\\_2\\_2\\_6222](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rbph_0035-0818_1923_num_2_2_6222).
- Thurneysen, Rudolf, *A Grammar of Old Irish*, Dublin Institute for Advanced Studies, Dublin, 1946.
- Todorov Tzvetan, *Théories du symbole*, Points Seuil, Paris, 1985.
- Vendryes, Joseph, *Lexique Étymologique de l'Irlandais Ancien (L.E.I.A.)*, CNRS et Dublin Institute, 1978- , Paris.
- Van Gennepe, Arnold, *Le folklore français*, 4 tomes, Robert Laffont, Paris, 1998.
- Vial, Eric, *Les noms de villes et de villages*, Belin, Paris, 1983.
- Vincensini, Jean-Jacques, *Motifs et thèmes du récit médiéval*, Nathan, Paris, 2000.

Vovelle, Michel, *Idéologies et mentalités*, Paris, Gallimard coll. Folio-histoire, 1992.

### Répertoire des tableaux

	<u>Page</u>
Tableau 1 : La tripartition dumézilienne	89
Tableau 2 : Les trois temporalités historiques et sémantiques	94
Tableau 3 : Unités thématiques / unités dialectiques	96
Tableau 4 : Structure du système de valeurs	102
Tableau 4 bis : Structure du système de valeurs	274
Tableau 5 : Organisation spatiale    cycles temporels	145
Tableau 6 : Fonctions sociales	147
Tableau 7 : Organisation spatiale    savoir	148
Tableau 8 : Organisation spatiale    savoir    arbre	149
Tableau 9 : Lexèmes de l'orientation	184
Tableau 10 : À l'ouest la science (synthèse)	190
Tableau 11 : À l'est la floraison (synthèse)	196
Tableau 12 : Au nord la bataille (synthèse)	198
Tableau 13 : Au sud la musique (synthèse)	203
Tableau 14 : Au centre la souveraineté (synthèse)	207
Tableau 15 : Classification des activités-types	209

Tableau 16 : Le système spatial irlandais (synthèse)	219
Tableau 17 : Correspondances fêtes – provinces	223
Tableau 18 : Analogies /espace    temps/	225
Tableau 19 : Correspondances lieux – saisons	225
Tableau 20 : Rites et activités sociales	227
Tableau 21 : Correspondances axes – fêtes	229
Tableau 22 : Oppositions des fêtes sur l’axe Nord-Sud	229
Tableau 23 : Système irlandais des analogies spatio-temporelles et sociales (synthèse)	231
Tableau 24 : Récapitulation des mises en parallèles	234
Tableau 25 : Récapitulation des oppositions duelles	235
Tableau 26 : Quantité de savoir par grade	249
Tableau 27 : Les trois ‘branches’ des <i>filid</i>	250
Tableau 28 : Noms des grades et données textuelles	259
Tableau 29 : Parallèle //hiérarchie des <i>filid</i>    arboriculture//	261
Tableau 30 : Noms des grades : système reconstitué	263
Tableau 31 : Modélisation croissance de l’arbre > croissance du savoir	264
Tableau 32 : Modélisation étapes du savoir > filiation de Néde	266
Tableau 33 : Poly-isotopies et système de valeurs de la <i>Fondation</i>	276
Tableau 34 : Poly-isotopies et système de valeurs premier corpus (synthèse)	279

### Répertoire des schémas

Schéma 1 : La médiation sémiotique	87
Schéma 2 : Taxème des degrés de température	92
Schéma 3 : Structure séquentielle et thématique de la <i>Fondation</i>	138
Schéma 4 : Schéma narratif de la <i>Fondation</i>	141
Schéma 5 : Carte et représentation des cinq provinces	224

## **Table des matières**

	<u>Page</u>
Symboles graphiques utilisés	6
<b>Introduction Générale :</b>	7
La mémoire multiple de Menocchio	7
Contexte scientifique et projet de recherche	11
Présentation du plan	16
<b>Première partie : D'un sens ancien : l'archive celtique et son interprétation</b>	<b>19</b>
<b>Préambule :</b>	20
<b>Chapitre 1 : Des signes épars : l'interprétation en protohistoire</b>	<b>23</b>
1- Du sens des documents et vestiges anciens	23
2- L'archéologie face aux textes	30
3- La langue comme réalité	34
4- La sémiologie comme recours	38
5- Synthèse du questionnement	43

<b>Chapitre 2 : Études celtiques et philologie comparative</b>	45
1- Le problème du mot isolé et de son traitement monographique	48
2- L'illusion de l'origine : mythes racistes et tradition symboliste	57
3- Synthèse du questionnement	67
<b>Chapitre 3 : Le sens comme réalité : cadre épistémologique</b>	69
1- La sémantique interprétative : apports épistémologiques et méthodologiques	71
1.1- Une refondation épistémologique	74
1.1.1- Le sens	76
1.1.2- Les signes	79
1.1.3- Sémiotique des objets culturels	81
1.1.4- Le milieu sémiotique	82
1.1.5- Réalité sémiotique et théories cognitives	84
1.1.6- Réalité sémantique de la tripartition dumézilienne	88
1.2- Sémantique de corpus et outils pour l'analyse	90
1.2.1- Sème, classe sémantique, isotopie et temporalités	90
1.2.2- Formes sémantiques et composantes textuelles	95
1.2.3- Du global au local	97
1.2.4- Idéologie et doxa	98
1.2.5- Précisions sur le système de valeurs	100
2- Phénoménalité linguistique et corrélations neurologiques	103
3- Comparaison et sens figuré : l'approche différentielle	109
3.1- Sens figuré et différence chez Saussure	111
3.2- La sémantique interprétative et les théories du double sens	114
<b>Seconde partie : Deux corpus irlandais et leurs systèmes sémantiques</b>	121
<b>Préambule : Objet de recherche, corpus et méthodologie</b>	122
1- Objet de recherche, problématique centrale et hypothèses	123
2- Corpus de référence et édition du corpus d'étude	124
3- Méthodologie sémantique	128
3.1- Choix des textes	128
3.2- Démarche analytique	130
3.3- Étapes de l'analyse sémantique	131
3.3.1- Lecture et édition du corpus	131
3.3.2- Analyse séquentielle et périodique	131

3.3.3- Relevé des isotopies et cooccurrences	132
3.3.4- Analyses des passages	133
3.3.4'- Le passage central du « système de Trefhuilngid »	134
3.3.5- Comparaison des résultats avec les autres textes du premier corpus	134
<b>Chapitre 4 : Le système irlandais des correspondances spatio-temporelles</b>	135
1- Le récit de la <i>Fondation du domaine de Tara</i> et ses contenus	136
1.1- Structures narratives et hypothèses interprétatives	137
1.2- Principales récurrences sémiqes et fonds sémantiques	144
1.3- Analyses méso- et micro-sémantiques	151
1.3.1- Connexions //organisation spatiale//, //cycles temporels//, //savoir//	151
1.3.1.1- //organisation spatiale// + //savoir //	152
1.3.1.2- //organisation spatiale// + //cycles temporels//	156
1.3.2- Connexions //prospérité//, //savoir//, //arbre//	164
1.3.2.1- //arbre// + //prospérité//	164
1.3.2.2- //arbre// + //savoir//	165
1.3.3- Connexions //cycles temporels//, //savoir//	168
1.3.3.1- //cycles temporels//+ //savoir//	168
1.3.3.2- //cycles temporels (fêtes)// + //savoir (Ouest-Est)//	174
2- Analyse du système de Trefhuilngid	176
2.1- Les 4 points cardinaux d'Irlande	176
2.2- Axe Est-Ouest - à l'ouest la science	186
2.3- Axe Est-Ouest - à l'est la floraison	191
2.4- Axe Nord-Sud - au nord la bataille	197
2.5- Axe Nord-Sud - au sud la musique	199
2.6- Au centre la souveraineté	204
2.7- Synthèse des résultats et vérification des hypothèses interprétatives	208
2.7.1- Correspondances entre le Centre et les autres points	211
2.7.2- Oppositions entre le Nord et les autres points	212
2.7.3- Opposition entre l'Ouest et les autres points	213
2.7.4- Opposition entre le Sud et les autres points	214
2.7.5- Correspondances sur l'axe Est-Ouest	214
2.7.6- Correspondances sur l'axe Nord-Sud	216
2.7.7- Le système spatial irlandais synthèse	218
3- Les fêtes et leurs lieux selon Keating et son intertexte	221
3.1- Analyse et description des correspondances intertextuelles	221
3.2- Le système irlandais des analogies spatio-temporelles et sociales	231

4- Synthèse et perspectives	236
<b>Chapitre 5 : La métaphore de l'arbre - savoir et ses variations</b>	238
1- Données lexicales et intertextuelles	240
1.1- Les noms des grades des filid	240
1.2- Les noms des grades d'après le <i>Bretha Nemed</i> et l' <i>Uraicecht na Ríar</i>	245
1.3- Les grades dans l' <i>Immacallam in dá Thúarad</i>	249
2- Système, structures et perspectives de résolutions sémantiques	258
<b>Chapitre 6 : Synthèse et perspectives</b>	269
1- Authentification et interprétation des poly-isotopies	271
1.1- Perception différentielle et repérage des poly-isotopies	271
1.2- Analogie et transfert sémique : d'un système de valeurs, l'autre	273
1.2.1- Rappels sur le système de valeurs et les conditions de la démonstration	273
1.2.2- Vérification des hypothèses sur les formes sémantiques	275
2- Durées et transmissions : du sens dans l'histoire	282
2.1- Paroles mémorielles et intertexte	282
2.2- Épaisseur temporelle et sémantique des signes	285
3- Sémantique de l'archive celtique : quelques perspectives	288
<b>Conclusion générale</b>	292
<b>Bibliographie</b>	297
<b>Répertoire des tableaux</b>	303
<b>Répertoire des schémas</b>	304
<b>Table des matières</b>	305

**NB** : Les annexes figurent dans le volume 2